
CHYMIE
DE
DVNCAN
TOM. III.
11410



6



Marguerite Mc Curtie

Ex Dono Majoris Foster

1.

SECONDE ET TROISIEME PARTIE

DE LA

CHYMIE NATURELLE

OU

L'EXPLICATION CHIMIQUE ET MECHANIQUE

De l'Evacuation particuliere aux Femmes, & de la Generation.

Par DANIEL DUNCAN, *Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier.*

Imprimées à Montauban, & se vendent.

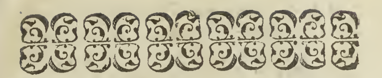
A PARIS,

Chez { LAURENT D'HOURY, ruë S. Jacques, au S. Esprit. & DANIEL HORTHEMELS, ruë de la Harpe, au Mecenas.

M. DC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





A MONSIEUR L'ABBE'

DE LA ROQUE

AUTEUR DU JOURNAL

DES SCAVANS.

MONSIEUR,

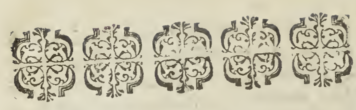
Si j'importune encore le Public, il ne doit s'en prendre qu'à Vous, qui luy attirez cette importunité par un de vos Journaux, où vous m'engagez à luy rendre raiſon d'une évacuation ſurprenante qu'une Fille eut depuis la cinquiéme année de ſon âge, juſqu'à la ſeptiéme. Je ne crains pas, MONSIEUR, de vous faire des affaires avec luy par cette declaration. Je ſuis aſſeuré du moins, que vous vous en tirerez ſans peine. Il vous a trop d'obligation pour pouvoir étre jamais en mauvaiſe humeur contre Vous. Il vous ſçait ſi bon

gré de vos incomparables ouvrages ; qu'il vous pardonnera facilement les défauts de ceux que vous luy procurez. Je suis asseuré, MONSIEUR, qu'il les recevra de vôtre main presque aussi favorablement que s'ils partoient de vôtre plume. Il seroit bien à souhaiter qu'il peût trouver dans le Livre que je vous presente, ce bel esprit, ce jugement solide, ce tour delicat, cette justesse de raisonnement, cette netteté d'expression, cette étenduë universelle de connoissances, qu'il admire avec raison dans vos Journaux. Mais ce sont des talens qui ne vous sont pas communs avec beaucoup de gens. Ils ne se trouvent que dans les esprits du premier ordre comme le vôtre. Aussi vous ont-ils acquis une estime à laquelle les Auteurs mediocres ne doivent pas pretendre. Pour moy, j'y renonce de tout mon cœur, sans croire rien perdre de ce qui m'appartient. Permettez-moy seulement, MONSIEUR, d'en profiter en mettant vôtre nom illustre à la tête de mon ouvrage. J'espere que le Lecteur critique y voyant cette marque de Vôtre approbation, luy fera quelque quartier par respect pour cette sauve-garde. L'interest de mon Livre n'est pourtant ni le seul ni

le principal motif qui me porte à vous le dédier. La reconnoiſſance que meritent les honnêtetez que vous m'avez faites, y a ſans comparaiſon beaucoup plus de part. Et comme les obligations que je vous ay ſont connuës au Public, il eſt juſte qu'il ſçache auſſi combien j'y ſuis ſenſible, & qu'il apprenne à même-temps les raiſons que j'ay d'être avec tout l'attachement dont je ſuis capable,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur, DUNCAN.



PREFACE.

LA Nature a mis dans le cœur de l'homme un desir insatiable d'apprendre. De cette source coule la curiosité, qui luy fait chercher la cause de tous les effets qui frapent son esprit dans la contemplation de l'Univers. Le Theologien cherche dans la revelation la raison de ce qui le surprend dans la Religion. Le Politique tache de découvrir les secrets ressorts qui meuvent la vaste machine des états. Le Philosophe demande à la raison, & à l'experience, l'explication des Phenomenes qu'il admire dans la Nature. Les voyageurs qui vont a la découverte du nouveau monde, n'ont pas plûtôt découvert une riviere : qu'ils en veulent sçavoir l'ori-

gine, & ne se donnent point de repos qu'ils ne soient montez jusqu'à sa source. Ils ne seront pas contens qu'ils n'ayent trouvé celle du Nil. Le Physicien Medecin est le voyageur du Petit-monde. Il y voyage des yeux, & de l'esprit. La veuë des parties, & la meditation qu'il y fait dessus, en sont les voyages. Leur description, & les figures que l'Anatomiste en trace, sont ses cartes geografiques. Et l'Anatomie est l'art d'y voyager. Dans ses voyages il regarde les parties solides comme une terre ferme, les humeurs qui les arrosent comme la mer du Petit-monde, les gros vaisseaux comme les fleuves & les rivieres, & les petits comme des ruisseaux. Il y rencontre même certains courens, qui meritent le nom de torrens; puisqu'ils ne coulent que pendant un petit espace de temps. Telle est l'évacuation de sang que les femmes ont tous les mois. Le voyageur du

Petit-monde n'a pas plûtôt découvert ce torrent, qu'il souhaite sçavoir d'où il coule. Le suivant depuis son embouchure, c'est à dire, depuis l'orifice exterieur de la matrice par le vagina, qui en est le canal, il en trouve bien le premier, & le grand reservoir, dans ce moule de tout le genre humain. Mais poussant encore plus avant sa curiosité, il veut sçavoir d'où est ce que cette liqueur rouge tombe dans ce bassin. Cette recherche le mene jusqu'aux arteres, qui en sont l'origine & la premiere source. Mais d'où vient que ces vaisseaux ne le versent pas continuellement dans la matrice pour en faire un ruisseau perpetuel, plûtôt qu'un torrent? S'il cherchoit la cause finale, il la trouveroit dans la foiblesse & la mort certaine qu'une perte continuelle de sang causeroit à la femme. Mais il en demande la cause physique. Il en laisse la forme au Metaphysicien, & s'attache à

l'examen

l'examen de sa matiere, & de sa cause efficiente. Il rencontre la matiere de cet écoulement dans les impuretez du sang, & la cause efficiente dans sa fermentation extraordinaire, qui le fait enfler, écumer & verser ce qu'il a d'impur par l'orifice de ses canaux. Mais encore, dit-il, quelle est la cause de cette ébullition, & sur tout de son retour periodique ? Quand on luy répond que les esprits du sang le font boüillir à l'occasion des corps étrangers qu'ils rencontrent dans ses pores, & qu'ils en chassent par le mouvement qu'ils leur donnent ; il demande encore de qui est ce que ces esprits ont receu cette impression si reguliere, qui ne leur fait pousser hors du sang ces ordures que de mois en mois. On a beau luy répondre que c'est leur instinct. Il ne se paye pas de mots, sur tout quand ils ne sont pas propres à mettre dans l'esprit de la personne qui les entend, une idée claire

des choſes qu'ils ſignifient. De plus il conçoit l'eſprit comme un mobile perpetuel, toûjours prêt à chaſſer hors du ſujet qu'il anime, les corps étrangers qu'il y trouve ſur ſon paſſage. Il ne ſerviroit de rien de ſuppoſer à ce moteur une force extraordinaire qui le rende à certains temps capable de cet effort, parce que le Phyſicien demande d'abord une cauſe de cet accroiſſement de forces, mais une cauſe qui n'opere qu'au terme marqué. Qui luy rendra raiſon de cette regularité?

On ne la trouve pas du moins du côté de l'eſprit, qui peut bien être à la verité tantôt plus fort, & tantôt plus foible, mais qui ne trouve pas dans la Nature, des cauſes qui augmentent ou diminuent ſes forces à certains temps, reglez par un periode fixe.

On met auſſi la cauſe de ce mouvement extraordinaire & dereglé de l'eſprit dans les impuretez du

ſang, qui embarraſſant les routes dans leſquelles ce mercure fait ſes courſes, luy font faire de nouveaux efforts pour ſurmonter la reſiſtance qu'elles font à ſon paſſage.

Cette raiſon ne ſatisfait pas encore parfaitement. Car comme cette cauſe de la fermentation menſtruale eſt commune aux deux ſexes, il faudroit que l'effet leur fut commun auſſi. L'eſprit qui ſoufle dans les pores du ſang maſculin, n'y rencontre-t'il pas des impuretez? Et s'il y en rencontre, comme on n'en peut pas douter, d'où vient qu'il n'entre pas à leur occaſion dans ce mouvement rapide & irregulier qui fait la fermentation menſtruale.

On leve cette difficulté en ſuppoſant que le ſang des hommes eſt moins impur que celuy des femmes. Et dans le corps de l'ouvrage, on rend diverſes raiſons de cette ſuppoſition. Les impuretez dont le ſang feminin ſe charge tous les mois,

ſuffiſent donc pour déregler le mouvement de ſes eſprits, au lieu que celles qui traverſent les pores du ſang maſculin, ne ſuffiſent pas.

D'accord ; mais lors qu'Eve partit des mains de ſon Createur, n'avoit-elle pas le ſang auſſi pur que celuy d'Adam ? On n'a nul ſujet d'en douter. Ce doute même ſeroit impie, puis-qu'il ſuppoſeroit qu'une choſe impure peut ſortir des mains de Dieu, & que le Createur du Monde n'auroit pas dit la verité, quand aprés avoir fait la reveuë des Creatures que ſa Parole venoit de tirer du neant, il declara que tout en étoit bon & pur. Quelle cauſe trouvera donc la fermentation menſtruale dans le ſang de la premiere femme? Oſtez cependant cette ébullition à ſes humeurs, & vous la priverez de cette évacuation qui diſtingue le ſexe feminin du maſculin dans ſa poſterité. Mais quelle apparence que cette Mere de toutes les fem-

mes eût laiſſé à ſes filles un hetitage qu'elle n'avoit pas ? *Nemo dat quod non habet.* Ceux qui tirent du ſang menſtrual, la matiere, & la nourriture du fœtus, ne ſçauroient expliquer la fecondité de cette grand Mere de tout le genre humain, en luy refuſant l'éuacuation que ſes petites filles ont tous les mois. Ceux-là même qui ne donnent pas cet uſage au ſang menſtrual, auroient aſſez de peine à rendre raiſon de la fecondité d'Eve, s'ils le luy ôtent, puiſqu'ils avoüent qu'il prepare le moule dans lequel l'enfant doit étre jetté, & qu'il fournit la matiere de l'arriere-fais abſolument neceſſaire à la filtration de cette gelée dont le fœtus ſe nourrit. Il faut donc laiſſer à cette commune Mere le ſang menſtrual, qui de ſes veines a coulé dans celles de ſes filles. Mais on ne ſçait comment l'en faire ſortir. Il faut donner une cauſe à cette fermentation qui l'en doit chaſſer. Et où

peut-on la trouver, que dans l'impureté du ſang? Mais en peut-on ſuppoſer dans ce premier ſang que Dieu mit dans le corps d'Eve?

Non ſans doute. La pureté parfaite de ſon ſang dura auſſi long-temps que l'innocence de ſon ame. Le fruit défendu que la premiere femme mangea, fut un levain funeſte qui corrompit ſes humeurs, la Juſtice Divine luy faiſant trouver ſa punition dans ſon crime même. Avant ſa deſobeïſſance ſon ſang parfaitement pur, étoit auſſi parfaitement tranquile, ne ſouffrant jamais aucune fermentation violente. Comme les eſprits ne trouvoient dans ſes pores aucun corps étranger qui s'opposât a leur paſſage, ils y couloient ſans violence, & ſans deſordre, comme un fleuve qui trouve un canal libre, ne fait aucun bruit, & n'éleve point ſes ondes, pour ſi rapide qu'il ſoit. Mais dés que le fruit défendu, qui ne trouva pas dans le corps d'Eve

des levains assez forts pour le digerer parfaitement, eût mis dans la masse de son sang des cruditez. ou des parties qui ne pouvoient pas se bien ajuster avec luy, ses esprits, qui les trouvoient dans leurs routes, commencerent à s'irriter de la resistance que ces corps étrangers faisoient à leurs courses. Et comme un torrent qui s'enfle à la rencontre de plusieurs chaussées, & qui precipite sa course aprés les avoir surmontées comme pour reparer le retardement que leur opposition luy cause, ils éleverent les ondes du sang, & hâterent sa course en precipitant la leur, jusques à ce qu'ils eurent chassé des pores ces corps étrangers qui formoient comme autant de digues.

Cette premiere purification du sang ne fut pas parfaite. Elle y laissa pour ainsi dire un grain du fruit défendu, qui depuis servit de levain pour corrompre les nouveaux alimens

qu'Eve prit. Peut-étre même que les levains que le Createur avoit mis dans le corps humain pour la preparation, & la digestion des alimens, furent tellement affoiblis par le poison du fruit défendu, qu'il ne s'y fit depuis que des coctions imparfaites, qui remplissant de cruditez tous les pores du sang dans l'espace d'un mois, ont rendu sa purification necessaire au même periode.

Les Rabins ont accoûtumé de dire qu'il y a un grain du fruit défendu dans toutes les maladies de l'homme. La fermentation menstruale est une espece de maladie au sexe, puis-qu'elle est une fievre. S'il y a un grain du fruit défendu dans les autres maux, on peut dire qu'il y en a bien plus de deux dans celuy-cy, puisque ce fruit est le levain qui excite cette ébullition. Du moins peut-on dire avec beaucoup de vraysemblance, que la fievre menstruale a été sa premiere production. Et comme

comme la fievre eſt un combat entre les principes du ſang & les corps étrangers, on peut appeller ce malheureux fruit, qui l'a excitée, la veritable pomme de diſcorde, non ſeulement parce qu'il l'a miſe entre l'Homme & ſon Createur, entre l'Homme & les autres Creatures, mais encore entre l'homme & l'homme-même, & entre les principes qui compoſent le même homme. On trouve quelques traces de cette Tradition Divine dans la Fable de la Pomme de diſcorde. Celle de Pandore fait voir que les Payens n'ignoroient pas non plus qu'une femme eût porté tous les maux dans le monde. Car on peut appliquer à Eve avec beaucoup de juſtice, ce que les Poëtes feignent de leur Pandore.

La femme d'Adam fut aſſez punie des maux qu'elle a fait au genre humain, puis-qu'elle en ſentit les premieres atteintes. En avalant le fruit

défendu, elle mit dans son corps la semence de toutes les maladies. Le premier germe que cette semence poussa, fut l'indisposition que la purgation menstruale luy causa. Car son sang n'eut besoin de cette purification, que quand cet aliment funeste l'eut soüillé. On peut aussi prouver par l'autorité Divine, que cette évacuation a suivy la rebellion de la premiere femme, puisque celle-cy n'enfanta pas dans l'état d'innocence, apparemment faute de sang menstrual, qui prepare la matrice à la generation. *Tu enfanteras avec travail*, est un Arrest que le Iuge du Monde prononça sans doute contre Eve criminelle, la Iustice de Dieu ne luy permettant pas de condamner à cette peine une innocente.

Tout le genre humain doit donc sa naissance au peché de sa mere, qui eût été sterile sans le sang menstrual, qu'elle ne pouvoit avoir dans son innocence. C'est un grand para-

doxe. Il ſemble pourtant ſuivre d'un principe inconteſtable. Mais la fecondité, qui eſt un don de Dieu, peut-elle étre une ſuite du peché? Cette benediction naîtra-t'elle de la ſource de toutes les maledictions? On ſera moins embarraſſé de cette difficulté, ſi l'on fait reflexion que la generation n'eſt pas un bien abſolu, puis-qu'elle eſt un remede à la mortalité, & que tout remede ſuppoſe un mal. Mais comment eſt-ce que le Createur du Monde en eût peuplé la vaſte ſolitude ſans le ſecours de la generation, ſi le premier homme eût perſeveré dans ſon innocence? Se fût-il contenté d'avoir donné deux habitans au Iardin d'Eden, faiſant un affreux deſert du reſte de l'Univers? Auroit il bâty une ſi grande, & ſi belle maiſon pour la laiſſer vuide, à la reſerve d'un petit appartement, qui n'eſt par maniere de dire, qu'un point en comparaiſon de ſa vaſte étenduë? Cette

ſuppoſition choqueroit ſa ſageſſe infinie, qui ne luy permet pas de rien faire d'inutile. L'intereſt de ſa gloire demandoit même la multiplication de ſes adorateurs. La grandeur du monde marquoit donc aſſez le deſſein que Dieu avoit d'y mettre un grand nombre d'habitans. Mais comment, & de quel autre moyen eût-il pû ſe ſervir que de la generation, pour faire ces peuplades?

Quand la creation ne nous paroîtroit pas un moyen ſuffiſant, croirions-nous que Dieu n'en eût pas d'autres, qui ſont cachez dans le ſein de ſa toute-puiſſance, & dans les profondeurs impenetrables de ſa Sageſſe? Mais ſans avoir recours au myſtere, n'eſt il pas certain qu'il y doit avoir du rapport entre ſa prévoyance éternelle & les ouvrages qu'il a produits dans le temps? Sur ce principe on ne doit pas étre ſurpris que l'ordre étably pour la conſervation de l'eſpece humaine ré-

ponde à la cheute de ſon chef, quand cet établiſſement l'auroit precedé, parce que l'avenir eſt preſent à l'Auteur de cet ordre. Dieu ſçavoit de toute éternité, qu'Adam ſe rendroit ſujet à la mort par ſa deſobeïſſance. Il reſolut auſſi de toute éternité de remedier par la generation à ſa mortalité.

Mais comme la mort, qui eſt un effet du peché, fut commune à Adam, & à Eve, parce qu'ils avoient part l'un & l'autre à la cauſe qui la produiſit, d'où vient que l'évacuation menſtruale, qu'on ſuppoſe avoir été cauſée par l'indigeſtion de ce fruit que l'un & l'autre mangerent contre la défenſe de leur Createur, ne fut pas auſſi commune à tous les deux. On ne peut pas dire que le ſexe maſculin n'ayant pas de matrice, ne peut pas étre ſujet à cet écoulement qui ſort tous les mois par ce viſcere, parce qu'on montre ailleurs que cette évacuation trouve, ou ſe

fait des égouts dans les autres parties, quand elle rencontre la matrice fermée.

Il faut donc que la même cause n'ait pas produit le méme effet dans l'un & dans l'autre. La difference des sujets a fait celle de l'impression qu'ils en ont receuë. Le corps d'Adam ayant des levains plus vigoureux, peut avoir digeré du moins en partie ce fruit qui garda toute sa crudité dans celuy d'Eve, dont les dissolvans étoient beaucoup plus foibles. Deux personnes prennent le même poison : l'une en meurt, & l'autre en est quitte pour quelque indisposition ; la premiere n'ayant pas l'estomach si bon que la seconde. Comme cause morale, la manducation de cette pomme funeste, a fait un semblable effet sur ces deux ames, qu'on peut appeller les Sœurs aînées, mais non pas les meres de celles qui ont été creées depuis le commencement du monde. Mais si

l'on la regarde comme cause physique, son effet a été diversifié par la diversité des sujets qui l'ont receu, c'est à dire, par la differente disposition de ces deux corps humains, qui furent & les Freres aînez, & les Peres de tous ceux qui sont nez depuis.

Il est bien vray-semblable pourtant que ce poison du corps & de l'ame, n'ayant pas été parfaitement digeré dans le premier Homme, a laissé dans son sang, & dans celuy de sa posterité, la semence de toutes les maladies. Si le poison ne tuë pas toûjours, il met pourtant dans les visceres une impression maligne, qui diminuë leur vigueur, & sape secretement les fondemens de la vie, & de la santé. Celuy qu'Adam prit de la main d'Eve, ne luy donna pas une mort prompte. Ce n'étoit pas un poison present, mais un poison lent, qui ayant infecté ses esprits, ses humeurs, & ses parties solides,

le consumoit à petit feu. De cette source empoisonnée ont coulé tous les maux du genre humain.

Illinc prima mali labes,
Illinc & macies & nova febrium
Terris incubuit cohors.

Mais parce qu'Eve en prit la premiere, il étoit juste qu'elle en sentît plûtôt la malignité. Et comme elle ne se contenta pas de desobeïr à son Createur, sollicitant encore Adam à la même rebellion, elle devoit avoir plus de part à la punition, ayant eu plus de part à la desobeïssance. De là vient que sa posterité, outre une infinité de maladies qui luy sont communes avec l'autre moitié du monde, en a deux qui luy sont particulieres, le travail de l'enfantement, & l'incommodité qui luy revient tous les mois.

L'impureté qui sort de son corps à chaque Lune, luy doit donc mettre devant les yeux celle de son ame, puisque l'une & l'autre dépendent

d'une même cause. Cet écoulement est à même-temps un monument de la Iustice Divine, qui punit le premier peché d'Eve, & une marque de l'infinie bonté de Dieu, qui repare par cette évacuation le desordre que le fruit défendu avoit fait dans son sang.

Par cette défense qui devoit l'empêcher d'en goûter, Dieu faisoit l'office de Medecin, aussi bien que celuy de Leg slateur. Le Iardin d'Eden plein de diverses especes de fruit, étoit pour nos premiers parens comme une table couverte de plusieurs mets. Leur Createur comme un Medecin habile & charitable, leur ordonnoit de s'abstenir du fruit qui croissoit au milieu du Iardin, comme d'un aliment empoisonné, qui menaçoit de mort & leur corps & leur ame.

Mais comment est-ce que la prudence de ce Medecin, & la tendresse de ce Pere, luy permirent d'ex-

poser ses Enfans à une tentation si dangereuse ? Pourquoy planter cet arbre funeste dans ce Iardin, qu'il vouloit leur donner pour leur sejour ordinaire ? Pourquoy le mettre au milieu ? Craignoit-il qu'ils ne le vissent pas, s'il eût été caché dans quelque coin, ou à quelque extremité ? Pourquoy faire son fruit si beau, & si propre a les tenter ? Ne diroit-on pas que c'est un piege tendu à leur innocence ?

Cette conduite de Dieu ne choque ni sa sagesse, ni l'amour qu'il portoit à nos premiers Parens. Il est vray qu'il met devant leurs yeux un objet qui les tente ; mais il les munit par avance contre la tentation, par la défense qu'il leur fit d'y toucher. Il pouvoit ne pas mettre cet arbre dans le Iardin où il les logea en les creant, mais il vouloit éprouver leur fidelité. Du moins pouvoit-il le cacher, ou faire son fruit moins beau ; mais il n'y eût pas eu d'épreu-

ve, s'il n'y eût eu de tentation. Enfin ces premiers pecheurs n'y eussent pas succombé, s'ils eussent fait un bon usage des lumieres, & de la force que leur Createur avoit donnée à leur ame.

Mais ils prefererent le conseil de leur mortel ennemy, à celuy de leur meilleur amy. Eve en mangea la premiere, aussi fut-elle punie plûtôt que son mary par cette évacuation, qui fatigue beaucoup son sexe. Elle commença bien-tôt à perdre son sang, qui est le tresor de la vie, afin qu'elle connût que sa rebellion avoit merité la mort. Mais comme Dieu tempere ordinairement les rigueurs de sa severité par les douceurs de sa misericorde, il a bien voulu que cette perte de sang, qui devoit étre la peine du peché, fût un presage & une figure de cette éfusion qui devoit un jour l'expier.

Et comme il faloit entretenir cette esperance dans le cœur de l'hom-

me, & conserver à même-temps la memoire de ce peché, qui en infectant la source du sang humain, en a corrompu tous les ruisseaux, il ne suffisoit pas que nôtre premiere Mere fût sujette à cette perte que sa desobeïssance luy attira. Mais comme son peché passe jusqu'à la derniere posterité, aussi faloit-il qu'elle luy fit part de la peine. De là vient que toutes les femmes perdent chaque mois une partie de leur sang.

Cependant on a beaucoup de peine à comprendre comment le levain de cette ébullition qui le fait verser, a pû conserver sa force pendant une si longue suite de siecles. L'extréme vieillesse dans laquelle il se trouve presentement, ne devroit-elle pas luy avoir ôté toute sa vertu? Ces parties du fruit défendu, qui sont encore dans le sang des femmes, ne sont-elles pas usées?

Il y a des levains qui ne vieillis-

ſent jamais. Celuy de la petite verole n'eſt-il pas auſſi vigoureux aujourd'huy qu'il l'étoit au commencement ? Comme celuy de l'évacuation menſtruale, il coule avec le ſang des meres dans les enfans. Vrayſemblablement l'origine en eſt également ancienne, puiſque ces deux ruiſſeaux coulent apparemment de la même ſource.

Mais enfin une ſi petite quantité de levain qu'une pomme laiſſa dans le corps de la premiere femme, ſuffit-elle pour faire fermenter aujourd'huy toute la vaſte maſſe du ſang qui coule dans les veines de toutes les femmes, dont le nombre eſt infiny ? Cela paroît inconcevable.

Cependant on voit beaucoup de ſubſtances qui renferment une tres-grande vertu dans un tres-petit volume. Un grain de poiſon infecte toute la maſſe d'une liqueur qui le ſurpaſſe une infinité de fois en quantité. C'eſt un fait d'experience qu'on

ne peut contester quand on n'en comprendroit pas la raison. Cependant l'infinie divisibilité de la matiere diminuë fort la difficulté, si elle ne la leve pas entierement. On en peut trouver diverses preuves dans les experiences curieuses que l'incomparable Monsieur Boyle a faites sur ce sujet. Mais la vertu que les levains ont de se multiplier en convertissant en leur propre nature les corps sur lesquels ils agissent, ne laisse pas la moindre ombre de difficulté. Quand le fruit défendu n'auroit pû se diviser à l'infiny pour repandre sa vertu funeste dans toute la vaste masse du sang humain, il auroit pû se multiplier avec les hommes, & sa multiplication auroit suivy pas à pas celle des sujets sur lesquels il agit.

Ceux qui ont écrit avant nous sur les regles des femmes, ne se sont pas encore avisez d'en chercher la cause dans le fruit défendu, parce

que le Physicien arrêtant sa veuë sur les causes prochaines, ne l'étend guere sur celles qui sont fort éloignées. Il fixe sa contemplation sur l'ordre qu'il trouve étably dans le monde, sans se mettre en peine des raisons morales ou metaphysiques, sur lesquelles il est fondé. Son esprit auroit trop de chemin à faire s'il devoit remonter toutes les fois au premier établissement. *Philosophi non est confugere ad causam primam.* C'est pourquoy l'on n'a fait aucune mention de cette cause dans le corps de l'ouvrage, ou l'on s'est renfermé dans les bornes & regles de la Physique.

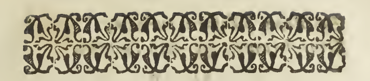
Au reste, on doit étre averty que ce Livre pourroit avoir été publié plus imparfait qu'on ne le donne presentement. Il y a environ deux ans qu'il fut perdu dans le chemin de Paris, par une personne qui l'y portoit pour le faire imprimer. Comme l'Auteur a beaucoup de

déference pour les ſentimens du celebre Monſieur l'Abbé de la Roque, qui l'invitoit par un de ſes Iournaux à rendre raiſon d'une évacuation menſtruale qu'eut une fille depuis la cinquiéme année de ſon âge, juſqu'à la ſeptiéme, il ne manqua pas d'écrire inceſſament ſur ce ſujet. Cette exhortation produiſit donc un traité compoſé de trois chapitres. Dans le premier on examinoit pourquoy les femmes ſe purgent tous les mois au deſſus de douze ans. Dans le ſecond, pourquoy elles ne ſe purgent pas au deſſous de cet âge. Et dans le dernier, pourquoy une fille de cinq ans avoit eu cette évacuation que la Nature refuſe aux autres filles de ſon âge. La diſſertation étant trop grande pour étre inſerée dans le Iournal, on ſe contenta d'en envoyer l'extrait à Monſieur l'Abbé de la Roque, qui luy fit l'honneur de le donner au public. Ce fut comme un engagement indiſpenſable à
publier

publier la piece dont on ne donnoit que l'échantillon. On la mit aussi d'abord entre les mains d'un homme qui partoit pour Paris, & qui la laissa, dit-il, à Brive la Gaillarde. On se crut obligé de reparer sa faute, & pour payer le retardement qu'elle causoit, on augmenta l'ouvrage des deux tiers. On dira peut-être de l'augmentation de ce Livre, si l'on en voit la premiere composition, ce qu'on a dit d'un autre, *Faciendo maiorem minorem fecit*, Qu'en le faisant plus grand, on l'a fait plus petit. Mais l'Auteur se justifie en disant que les additions qu'il a faites ne luy paroissent pas inutiles. Il souhaite que les bons connoisseurs en fassent le même jugement. Et à l'égard de la lenteur avec laquelle il semble avoir répondu à l'attente que l'Auteur du Iournal avoit donnée de luy, il s'en console en considerant que s'il a reüssi, il n'y a pas mis trop de temps, *sat cito si sat bene*, &

que s'il n'a pas touché le but qu'il ſe propoſoit, un Livre qui n'a pas le bonheur de plaire, ne ſçauroit paroître trop tard, ſans chercher une excuſe dans ſes occupations, ou dans quelques autres empêchemens qui ne luy ont pas permis de le mettre ſous la Preſſe, quoy-qu'il y fût prêt il y a long-temps.





SVR LES FLEVRS qui sont le sujet de ce Livre.

QVOY-qu'on ne parle que de Fleurs
Dans le Livre qu'on vous presente,
Vous y trouverez, chers Lecteurs,
De bons fruits, moisson abondante.

M. S. S. D. B.

Sans être fort fleury, ce Livre est plein de Fleurs;
La belle & solide Physique,
Sans les Fleurs de la Retorique,
A bien dequoy charmer les esprits & les cœurs.

M. T. R.

Les Fleurs que Duncan vous presente,
N'ont rien qui soit delicieux
Ni pour le nez, ni pour les yeux:
Aussi cet Auteur se contente

De plaire à l'esprit curieux ;
Dont il remplit tres-bien l'attente.

M. R

La Nature par tout feconde ;
Charme nos esprits & nos cœurs,
Remplissant de fruits, & de Fleurs
Et le Grand & le Petit-monde.

M. C.

Les Fleurs ne naissent qu'au Printemps
Dans les parterres du grand Monde,
La Nature est donc plus feconde
Dans le Monde petit, qui fleurit en tout temps.

M. I. G.

Un bouquet n'est delicieux
Que pour le nez, & pour les yeux ;
Mais par une rare merveille,
Duncan, tes Fleurs charment l'oreille.

L. L.

Ce Livre à l'Oranger ressemble,
Portant fruits & fleurs tout ensemble,
Il joint la fleur de la beauté
Avec le fruit de la bonté.

C. L. I.

Le Fleuriste du Petit-monde
Vous fait present de ce Bouquet,
Ses Fleurs sont le joly caquet,
L'esprit, la science profonde.

M. A.

Duncan charme ses Lecteurs
Par ce beau Bouquet de Fleurs;
Ornant les Fleurs naturelles,
De Fleurs artificielles.

R. P. T.



PERMISSION.

VEU les Conclusions du Procureur du Roy, & nôtre precedente Ordonnance, Nous permettons à DANIEL DUNCAN, Docteur en Medecine, de faire imprimer à qui bon luy semblera, la *Seconde & Troisiéme Partie de la Chymie Naturelle*, dont la premiere a été imprimée avec Approbation & Privilege; Et un Livre intitulé, *La connoissance du Corps animé par la Mechanique, & par la Chymie.* A Montauban le 3. Octobre 1685.

Signé, DE CAHUSAC, Lieutenant Principal.



TABLE

DES MATIERES de la ſeconde & troiſiéme partie de la CHYMIE NATURELLE.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, la seconde & troisiéme partie de la Chymie naturelle ; & l'explication Chymique & Mechanique de la formation de l'Animal, par *Daniel Duncan*. Fait à Paris ce 13. Octobre 1686. *BACHOT.*

TROISIEME PARTIE.

De la Chymie naturelle.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Fontainebleau le 24. jour d'Octobre 1686. Signé LE PETIT : Il est permis à LAURENT D'HOURY, Marchand Libraire, de faire imprimer, *La Seconde & Troisiéme partie de la Chymie Naturelle ; & l'Explication Chym. & Mechanique de la Formation de l'Animal*; en tels volumes, marge & caractere, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de dix années consecutives : Et défenses sont faites à tous autres de l'imprimer, sans le consentement exprés de l'Exposant ou de ses ayans cause, à peine de trois mil livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus au long porté par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris. le 16. Novembre 1686. Signé ANGOT.

Ledit sieur D'HOURY a fait part du present Privilege, à DAN. HORTHEMELS.



SECONDE PARTIE DE LA CHYMIE NATURELLE, OU L'EXPLICATION CHYMIQUE ET MECHANIQUE DE L'EVACUATION particuliere aux Femmes.

CHAPITRE PREMIER.

De la Purgation en general.

RIEN n'eſt parfaitement pur dans ce monde ; & le bon ſe trouvant mêlé par tout avec le mauvais, la Nature eſt toûjours occupée à la ſeparation des parties

étrangeres au ſujet qu'elle veut compoſer. Elle a taillé de petits corps pour chaque compoſé naturel ; mais elle ne donne pas à chaque eſpece d'atomes un magazin particulier, les laiſſant dans un mêlange confus, & comme dans un ſecond chaos, duquel elle les tire en ſeparant ceux qui ſont propres à ſon deſſein, d'avec ceux qui n'y ſont pas propres. Toutes les parties des ſucs mineraux qu'elle fait couler dans les mines, ne peuvent pas entrer dans la compoſition des metaux, la pluſpart s'en allant en ſcories, qui s'en ſeparent par le ſecours de la Nature ou de l'Art. Quand elle prepare ſes matieres à la production du metal, elle en chaſſe les corps étrangers par diverſes fermentations, precipitations & filtrations des ſucs mineraux ; mais toutes ces precautions y laiſſent encore beaucoup d'impuretez, dont la ſeparation eſt reſervée à l'Art.

La Nature prend à peu-prés le même ſoin pour la preparation des matieres dont elle forme les vegetaux. Tous les corps que la ſeve entraîne dans leurs tuyaux, ne pouvant ſe changer en leur propre ſubſtance, elle en ſepare les inutiles en faiſant fermenter ce ſuc dans les bubes de l'écorce, & dans les cellules de la moële, comme

dans autant de petites bouteilles, en precipitant par quelque esprit ou sel, les parties étrangeres, & en filtrant enfin, cette liqueur vegetale à travers un grand nombre de couloirs qu'elle rencontre dans le corps de la plante. Toutes ces impuretez sont portées par la circulation à l'écorce exterieure, comme à l'unique émonctoire du vegetal. Une partie s'en exhale par la transpiration insensible, l'autre trop grossiere pour sortir par cette voye, s'arrête à la surface de la plante en forme de mousse, de goume, de champignon, de guy, ou de quelqu'autre excrecence : une troisiéme tenant le milieu de consistance entre l'excrement subtil, qui se dissipe par les pores, & le grossier, qui forme à l'écorce ces corps étrangers, s'écoule par une espece de fontaine, ou de cautere, que l'acreté de l'excrement liquide y fait quelquefois. On a même veu certains arbres qui se purgeoient extraordinairement tous les mois par ces ouvertures : image assez naïve de la purgation que les femmes ont au même periode.

Mais les animaux ont encore plus besoin de purgation que le mineral & la plante. Le corps, qui joint à la vie le sentiment, étant beaucoupplus noble que tous les au-

tres, ne doit pas recevoir dans sa structure beaucoup de matieres, qui sont assez bonnes pour les autres composez. Toute sorte de materiaux sont bons pour bâtir une cabane ; mais un habile Architecte qui veut bâtir un Palais, est obligé de rejetter tous ceux à qui la richesse de la matiere, ou la beauté de la forme, manquent. Cependant l'animal qui travaille, comme un manœuvre aveugle, à bâtir ou reparer le logis de son ame, met dans son corps une infinité de materiaux mal propres au dessein du Divin Architecte qui conduit l'édifice. Le goût avoit bien été mis à la porte de ce Palais comme un portier qui devoit en défendre l'entrée à tout ce qui ne pourroit pas entrer dans sa composition ; mais les materiaux inutiles, couverts de ceux qui sont utiles, ont trompé la vigilance de ce garde : qui de plus, corrompu par le peché d'Adam, semble étre d'intelligence avec l'ennemy de l'homme, quand il introduit dans son corps ceux qui luy sont étrangers ou nuisibles, comme autant de troupes ennemies qui ruinent tôt ou tard la place qu'il devroit garder. Mais le grand Ouvrier qui preside à la structure, ou à la reparation du bâtiment, retardant autant qu'il le trouve

à propos, le mauvais effet de cette trahison, divise & separe le bon d'avec le mauvais. Pour cet effet, il brise d'abord les alimens dans la bouche, comme pour découvrir au goût la fraude, qui quelquefois est cachée sous une agreable saveur, & casse, pour ainsi dire, la coque, afin d'en tirer le noyau, ou pour profiter de ce qu'il y a de pur aprés l'avoir separé de ce qu'il y a d'impur. Aprés avoir dissout les alimens solides par la salive, par le levain qu'ils trouvent dans l'estomach, & par la douce fermentation que la rencontre de la bile & du suc pancreatique, excite dans le Chyle, il en precipite les impuretez par l'acide de la Lymphe qui coule du Pancreas, & cette precipitation fournit la matiere des gros excremens. Mais comme on est obligé souvent en Chymie d'achever par la filtration, la separation que la precipitation n'avoit que commencée; ainsi la naturelle passe le Chyle à travers les Glandes & les Tuniques des intestins, pour le décharger des impuretez que le precipitant y laissoit encore.

Ensuite elle méle cette liqueur blanche avec la Lymphe du Pancreas d'Asellius, du reservoir de Pequet, & du canal Tho-

racique, comme avec un nouveau levain qui joint à celuy du sang, pousse encore beaucoup plus loin la division des parties qui composent le Chyle, dont les principes se dégageant & se développant par ces nouvelles fermentations, ceux qui sont à peu-prés de même nature, s'unissent pour former l'une des quatre humeurs mêlées dans la masse du sang. L'esprit, le sel volatile, le soufre le plus doux, & le plus balsamique, le phlegme le plus pur & le moins salé, s'assemblent pour former le sang proprement dit: le soufre le plus grossier, & le plus inflammable, les sels alkalis les plus volatiles & les plus acres, avec les esprits de même nature, s'ajustent pour composer la bile. La Tête-morte, ou la partie Terrestre recevant dans son sein les acides fixes, fait la melancholie. Enfin, le phlegme chargé du sel marin, & des autres sels fixes, que leur pesanteur entraîne en bas, fondus dans l'eau du petit monde, n'est autre chose que la serosité. Ce sont les quatre humeurs qui naissent de l'exacte division des principes qui composent le Chyle; mais quand des foibles fermentations, ou des divisions imparfaites les laissent dans la confusion, ils forment une cinquiéme hu-

meur, qu'on nomme la Pituite, qui doit ſa naiſſance à la diſſolution imparfaite du Chyle, & à la crudité du ſang qui s'en produit : mais comme de ces cinq humeurs les quatre n'y ſont que pour le ſang proprement dit, à qui la bile & la ſeroſité ſervent de vehicule & d'éperon, & la melancholie ou la pituite, de frein ou d'entraves, pour arrêter ſon eſprit toûjours prêt à prendre l'eſſor, ou pour moderer l'impetuoſité de ſes autres principes actifs, dés qu'ils luy deviennent inutiles ou inviſibles par leur quantité, ou par leur qualité, la Nature les chaſſe par les égouts qu'elle leur a cruſez dans le Corps animé.

Le ſang roulant par toutes les parties, y trouve divers cribles qui le déchargent de ce qu'il a de ſuperflu. Les ſoufres coulans de la bile paſſans par les glandes du foye dans les canaux biliaires, ſe vont rendre aux boyaux. Cet aſſemblage de parties terreſtres & d'acides fixes, entraîné vers le fondement par ſon propre poids, ſort quelquefois par les veines hemorhoïdales & le plus ſouvent par les glandes des gros boyaux, qui ſont la cloaque de tout le Corps. Le phlegme le plus groſſier, avec les ſels fixes qui s'y ſont fondus, ſe filtrant par les petites glan-

des que Monsieur Malpigius a découvertes dans les reins, coule dans les tuyaux, dont toute leur substance interne est composée, & de là se va rendre dans leur bassin, qui, comme un entonnoir, le verse dans la vessie par l'uretere, pour être enfin, jetté dehors par l'uretre. Mais le phlegme le plus délié, poussé par la chaleur interieure vers la peau, s'y dissipe par l'insensible transpiration, ou s'y arrête en forme de sueur, comme les vapeurs d'une liqueur qu'on chaufe, ou qu'on distille, s'épaississent en eau contre le chapiteau de l'alembic, ou contre un linge moüillé, qu'on y met souvent dessus pour aider cette condensation.

La pituite n'a point d'émonctoire particulier, parce qu'elle est un sang cru, qui par une suffisante coction, peut devenir utile. Cependant comme il est certaines cruditez que la chaleur moderée de l'animal ne sçauroit jamais digerer, elles sortent ou par les égouts qui leur sont communs avec les autres excremens, ou par des parties qui servent à d'autres usages plus considerables. Ce Chyle grossier & cru, qui ne peut passer par le premier filtre, & que sa viscidité attache à la surface interne de l'estomach, & des intestins, est chassé

en bas par le mouvement periſtaltique de ces parties, qui ſont la ſource de ces glaires, ou de cette pituite qu'on remarque dans les ſelles : mais ce Chyle indigeſte, à qui ſa groſſiereté permet pourtant de paſſer par le premier couloir qui rafine la crême des alimens diſſous dans l'eſtomach, ne trouvant ni dans le ſang, ni dans les viſceres où la circulation le porte, des diſſolvans aſſez forts pour achever la diviſion de ſes principes, & l'exaltation de ſes eſprits, où conſiſte ſa maturité, ſe ſepate enfin, des autres humeurs dans les cribles qu'il rencontre aux glandes de la gorge, & du nez, & fournit la matiere de la morve & des crachats.

Toutes ces évacuations laiſſent encore dans la maſſe du ſang beaucoup d'impuretez, ou parce qu'elles n'en ſont pas aſſez dégagées pour s'en pouvoir ſeparer, ou parce qu'elles y ſont en ſi grande abondance que tous ces cribles, dont on vient de parler, ne ſuffiſent pas pour les en pouvoir tirer toutes. Quand celles qui reſtent dans les humeurs ſont en grande quantité, elles les font boüillir avec violence, & cauſent ſouvent la fievre, comme la lie mêlée avec le vin, le fait fermenter extraordinairement :

mais quand elles n'y sont qu'en mediocre quantité, leur presence est utile à l'animal par la douce fermentation qu'elle excite dans ses humeurs.

Elles n'y demeurent guere dans cette moderation ; & les nouveaux alimens qui entrent dans le corps de l'animal, portant dans la masse de ses humeurs de nouvelles impuretez, comblent bien-tôt la mesure, qui verse necessairement par quelqu'une des issuës que la nature a destinées à l'évacuation des superfluitez. Pour cet effet, il faut que celles-cy s'en dégagent, s'en détachent & s'en separent, par la fermentation, par la precipitation, & par la filtration.

Les impuretez ne sont pas seulement mêlées dans les humeurs comme l'yvroye avec le bon grain dans le même tas ; mais elles y sont engagées, enveloppées & embarassées : leur dégagement dépend de l'esprit, c'est à dire, d'une matiere subtile & remuante, qui ouvre, par maniere de dire, les prisons où elles sont renfermées, & leur fait part de son mouvement pour les en tirer. C'est le veritable Archée, auquel Vanelmont attribuë la separation des impuretez ; le rang qu'il tient entre les principes actifs, dont il est comme le Roy, le rend

tres-digne de ce nom. Ce premier mobile en poussé un autre. Les sels agitez par les esprits, sont comme les haches avec lesquelles on enfonse les portes pour rendre aux captifs la liberté. Tous ces principes remuans ne sçauroient courir, comme ils font par tout leur sujet sans en mouvoir toutes les parties; & ce remuement general, n'est autre chose que la fermentation qui ébranle, divise & dégage les corps étrangers.

Mais ils demeureroient encore dans les pores de la liqueur, & dans la confusion de toutes les parties, s'ils n'en étoient chassez par la precipitation. Les esprits armez des sels, courent dans les routes des pores, & en chassent ses impuretez qu'ils y rencontrent, & qui s'opposent à leur passage, *Clavus clavum, trudit.* Un corps en pousse un autre, s'il a plus de mouvement que celuy qu'il trouve sur son chemin.

Cependant ces parties étrangeres, poussées par ce double mobile, hors du sein de la liqueur, ne pourroient que couler à fonds, ou se rendre à la circonferance par la loy du mouvement circulaire, & s'attacher aux côtez des vaisseaux, comme la lie du vin se precipite au fonds des barriques, ou s'attache autour des tonneaux, si la filtration

ne les en separoit entierement ; le mouvement continuel du sang qui roule dans ses canaux, ne leur permettroit pas même de demeurer en repos au fonds, ou aux côtez des veines & des arteres, comme le tartre dans les vaisseaux qu'on ne remuë pas ; car la moindre agitation du vin, ne manque pas de faire rentrer dans son sein ces impuretez qui s'en étoient rassises pendant le calme de la liqueur : & pour luy conserver sa pureté, l'on est obligé de le tirer de sur sa lie. De là vient que pour achever la purification d'une liqueur, les Chymistes ont accoûtumé d'en separer les impuretez par la filtration.

Ces trois operations qui separent les corps étrangers des liqueurs, se font tous les jours dans le sang pour en chasser les superfluitez. Cette humeur est sujette à des grandes fermentations ; le vin & la biere boüillent moins dans la cave où l'on les fait, que la masse des humeurs dans les veines, & dans les arteres. Tant que l'animal vit, le sang fermente dans son corps, & sa vie est l'effet de cette fermentation, qui ne peut cesser sans causer la mort ; l'esprit, le sel & le soufre sont les causes de ce mouvement intestin, dont toutes les parties d'une liqueur

ſont agitées. Le phlegme & la tête-morte, c'eſt à dire, la partie groſſiere & terreſtre, ne ſont que les entraves de ces principes, & comme les liens de ce corps ſubtil, qui toûjours eſt prêt à prendre l'eſſor. L'eſprit ayant un mouvement continuel, court dans toute la maſſe de la liqueur, & remuë toutes les parties qui la compoſent. Les pores du corps liquide, ſont comme les allées où ce Mercure fait ſes courſes; tant que les chemins ſont libres, l'eſprit y paſſe ſans aucune peine, & ſon cours eſt tranquile comme la liqueur qui le contient. Mais quand ſes pores ſont bouchez par quelques corps étrangers qui reſiſtent au paſſage de ces coureurs rapides, ils entrent en deſordre, ils s'enflent & ſemblent s'irriter contre l'obſtacle qui s'oppoſe à leur mouvement. Un torrent s'éleve à la rencontre d'une chauſſée, ſes ondes s'enflent, ſon cours n'eſt plus tranquile, toutes ſes parties ſont en tumulte, au lieu qu'auparavant il couloit ſans bruit dans un canal libre. Le vent ne fait du deſordre, que quand il rencontre des corps qui reſiſtent à ſon paſſage. Les eſprits d'une liqueur ſont comme un torrent de matiere ſubtile, qui en parcourt les pores. Ceux-cy ſont comme les canaux où paſſe

ce torrent, & les corps étrangers sont comme autant de digues qui s'oppofant à son cours, le font enfler & entrer dans un tumulte qui se répand dans toute la masse de la liqueur; ou bien l'esprit qui soufle, pour ainsi dire, dans les pores, est comme un vent choquant rudement ces corps, qui traversant les pores, s'opposent à son libre cours. En sorte que ne pouvant avancer ny s'arrêter, il faut qu'il recule, mais il en est empêché par celuy qui le suit: il se tourne à droite, à gauche, en tout sens: en un mot, il forme un tourbillon, qui ébranle tous les corps d'alentour. On voit aussi que toutes les parties d'une liqueur qui fermente, sont dans un grand mouvement. Il n'est guere de corps liquide, qui contienne plus d'esprit que le sang, ny dont les pores soient plus sujets à ces obstructions qui donnent occasion à la fermentation. Quand le vin s'est épuré par l'ébullition, & par la precipitation de ces corps étrangers qui entretenoient cette agitation, il ne boult plus que rarement, parce qu'il ne s'y mêle plus de nouveaux corps qui puissent exciter ce mouvement intestin dans ses parties. Mais quand la masse de mon sang seroit à cette heure parfaitement pure & tranquile

par la separation entiere des impuretez, qui font l'occasion de la fermentation, elle sera bien-tôt agitée & troublée par le mélange du Chyle, qui bouchant ses pores par ses parties encore grossieres, trouble le mouvement regulier des esprits, qui s'y promenent comme dans leurs galeries. C'est pourquoy on se sent émeu quelque temps aprés le repas, lorsque les alimens dissous par le levain de l'estomach, & des intestins grelles, commencent à se mêler avec la masse du sang. Les esprits qui faisoient auparavant leurs courses dans les pores de cette humeur, y rencontrent alors des obstacles qui rendent leur mouvement irregulier, turbulant & rapide comme celuy d'un tourbillon. Pendant cette agitation les parties grossieres du Chyle s'entrechoquent, se brisent, se subtilisent, & deviennent par là capables de s'enchasser dans les niches naturelles que les parties qui se sont dissipées, ont laissé vuides. Les esprits, les sels volatiles, & les soufres auparavant enveloppez dans ces parties indigestes se développent & s'exaltent, comme parlent les Chymistes.

Mais parce que toutes les parties du Chyle ne sont pas propres à composer la masse du sang, ny à se placer dans ces pe-

tits intervales que les écoulemens de la transpiration ont laissé vuides, leur grosseur ou leur figure, les en rendant incapables, il faut qu'elles demeurent dans ses pores, jusques à ce que les esprits, qui ne cessent d'y courir, les en ayent chassées. Un vent balie, par maniere de dire, le chemin par lequel il passe, il entraîne aisement toutes les ordures, ou les petits corps qu'il y rencontre. Un torrent rapide emmene avec soy tous les corps qu'il troûve dans son canal, s'ils ne sont ou fort pesans, ou fortement attachez. L'esprit qui anime la masse des humeurs, est ce vent & ce torrent, qui entraînent ce qui fait resistance à leur passage; il chasse les ordures qui bouchoient les pores du sang; il separe le pur de l'impur; il precipite ces corps éterogenes qui excitoient & entretenoient la tempête dans la mer rouge de nôtre sang. Mais comme on a cy devant insinüé que la pesanteur, ou le fort attachement d'un corps pouvoient empêcher qu'il ne fût entraîné par le vent, ou par un torrent: ainsi le Chyle porte dans la masse du sang de parties si grossieres & si lourdes, que les esprits n'ont pas la force de les en chasser: quelques-unes même sont tellement embarassées dans les détours des pores,

pores, que les esprits ne les en pouvant tirer, la masse du sang s'en charge, & s'en embarrasse tous les jours, jusqu'à ce que la mesure soit comble, c'est à dire, jusqu'à ce que la plusspart des pores de cette liqueur en soient tellement empechez, que les esprits n'y puissent presque plus passer. Alors cette matiere subtile, qui n'est jamais en repos, trouvant par tout des obstacles à son passage, semble s'irriter par les difficultez qu'elle rencontre : c'est un vent qui redouble sa violence à mesure qu'il passe par des chemins plus étroits, ou plus embarrassez : c'est un torrent qui n'a jamais plus de force, que quand il a été quelque temps retenu par une digue qu'il vient d'enfonser : c'est un air pressé qui déploye sa vertu de ressort, & qui surmontant la resistance d'un corps qui le tenoit dans la contrainte, retourne à son état naturel avec grande impetuosité. Ce mobile échappé court par toute la masse des humeurs, remuë, agite, broüille toutes les parties qui la composent. On peut voir un exemple de cette agitation dans l'eau qui boult sur le feu. Mais parce que les principes de cette ébullition qu'on remarque dans l'eau, vient de dehors, au lieu que le sang en a le mobile

dans son sein, le vin ou la biere, & toutes ces liqueurs qui fermentent d'elles-mêmes, jusqu'à ce qu'elles se soient épurées, sont des images plus naïves de la fermentation du sang. Comme luy ces liqueurs sont chargées de parties grossieres qui s'opposent au mouvement des esprits. Elles ne cessent de boüillir comme luy, jusqu'à ce que ces corps éterogenes s'en soient separez, precipitez ou filtrez. Enfin elles deviennent calmes comme luy, dés qu'elles sont pures & dêchargées de ces parties étrangeres, qui rendant irregulier le mouvement de leurs esprits, en troubloient toute l'œconomie.

Les esprits & les sels n'ont pas plûtôt precipité ce qui n'est pas naturel à la masse du sang, qu'elle s'en dêcharge par les cribles que la nature a destinez à sa purgation. L'alkali de la bile n'a pas plûtôt precipité les soufres dissouts par l'acide de l'estomach, du pancreas, & des autres parties où le sang roule, qu'ils s'écoulent par les glandes & les tuyaux particuliers au foye. Dés que l'acide de la rate, du pancreas, ou des glandes atrabilaires a precipité la serosité du sang, comme le jus du citron, ou le vinaigre separent le petit lait d'avec le lait, cette partie aqueuse du sang se filtre dans

les reins. Enfin le levain de la matrice n'a pas plûtôt precipité les impuretez que le ſang des femmes amaſſe tous les mois, malgré ſes autres purgations, qu'elles paſſent par les glandes, & par les tuniques de ce viſcere.

CHAPITRE II.

Pourquoy l'Evacuation Menſtruale eſt particuliere aux Femmes.

DANS toutes les eſpeces les femelles font plus d'excremens que les mâles, dont le ſang eſt beaucoup moins impur. Les eſprits & les autres principes actifs qui le purifient par la fermentation, par la precipitation, & par la filtration, ſont plus foibles dans le ſexe feminin, que dans le maſculin, ou par leur petite quantité, ou par leur embarras. L'excez du phlegme éteint les eſprits, & affoiblit extrémement les ſels qui doivent procurer la fermentation & la purification du ſang. Les levains des viſceres ſont ſi languiſſans, qu'on ne doit atten-

dre d'eux, que divisions, imparfaites crū-ditez & grossiereté d'humeurs. La chaleur est trop foible pour donner aux parties de ces dissolvans un assez grand mouvement pour penetrer dans le fonds du corps qui doit étre dissout. Les parties mal propres à la composition du sang, y demeurent donc pour n'en étre pas dégagées par une division suffisante de tout le sujet; & quand elles seroient hors de l'embarras qui les y arrête, les esprits ralentis par l'abondance du phlegme, n'ont pas assez de force pour les en chasser, les sels émoussez dans les parties terrestres sont incapables de les precipiter; & les filtres que la chaleur devroit tenir plus ouverts, se ferment à demy, ou se bouchans par l'abondance des excremens, ne les laissent sortir qu'avec peine. Le levain de l'estomach est demy noyé dans les humiditez excessives, la pointe de ses sels est comme embourrée dans les glaires, ou dans les mucositez, dont la surface interne est enduite; ce sont des flurets qui ne peuvent plus percer le sujet, qui doit en étre divisé. L'esprit animal, qui en est le premier mobile, ne coule dans ce viscere qu'en petite quantité, parce qu'il ne s'en forme que peu dans le cerveau. On ne sçauroit

en tirer beaucoup du ſang feminin, où le phlegme tient le deſſus. Le vin où l'on a mis de l'eau ne rend preſque point d'eau de vie ; l'eſprit qui reſte dans cette liqueur affoiblie, ne peut pas même en ſortir, ou parce qu'il eſt éteint par cette falſification, ou parce qu'il eſt arrêté par les parties embarraſſantes de l'eau. L'acide qui compoſe le diſſolvant des alimens participe beaucoup à la foibleſſe de l'eſprit, qui devroit en aider le mouvement & la penetration ; non ſeulement parce qu'il eſt privé de ce ſecours, mais encore parce qu'il eſt foible de ſa premiere formation. Il ſort d'un ſang fort aqueux, & l'on n'a jamais fait de bon vinaigre, d'un vin où l'on a mis de l'eau. L'eau forte devient encore plus foible que l'eau ſeconde par le mêlange de l'eau, qui la rend incapable de diviſer le ſujet qu'elle diſſolvoit avec le plus de facilité. Enfin, on appaiſe toutes les fermentations en verſant de l'eau ſur la liqueur qui fermente, parce qu'on en affoiblit le levain, & les malades éteignent ſouvent leur fievre en prenant beaucoup de ptiſane. L'excez du phlegme commun à toutes les femelles, doit donc ralentir beaucoup toutes les fermentations qui forment ou purifient leurs humeurs.

Le combat que la rencontre du ſuc pancreatique, & de la bile fait dans le Chyle eſt ſi petit, qu'il ne peut ni le diviſer, ni precipiter ſes impuretez. Si l'on mêle parties égales de jus de limonne & d'eau, ce mêlange n'excitera qu'une foible fermentation dans les coraux où ce ſuc pur en fait une ſi ſurprenante ; & ſi le vinaigre qu'on verſe ſur la diſſolution du ſoufre doré d'antimoine dans l'eau, n'eſt bien fort, la precipitation ne s'en fait pas bien. Par la foibleſſe du diſſolvant, & du precipitant, le Chyle des femelles demeure donc chargé de beaucoup d'impuretez qui n'ont pû s'en ſeparer. On peut appliquer aux autres humeurs ce qu'on vient de dire ſur la crême des alimens ; la foibleſſe de leurs levains, la precipitation imparfaite de leurs excremens, la petite ouverture, ou l'embarras de leurs cribles, & le mouvement impuiſſant des piſtons qui les devroient pouſſer par la circulation laiſſant beaucoup d'impuretez dans leur ſein. Le cœur, le poumon & les arteres, battant avec moins de force dans les femelles que dans les mâles, pouſſent plus foiblement les ſuperfluités des humeurs vers les émonctoires & les autres mouvemens étans auſſi plus lens à proportion dans

le ſexe feminin que dans le maſculin, la diſſipation des excremens aidée par les exercices vigoureux, s'y doit faire avec plus de peine. Enfin le feu qui diſpoſe les parties inutiles du ſang à ſortir du corps en les pouſſant, & les ſubtiliſant, eſt beaucoup moins fort dans les femelles, & les impuretez demeurent ſouvent dans leurs humeurs, n'ayans pas aſſez de mouvement pour parvenir aux émonctoires qui les en doivent ſeparer. En effet les perſonnes froides dans l'un & l'autre ſexe, ont leurs corps pleins d'excremens. Les vieillards, & les peuples qui habitent dans les climats froids, crachent & mouchent continuellement, au lieu que les Eſpagnols, les Italiens, les Turcs, & ceux qui habitent dans des païs chauds, ne crachent, ni ne mouchent preſque jamais. Il plut beaucoup plus dans le Septentrion, que dans le Midy.

A ces cauſes d'excremens, qui ſont communes à toutes les femelles, les femmes en joignent d'autres, qui leur étant particulieres, leur rendent la purgation encore plus neceſſaire : leur chaleur naturelle, où la flamme déliée des eſprits, eſt encore plus foible en elles, que dans la pluſpart des bêtes : leurs ſels ſont encore plus foi-

bles par l'abondance du phlegme ; & leurs levains composez d'esprits & de sels, doivent avoir beaucoup moins de vigueur, pour purifier le sang par la fermentation, par la precipitation, & par la filtration. Mais quand la Nature auroit mis dans leur corps des dissolvans aussi forts que ceux que les alimens trouvent dans le corps des autres femelles, les femmes les affoibliroient beaucoup par des fautes que les bêtes ne commettent pas. Leur avidité naturelle, qui devroit étre moderée par la raison, en fait entrer dans leur corps beaucoup plus que leurs foibles dissolvans n'en sçauroient diviser. Si les Chymistes ne proportionnent la quantité du corps qui doit étre dissout à celle du Menstruë, la division ne s'en fait pas bien. Or cette proportion qui doit étre entre l'agent & le sujet qui reçoit son action, ne se trouve pas entre les alimens des femmes & leurs levains. L'amour forte qu'elles ont pour le plaisir, leur fait trouver une tentation continuelle dans la delicatesse des mets, & ne leur permet pas d'examiner, si les alimens qui flatent leur appetit, ne cachent pas quelque mauvaise qualité sous cette agreable apparence. La béte est moins friande & moins dissoluë, la Nature l'ayant

munie contre l'illuſion qu'une pâture luy pourroit faire par ſa ſaveur agreable. On a dit que la bête étoit trop ſotte pour ſe laiſſer tromper à des plaiſirs qu'elle ne connoît pas. Mais ſi la femme faiſoit un bon uſage de ſa raiſon, elle luy envieroit cette heureuſe ſottiſe, qui luy épargne une infinité de maladies. Et la femme ne doit pas rejetter ſa faute ſur la Nature, qui luy a donné des organes plus delicats, & une imagination plus vive, qui la rendent ſujette à cette tentation. Dieu qui la fit ſi ſenſible au plaiſir, luy donne la raiſon comme un frein à cette extréme ſenſibilité, qui luy fait chercher le plaiſir dans les alimens nuiſibles. La foibleſſe de ſes levains la devroit obliger à faire un choix plus exact des alimens, qu'ils peuvent diſſoudre, mais la peine que ce diſcernement luy donne, la rebute bien-tôt, & l'amour du plaiſir dont elle ſe priveroit par cette exactitude, luy fait commettre cette faute. Ne diroit-on pas que la Juſtice Divine a voulu punir la poſterité d'Eve par la dépravation de ce ſens qui fut l'inſtrument de ſon peché.

Mais ſi la raiſon ou le hazard luy font prendre quelquefois la meilleure eſpece d'aliment, elle ſe la rend nuiſible par l'ex-

cessive quantité qu'elle en prend. Une bête ne mange plus dés qu'elle a son juste rassasiement, mais une femme n'attend pas la faim pour prendre de nouveaux alimens; tentée par quelque friandise, elle ne se met pas en peine si la division des premiers mets est achevée, ou si elle ne l'interrompra pas par les seconds qu'elle prend avant le temps, en accablant le levain sous le poids du sujet qu'il devroit dissoudre. L'experience luy peut bien avoir apris que cette faute est une source de cruditez & de maladies, mais elle aime plus le plaisir que la santé. La Syrene de la volupté la charme & la possede si fort, qu'elle aveugle sa raison, & luy persuade qu'elle peut se satisfaire impunement. Cependant le moindre mal qui peut en arriver, c'est un amas d'impuretez, dont la masse du sang se charge comme d'une semence de maladies, qui ne manqueroit pas de germer tôt ou tard, si elle ne sortoit du corps par quelque voye.

Les femmes amassent donc plus d'excremens que les bêtes, mais elles en dissipent moins. Quand elles auroient des levains aussi vigoureux, & autant de feu pour pousser les excremens au dehors ou pour dilater les pores par où ils doivent sortir, leur

corps en demeureroit encore plus chargé que celuy des bêtes. L'exercice continuel de celles-cy en aide beaucoup la dissipation. Toutes les évacuations en tirent un grand secours, mais l'insensible transpiration ou la sueur, en sont favorisées particulierement. En effet le mouvement de tout le corps augmentant, celuy des esprits qui sont la cause principale des purgations naturelles les facilite sans doute beaucoup. Cette matiere subtile coulant en plus grande abondance, & plus aisement dans les visceres, comme dans les vaisseaux où la Chymie Naturelle fait fermenter les humeurs pour les épurer, en aide la fermentation. Cet esprit qui reçoit de nouvelles forces d'une agitation moderée chasse plus facilement du sein de la liqueur, où il se promene, les impuretez qu'il y rencontre comme des digues qui s'opposent à son passage, & les sels qui les precipitent devenans plus actifs par le mouvement que l'esprit leur imprime, s'acquitent mieux de leur fonction. Enfin, ce mobile invisible coulant plus rapidement dans les ressorts de la circulation, augmente leur battement, qui pousse d'autant plus fortement les excremens vers leurs émonctoires, qu'ils trou-

vent encore plus ouverts par la chaleur que le mouvement y allume à la faveur des esprits qu'il y fait descendre en plus grande abondance. Mais la vie sedentaire des femmes les privant du secours que l'évacuation des excremens tire de l'exercice, ce n'est pas merveille que leur sang en soit plus chargé que celuy des bêtes, qui sont dans un mouvement presque continuel, & beaucoup plus grand. Les animaux domestiques ont le sang plus impur, & la chair qui s'en nourrit moins bonne que ceux qui ne sont pas aprivoisez. L'Escureüil qui saute sans cesse, ne fait presque point d'excremens sensibles. Les chevaux qui croupissent à l'écurie, font beaucoup plus de fumier que ceux qui courent souvent, & le pourceau animal paresseux, se vuide presque à toute heure.

Il ne faut pas croire que les grands mouvemens que les passions continuelles des femmes mettent dans leurs esprits, puissent suppléer au défaut de celuy que l'exercice leur donne. Ces violentes émotions du sang empêchent plûtôt la separation & l'évacuation des excremens, qu'elles ne les avancent. Dés que la fievre est allumée le pus ne coule plus bien d'une playe, & la

colere arrête souvent les ordinaires des femmes. Ces fermentations excessives que les passions, ou quelqu'autre cause excitent, empêchent que les impuretez du sang ne se puissent rasseoir, ou bien y remêlent celles qui sont déja rassises. Quand le vin, la biere, ou le cydre boüillent avec violence, ils sont toûjours impurs & troubles; leur tartre ne se precipite, que quand leur fermentation se calme; & ces liqueurs une fois épurées, se troublent de nouveau, si l'on remuë leurs vaisseaux, ou si elles recommencent leurs ébullitions. Les eaux de la mer ne sont jamais parfaitement claires, parce que le frequent retour des marées, ou des tempêtes, ne donne pas le temps au sable, ou au limon qu'elles ont détrempez, de couler à fonds. Le sang des femmes est un Euripe qui n'eut jamais de calme; les vents des passions y soufflans continuellement, le boulversent de fons en comble. L'imagination delicate du sexe, se forme des images si vives des objets qui les excitent, qu'elle ne peut donner aux humeurs que de grands mouvemens, puisque leur grandeur est toûjours proportionnée à la vivacité de l'idée à l'occasion de laquelle ils naissent. Ce sont des ébulli-

tions exceſſives, qui empêchent les impuretez du ſang de s'en ſeparer. Ce ſont des tempêtes qui ne permettent pas au limon de ſe raſſeoir pour rendre aux eaux leur pureté.

Les humeurs des femmes ſont donc plus impures, non ſeulement que celles des hommes, mais encore que celles des autres femelles, qui pour cette raiſon n'ont pas eu beſoin comme la femme, d'une évacuation particuliere.

Il ſuit de là que les ordinaires des femmes ne ſont pas une ſimple évacuation qui mette hors du corps le bon & le mauvais ſang indifferemment comme la ſeignée, mais plûtôt une purgation de toutes leurs humeurs, qui fermentent alors pour ſe décharger des corps qui leur ſont étrangers. Ce n'eſt donc pas la ſeule plenitude des vaiſſeaux qui les oblige à verſer ce ſang, qu'ils ne peuvent contenir, mais plûtôt l'impureté des humeurs, qui donne occaſion à leur ébullition, & à leur épanchement. S'il ſe pouvoit trouver une femme dont le ſang fût parfaitement pur, elle ne ſeroit pas ſujette à cette infirmité. Aprés la Reſurrection le ſexe en ſera apparemment exempt, & peut-étre qu'Eve n'eût pas con-

nu cette saleté, si la dissolution qui suivit sa desobeïssance, n'avoit rendu son sang impur.

Les personnes dont le sang se charge d'une plus grande quantité de ces parties grossieres, sont donc plus sujettes à ces violentes ébullitions. Leur sang est obligé de travailler extraordinairement de temps en temps, pour se décharger de ce fardeau, qui accable, ou qui opprime ses esprits. Les femmes sont dans cet état : le dissolvant que la Nature a mis dans leur estomach pour la digestion des alimens, affoibly par l'excez du phlegme, ne fait que des dissolutions fort imparfaites, que les Anciens imputoient à la foiblesse de la chaleur naturelle demy éteinte dans l'excessive humidité du sexe : leur Chyle mal cuit, porte dans la masse du sang, un grand nombre de parties crûës & grossieres qui embarrassent extrémement les pores. Si leurs esprits étoient abondans & vigoureux, ils pourroient encore surmonter cet embarras, & rendre bien-tôt libres les chemins des pores que ces corps étrangers bouchent. C'est l'état naturel des hommes, qui pour cette raison ne souffrent pas tous les mois cette violente ébullition de sang, ni n'ont be-

soin de cette évacuation qui la fait cesser en emportant la cause. On voit même des femmes, qui tenant beaucoup de cette vigueur masculine, ne sont point sujettes à cet amas de cruditez fermentatives, & qui ne sont point incommodées, quoy qu'elles n'ayent jamais eu ce que leur sexe doit avoir. Au contraire, il est certains hommes dont le sang feminin se chargeant tous les mois de beaucoup de cruditez, a besoin de quelque évacuation periodique, qui a de l'analogie avec celle des femmes; l'un perd du sang par le nez de trente en trente jours, l'autre par les hemorrhoïdes. Mais les femmes, qui ne tiennent pas de l'homme, n'ont que peu d'esprits, appesantis même & demy noyez par le phlegme, pendant qu'elles ont dans leur sang beaucoup d'impuretez, ou de cruditez, qui devroient en étre chassées par les esprits. Il n'y a point de proportion entre le moteur & le mobile, entre les excremens du sang & les esprits qui les en devroient separer. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est d'en chasser une petite partie, laissant les autres dans la masse des humeurs, comme un principe de tumulte & d'ébullition : cependant le nouveau chyle qui vient tous les jours se méler avec le

sang

ſang pendant l'eſpace d'un mois, y portant de nouvelles cruditez, acheve de combler la meſure, c'eſt à dire, de boucher preſque tous les pores où les eſprits ont accoûtumé de faire leurs mouvemens. Alors le torrent de cette matiere ſubtile rencontrant par tout des obſtructions comme autant de digues qui s'oppoſent à ſon cours, s'enfle extraordinairement, agite toute la maſſe des humeurs, dont toutes les parties s'entrechoquant rudement, ſe chaſſent mutuellement les unes les autres, & occupent toutes enſemble un plus grand eſpace qu'auparavant. Les vaiſſeaux cedant à leur rarefaction, deviennent fort tendus & fort gros, & leur tenſion eſt la principale cauſe de cette laſſitude qui preſage les mois aux femmes. Mais parce qu'ils ne ſçauroient s'étendre au delà d'un certain degré ſans crever, en ſe reſſerrant par ce mouvement de reſſort qu'on nomme periſtaltique, ils chaſſent la ſeroſité par les reins, la bile par le foye, & les impuretez menſtruales par la matrice, aprés que ces dernieres ont été precipitées par un ſel, participant du marin & de l'ammoniac, & filtrées par les pores des tuniques, & par les tuyaux particuliers à la matrice. Cette plenitude que

le boüillonnement du ſang cauſe aux vaiſſeaux, pourroit bien paſſer pour une cauſe des mois : pour celle que l'oiſiveté du ſexe eſt accuſée d'amaſſer dans le corps des femmes, on ne ſçauroit l'accorder avec l'exemple des Amazones, ni de nos Païſanes, dont les exercices continuels, & même violens, ne ſont pas incompatibles avec l'évacuation menſtruale.

Quand les vaiſſeaux irritez par la tenſion que la plenitude leur cauſe n'aideroient pas par leur contraction ce regorgement de ſang, il ſemble que l'ébullition des humeurs en feroit une cauſe ſuffiſante. Un pot verſe quand il boult avec violence. Le vin & la biere qui n'occupoient que la moitié de la cuve avant leur fermentation, la comblent & la ſurmontent dans leur grande ébullition. Le Nil ſe deborde lorſque ſes eaux s'enflent par la fermentation du nitre, qui ſe trouve en abondance dans ſon limon. Quand la mer s'éleve par la marée, elle inonde tous ſes rivages. Le flux de la mer a un double rapport â celuy de la femme, par ſon retour reglé, & par la vertu qu'il a de chaſſer les impuretez que la mer contient.

De plus le ſang boüillonne pendant que

les femmes ſe purgent, comme la mer pendant ſes marées. Cette mer du petit monde jette ſon écume comme celle du grand. Mais l'ébullition du ſang qui s'épure par les regles des femmes, eſt mieux comparée à celle d'une liqueur qu'on écume ſur le feu, & qui pouſſe une grande quantité de vapeurs. De toutes ſes parties que les corps ignées mettent en grand mouvement, les plus mobiles prennent l'eſſor; & lorſque le vin, le cidre & la biere cuvent, l'abondance de leurs écoulemens ſe fait aſſez ſentir par l'odeur forte qui ſe répend à une diſtance conſiderable. Quand une femme ſe purge, ſon corps eſt comme le vaiſſeau dans lequel ces liqueurs fermentent. Il part de ſes humeurs boüillantes un grand nombre de vapeurs qui doivent ſortir par la tranſpiration inſenſible; & comme elles ſont ce que le ſang avoit de plus remuant, leur reflus dans la maſſe du ſang ne manque pas d'y cauſer une augmentation de fermentation, qui bien loin d'aider l'évacuation déja commencée, l'arrête au contraire en empêchant la ſeparation des impuretez qui en fourniſſent la matiere. De là vient que les femmes qui ſont dans cet état ſont fort incommodées du ſerain, & du ſoleil trop

chaud, celuy-cy rendant excessive la fermentation de leur sang, & la froideur de la nuit, ou de quelqu'autre cause fermant la porte à la transpiration en serrant les pores.

Quoy-que la fermentation du sang soit une condition absolument necessaire à l'évacuation menstruale, l'excez de l'ébullition l'arrête pourtant en empêchant la separation des corps étrangers qui sont dans la masse des humeurs. Tout le monde peut avoir remarqué que les pois qui sont dans un pot boüillant, montent à la surface au lieu de couler à fonds. Tant que le vin boult il ne sçauroit étre clair ; & le Nil est extrémement trouble quand ses eaux fermentent, ainsi la masse du sang ne se peut décharger de ses impuretez tant que ses fermentations sont excessives. Qu'on ne demande donc pas pourquoy la fievre, qui n'est autre chose qu'une ébullition immoderée, ne fait pas couler les mois aux femmes, quoy qu'elle enfle la masse de leurs humeurs. L'agitation violente de toutes ses parties empêche les corps étrangers de s'en separer. De quelque côté qu'ils tendent pour en sortir, ils rencontrent d'autres corps violemment agitez qui les repoussent. Et

quand ils feroient une fois feparez, ils y feroient bien-tôt remêlez par la liqueur émeuë qui s'en recharge.

Mais quand la fermentation du fang n'eft pas exceffive, quoy que plus forte qu'à l'ordinaire, elle ne manque jamais de purifier le fang en pouffant hors de fon fein toutes les impuretez. Le corps d'une femme qui a fes regles, eft comme la cuve où le vin & la biere boüillent. Son fang fermentant extraordinairement, jette ce qu'il a d'impur. Ses impuretez les plus legeres s'élevent en forme d'écume vers le poumon; & fi ce vifcere leur donne une iffuë libre, elles fortent par les crachats, jufques là qu'on a veu des femmes rendre le fang menftrual par la bouche fans aucune incommodité. J'en ay veu moy-même un exemple en une Dame de Montpelier.

Mais parce que les vaiffeaux du poumon ne font pas ordinairement affez ouverts pour laiffer fortir ces impuretez du fang que leur legereté porteroit en haut, fuivant le torrent de la circulation, elles defcendent vers la matrice avec les impuretez groffieres que leur propre poids y entraîne. Elles y rencontrent une libre iffuë qu'elles n'ont pû trouver dans aucune autre partie

du corps. Les vaiſſeaux de cette partie ſont plus ouverts que tous les autres, non ſeulement par leur conformation naturelle, mais encore par la chaleur du Bain Marie que la veſſie luy fournit d'un côté, & par le feu de fumier qu'elle a de l'autre, ſe trouvant ſcituée entre la veſſie & le boyau droit. Cette ouverture eſt principalement remarquable dans certains tuyaux particuliers à la matrice, qui tenant le milieu entre la veine & l'artere, reçoivent le ſang de celle-cy pour le porter dans la cavité de la matrice, où ils aboutiſſent. On en a trouvé de ſi larges & ſi ouverts dans la matrice des femmes groſſes, que le petit doigt y ſeroit aiſement entré; & cependant les femmes qui ſont dans cet état, ne ſe purgent pas ordinairement; l'orifice interne de leur matrice étant ſi exactement fermé, qu'à peine y pourroit-on introduire un ſtylet. Voicy la cauſe de cette contraction. Dés que la ſemence eſt tombée dans la matrice, elle y cauſe un chatoüillement, qui faiſant ſerrer les fibres circulaires comme les courroyes de cette bourſe, la ferme incontinent aprés la conception. Aprés quoy le premier ſang qui s'y porte trouvant l'iſſuë fermée, eſt employé à la formation du Placenta qui ſe

nourrit du ſang menſtrual, que les arteres y portent enſuite. Cette maſſe & le fœtus forment même un bouchon à l'orifice interieur de la matrice : en ſorte que le ſang n'en ſçauroit ſortir, quand il ſe repandroit dans la cavité de ce viſcere. Mais que deviennent les impuretez menſtruales qui trouvent cette porte fermée. On ne doit pas douter qu'elles ne ſortent par quelqu'un des autres égouts que la Nature a deſtinez à la purification du ſang, comme par l'inſenſible tranſpiration, par les ſelles, ou par les urines.

Puiſque ces canaux qui ſont propres à l'évacuation des impuretez menſtruales ne ſe trouvent pas dans les autres parties, ce n'eſt pas merveille que le ſang des femmes n'en ſorte pas pendant ces grandes ébullitions qu'il ſouffre tous les mois ; car comme tout mobile ſe meut par l'eſpace le plus libre, ſi quelques obſtructions, ou quelque vice de conformation avoient fermé les conduits de la matrice, & qu'à même-temps le ſang trouvât plus de facilité à ſortir par quelqu'autre partie, il ne manqueroit pas de paſſer par la porte qu'il trouveroit plus ouverte. Une fille ſe purgeoit par le bout du doigt, & une Dame de Lyon rendoit

par une cicatrice qui s'ouvroit tous les mois au sommet de la teste, le sang qu'elle ne pouvoit rendre par le bas. On a même veu des femmes qui le jettoient par les yeux au même periode.

Mais quand les vaisseaux de la matrice ne seroient pas plus ouverts que ceux des autres parties, sa scituation la rendroit plus propre à cette évacuation, sur tout dans la femme dont la figure droite favorise fort le penchant que les impuretez grossieres ont à se porter vers cette partie basse. Car quoy qu'une liqueur qui boult pousse de tous côtez le vaisseau qui la contient, il ne faut pas douter que le poids de la liqueur ne dirige son principal effort vers le fonds du vaisseau. La matrice est comme le fonds du vaisseau feminin, se trouvant scituée dans la plus basse de toutes ses cavitez, & même à son extrémité inferieure, les impuretez grossieres du sang y sont entraînées par leur propre pesanteur. On voit par là pourquoy la Guenon, qui a la figure droite de même que la femme, souffre aussi la purgation menstruale; car on ne doit pas douter que cette figure ne contribuë beaucoup à cette évacuation de sang, qui luy est commune avec les femmes. Mais quand le sang

des

des autres animaux seroit sujet à cette fermentation qui se leve tous les mois dans celuy des femmes, & qu'il trouveroit dans la matrice de leurs femelles une ouverture suffisante, il auroit encore peine à en sortir, puisqu'il n'est pas naturel aux liqueurs de monter, comme il devroit faire pour parvenir à l'orifice exterieur. Si la disposition du corps humain détermine le sang à couler vers la matrice, de plus cette humeur y trouve comme un crible propre à recevoir ses impuretez menstruales, comme la bile en rencontre un dans le foye, la serosité dans les reins, & les impuretez plus grossieres du sang dans les tuniques & les glandes des gros boyaux.

Il y a cette difference entre le crible de ces émonctoires & celuy de la matrice, que le premier est toûjours suffisamment ouvert pour recevoir les excremens qu'il filtre, au lieu que le dernier ne l'est que de temps en temps. Les excremens qui doivent sortir par le foye, par les reins & par les boyaux, se dégagent assez par les fermentations ordinaires à la masse du sang, parce qu'ils y sont moins enveloppez; mais ceux qui passent par le crible de la matrice, ont besoin d'une ébullition extraordinaire pour se dé-

velopper, parce qu'ayant plus de masse, & se trouvant fort crus, & plus engagez dans les pores de la liqueur, ils sont plus difficiles à ébranler & à chasser. Mais quand ils seroient toûjours prêts à se filtrer, le filtre ne l'est pas toûjours à les recevoir. Les vaisseaux de la matrice sont comme certains canaux hydrauliques bouchez par des sous-papes, qui ne s'ouvrent qu'à un certain degré d'impulsion. Si l'eau ne les pousse, & ne leur fait quelque violence, ils ne la laissent jamais sortir. Ainsi tant que le sang coule doucement dans les vaisseaux de la matrice, & qu'il ne fait qu'un effort mediocre pour en sortir, ils ne le repandent point; mais quand ces ébullitions periodiques enflent toute la masse du sang, elle pousse extraordinairement ces sous-papes, ou les côtez des canaux affaissez, & surmonte la resistance qu'elle trouvoit à sa sortie. L'endroit par où ce sang coule est semblable à ces fontaines qui ayant quelque communication avec la mer, ne coulent que quand la marée éleve ses eaux; car il n'en sort du sang que quand la mer du Petit-monde est dans ses grandes agitations, c'est à dire, quand toute la masse du sang boult & fermente extraordinairement.

Et comme on ne peut pas dire que ces fontaines attirent les eaux qui en coulent, il n'eſt pas beſoin auſſi que la matrice attire ce ſang impur pour le jetter hors du corps; les Anciens qui ne connoiſſoient pas la circulation, avoient eu recours à cette attraction, pour n'avoir pas fait aſſez de reflexion ſur l'impulſion que les humeurs reçoivent du cœur, du poumon, des arteres, de tous les muſcles & du mouvement periſtaltique de toutes les parties, qui ſont autant de piſtons pouſſans les excremens vers les émonctoires. Puiſque la maſſe du ſang eſt comme un ruiſſeau perpetuel qui roule par tous ces viſceres qui le déchargent de ſes impuretez, il n'y a pas plus de raiſon à dire que la matrice attire les ſuperfluitez que la circulation luy porte, qu'à ſoûtenir que Roüen attire les ordures que la Seine y porte de Paris & des autres lieux où elle paſſe. On ſe mocqueroit d'un Chymiſte qui s'aviſeroit de ſoûtenir que ſa manche d'hypocras, ou ſes autres filtres attirent les liqueurs qu'il y paſſe. La raiſon que les Partiſans de l'antiquité tirent de l'attraction artificielle pour aſſeurer la naturelle à la matrice, eſt extrémement foible. Les ventouſes appliquées ſur les cuiſſes,

ſont deſcendre le ſang vers ces parties ; & la matrice, diſent-ils, eſt comme une ventouſe, qui tire le ſang de tout le corps. Et comme cet inſtrument ne fait d'attraction qu'aprés qu'il a été chaufé par le feu qu'on y allume, ainſi la matrice froide ne fait pas bien ſa fonction ; c'eſt pourquoy la nature y entretient un feu continuel.

On ajoûte à ces rapports, qu'on trouve entre la ventouſe & la matrice un raiſonnement tiré de l'experience, qui ſemble favoriſer l'hypotheſe de l'attraction. On rend quelquefois aux femmes les mois qu'elles avoient perdus en leur tirant du ſang par le pié, ou en frottant rudement leurs cuiſſes. Qu'eſt, dit-on, l'effet de cette friction, ou de cette ſeignée, ſi ce n'eſt une attraction ? Si l'on veut nommer ainſi la détermination, qu'on donne à la maſſe du ſang, pour aller plûtôt en bas qu'en haut, la diſpute ſera finie, puiſqu'elle ne rouleroit dorenavant que ſur un mot. Mais il faut auſſi qu'on avoüe que par ces remedes on ne donne pas tant un mouvement aux humeurs qu'une nouvelle détermination du mouvement qu'elles ont déja, au lieu que l'attraction proprement dite, s'il en eſt aucune, eſt une impreſſion de ce mouvement

qui porte le mobile vers le moteur.

Mais si les frictions des cuisses n'y attirent pas le sang, comment donc aident-elles l'évacuation des mois ? Pour répondre à cette difficulté, l'on n'a qu'à remarquer qu'en frottant les cuisses, on excite quelque chaleur qui en ouvre davantage les conduits où les humeurs voisines entrent par leur propre penchant en plus grande abondance ; & par la voye de la succession, celles qui les suivent sont déterminées à se porter vers le même lieu. Lorsque les eaux d'une riviere ont trouvé quelque issuë pour sortir de leur canal, ce ne sont pas seulement les plus proches qui coulent vers cet endroit, mais encore celles qui en sont éloignées les suivent incontinent. Qui s'avisera de dire que la brêche par laquelle les eaux se repandent hors de leur canal, les attire pour les en faire sortir. C'est pourtant ce qu'on soûtient lors qu'on asseure à la rigueur de la lettre, que la seignée du pié attire le sang en bas. Le fer de la lancette est-il un aimant pour le sang ? Si cet instrument l'attire, il faudra dire que le foret avec lequel on perce une barrique, attire le vin, le cidre ou la biere qu'elle contient. L'eau ne sortiroit donc pas d'une fontaine,

ſi le robinet qu'on ouvre ne l'attiroit ? La fauſſeté de la propoſition eſt trop viſible pour ne frapper pas ceux qui s'aviſeroient de la ſoûtenir. Quel avantage a donc la ſeignée du pié ſur celle du bras dans la ſuppreſſion des regles ? Il conſiſte dans la détermination qu'elle donne à toute la maſſe des humeurs à ſe porter en bas pour y remplir les canaux qu'on y vuide. Le Medecin eſt alors comme un adroit Mechaniſte, qui pour profiter de l'impetuoſité d'un torrent, le détermineroit à couler contre une digue qu'il voudroit enfonſer. En effet, quand il détermine la maſſe des humeurs à ſe porter en bas, il fait ſervir ce torrent au deſſein qu'il a de forcer les digues, ou les obſtructions, qui ne permettent pas au ſang menſtrual de ſortir par la matrice. De plus ce viſcere ſe rempliſſant à cette occaſion d'une plus grande quantité de ſang, il s'y allume une chaleur qui en ouvre les tuyaux, par où les humeurs coulent enſuite plus facilement.

Mais pourquoy les attirer vers un égout bouché, ſi les excremens qui doivent couler par la matrice, peuvent ſortir par le filtre des reins, du foye, ou des boyaux, qui peut étre alors parfaitement libre ? Et

ſi les émonctoires ſe peuvent prêter cet office mutuel, d'où vient que la ſuppreſſion des regles eſt ordinairement ſi nuiſible au ſexe ? En effet, ce que certaines femmes n'en ſont pas incommodées, ne vient-il pas de ce que les impuretez menſtruales s'écoulent par quelqu'autre égout ? Il eſt vray que la ſuſpenſion de cette évacuation periodique eſt ſouvent ſuivie d'un benefice par les urines, par les ſelles, par les ſueurs, ou de quelqu'autre purgation, qui fait croire que la matiere du ſang menſtrual peut ſortir par d'autres émonctoires que la matrice. Mais on ne conſidere pas qu'il y a de certains excremens qu'on peut appeller communs, parce qu'ils peuvent ſortir par pluſieurs égouts, & d'autres qu'on devroit nommer particuliers, pour ne pouvoir paſſer que par certains cribles. Cette matiere impure qui coule tous les mois par la matrice, eſt compoſée des uns & des autres. Les ſeroſitez qui luy ſervent de vehicule, peuvent fournir la matiere de la tranſpiration, des ſueurs, des urines, & des ſelles même. En ſorte que cet excrement univerſel peut trouver un égout preſque dans toutes les parties du corps : & s'il étoit luy ſeul la matiere de cet écoulement que les

femmes ont de trente en trente jours, leur matrice pourroit étre fermée sans qu'elles en souffrissent aucune incommodité, parce qu'il est indifferent à la masse du sang, de se purger par un égout, ou par l'autre. Ces sels acres même qui rendent le sang menstrual si malin, rencontrent dans les tuniques, & dans les glandes des gros boyaux, un couloir qui les laisse passer pour se mêler avec les gros excremens dans la cloaque de tout le corps. Et comme la principale malignité des mois dépend de cet excrement salin & corrosif; s'il est en petite quantité dans le sang des femmes qui perdent leurs mois; s'il a moins d'acreté qu'à l'ordinaire; ou s'il trouve de larges routes pour s'aller jetter dans les intestins, elles en reçoivent moins de prejudice. Comme il est le principal auteur des violentes fermentations, & des autres maux que cette retention cause, il suffit de le chasser du corps pour empêcher tous ces mauvais effets. On calme une sedition en jettant hors d'une ville les plus remuans mutins qui l'avoient excitée, ou qui la fomentoient. Mais outre que ces sels rongeans ne peuvent pas toûjours se dégager du sang, & parvenir aux autres émonctoires, qui pourroient leur

donner

donner issuë, cette humeur impure qui sort des femmes tous les mois, contient des souffres grossiers & crus, qui ne peuvent passer que par le crible de la matrice. Ceux qui se filtrent par le foye, sont exaltez & dégagez des principes passifs & grossiers; mais ceux qui se criblent par la matrice, ne sont pas assez développez de leurs entraves pour couler dans les conduits biliaires. Ils sont trop gros pour passer par les pores des glandes hepatiques, qui sont imperceptibles sans microscope. Ne pouvans sortir de la masse du sang, ils n'y font pas d'abord du desordre, c'est un feu secret qui couve un grand embrasement.

Vritur impurus sanguis & caco carpitur igne.

C'est un levain assoupy, qui s'éveillera bien-tôt pour exciter de grandes fermentations. C'est le Jonas endormy, qui causera tôt ou tard une violente tempête. C'est le loup enfermé dans la bergerie pour devorer toutes les brebis, c'est à dire, les autres humeurs innocentes & douces. Si la masse du sang feminin se pouvoit trouver libre de cette espece d'impureté, si des coctions aussi parfaites que celles qui se font dans les corps des hommes n'y laissoient former d'autres excremens que ceux qui

peuvent s'écouler par les égouts communs à l'un & l'autre sexe, les femmes qui seroient dans ce bien-heureux état, n'auroient pas besoin de la purgation menstruale, & sa suppression ne leur porteroit aucun dommage. Le sang parfaitement pur & sain à cet égard n'auroit pas besoin de ce remede naturel ; selon la maxime de la verité même, Ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de Medecin. De là vient qu'on a veu des femmes fort saines qui ne se purgeoient jamais. Il se trouve même de jeunes femmes, qui aprés s'être purgées pendant quelques années, cessent impunement de se purger, lorsque leur sang s'est parfaitement épuré, & que leurs levains ont repris une nouvelle vigueur, qui ne laisse plus faire un nouvel amas de cruditez. La santé parfaite n'est donc pas incompatible avec le défaut des regles. Mais comme ces femmes dont le sang est aussi pur que celuy des hommes, ne sont guere moins rares que le Phenix, il en est tres-peu que la suppression de leurs mois ne fasse malades.



CHAPITRE III.

De l'usage ou de l'utilité des mois.

CETTE évacuation sert donc premierement à la purification du sang. Elle est en effet une suite de la fermentation qui purifie toutes les liqueurs. Quand on veut épurer les sucs des vegetaux pour les garder, on les fait fermenter. Le vin, la biere, le cidre, l'hydromel & les autres boissons, ne se clarifient qu'aprés avoir boüilly. Le mouvement circulaire de la fermentation chasse du centre à la circonference les corps étrangers, parce qu'ils ont plus de force, & plus de masse pour surmonter la resistance que les autres moins massifs font à leur passage. Les esprits qui sont le premier principe de ce mouvement intestin, dégagent ces parties grossieres, & leur donnent le branle pour sortir du sein de la liqueur, ils les chassent & les balient, pour ainsi dire, hors des pores où souffle ce vent subtil. Mais si elles éludent l'effort de l'es-

prit, qui les pouſſe quelquefois trop foi-
blement pour les precipiter, elles ne peu-
vent guere tenir bon contre le ſel, dont
il s'arme comme d'un belier pour enfonſer
plus facilement ces digues qui s'oppoſent à
ſes courſes. Voila la double cauſe & l'effet
de la fermentation, & de la precipitation,
qui produiſent les mois. La ſeconde pouſſe
hors du ſang ce que la premiere en a débar-
raſſé ; mais la filtration met la derniere main
à l'ouvrage, en achevant de ſeparer ce que
la fermentation en avoit dégagé, & que la
precipitation en avoit chaſſé vers les extre-
mitez. La fermentation commence cette
operation, parce que le dégagement qui
diſpoſe les impuretez à ſortir des humeurs,
en eſt l'ouvrage. La precipitation y tient le
ſecond rang, parce qu'elle ne peut pouſſer
hors du ſang, que ce qui en a été dégagé
par la fermentation. Enfin la filtration en
eſt le couronnement, parce qu'elle dêchar-
ge entierement le ſang de ces excremens,
dont le mélange le rendoit impur, & plus
propre à faire des maladies qu'à conſerver
la ſanté. Cette bonne diſpoſition du corps
eſt donc encore un effet de cette purgation
que les femmes ſouffrent tous les mois ;
& les filles gueriſſent ſouvent de l'épilepſie

& des autres maux opiniâtres, quand elles commencent à se purger, la cause de la cheute étant chassée du sang par de vigoureuses fermentations, par diverses precipitations, & par autant de filtrations, qui achevent d'épurer les humeurs. L'air d'une ville est plus pur & plus sain, tant que ses égouts sont assez ouverts pour laisser couler les ordures hors de son enceinte. Mais dés que les conduits sont bouchez, les impuretez qui croupissent dans la ville en corrompent les eaux & l'air, qui par là deviennent une source de maladies épidemiques. Ces eaux & cet air sont l'image des humeurs & des esprits, dont la corruption suit ordinairement la suppression des regles. Mais tant que cette purgation naturelle nettoye le sang, il demeure pur, calme & tranquile, si quelqu'autre déreglement ne le tire de ce bon état. Il est propre à nourrir parfaitement le corps, & fournit une assez grande quantité de bons esprits, pour toutes les operations qui dépendent de cette matiere subtile.

Si le sang demeuroit dans cette pureté parfaite aprés que les tuyaux de la matrice ont été ouverts par les premieres évacuations menstruales, il en auroit à la verité

moins de besoin. Mais il pourroit pourtant arriver que les vaisseaux seroient si pleins de bon sang, qu'ils seroient obligez de s'en desemplir par les canaux de la matrice, où les humeurs trouveroient une plus libre issuë. Les mois seroient alors une simple évacuation, & non pas une purgation; un remede à la plenitude des vaisseaux, & non à l'impureté des humeurs. Ce dernier mal est plus ordinaire, & le premier plus dangereux, puisqu'il menace d'une mort subite, à laquelle la constitution athletique est fort sujette. Les femmes sanguines versent tous les mois une plus grande quantité de sang que celles qui sont d'un autre temperamment. Leurs vaisseaux sont si pleins, que pour si peu que le sang s'y rarefie & s'éleve par la fermentation, il ne peut demeurer dans leur cavité. Quand les Chymistes mettent une liqueur dans quelque vaisseau pour l'y faire fermenter, ils ont accoûtumé d'y laisser quelque vuide, de peur qu'elle ne passe pardessus les bords pendant la fermentation. Si le moust monte jusqu'au sommet de la cuve avant qu'il commence à boüillir, il ne manquera pas de surmonter les bords pendant l'ébullition; & si le pot est plein jusqu'au haut, il verse

infailliblement au premier boüillon. Toutes les liqueurs qui fermentent, occupent un plus grand eſpace qu'auparavant. Le choc mutuel des parties qui ſe rencontrent dans ce tumulte, les chaſſe & les écarte mutuellement l'une de l'autre; & c'eſt dans cet éloignement mutuel des petits corps, qui compoſent un ſujet que ſa rarefaction conſiſte. Dans les laboratoires de Chymie, on voit ſouvent crever des vaiſſeaux par cette élevation que la fermentation cauſe aux liqueurs qu'ils contiennent. On ne met pas le vin nouveau dans des vaiſſeaux vieux, dit le Sauveur du Monde, parce qu'ils ne ſont pas à l'épreuve de la violence que leur fait l'ébullition & la rarefaction de cette liqueur nouvelle. Mais on préviendroit la rupture des barriques, ou des tonneaux en vuidant une partie du vin, pour donner aſſez d'eſpace à la rarefaction qui les rompt. C'eſt auſſi pour éviter la rupture des veines & des arteres trop pleines que la Nature les deſemplit par l'évacuation menſtruale, qui ne remedie pas ſeulement au danger de rupture, mais encore à la chaleur incommode que l'exceſſive quantité du ſang allume dans le corps, & à la laſſitude que la plenitude & la tenſion extraor-

dinaire des vaisseaux ont accoûtumé de causer.

Ce sang qui coule par les conduits de la matrice, en ouvre davantage le corps. Les ruisseaux & les rivieres agrandissent leur canal à force d'y couler, ou du moins les tiennent ouverts tant qu'ils y passent. Or l'ouverture de ce viscere est une disposition absolument necessaire à la fecondité. Comment est-ce que la femme concevra, si elle ne reçoit la matiere du fœtus? Et le moyen qu'elle la reçoive, si sa matrice n'a son orifice & ses conduits bien ouverts. Son corps est comme une éponge qui boit la semence virile. Et comment s'y peut imbiber cette liqueur, si cette éponge est fort serrée? Le Ciel verse ses rosées & ses pluyes dans le sein de la terre, non seulement pour porter cet esprit universel, qui fait germer les semences, mais encore pour ouvrir par une douce influence, les routes par lesquelles il doit se distribuer dans toute la masse de la terre. L'humeur menstruale est aussi comme une douce rosée, qui penetrant tout le corps de la matrice, en ouvre davantage les routes, afin que l'esprit, qui la doit rendre feconde, y trouve un plus libre passage. Avant que ce sang l'arrouse, son sein est

entiere-

entierement ferme. C'eſt une terre qui n'ayant pas été encore ouverte par les roſées, ni par les pluyes, eſt inacceſſible à cet eſprit, qui la rend groſſe d'une infinité de plantes. Mais dés que la matrice a receu dans ſon ſein cette pluye rouge, elle eſt prête à recevoir cette autre liqueur, qui eſt la principale cauſe du fœtus. C'eſt un champ cultivé & preparé à profiter des ſemences qu'on y jettera dorenavant.

C'eſt encore un moule net, auquel on peut d'abord jetter le fœtus. Les ouvriers prennent grand ſoin de nettoyer leurs moules avant que d'y jetter la matiere de leurs ouvrages. Quelle apparence que la Nature ne lave pas celuy de la matrice, avant que d'y jetter la matiere d'un auſſi bel ouvrage que le corps de l'animal. L'impureté naturelle de ce viſcere rendoit cette precaution abſolument neceſſaire ; les excremens qui s'y étoient amaſſez avant la premiere purgation, n'auroient pas manqué de corrompre ce precieux élixir, que la Nature a preparé avec tant de ſoin dans les ſerpentins des teſticules, ſi ce ruiſſeau menſtrual ne les en eût entraînez, & n'eût lavé le vaiſſeau dans lequel ce Clyſſus exquis doit étre mis en digeſtion. On dit qu'Her-

cule cura les étables d'Augée, ou le valon dans lequel ce monſtre de cruauté faiſoit paître un grand nombre de chevaux & de bêtes à corne, en y faiſant paſſer une riviere qu'il détourna de ſon cours ordinaire. Ce heros ne fit qu'imiter la Nature, qui pour emporter toutes les ordures de la matrice, y fait couler de mois en mois un torrent qui la lave de toutes ſes impuretez. On voit des villes dont les ruës ſont tous les jours lavées par un ruiſſeau qu'on y fait aller, & qu'on tarit quand on veut. C'eſt un autre emblême de ce viſcere que la Nature nettoye de temps en temps par le ruiſſeau menſtrual. Mais on trouve un plus grand nombre de prez ou de champs, qu'on arroſe de temps en temps par des aqueducs qui contribuent beaucoup à leur fecondité. En effet, la terre ne commence à produire l'herbe & les autres plantes, qu'aprés que le prin-temps a verſé dans ſon ſein ſes fecondes roſées ; ἡγὴ μελαῖνα πίνει, dit dans cette veuë l'ingenieux Anacreon ; au lieu que les ardeurs de l'été conſumant la ſeve, ou l'humeur qui produit & nourrit les vegetaux, rendent ſouvent la terre ſterile. La nature qui donne la fecondité au petit monde, auſſi bien qu'au grand,

ne manque pas d'arroser le corps de la matrice, ou le champ de la generation, avec l'humeur menstruale pour le rendre fecond. Car comme au temps du Prophete Elie la terre demeura sterile pendant sept ans, parce que la secheresse dura autant; ainsi la matrice de la femme ne produit aucun fruit, si elle n'est humectée par la pluye, ou par la rosée des mois. Les petites filles & les vieilles femmes, dont les unes ne les ont pas encore, & les autres les ont déja perdus, sont incapables de concevoir. La matrice de Sara & celle d'Elizabeth étoient comme deux champs steriles par la secheresse de la vieillesse. Mais l'Auteur de la Nature, qui peut en changer le train quand il le trouve à propos, & rajeunir la vieillesse même, leur accorda la fecondité, lorsque l'âge leur en avoit ôté toute esperance en faisant couler doucement dans leur matrice le ruisseau menstrual que la vieillesse avoit tary.

Cette évacuation que les femmes ont tous les mois, est donc un signe de fecondité, puisqu'elle marque : 1. Que le corps de la matrice est assez ouvert pour recevoir la semence. 2. Que ce moule est nettoyé de toutes les ordures qui pourroient inter-

rompre la formation du fœtus, & qu'enfin ce champ naturel est assez arrosé pour étre fertile. En effet, le fonds bien humecté, mais sans excez, est d'ordinaire le plus fecond : car quand l'eau ne seroit que le vehicule des esprits, & des sels qui font la vegetation ; & qu'elle ne contiendroit pas naturellement dans son sein les principes de la plusparts des plantes, elle seroit toûjours necessaire à leur production ; & c'étoit par rapport à cet usage universel plûtôt que par rapport au goût, que Pindare, qui ne l'aimoit pas pour boisson, a prononcé son ἄριστον μὲν ὕδωρ. Les terres qui sont le long des rivieres sont plus fertiles que celles qui en sont loin. L'Arabie Petreuse, & presque toute la Lybie sont steriles, parce qu'elles sont continuellement brûlées & sechées par les ardeurs du Soleil. Afin que le champ du Petit-monde soit fecond, il a donc besoin d'étre humecté : & comme l'évacuation menstruale fait voir qu'il est suffisamment arrosé, elle prouve du moins que cette condition de fecondité ne luy manque pas. Mais comme tous les champs qui ont la juste quantité d'humeur ne sont pas pourtant feconds, toutes les causes de fecondité ne consistant pas dans l'humecta-

tion suffisante; aussi les regles qui montrent que la matrice est assez arrosée, ne sont pas une marque infaillible de fecondité. La privation entiere peut bien étre un presage certain de sterilité, ne pouvant y avoir de vegétation sans seve, mais leur presence n'est qu'un signe incertain de fertilité. Toutes les fois que l'arbre fleurit, il ne fructifie pas, quoy-que le fruit ait accoûtumé de suivre les fleurs. Celles de la femme peuvent tromper aussi bien que celles des arbres: & l'on n'ôte pas cette certitude de presage aux mois déreglez seulement, on auroit peine à l'accorder aux plus naturels, dans la quantité & dans la qualité desquels on ne trouveroit rien à dire. Tout le monde sçait assez que leur excessive quantité n'est pas seulement un presage, mais même une cause de sterilité, soit que l'excez d'humidité noye les principes de la vegetation animale, ou que l'abondance du sang qui coule déracine & entraîne en bas le zoophyte qui se forme dans la matrice. Les champs marécageux sont steriles, l'abondance du phlegme y éteignant l'esprit, & affoiblissant les sels, qui sont les auteurs de la vegetation, les torrens arrachent & emportent les plantes qu'ils rencontrent dans leur

chemin. Perſonne n'ignore encore que les mois extraordinairement impurs menacent de ſterilité. L'impureté de la ſource paroît par celle des ruiſſeaux. Celle de l'évacuation menſtruale ne marque pas ſeulement le mauvais état du ſang, mais encore la mauvaiſe diſpoſition de la matrice. Que ſert-il de jetter la matiere dans un moule plein d'ordures ? Elle n'y prendra pas la figure qu'on veut luy donner. La matrice eſt le moule de l'enfant ; elle eſt auſſi le champ où il naît & croît d'abord comme une plante. C'eſt le champ de Cadmus, où non ſeulement il naît des hommes, mais où il ne naît que des hommes. Arroſe-t'on les plantes avec une eau ſalée & rongeante ? Elles ſechent ſur pié, & ſe fenent incontinent, parce que les ſels acres qu'elle porte dans leur corps, en découpent les fibres, & broüillent toute leur œconomie. Et ſi les plantes vegetales ont beſoin d'étre arroſées d'eau douce, la plante animale, dont les parties ſont ſans comparaiſon, plus tendres & plus delicates, ſera-t'elle à l'épreuve des ſels rongeans que des mois fort impurs y porteront ? Si les plantes dures & ſolides ſur leſquelles cette écume de Cerbere tombe, meurent incontinent, le ten-

dre zoophyte du fœtus, luy pourra-t'il resister ? Mais on supposoit l'état naturel des mois, quand on asseuroit qu'ils n'étoient qu'un signe incertain de la fecondité. Ils en sont une presomption, quoy qu'ils n'en soient pas l'avant-coureur infaillible. Quoyque les fleurs des arbres ne soient pas toûjours suivies des fruits, on ne laisse pas de dire qu'elles les promettent. Mais comme ces premieres productions de la belle saison marquent infailliblement le temps auquel le fruit doit naître, puisque l'arbre n'en porte jamais qu'il n'ait auparavant fleury; aussi les fleurs des femmes signifient du moins la saison en laquelle le champ du Petit-monde doit étre fecond, parce qu'elles nous apprennent, que si jamais les conditions requises à la generation se doivent trouver dans une matrice, elles y sont lors qu'elle a commencé à se purger, & parce que c'est une espece de prodige de voir une femme qui devienne enceinte sans avoir jamais eu ce que son sexe doit avoir.

Sur ce fondement on a cru que le sang menstrual étoit la matiere ou la nourriture du fœtus. On a remarqué de plus : 1. Que les filles ne commencent à étre fecondes, que lors qu'elles commencent à se purger.

2. Que les femmes groſſes ne ſe purgent point. 3. Que celles qui ſe purgent trop ſont ſteriles, auſſi bien que celles qui ne ſe purgent jamais. 4. Que ce ſang ne coule plus aux femmes qui ont paſſé l'âge de la fecondité. Il faloit trouver une hypotheſe qui ſervît à l'explication de tous ces phenomenes, & la ſuppoſition qui donne le ſang menſtrual au fœtus pour matiere & pour nourriture, y ſatisfaiſoit plenement; caractere eſſentiel d'une bonne hypotheſe. En effet, ſi le ſang menſtrual compoſe & nourrit le fœtus, celles qui n'ont point cette matiere, ou qui la perdent, ne ſçauroient faire des enfans, la Nature ne pouvant pas faire quelque choſe de rien. Elle ne produit les metaux que quand les ſucs mineraux ſe trouvent en une quantité ſuffiſante dans la mine, qui eſt comme leur matrice. La terre ne pouſſe les plantes hors de ſon ſein, qu'aprés en avoir receu les ſemences qui germent par l'eſprit, & par la ſeve dont elles ſe rempliſſent. Ces ſemences ſont ſemblables aux œufs qui tombent dans le ſein de la matrice, comme dans un bon champ, qui leur fournit l'eſprit & la ſeve, c'eſt à dire, l'eſprit naturel, vital & animal, avec le ſang dont ils s'imbibent & ſe nourriſſent

pour

pour la formation & la production de la plante animale. La matrice d'une fille qui ne se purge pas encore, celle d'une jeune femme, qui ne s'est jamais purgée, & celle d'une vieille, qui a perdu ses purgations, est comme un champ sec, qui ne peut donner aux semences la seve dont elles ont besoin pour germer & pour croître. Et comme une terre à qui l'on ôteroit la seve, deviendroit enfin sterile, ainsi la matrice prodigue du sang menstrual n'est pas ordinairement fecoude. Enfin une plante à qui l'on déroberoit la seve, se feneroit & secheroit bien-tôt sur pié, & le zoophyte qui se forme dans le champ du Petit-monde meurt, quand des mois hors de saison luy ôtent la nourriture. Il faloit donc que cette évacuation fût supprimée par la grossesse, puisque la matiere en est employée pendant ce temps-là à la composition, & à la nourriture du fœtus, qui n'en laissoit pas assez dans le corps de la mere, pour suffire à cette purgation aprés les couches, jusqu'à ce que la nourriture de deux ou trois mois ait remplacé le sang que l'enfant a consumé pendant neuf mois. On voit donc que l'hypothese qui donne cet usage au sang menstrual, ne satisfait pas mal aux pheno-

menes. Cependant elle n'eſt pas à l'épreuve d'un examen un peu ſevere, qu'on peut appeller la pierre de touche des hypotheſes. Le ſang menſtrual eſt trop impur pour ſervir de pâture au plus noble de tous les animaux. Il ſemble bien que l'enflure des humeurs devroient faire ſortir indifferamment des vaiſſeaux le bon & le méchant ſang; cependant les mauvaiſes qualitez de celuy que les femmes rendent dans leur évacuation periodique, font voir qu'il eſt ce qu'il y avoit de plus impur dans la maſſe des humeurs. Il fait ſecher les plantes ſur leſquelles il tombe. Il tuë les animaux à qui l'on donne du pain qu'on en avoit teint. Une femme qui avoit oüy dire qu'il étoit un philtre infaillible en mêlant dans un gâteau, donna la mort à un homme à qui elle vouloit donner de l'amour. Effets malins, qui font voir combien étoient raiſonnables les precautions que les Juifs prennoient pour n'en étre pas infectez. Les pores de la matrice, ou l'orifice de ces conduits qui vont aboutir dans ſa cavité, forment une eſpece de crible, qui ne laiſſe paſſer que les parties corrompuës des humeurs.

Si la malignité du ſang menſtrual ne

nous convainquoit pas de ſon impureté, nous la pourrions déduire de l'effet ordinaire des fermentations naturelles, qui tendent toutes à la ſeparation des impuretez contenuës dans la liqueur fermentée. Celles qui ſont legeres s'élevent en forme d'écume au deſſus de la liqueur, & les autres ſont entraînées en bas par leur propre peſanteur, ou pouſſées vers les côtez par la fermentation, qui comme le mouvement circulaire, chaſſe du centre vers la circonferance.

Appliquons maintenant cette conſideration au ſujet que nous avons en main. L'impureté du ſang menſtrual s'accorde-t'elle bien avec l'uſage qu'on luy donne de compoſer ou de nourrir l'enfant dans le ſein de ſa mere ? Quelle apparence que cette tendre creature puiſſe reſiſter à la malignité d'une ſi mauvaiſe nourriture ? On peut dire aux Partiſans de cette hypotheſe, ce que la Sageſſe même diſoit aux hommes ; Vous ſçavez donner à vos enfans une bonne nourriture, & vôtre Pere celeſte, qui nourrit le fœtus, luy donnera-t'il du poiſon ? Les plantes ſur leſquelles ce ſang tombe meurent, & le zoophyte de l'embryon en tirera ſon aliment & ſa vie ? Il tuë les animaux

à qui l'on donne du pain qu'on en a teint ; & un homme à qui une femme en avoit donné dans un gâteau, comme un philtre qui devoit égaler la durée de l'amour qu'il luy portoit à celle de sa vie, en fut empoisonné, & l'enfant en seroit nourry ? Seroit-ce un Mithridate qui se nourriroit de poison ? Mais ce cas seroit encore plus surprenant que celuy de ce Prince, à qui cette nourriture empoisonnée n'étoit pas naturelle comme à l'enfant qui n'est pas encore né. On voit bien qu'une espece d'animaux se nourrit du poison des autres especes. L'étourneau mange de la ciguë impunement, & les cailles de l'Attique vivent d'hellebore, qui donnoit la convulsion à ceux qui les mangeoient. Mais on n'a jamais veu que le poison d'un homme fût l'aliment de l'autre, & que ce qui le nourrit dans l'enfance, l'empoisonne dans un autre âge. Le fruit pourroit se secher ou tomber de l'arbre sur lequel une femme qui a ses mois sera montée, sans que celuy de la femme même tombe pour avoir été touché du sang menstrual. Il n'est point de poison universel ou commun à tout ce qui vit. Ce qui fait mourir une chose, peut faire vivre l'autre. Quoyque l'acier de la meilleure trempe ne soit

pas à l'épreuve du Virus menſtrual, le corps de l'enfant le pourroit étre ſans miracle. L'eau regale qui diſſout l'or le plus ſolide de tous les metaux, ne touche pas à l'argent qui eſt beaucoup moins dur. Et quoy-que le Bitume de Judée ne puiſſe étre coupé que par un inſtrument teint de ce ſang impur qui coule tous les mois aux femmes, il ne s'enſuit pas qu'il doive faire les mêmes ſolutions de continuité dans le tendre corps du fœtus, qu'on ſuppoſe en étre nourry. La mort que ce ſang donne aux abeilles, dont les ruches ont été touchées par les femmes qui le perdent, ne me feroit pas craindre pour la vie de l'enfant encore enfermé dans le ventre de ſa mere. L'experience même, qui apprend aux Païſans que l'œil des femmes qui ſe purgent, n'eſt pas moins funeſte aux jeunes animaux que celuy du baſilic, & qui fait dire au Poëte;

Neſcio quis teneros oculus mihi faſcinat agnos,

ne m'empêcheroit pas de croire que l'embryon ſe forme & ſe nourriſſe du ſang menſtrual. Car outre qu'elle eſt conteſtée, elle ne prouveroit qu'une malignité particuliere à certains ſujets, mais non pas une malignité commune à tout ce qui peut en étre tou-

ché. L'aconit qui tuë le chien, ne fait aucun mal aux poules à qui l'on en a donné dans du pain. Le vomica ne fait mourir que l'animal qui aboye, & plusieurs bêtes mangent impunement de la ciguë, qui donna la mort à Socrate. La fourmi, si l'on en veut croire Pline, connoît & quitte les fruits infectez par le venin menstrual, aprés les avoir goûtez : mais il ne s'ensuivroit pas que l'embryon ne pût recevoir pour sa nourriture le sang qui en est le sujet. Quelques rapports même qu'on remarque entre le sang, le lait, le vin, le cidre, la biere & l'hydromel, les écoulemens insensibles qui sortent d'une femme qui se purge, pourroient aigrir par leur sel acide ces boissons, sans faire aucun mal au sang du fœtus, qui se nourriroit de la matiere des mois. Car outre que toute ressemblance suppose une difference de nature, qui peut mettre l'un de ces sujets semblables à couvert de la malignité qui corrompt l'autre, de plus on a quelque peine à comprendre comment l'insensible transpiration d'une femme qui souffre actuellement l'évacuation particuliere à son sexe, peut ôter au vinaigre l'aigreur qu'elle donne au vin. Cet esprit ou ce sel qui fait aigrir le vin, ne devroit-il

pas rendre le vinaigre plus fort en augmentant la cauſe de ſon aigreur & de ſa force? La difference des ſujets n'eſt pas aſſez grande pour donner occaſion à des effets ſi differens. Le même ſel qui faiſoit aigrir le vin, ne ſe trouve-t'il pas dans le vinaigre, pour y produire la même aigreur, au lieu de l'y détruire? Mais on ne doit pas, dit-on, raiſonner contre l'experience. On en tombe d'accord, ſi le fait eſt conſtant. Mais celuy-cy eſt conteſté par beaucoup de perſonnes qui pretendent avoir éprouvé le contraire. Et quand il ſeroit certain, on n'en pourroit rien conclure contre l'opinion qui donne au fœtus le ſang menſtrual pour nourriture, à cauſe des differences eſſentielles, qui diſtinguent ces liqueurs de celle qui roule dans les canaux du corps animé. Enfin quand on accorderoit à Paracelſe toutes les hyperboles dont il a dénigré les ordinaires des femmes, il ne tiendroit encore rien qui ſervit à prouver que l'enfant ne s'en nourrit pas. Je veux que la femme qui les a puiſſe empoiſonner le Soleil & la Lune en s'y preſentant toute nuë, lors qu'elle eſt dans cet état. Je veux que ces aſtres convertis en baſilics par la malignité puiſſante du ſang menſtrual, puiſſent donner la mort

à tout ce qu'ils voyent sur la terre. Que le poison subtil qui sort de ce sang impur, aprés avoir parcouru tous ces millions de lieuës qui nous separent des corps celestes, soient capables d'en corrompre l'esprit comme celuy du vin & des autres boissons, il ne s'ensuit pas encore un coup que le sang menstrual doive infecter le fœtus, quand il infecteroit ces luminaires. Je veux que la femme même qui le perd actuellement soit un basilic qui tuë par ses regards les petits des animaux ; mais cela fait-il rien contre l'enfant qui n'est pas de même espece ? A Dieu ne plaise que la veuë de la femme qui se purge, fût aussi funeste au fruit de ses entrailles ; il n'est point de mere qui ne pût se reprocher d'avoir ôté la vie à ceux qui la tiennent d'elle, puis qu'elle n'a pas détourné les yeux de sur ses enfans toutes les fois qu'elle s'est trouvée dans cet état. Il faudroit éviter ses regards avec autant de soin que ceux du basilic; & les precautions que l'ancien Legislateur prescrit aux Juifs pour les munir contre les mauvais effets des mois, seroient courtes, puisqu'il ne s'est pas avisé de leur défendre la veuë d'une femme qui les a. On ne peut imputer qu'aux excez d'une imagination outrée la plus part

plufpart des funeftes effets que Paracelfe attribuë au fang impur des femmes : il en dit trop pour étre cru. Un lecteur qui voit qu'un Auteur tend des pieges fi manifeftes à fa credulité, fe tient fur fes gardes, & n'ajoûte foy qu'à ce qu'il ne peut pas luy contefter fans choquer la raifon & l'experience. Qui croira fur fa parole qu'une femme qui meurt dans le temps de fa purgation, puiffe attirer fur les hommes qu'elle laiffe dans ce monde, la pefte, & tous les autres fleaux que l'envie & la malice peuvent fuggerer à fon imagination, dont l'efficace eft alors incomprehenfible? *Credat Judæus Apella.* Qui croira que la Lune foit comme un miroir qui reflechiffant fur l'air & fur les eaux les écoulemens malins qu'elle reçoit de la femme, peut infecter en peu de temps toute la Nature, ou dumoins tous les animaux qui vivent de l'un & de l'autre de ces élemens? Le principe fur lequel il fonde fon opinion, eft manifeftement faux : quelle peut étre la confequence qu'il en tire? Comme un enfant gagne une ophtalmie, dit-il, en regardant au miroir où la femme qui fe purge s'eft auparavant prefentée, de même ceux qui contemplent la Lune infectée par les re-

gards d'une femme qui souffre cette maligne évacuation, prennent part à son infection. Il est vray que l'un arrive aussi bien que l'autre, la comparaison seroit juste dans la negative, mais non pas dans l'affirmative. On n'a qu'à tourner la medaille pour faire d'un mensonge une verité. Comme il est faux qu'un miroir où la femme qui a ses mois s'est contemplée, gâte les yeux de l'enfant qui s'y regarde aprés elle, il est aussi faux que la Lune reflechisse sur ceux qui la regardent, la malignité des écoulemens qu'une femme pousseroit jusqu'à cette planette. Pour découvrir la fausseté des deux membres qui composent cette comparaison, on n'a qu'à consulter l'experience. A qui a-t'elle apris que les enfans ayent mal aux yeux dés qu'ils les ont arrêtez sur un miroir où la femme qui se purge, s'est contemplée? On seroit bien malheureux, si cette proposition étoit veritable, n'auroit-on pas sujet de craindre que tout le genre humain seroit un jour aveugle, & de s'étonner de ce qu'il voit encore, ou du moins de ce que tous les enfans n'ont pas mal aux yeux? Car enfin les femmes ou filles qui sont dans cet état, se gardent-elles de se presenter au miroir, ou défendent-elles

aux enfans d'y regarder aprés elles ? Cette precaution n'eſt jamais tombée dans l'eſprit de la plus tendre mere, qui aimeroit mieux perdre la veuë que de faire le moindre tort à celle de ſes enfans. Il n'eſt pas inconcevable que les écoulemens acides qui partent des mois, ou du corps d'une femme qui les a, s'attachans au ſel du kali qui, compoſe le verre, comme à l'alkaliqui donne le nom aux autres, en gâte la poliſſure. Je veux croire même que l'haleine ou l'air qui ſort par l'expiration en étant le vehicule, ternit le miroir par ſon application. La bouche & les narines qui l'y pouſſent, y ont plus de part que les autres iſſuës du corps, parce qu'elles ſont plus larges & plus prés du ſujet qui en reçoit l'effet. Le même acide qui obſcurcit le miroir, lors qu'il n'eſt que dans un degré mediocre, pourroit bien caſſer le verre entre les mains d'une femme qui a ſes regles, s'il étoit extraordinairement fort ; de là vient qu'elles n'en rinſent guere quand elles ſe purgent par la matrice. Peut-étre n'eſt-ce qu'un ſcrupule mal fondé. Mais il eſt certain que le ſoufre plein d'un eſprit acide, caſſe le verre ſur lequel on l'applique alumé. Quoy-qu'il en ſoit cependant, quelle con-

ſequence peut-on tirer de la ruine du verre, produite par le virus menſtrual à celle du fœtus, qui a bien la fragilité de ce corps tranſparent, mais non pas la nature? Et quand il infecteroit la Lune comme l'ennemy du ſexe le pretend, la différence preſque infinie qui ſe trouve entre cette étoile errante & le corps de l'embryon, nous empêcheroit de craindre pour celuy-cy. Mais comme dans les choſes difficiles à comprendre on appelle ſouvent de la raiſon à l'experience, plaidons un peu la cauſe des mois devant ce dernier tribunal. Si la lieutenante du Soleil empoiſonnée par les écoulemens des femmes qui ſe purgent n'avoient que des influances malignes, on ne ſçauroit jamais s'y expoſer impunement, puis-qu'il y a toûjours ſur la terre un grand nombre de femmes qui ont leurs ordinaires, & qui fourniroient continuellement à la Lune la matiere de ces influances funeſtes au genre humain. Si le ſentiment de Paracelſe étoit veritable, les Medecins auroient grand tort de travailler comme ils font à rendre aux femmes les mois qu'elles ne perdent jamais ſans en étre fort incommodées. Et l'on ſeroit reduit à leur ſouhaiter une ſuppreſſion éternelle, puis-qu'enfin

cette belle moitié du monde ne ſçauroit guerir ſans mettre le tout en danger.

On ne ſe ſervira donc pas de la malignité qu'on attribuë au ſang menſtrual pour prouver qu'il n'eſt propre ni à la compoſition, ni à la nourriture du fœtus. La verité n'a pas beſoin du menſonge pour ſe ſoûtenir. On n'a qu'à faire reflexion ſur la nature du ſang menſtrual, & ſur la cauſe de ſa ſeparation. C'eſt pour ainſi dire, l'écume de toute la maſſe du ſang. En effet, quelle eſt la fin naturelle de cette fermentation qui agite le ſang des femmes, qui ſe purgent? N'eſt-ce pas la ſeparation de ſes impuretez? Quel eſt le but que la nature ſe propoſe dans la fermentation du vin, de la biere, du cidre, de l'hydromel? Ne ſaute-t'il pas aux yeux, qui voyent couler à fons tous les corps étrangers, qui troubloient la pureté de ces liqueurs? Celuy qu'elle ſe propoſe dans cette ébullition, que le ſang des femmes ſouffre, pendant qu'elles ſe purgent, n'eſt pas moins viſible. Les impuretez ſulphurées & ſalines s'en ſeparans, s'écoulent par un égout naturel: voila la matiere de la purgation menſtruale: voila la matiere dont on veut compoſer & nourrir le fœtus. Quelle apparence que la Nature

ne donne à cette tendre creature que des excremens pour pâture ? Quelle apparence qu'un ouvrage si noble se forme d'une matiere si vile ? Et qu'une si belle creature ait un principe si sale ? Mais si le sang menstrual n'a point de part à la composition, ou à la nourriture de l'enfant ; d'où vient que le temps de la purgation menstruale est celuy de la fecondité ? Il est certain que les femmes sont ordinairement steriles avant cet âge qui produit les premieres fleurs : n'est-il donc pas vray semblable que leur matiere doit avoir quelque part à la generation ?

On n'a jamais nié que le sang menstrual n'y contribuât. On insinuë au contraire cy-devant, qu'il rend la matrice capable de cette operation, comme l'eau dont on lave un moule avant d'y jetter la matiere, le rend plus propre à former ce qu'on a dessein d'y jetter en entraînant toutes les ordures qui pourroient en troubler la formation ou comme une douce rosée qui ouvrant le sein de la terre, la dispose à mieux recevoir l'esprit de l'air, qui la rend en quelque façon grosse de mille productions, ou qui dumoins excite les germes assoupis dans les semences qu'elle cache. On rend

encore le sang menstrual assez necessaire à la production de l'enfant, en supposant qu'il fournit la matiere de l'arriere-fais, dont cette creature ne sçauroit se passer pendant sa prison de neuf mois : & comme cette masse charnuë qui se forme du sang menstrual coagulé par l'esprit viril, apprête & coule la pâture du fœtus, on pourroit dire en un sens bien different de celuy de l'Ecole, que le sang menstrual a quelque part à sa nourriture.

Ainsi quoy-que le défaut des regles soit ordinairement accompagné de sterilité, il ne s'ensuit pas que le sang menstrual soit la matiere du fœtus. On n'en peut tirer d'autre consequence, si ce n'est qu'il doit étre necessaire à l'ouvrage de la generation, sans déterminer en particulier quelle part il y a. Il est vray que le meilleur Architecte ne sçauroit bâtir sans materiaux, ni la nature former le corps de l'enfant sans les matieres qui doivent entrer dans sa composition. Mais quand on auroit tous les materiaux necessaires, l'édifice ne s'élevera point si les instrumens requis à leur preparation, ou à leur arrengement, manquent à celuy qui les doit mettre en œuvre. L'arriere-fais qui se forme du sang menstrual,

apprête la nourriture de l'enfant, prepare les materiaux dont l'édifice de son corps doit étre bâty. Qui s'étonnera donc que les femmes qui ne se purgent point, n'enfantent pas non plus ? Quand l'enfant trouveroit dans leur corps toute la nourriture dont il a besoin, la peut-il prendre sans preparation ? Et comment s'y preparera-t'elle, si l'arriere-fais qui la rafine par la filtration qu'elle souffre dans ses glandes, ne peut se former dans leur matrice faute de sang menstrual ? Les humeurs qui roulent dans le corps de la mere sont ordinairement impures, & par là mal propres à nourrir l'enfant. Mais elles le doivent bien étre encore davantage dans les femmes qui ne purifient pas la masse de leur sang par l'évacuation menstruale. Elles ont donc besoin même dans les femmes les plus saines de s'épurer en se filtrant par le placenta, avant que de passer dans l'estomach de l'embryon. Et si cette masse glanduleuse ne peut croître dans la matrice des femmes qui n'ont pas tous les mois, ce que leur sexe doit avoir, sera-t'on surpris de leur sterilité ? La Nature est trop sage pour former un enfant dans ces corps qui ne sçauroient luy apprêter la pâture. Il est même remarquable que la formation

mation de l'arriere-fais precede celle de l'embryon, comme on dresse l'échafaudage, & l'on taille les materiaux avant que d'achever le bâtiment. Si la Nature formoit l'embryon sans placenta, ce seroit un Architecte qui bâtiroit sans échafaut, & sans les instrumens qui servent à preparer les materiaux. On voit donc que le sang menstrual qui fournit la matiere de l'arriere-fais, peut être absolument necessaire à l'ouvrage de la generation, sans entrer pourtant dans la premiere, ni dans la seconde composition du fœtus. De plus, dira-t'on que l'eau dont on lave un moule pour le rendre plus net, & plus propre à faire sa fonction, a quelque part à la composition des ouvrages qu'on y jette? La matrice est comme un moule impur que la Nature nettoye en y faisant couler le ruisseau menstrual, avant que d'y jetter la matiere dont elle forme son chef-d'œuvre. Quand celle des femmes, qui n'ont pas l'évacuation particuliere à leur sexe, seroit assez ouverte pour recevoir la semence, elle la corromproit par les impuretez que la masse du sang feminin envoye dans cet égout. Quelle apparence que la Nature verse cet élixir de vie dans un vaisseau si impur, pour ne

pas dire dans une cloaque, sans l'avoir plûtôt lavée par ce ruisseau qu'elle y fait passer tous les mois? Et l'on ne doit pas dire que le sang impur que le reste du corps y envoye, est plus propre à salir la matrice qu'à la nettoyer, car les ordures qui s'y amassent pendant un mois, sont sans comparaison plus impures que le sang qui les en chasse. Cet amas de sels & de soufres grossiers qui se fait là de trente en trente jours, est ce que la masse du sang avoit de plus corrompu. Aprés que ces principes ont quelque temps couvé dans la matrice, comme dans un fourneau dont la chaleur augmente leur mouvement, ils entrent dans une grande fermentation qui les disposeroit à sortir du corps, quand ils ne seroient pas entraînez par la liqueur que la masse du sang y verse de mois en mois. Il y a même de l'apparence que leur ébullition est aidée par ce nouveau suc que les arteres y répandent alors en plus grande abondance. En effet, quand il ne seroit pas luy-même un levain par les principes actifs qu'il contient, il pourroit augmenter leur fermentation en les détrempant, & leur servant de vehicule, pour faire entr'eux un plus grand combat, qui leur donnant plus

de mouvement, les precipite en bas par le col de la matrice, comme d'une bouteille renversée. Et ce vaisseau de la generation en devient plus net.

Le sang menstrual n'est pas seulement necessaire pour nettoyer la matrice, mais encore pour l'arroser, & pour ouvrir son sein. Une matrice qui n'est pas humectée par le sang menstrual, est une terre que la secheresse rend sterile ; & les rosées du printemps la rendent feconde en portant dans son sein l'esprit de l'air qui s'incorpore avec elles, mais sur tout en ouvrant ses pores comme autant de portes par où l'esprit universel penetre ses entrailles. Le même ordre s'observe dans le Petit monde. La matrice d'une petite fille est une terre neuve encore fermée à l'esprit qui la rend feconde. Non seulement c'est un champ clos à l'égard de son orifice interieur qui ne permet pas au semeur d'y jetter sa semence, mais encore ses conduits sont tellement affaissez ou bouchez, que l'esprit viril n'y sçauroit passer pour parvenir jusqu'à l'ovaire. Le défaut des regles marque ordinairement que l'orifice interne exactement bouché, ne permettroit pas au sang menstrual de sortir quand les conduits fermez qui

ſont dans le corps de la matrice, le laiſſeroient couler dans ſa cavité. La privation de cette évacuation naturelle peut donc étre & ſigne & cauſe de ſterilité, ſans que le ſang menſtrual fourniſſe la matiere de l'embryon. Ne ſuffit-il pas qu'elle ſuppoſe le défaut d'une condition abſolument neceſſaire à la fecondité? Or elle marque que la matrice n'eſt pas aſſez ouverte pour recevoir l'eſprit du mâle, & l'œuf qui doit en étre inſpiré. Pretend-on que la terre ſoit feconde ſans avoir été penetrée par l'eſprit de l'air, auquel elle doit ſa fecondité? Veut-on que les ſemences germent dans ſon ſein, ſi elles n'y peuvent entrer? C'eſt juſtement le cas des femmes ſteriles par le défaut des mois. L'orifice interne de leur matrice étroitement fermé, en défend l'entrée à la ſemence maſculine, qui eſt chargée de l'eſprit genital, comme la pluye & la roſée ſont empreintes de l'eſprit univerſel: & quand cette liqueur ſpiritueuſe pourroit entrer dans la cavité de la matrice, ſon eſprit auroit peine à penetrer juſqu'aux ovaires à travers le corps de la matrice, où tous les conduits ſont affaiſſez ou bouchez. Et ſi ce corps ſubtil ne ſçauroit arriver de la matrice aux teſticules feminins, qui ſont

les reservoirs des œufs, comment est-ce que ceux-cy qui sont d'une grosseur considerable pourront passer des testicules dans la matrice ? Les pores de la membrane dont ces glandes sont enveloppées, s'y trouvent trop étroits, & les trompes de Fallope trop affaissées pour leur donner passage quand ils recevroient assez de nourriture pour meurir parfaitement. Mais on a grand sujet de croire que les vaisseaux spermatiques extraordinairement petits dans ces femmes qui ne se purgent pas, ne fournissent aux œufs qu'une petite quantité de suc, qui ne suffit pas pour les bien nourrir, & pour les faire meurir entierement. Ce sont des fruits qui se fletrissent par une espece d'atrophie, ne recevant pas une suffisante quantité de seve.

Si la sterilité qui suit le défaut des mois ne prouve pas qu'ils soient la matiere de l'embryon, celle qui accompagne l'excez de la même évacuation, n'en est pas une plus forte preuve.. Ceux qui leur refusent cet usage, n'ont pas plus de peine à rendre raison de ce phenomene que ceux qui le leur attribuent. La matrice doit étre baignée du sang menstrual pour étre feconde, mais elle n'en doit pas étre noyée ; comme

la terre a besoin d'étre arrosée, mais non pas inondée pour pousser hors de son sein les animaux & les plantes. Une matrice qui regorge de sang, est un lieu marécageux où la plante animale ne sçauroit naître; & l'écoulement excessif de cette humeur, est comme un torrent qui entraîne la semence, l'œuf ou l'embryon, qui s'en est formé. On arrache facilement une plante d'une terre molle. Les racines qui l'y attachent, affoiblies par une excessive humidité, ne peuvent pas resister à la moindre violence. Les ligamens par lesquels l'arriere-fais ou l'enfant, tiennent à la matrice, en sont comme les racines relachées par l'excez des humeurs. Ils se rompent à la premiere secousse, & laissent tomber à terre le fruit auquel ils servoient de queuë ou d'attache. On peut donc rendre raison de la sterilité que cause l'excez de l'évacuation menstruale, sans supposer que sa matiere compose ou nourrisse le fœtus.

Mais d'où vient qu'une femme grosse craint de perdre le fruit de son ventre, dés qu'elle commence à perdre le sang par le bas, avant qu'elle soit arrivée au terme de sa grossesse? N'est-ce pas le sang menstrual qui coule; & s'il est inutile à l'enfant, d'où

vient que la perte luy en eſt ſi funeſte ? Seroit-il incommodé par la diſſipation d'un excrement qui ne ſerviroit ni à ſa nourriture, ni à ſa compoſition ? Ce raiſonnement eſt fondé ſur une fauſſe ſuppoſition. Pour le renverſer, on n'a qu'à répondre que le ſang que les femmes groſſes perdent quelque-fois, n'eſt pas cet excrement qu'elles rendoient tous les mois avant leur groſſeſſe. Ce ne ſont point les impuretez du ſang, c'eſt le ſang même, qui fourniſſant la matiere de cette gelée dont l'enfant ſe nourrit, ne peut étre prodigué, ſans mettre cette petite creature en danger de mourir de faim. C'eſt alors un fruit qui tombe de l'arbre faute de ſeve qui le nourriſſe. On ne nie pas même que ce ſang ne ſoit la premiere nourriture que l'embryon prend par le nombril, juſqu'à ce que la bouche, l'œſophage & l'eſtomach ſoient en état de recevoir & digerer cette gelée que l'enfant ſucce dans la ſuite de la groſſeſſe. Quand donc une mere voit perdre les proviſions deſtinées à la ſubſiſtance de la creature qu'elle porte dans ſon ſein, elle a raiſon de craindre pour ſa vie. Il ne faut pas pourtant s'imaginer que la cavité de la matrice ſoit comme un magaſin plein de ſang que la Nature reſer-

ve à la nourriture du fœtus. La nature de cette humeur, qui ne ſçauroit croupir ſans ſe corrompre, ne peut pas s'accorder avec cette imagination. Le ſang qui doit compoſer & nourrir le corps de l'enfant, roule dans celuy de la mere, juſqu'à ce qu'il ſe ſoit filtré dans les glandes de l'arriere-fais, où il prend la derniere forme de cette boulie tranſparente que la Nature prepare pour la pâture du fœtus. Elle ne donne pas non plus le ſang à boire à l'enfant déja né, qu'elle ne luy ait plûtôt ôté ſa rougeur par la filtration qu'elle en fait dans les glandes des mamelles, inſinuant par là, que la creature raiſonnable ne doit pas aimer le ſang.

Il faut bien cependant, dit-on, que l'enfant en ait beaucoup conſumé pendant les neuf mois de la groſſeſſe, puiſqu'il n'en reſte pas aſſez à la mere pour fournir la matiere de cette évacuation qu'elle avoit tous les mois avant ſa groſſeſſe, & qu'elle ne recouvre que deux ou trois mois aprés ſes couches. C'eſt un ruiſſeau qui ne coule plus, dit-on, parce que ſa ſource eſt preſque tarie, ou parce que ſes eaux ne ſont pas à la hauteur qu'elles doivent étre pour s'écouler par les canaux qui l'en déchargent. Mais ſi la pluſpart des femmes ne ſe purgent

que

que deux ou trois mois aprés leurs couches, l'enfant n'en eſt pas la veritable cauſe, il n'en eſt que l'occaſion. Il n'a pas beu tout le ſang qui devoit ſortir dans ces deux ou trois mois qui ſuivent les couches. Mais l'irritation qu'il excite dans la matrice par les efforts qu'il fait pour ſortir, & l'ouverture qu'il cauſe aux vaiſſeaux en arrachant l'arriere-fais avec quelque violence par le cordon qui l'y tient attaché, ſont la veritable cauſe de cette évacuation qui épuiſe la matrice pour deux ou trois mois. Il eſt naturel aux parties de ſe ſerrer lors-qu'elles ſont irritées, & de chaſſer par leur contraction les ſuperfluitez qu'elles contiennent. La matrice provoquée par les coups que l'enfant luy donne, ſe ramaſſe toute; & comme une éponge qui ſe ſerre, elle chaſſe les mauvaiſes humeurs dont elle s'étoit imbibée, & conſiderablement gonflée pendant les neuf mois de la groſſeſſe. Les vaiſſeaux qui s'ouvrent par les breches que l'extirpation de l'arriere-fais a faites, ſont comme autant de conduits qu'on ouvre pour épuiſer & déſecher un lieu marécageux. L'enfant prêt à naître, eſt à l'égard de ſa mere, ce qu'eſt un guy ou un grefe à l'arbre qui le porte : & comme on ne ſçauroit

détacher le guy, ni le grefe de son sujet sans faire quelque breche, & quelque violence à celuy-cy ; de même le fœtus ne peut se separer de sa mere sans faire à la matrice quelque solution de continuité, par où s'écoulent les mauvaises humeurs qui s'étoient amassées là pendant la grossesse. Il ne faut pas douter que la filtration du sang qui devoit nourrir le fœtus, n'ait laissé dans le corps de la matrice quantité d'impuretez, comme on voit les filtres chargez des ordures que la liqueur qu'on y passe a quittées. Car il ne faut pas croire que ce sang que les femmes perdent à leurs couches, soit un amas du sang menstrual que la masse des humeurs ait jetté, & comme écumé dans cet égout qui n'a pû s'en décharger plûtôt, ayant son orifice interne exactement bouché. Seroit-il digne de la sagesse qu'on admire dans tous les ouvrages de la Nature, de salir ainsi le couloir à travers lequel elle rafine la nourriture de l'enfant, en y versant l'écume que la masse du sang y pourroit jetter de trente en trente jours ? Elle aime trop l'ordre pour confondre ces excremens avec les alimens qu'elle prepare avec tant de soin à cette creature, à qui elle témoigne une si grande tendresse.

Mais que deviennent donc ces impuretez qui couloient de mois en mois avant la grossesse ? Ne se forment-elles plus dans le corps des femmes grosses, ou prennent-elles quelqu'autre route ? Car il faut necessairement que l'une de ces deux choses arrive. En effet, l'une & l'autre s'y rencontrent en partie. Il est vray qu'il se forme moins d'excremens dans le sang d'une femme grosse, que dans celuy d'une femme qui ne l'est pas ; c'est un paradoxe. Mais il a fondement dans la raison & dans l'experience. Et il est encore vray que les humeurs qui sortoient auparavant par la matrice, peuvent trouver quelqu'autre issuë, qu'on nomme émonctoire. Les impuretez menstruales peuvent sortir & sortent effectivement par les urines, par les selles, par les sueurs, ou par la transpiration insensible, & souvent par le vomissement. Elles ne paroissent pas à la verité sous la même forme ; mais c'est toûjours la même matiere. Les courans qui coulent dans le Petit-monde, sont comme ceux qui roulent dans le grand. Quand ceux-cy trouvent fermée l'écluse par laquelle ils avoient accoûtumé de sortir, ils se déchargent par un autre, tout mobile prenant la route où il trouve le moins d'ob

ftacle. La matrice n'a pas plûtôt conceu; qu'elle fe ferre & retreffit tellement les tuyaux par où le fang menftrual couloit, qu'il y trouve une grande refiftance la premiere fois qu'il fe prefente pour y paffer. Cependant les foufres impurs, & les fels acres qui le compofent, ne fçauroient demeurer long-temps dans la maffe des humeurs fans les corrompre, s'ils ne s'en feparoient. Ils s'en feparent auffi. Les foufres s'écoulent dans les boyaux par le filtre du foye, & par fes canaux biliaires, d'où regorge ordinairement la matiere de ces vomiffemens qui fatiguent les femmes au commencement de la groffeffe. Et les fels acres fondus dans un phlegme impur, paffent à travers les glandes, dont la furface des boyaux eft toute parfemée. Le phlegme le plus groffier eft entraîné vers les reins & la vefcie, par fa propre pefanteur; & le plus délié, pouffé & rarefié par la chaleur naturelle, fort infenfiblement par les pores, ou en forme de fueur.

Mais comme la Nature ne fait rien en vain, & que, *Fruftra fit per plura quod poteft fieri per pauciora*, d'où vient qu'elle ajoûte à tous ces égouts celuy de la matrice, dont il femble qu'elle pouvoit fe

passer, puis-qu'il paroît par le discours precedent que les autres étoient suffisans pour décharger le sang de toutes les impuretez qui s'y peuvent former? La difficulté naît fort naturellement de la supposition qu'on vient de faire. Pour y répondre, il faut remarquer que l'évacuation du sang menstrual, n'est ni le seul, ni le principal usage de la matrice; & que quoy-que cet excrement peût étre vuidé par d'autres émonctoires, il a été utile & necessaire qu'il sortit par la matrice, qui comme le champ naturel où croit le fruit du Petit-monde, avoit besoin d'en étre arrosé & engraissé. On en peut voir d'autres raisons dans l'article où l'on explique au long les usages des mois. Mais il eût été nuisible, s'il se fût jetté dans la matrice aprés la conception. Le grain n'auroit pû germer dans ce fonds trop gras, où l'abondance de cette humidité vicieuse eût noyé le germe. Cette mauvaise humeur n'auroit servy qu'à gâter la pâture de l'embryon. Et si elle eût été en grande abondance, elle eût formé comme un torrent qui auroit entraîné le fœtus lors-qu'il n'a pas encore jetté de profondes racines. Il se forme aussi moins de ce sang impur depuis la conception, de peur que la grande quan-

tité ne luy donnât assez de force pour enfonser la digue. Celuy qui se trouve dans le corps en ce temps-là, doit pourtant en sortir. Pour cet effet il se presente inutilement au filtre de la matrice ; mais rencontrant cette issuë bouchée , il en cherche quelqu'autre, & trouve bien-tôt toutes celles qu'on a marquées cy-devant. Mais quand la masse du sang s'est déchargée de ces impuretez , elle en amasse beaucoup moins à proportion qu'avant la grossesse. Elle est alors comme un vin dans sa boite , qui se trouvant parfaitement pur , n'est plus sujet aux ébullitions qu'il souffroit avant la precipitation de ses impuretez. Il est vray que quelques femmes sentent cette fermentation dans les premiers mois de la grossesse, leur sang n'ayant pas encore jetté dans ses autres émonctoires toutes les impuretez qui l'excitent. Mais elles en sont ordinairement exemptes pendant les autres mois de la grossesse , où le sang est pour ainsi dire tout-à-fait écumé ou épuré. Elles ne sentent plus cette émotion, ces inquietudes & cette lassitude dont elles se plaignoient au commencement. Elles ne vomissent plus , ni ne sentent plus aux reins cette douleur qu'y causoit l'effort que les hu-

meurs faisoient pour sortir par cet endroit, où elles avoient encore la pente. Il faut donc qu'elles demeurent calmes : & s'il s'y formoit pendant un mois autant d'excremens qu'auparavant, d'où vient qu'elles n'en troubleroient pas la tranquilité, en les faisant boüillir & fermenter extraordinairement ; & l'on ne doit pas dire qu'ils peuvent sortir par les autres égouts avant que d'exciter ce desordre dans la masse des humeurs, car il faudroit que la quantité des excremens qui sortent par les autres émonctoires, crût à proportion de ceux que la suppression des mois arrête dans le corps des femmes grosses. On remarque pourtant que les évacuations qu'elles ont par les urines, les selles & les sueurs, diminuent au troisiéme mois de la grossesse, au lieu d'augmenter. Dira-t'on que l'enfant qui consume beaucoup d'humeurs, dérobe la matiere à ces évacuations : quelle apparence qu'il se nourrisse d'excremens? C'est une sangsuë, ou un pelican qui succe, & qui boit le sang de sa mere, mais il n'en prend que le plus pur aprés que cette humeur a laissé toutes ses impuretez dans les filtres qu'elle rencontre dans la matrice. En sorte qu'il laisse aux évacuations ordinaires toute

la matiere qu'elles peuvent avoir dans la maſſe des humeurs, s'il s'en amaſſe autant pendant la groſſeſſe qu'auparavant.

Mais pourquoy ne s'en amaſſeroit-il pas autant ? Les digeſtions s'y font-elles mieux ? Les levains y ſont-ils plus vigoureux, & la chaleur naturelle plus forte ?

On a ſujet de croire que les levains ordinaires ſont aydez par un ferment particulier aux femmes groſſes, puis-qu'il ſe fait dans leur corps de meilleures coctions qui diminuent beaucoup la quantité des excremens. Il n'eſt pas même hors de vray-ſemblance d'attribuer cette fonction à la ſemence maſculine, qui comme un ferment vigoureux anime, renouvelle & purifie toute la maſſe des humeurs où les eſprits auparavant languiſſans, avoient peine à faire une digeſtion parfaite, & la ſeparation des corps étrangers. Le ſang des femmes, qui n'eſt pour ainſi dire que demi animé, reçoit un grand ſecours de l'eſprit viril pour faire des fermentations plus parfaites : c'eſt un vin foible, qui a beſoin d'un levain étranger pour mieux fermenter, & pour s'épurer parfaitement. Le ſoulagement que les filles pâles reçoivent du mariage, prouve aſſez la vertu qu'à la ſemence maſculine, d'exciter

citer dans le sang une meilleure fermentation, de le renouveller, & de le purifier. Leurs humeurs sont comme une biere épaisse & grossiere, qui ne peut pas assez boüillir faute de leveure ou de houblon, dont l'esprit masculin fait l'office. On ne voit pas seulement guerir les pâles couleurs par ce remede, mais encore plusieurs autres maladies longues qui supposent dans le sang un défaut de fermentation. Mais si la semence virile, qui ne fait pas un grand sejour dans le corps des femmes lors-qu'elles ne conçoivent pas, y produit un si grand changement, que ne doit-on pas attendre de celle que la conception y arrête pendant long-temps? L'inspiration de sa partie plus subtile doit sans doute animer & renouveller toute la masse de leur sang. C'est un levain qui separe parfaitement le pur de l'impur, & qui ne laisse pas dans les excremens la moindre partie de ce qui peut servir à la nourriture du corps. Car l'abondance de ces superfluitez dépend ordinairement de la separation imparfaite, qui ne tire pas des alimens tout ce qu'ils ont de bon, ou de propre à se changer en la substance de l'animal. Il suit de là que si les levains du corps animé sont aidez par quelque menstrue

étranger, comme l'eſprit maſculin, il ſe formera beaucoup moins d'excremens, & plus de bonnes humeurs, Qu'on ne s'étonne donc pas ſi l'on voit des femmes qui ne ſe portent jamais bien que quand elles ſont groſſes. Leur ſang, qui ne ſe purifie pas aſſez par les fermentations languiſſantes que leurs foibles eſprits y faiſoient auparavant, a beſoin du ſecours que la ſemence virile luy donne pour en avoir de plus vigoureuſes. Et comme il eſt des levains dont la vertu dure un certain temps, ſans qu'on les renouvelle, ne pourroit-on pas penſer que celle de l'eſprit viril retenu dans le corps de la femme par la conception, ſe répand non ſeulement dans toute la groſſeſſe, mais s'étend encore juſqu'au deuxiéme ou troiſiéme mois aprés les couches, empêchant qu'il ne ſe forme aſſez d'excremens pour fournir la matiere de cette évacuation, qui ne revient ordinairement aux femmes que deux ou trois mois aprés qu'elles ont accouché? Au cœur de l'Eté l'on ne voit tomber ni neige ni grele, rarement des pluyes & des broüillards, un Soleil vigoureux diſſipant la matiere de ces meteores. L'homme eſt le ſoleil de la femme, les écoulemens de l'eſprit viril qu'il luy communique, ſont

comme les rayons du Soleil, qui purifient l'air, & en chassent les humiditez étrangeres, desquelles la pluye dépend. On ne voit plus aussi dans cette belle moitié du Petit-monde distiller la rosée menstruale pendant les neuf mois de la grossesse.

Mais elle ne coule pas non plus, dit-on, aux petites filles qui n'ont pas encore atteint l'âge de la fecondité, ni même aux femmes qui l'ont passé. Et cette conduite constante de la Nature, n'insinuë-t'elle pas assez que le sang menstrual est la matiere de l'embryon? Car d'où vient que les filles ne peuvent pas porter ce fruit au dessous de douze ans? N'est-ce pas parce qu'elles n'ont pas encore de seve, ou de sang menstrual, dont il doit se former? Et d'où vient que les femmes n'enfantent plus au dessus de quarante ou quarante-cinq ans, n'est-ce pas parce qu'elles n'ont plus de sang menstrual?

Ce raisonnement prouve que le sang menstrual a quelque part à l'ouvrage de la generation, & l'on ne la jamais nié. Mais il ne montre pas que le corps de l'enfant en soit composé ni nourry. Il est semblable à celuy-cy, dont qui que ce soit peut sentir la foiblesse. Le vin n'est propre à nourrir l'homme, que quand il a été épuré par la

fermentation, donc les impuretez que cette ébullition en ſepare nourriſſent, & fortifient l'homme. En effet, le ſang d'une petite fille eſt comme un vin qui n'a pas aſſez cuvé. La matiere des mois qui s'en ſepare dans la ſuite, eſt ſemblable à la lie que la fermentation precipite vers le fons du vaiſſeau. Ne ſemble-t'il pas qu'on entend raiſonner les Anciens en cette maniere? Le ſang d'une fille ne commence à être bon pour nourrir l'enfant, que quand la lie menſtruale s'en ſepare, donc cette lie eſt la nourriture du fœtus? Ce raiſonnement n'eſt-il pas parfaitement ſemblable à celuy qu'on vient de faire ſur le vin? Non, *Ovum ovo ſimilius*. La fleur n'entre jamais dans la compoſition du fruit. Le ſang menſtrual eſt à l'embryon, ce qu'eſt la fleur au fruit, c'eſt à dire, l'avant-coureur ou le preſage. Et comme il n'y a guere de fruit ſur l'arbre que quand la fleur en eſt tombée, il eſt auſſi fort rare que les fleurs paroiſſent aux femmes lors-qu'elles portent le fruit actuellement. On voit pourtant quelques femmes, qui comme l'oranger, portent fleurs & fruit tout enſemble. La femme d'un Conſeiller au Preſidial de Montauban ſe purgeoit regulierement quand elle étoit

groſſe, auſſi bien que quand elle ne l'étoit pas : mais ce cas eſt rare, *Una hirundo non facit ver*. Enfin comme l'arbre ne fructifie plus dés qu'il ceſſe de fleurir, auſſi les femmes ceſſent d'étre fecondes dés qu'elles ont paſſé la ſaiſon de leurs fleurs. Mais on ne doit pas pourtânt conclure de là que le ſang menſtrual eſt la matiere du fœtus. Car ce raiſonnement n'auroit pas plus de force que celuy-cy, l'arbre ceſſe de porter fruit dés qu'il n'a plus la vigueur de pouſſer des fleurs, donc les fleurs entrent dans la compoſition du fruit. Il faut plus de ſeve & d'eſprits pour le fruit que pour la fleur. S'il n'y en a pas aſſez pour la production, qui en demande moins, y en aura-t'il ſuffiſamment pour celle qui en demande davantage? On peut raiſonner à peu-prés de même ſur le ſujet qu'on a maintenant en main. Les vieilles femmes n'ont pas aſſez d'eſprits, ou d'autres principes actifs pour chaſſer hors de leur ſang les impuretez qui doivent en ſortir tous les mois, il n'eſt donc pas vrayſemblable qu'elles en ayent aſſez pour la formation du fœtus, qui en ſuppoſe une plus grande quantité, & des principes actifs beaucoup plus vigoureux. L'on doit même étre ſurpris que l'Ecole ne tire de

son principe une consequence contraire à celle qu'elle en déduit ordinairement. De la sterilité qui suit la suppression des mois, causée par la vieillesse, elle en conclut que la matiere de cette évacuation est celle de l'embryon. Le contraire ne s'ensuit-il pas naturellement ? Si le sang menstrual composoit & nourrissoit l'enfant, la retention de cette humeur dans la matrice de la mere, ne devroit-elle pas étre une bonne disposition à la generation, plûtôt qu'un empêchement ? La Nature n'a-t'elle pas accoûtumé de l'arrêter dans le corps des femmes dés le moment de la conception, selon la remarque que l'Ecole fait elle-même pour asseurer aux mois l'usage qu'on veut leur ôter aujourd'hui ? La vieillesse, dit-on, a plûtôt un défaut de mois qu'une suppression. La matrice d'une jeune femme qui a conceu, est une source bouchée par la Nature, qui veut profiter de la liqueur qu'elle retient ; au lieu que celle d'une vieille est une source tarie. Mais si le sang menstrual est le plus impur, peut-on penser qu'il manque à ces vieux corps, qui par la foiblesse de leurs levains, & de leurs esprits demi éteints dans le phlegme, ou mortifiez par le sel fixe, ne font que des digestions fort

imparfaites, & ne forment par consequent que des mauvaises humeurs ? N'a-t'on pas prouvé cy-dessus l'impureté des mois, ou pour mieux dire, n'en tombe-t'on pas d'accord ? Cette raison devroit suffire pour leur faire perdre l'usage qu'on leur donne, de nourrir l'enfant dans le sein de sa mere, & & même lors qu'il en est sorty.

On a raison de croire, dit-on, que l'enfant qui vient de naître prend à peu-prés la même nourriture qu'il prenoit avant sa naissance. Il se nourrissoit du sang menstrual avant que de naître ; il est donc vray-semblable qu'il s'en nourrit encore aprés qu'il est né, jusqu'à ce que l'âge ait fait dans son estomach un changement qui luy rende plus supportable celuy de la nourriture solide. Pour cet effet la Nature prend le soin de le blanchir dans les mamelles en l'y convertissant en lait par la filtration qu'il souffre dans les glandes du sein, de peur que l'homme ne devienne sanguinaire en s'accoûtumant au sang pour lequel la Loy naturelle, & la Loy écrite luy donnent de l'horreur. Cette opinion est même fondée sur quelques vray-semblances. Lorsque le sang menstrual n'est plus necessaire dans la matrice qui n'a plus l'enfant à nourrir, il

refluë vers le ſein, qui s'en enfle, & ſe remplit de lait quelques jours aprés l'enfantement. Le fœtus déja grand preſſe les vaiſſeaux de la matrice, en ſorte que les humeurs n'y pouvant aiſement paſſer, ſont obligées de regorger vers les parties ſuperieures, parmi leſquelles les glandes des mamelles ſont comme des éponges qui s'en imbibent. Ce regorgement ſe fait bien pendant toute la groſſeſſe, de là vient qu'il y a des femmes qui ont du lait dés qu'elles ſont groſſes, le reſſerrement de la matrice qui a conceu repouſſant le ſang en haut, ou la ſuppreſſion des mois augmentant l'abondance du ſang. Mais ce reflux arrive principalement quelque temps avant l'enfantement, par la groſſeur du fœtus, qui comprimant les vaiſſeaux de la matrice, ne permet pas au ſang d'y paſſer librement, ou dans l'enfantement même, qui cauſant à la matrice de violentes contractions, chaſſe en haut les humeurs contenuës dans les vaiſſeaux. Cependant la fievre de lait ne s'alume que deux ou trois jours aprés l'enfantement, parce que le ſang amaſſé dans les mamelles n'y fermente pas d'abord. Il y demeure quelque temps en digeſtion en attendant que le levain des mamelles y

excite

excite cette ébullition qui le doit changer en lait. Quand on verſe le lait virginal dans l'eau, il s'en fait une liqueur blanche par la precipitation imparfaite que l'acide nitreux de l'eau*, & celuy du vinaigre qu'on y mêle, cauſent aux ſoufres de cette teinture de benzoin & de ſtorax. Le ſang eſt comme l'infuſion de ces corps reſineux, & la lymphe des mamelles comme l'eau qui change ſa rougeur en blancheur. Si donc le reflux du ſang de la matrice vers les mamelles fournit le ſujet de cette metamorphoſe, ou la matiere du lait, n'a-t'on pas quelque raiſon de dire que le ſang menſtrual, qui n'eſt pas different de celuy de la matrice, ſe change en lait pour la nourriture de l'enfant né? 2. N'eſt ce pas pour cette raiſon que le ſang menſtrual détourné vers les mamelles, ne coule pas aux femmes pendant qu'elles allaitent? S'il n'étoit la matiere du lait, dit-on, la formation de celuy-cy ſuppoſeroit-elle la ſuppreſſion de celuy-là? Quand on voit tarir une ſource à même temps qu'il s'en ouvre une autre, on a lieu de croire que l'eau qui couloit auparavant par la premiere, a été détournée vers la ſeconde, ſur tout quand elles ne ſont pas loin l'une de l'autre, ou qu'elles

sont jointes par quelque canal de communication, comme les mamelles & la matrice. En effet si ces deux sources ne s'entre-déroboient pas la liqueur qui en coule, & n'avoient pas une troisiéme source commune, d'où viendroit que l'écoulement du sang menstrual diminuë beaucoup la quantité du lait aux nourrisses, & que celles qui se purgent tous les mois, n'allaitent pas bien ordinairement? Enfin si la matiere de l'évacuation menstruale n'est pas celle du lait, d'où vient que la suppression des mois donna du lait à une fille, dont la chasteté étoit au dessus de tout soupçon? N'a-t'on pas sujet de conjecturer que cette matiere commune au lait & à l'évacuation periodique du sexe, trouvant les canaux de la matrice fermez, reflua vers le sein qui luy fournissoit un passage plus libre?

Toute cette dispute roule sur une équivoque. Si l'on veut appeller sang menstrual ce sang qui ne pouvant pas facilement passer dans les vaisseaux de la matrice pressez par la grosseur de l'enfant, refluë vers les parties superieures, on aura raison de dire que le sang menstrual fournit la matiere du lait. Mais si l'on ne prend ce terme que pour ce sang impur qui couloit tous les

mois aux femmes avant la grossesse, on n'oseroit soûtenir qu'il soit la matiere du lait. Quelle apparence que cette agreable & douce liqueur tire son origine de l'excrement le plus impur qui sorte du corps humain ? Il est vray que le sang qui couleroit dans les vaisseaux de la matrice, s'ils étoient plus libres, peut aller inonder le sein ; mais tout le sang qui roule dans les tuyaux de ce viscere, n'est pas menstrual. On peut bien dire que cette masse d'humeurs dont le champ naturel est arrosé, & son fruit nourry, contient peut-étre le sang menstrual ; & qu'en se portant vers les mamelles plus qu'elle ne s'y portoit auparavant, elle y mene ces impuretez qu'on nomme sang menstrual, mais elles s'arrêtent au filtre des glandes mamillaires, qui ne laissent passer que la crême du sang, bien loin de donner passage à cet excrement qu'on suppose étre la matiere du lait. Dira-t'on que les scories de l'or ou de l'argent, entrent dans la composition de ces ouvrages ausquels ces precieux metaux ont fourni la matiere, sous pretexte qu'elles étoient confonduës avec eux quelque temps avant qu'on les mit en œuvre ? L'yvroye sera donc la matiere du pain, parce qu'avant qu'on le fi-

elle étoit avec le grain dont on la fait. Et le tartre ou la lie qui se separe du moust, sera la matiere du vin pour avoir été dans la même masse avec le suc dont cette boisson a été faite. Mais cette réponse suppose que le sang des femmes grosses contient autant d'impuretez menstruales que le sang de celles qui ne le sont pas. Cependant on a sujet de croire que cette portion de l'esprit viril qui a penetré la masse de leur sang, luy tient lieu d'un puissant levain, qui la faisant fermenter plus vigoureusement, l'empêche de se charger de tant de cruditez, ou d'excremens qu'elle étoit auparavant obligée d'écumer tous les mois. Le premier usage de la semence masculine est bien de composer, & de former le fœtus par la vertu specifique de l'esprit viril. Mais elle a bien d'autres usages. Le second consiste à répandre dans toute la masse du sang feminin une vigueur extraordinaire, qui rend ses coctions & ses fermentations meilleures pour former du chyle qui s'y mêlera dorenavant un sang moins imparfait, ou moins cru. Le troisiéme usage est d'ouvrir les tuyaux des mamelles, qui commençans alors à recevoir une plus grande quantité de sang, s'enflent au commencement de la

grossesse. Le quatriéme usage de l'esprit viril que la femme retient au moment de la conception, est de se joindre avec la lymphe des glandes mamillaires pour composer avec elle le levain qui change le sang en lait.

Mais on a veu, dit-on, une fille à qui la suppression des mois donna du lait sans le secours de l'esprit genital. Si le fait est veritable, car on nous permettra d'en douter, tant qu'on n'en apportera d'autre preuve que la bonne foy d'un Auteur, il faut que le premier lait qu'elle eut aux mamelles dans la plus tendre enfance, y eût laissé un levain capable de convertir en lait le sang qui y aborderoit en une quantité extraordinaire pendant qu'il ne pourroit se répandre dans les parties basses.

Pendant que les enfans tetent, ils ont quelque peu de lait dans leurs mamelles; celuy qu'ils prennent de leurs nourrices, ne pouvant étre d'abord changé en sang par des esprits que l'excez du phlegme affoiblit beaucoup, suit le ruisseau de la circulation qui le porte aux mamelles, où il s'arrête plûtôt qu'ailleurs, determiné par la configuration que la Nature a mise dans les pores de ces parties. Ce lait y peut

laiſſer un levain capable de changer en ſa nature les humeurs qui s'y rendront enſuite. Il eſt vray que cette metamorphoſe arrive plûtôt dans le ſein des femmes, parce qu'étant plus glanduleux, & plus ouvert que celuy des hommes, il contient une plus grande quantité de levain, & reçoit une plus grande abondance d'humeurs. Cependant Chriſtophle Avega parle d'un homme qui auroit eu aſſez de lait pour nourrir un enfant, ayant dans ſes mamelles la même diſpoſition que le ſexe. Dirat'on que le ſang menſtrual ait fourni la matiere de ce lait ? Ce ſeul exemple ne ſuffiroit-il pas pour luy faire perdre cet uſage, quand on n'auroit pas d'autre raiſon pour le luy ôter ? La preuve qu'on tire du temps auquel il coule ordinairement, eſt fort foible. De ce que les femmes ne peuvent avoir du lait qu'à l'âge qui produit les fleurs, il ne s'enſuit pas que leur matiere ſoit celle de cette douce liqueur. La barbe ne commence à croître aux garçons que lors-qu'ils commencent à avoir de ſemence ; celle-cy ſera donc la matiere de ce poil qui naît au menton. Cette conſequence eſt bonne, ſi la precedente l'eſt, puis-qu'elles ont toutes deux le même fondement. Com-

me l'homme ne pouſſe la barbe que quand il produit de ſemence, ainſi la femme n'a du lait qu'à l'âge qui produit ſes fleurs.

CHAPITRE IV.

Du temps auquel les regles coulent.

LA terre commence à fleurir au Printemps, parce que les principes de la vegetation engourdis par le froid de l'Hyver precedent, ou demi noyez par l'excez du phlegme, ſont rechauffez & pouſſez par le feu du Soleil, qui les fait ſublimer dans les plantes en plus grande quantité qu'auparavant. L'eſprit de l'air penetrant mieux la terre ouverte par la chaleur du Printemps, & faiſant fermenter plus vigoureuſement les ſucs qui les contiennent, les en dégage pour les faire monter dans les tuyaux des plantes. Le Petit-monde a ſes ſaiſons reglées auſſi bien que le grand. Il a ſon Printemps pour fleurir, & ſon Eſté pour produire ſon fruit. L'enfance qui s'étend juſqu'à douze ou quatorze ans, eſt un mélan-

ge confus d'Hyver & de Printemps ; comme le premier mois de la belle ſaiſon, qui ne fait qu'ouvrir à peine le ſein de la terre ſans en faire ſortir encore aucune fleur. Encore les ſucs qu'elle contient ne ſont pas preparez par des ſuffiſantes fermentations, à monter en ſeve dans les vaiſſeaux ſublimatoires de la vegetation. Encore leurs eſprits, leurs ſels & leurs ſoufres, qui ne reçoivent qu'un mouvement mediocre de la foible chaleur du Soleil, ne ſont pas aſſez dégagez pour les faire bien fermenter. Encore les tuyaux des vegetaux ſerrez par le froid, ou affaiſſez par l'inanition, font quelque reſiſtance à leur introduction, juſqu'à ce que le Soleil chauffant la terre de plus prés, en ouvre ſuffiſamment les pores pour y faire entrer l'eſprit univerſel, & en faire ſortir les principes de la vegetation en les dégageant par les fortes fermentations des ſucs qui les contiennent. Enfin il élargit les tuyaux des plantes qui la doivent recevoir. C'eſt l'emblême d'une fille qui commence à avoir ſes fleurs. Les eſprits qu'on nomme la chaleur naturelle, ſont au corps animé ce qu'eſt le Soleil à la terre. Tant qu'ils ſont embarraſſez dans les parties groſſieres du ſang, ou demi éteints

par

par l'excez du phlegme qui regne dans l'enfance, ils sont comme les rayons du Soleil qui se perdent dans une nuë, ou s'éteignent dans les humiditez excessives de l'air. Ils ne peuvent ni faire fermenter vigoureusement le sang pour le purifier par la separation des impuretez qui sortent tous les mois du corps feminin, ni ouvrir les tuyaux de la matrice pour donner passage à cette évacuation. Mais quand par une longue digestion, par diverses fermentations, & par plusieurs circulations, ils se sont débarrassez de leurs entraves, par la vigueur que cette exaltation leur donne, ils font boüillir plus fortement le sang, & l'épurent en chassant de ses pores tous les corps étrangers qu'ils y rencontrent. Enfin ils dilatent les canaux de la matrice en y repassant souvent avec impetuosité : de sorte que le sang boüillant & subtil ne manque pas de couler dans ces tuyaux dilatez, *Quà data porta ruit*. Tout mobile tend vers l'endroit où son penchant naturel le porte, si quelque obstacle ne l'arrête.

Mais d'où vient que ces esprits tardent tant à s'exalter, & à se dégager? Huit ou dix ans de digestion, ou de fermentation, ne suffiroient-ils pas à leur dégagement?

La douziéme ou quatorziéme année au-roient-elles une vertu particuliere pour exciter ces esprits à se dégager ? Celle de la quatorziéme ne pourroit-elle pas étre imputée au nombre septenaire ? Mais outre que le nombre ni le temps n'ont d'autre efficace que celle des causes dont ils mesurent la durée, le même effet arrivant encore plus souvent à la douziéme année, ne peut pas étre attribué à la vertu chimerique du nombre impair. Il faut donc qu'il dépende de quelqu'autre cause, qui commençant son ouvrage au commencement de la vie, ne l'acheve qu'à la douziéme ou quatorziéme année. Les esprits sont eux-mêmes la cause de leur exaltation, & les auteurs de leur dégagement. Ce sont des prisonniers qui se mettent eux-mêmes en liberté en enfonçant enfin les portes de leur prison, c'est à dire en rompant ces parties rameuses ou grossieres qui les tenoient enveloppez. Ils étoient auparavant dans les liens du soufre & du phlegme, & comme emprisonnez dans le sel, ou dans la partie terrestre du sang. Ils brisent ces liens par leur impetuosité, ils ouvrent les portes de leurs prisons en écartant ces principes passifs dont ils étoient environnez. Alors ils agi-

tent extraordinairement les parties de la liqueur qu'ils animent, & soufflans impetueusement dans ses pores, ils en balient toutes les impuretez qu'ils y trouvent, & les precipitent vers le fons du vaisseau feminin, c'est à dire, vers la matrice, d'où elles coulent ordinairement tous les mois.

Cette évacuation ne commence donc qu'à la douziéme ou quatorziéme année, parce que les esprits auteurs de cette fermentation qui la produit, ont besoin de tout ce temps pour se bien dégager. Chaque operatiō Chymique demande un certain espace de temps. Dans les laboratoires on fait les digestions ou fermentations plus ou moins longues, selon que les principes actifs qu'on veut exalter sont plus ou moins engagez ou foibles, ou selon que les passifs sont en plus ou moins grande quantité. Il y a des vins qui ne sont dans leur boite qu'aprés un an. Il en est d'autres qui ne se peuvent boire de deux ni de trois ans. Leur esprit foible ou embarrassé dans le tartre, n'a pas pû chasser plûtôt de leurs pores les impuretez qui le rendent trouble & mal sain. Ces vins qui n'étoient pas encore épurez étoient comme le sang de ces filles qui ne se sont pas encore purgées, & ceux que la fermenta-

tion a clarifiez ſont comme le ſang que l'ébullition menſtruale a purifié. On voit des preparations Chymiques où les principes actifs tardent encore plus long temps a ſe dégager pour ſeparer, & precipiter de leur ſujet les parties inutiles ou nuiſibles. L'Auteur de la Chymie Naturelle, qui veut que ſes operations ſoient achevées en un certain temps, met une telle proportion entre la vertu de l'agent qui la peut produire, & celle des cauſes qui retardent ſon action, que l'execution de ſon deſſein ne manque jamais de tomber dans le temps marqué par ſon infinie ſageſſe.

Au deſſous de douze ans les eſprits dont le ſang des filles eſt animé, ſont ſi embarraſſez dans les principes paſſifs, qu'ils ne ſçauroient exciter dans la maſſe du ſang cette vigoureuſe fermentation qui peut en chaſſer les impuretez par l'égout particulier aux femmes. Et quand elles s'en déchargeroient par une bonne precipitation, elles ne s'en ſepareroient pas parfaitement, les canaux deſtinez à les porter hors du corps n'étans pas encore ouverts. En effet, les tuyaux qui ſervent à cette évacuation ſont fort affaiſſez dans le corps des petites filles. Les eſprits qui les doivent dilater en y paſ-

ſant ſouvent, ne ſont pas aſſez exaltez ou dégagez pour faire cette fonction. Et les canaux qui ne ſont pas d'une matiere ſolide demeurent flctris ou affaiſſez, tant que la liqueur qui doit en écarter les côtez n'y paſſe pas encore, & ils ne manquent pas de s'affaiſſer de nouveau dés qu'elle ceſſe d'y couler. Cependant cet affaiſſement n'empêcheroit pas le ſang d'y gliſſer, s'il étoit aſſez ſubtil pour penetrer dans leur petite cavité, ou pour échapper par ces iſſuës étroites. En effet le premier ſang menſtrual ne laiſſe pas de ſortir, quoy-qu'il trouve ces conduits affaiſſez. L'ébullition le rend plus penetrant qu'il n'étoit auparavant, en augmentant ſon mouvement & ſa ſubtilité. Elle luy donne même un nouveau degré d'impetuoſité, qui luy fait ſurmonter la reſiſtance que l'affaiſſement de ſes tuyaux oppoſe à ſon paſſage. L'eau boüillante s'inſinuë aiſement dans les recoins les plus ſecrets, & un torrent qui s'enfle & devient plus rapide, enfonſe enfin l'écluſe qui l'arrêtoit auparavant.

Le ſang des femmes n'a d'ordinaire cette impetuoſité, cette penetration, ou cette ſubtilité qu'à douze ans, & au deſſus. Il doit ces qualitez au dégagement de ſes

esprits, & de ses autres principes actifs qui n'ont pû s'exalter plûtôt, pour purifier par des vigoureuses fermentations toute la masse des humeurs qu'ils animent.

Mais si l'exaltation des esprits prévenoit la douziéme année, les femmes ne se purgeroient-elles pas avant ce terme ? Sans doute. Les causes naturelles sont necessairement suivies de leur effet, si rien ne l'empêche. Pourquoy les femmes ne se purgent-elles pas ordinairement au dessus de douze ans ? Parce que les esprits qui doivent exciter la fermentation menstruale, sont encore engagez dans les principes passifs. Et pourquoy se purgent-elles à douze ans, & au dessus. Parce que les principes actifs de leur sang sont assez dégagez pour le faire boüillir, & jetter son écume. Ou ces raisons sont vaines, ou les filles doivent avoir leurs mois avant la douziéme année, si les esprits se trouvent assez exaltez. Si les saisons du grand Monde qui ont des causes plus constantes, avancent ou reculent quelque-fois, pourquoy celles du petit ne seront-elles pas sujettes à la même inconstance ? On voit quelque-fois naître des violettes avant le mois de Mars, la chaleur que le Soleil produit dans le sein de la terre,

étant assez forte déja pour en faire monter les esprits, les sels & les soufres volatiles qui concourent à cette belle production. On voit aussi fleurir des filles avant l'âge de douze ans, parce que la chaleur que l'esprit, le Soleil du Petit-monde, excite dans leurs humeurs est assez vigoureuse, pour bien faire fermenter le sang, la seve qui produit ces fleurs.

Les fleurs n'attendent pas le nõbre des années,
Non plus que la vertu dans les ames biẽ nées.

Plusieurs causes peuvent hâter l'exaltation de l'esprit qui allume cette chaleur dans un corps jeune. Mais entre toutes ces causes l'ardeur du temperamment tient sans doute le premier rang. C'est comme le feu naturel qui fait boüillir le sang pour le dégagement de ses principes actifs, dont l'abondance & la vigueur font l'ardeur du temperament. Et parce qu'ils se donnent un mutuel secours pour se mettre en liberté, & qu'ils unissent leurs forces pour enfonser les prisons qui les detiennent, plus est grande leur quantité, & plûtôt ils sont dégagez. Mais comme quatre hommes forts rompront plûtôt leurs liens que huit foibles, qui joindront même leur peu de forces pour concourir au même effet; aussi

la grande quantité de principes actifs qui seroient sans force, ne suffiroit pas pour une prompte exaltation. Quand la Nature la veut donc hâter, elle joint dans le même sujet l'abondance des principes actifs avec leur force, ou leur grand mouvement. On voit dans toutes les nations certaines femmes qui tiennent du sexe masculin. Leur sang plein d'esprits, de sels volatiles, & de soufres fort enflammez, commence plûtôt ses fermentations menstruales, que celuy des autres qui n'ont qu'une quantité mediocre d'esprits, affoiblis même par l'abondance du phlegme, & des autres principes passifs. Le sang des premieres étoit dans leur enfance comme le moust de ces vins genereux, qui par la vigueur de leurs esprits, parviennent bien-tôt à leur maturité; & celuy des dernieres est semblable au moust de ces vins foibles, qui n'ayans qu'une petite quantité de principes actifs, ne boüillent, & ne s'épurent qu'avec peine, & fort tard. Il faut bien plus de temps à la biere, & au cidre pour se purifier, qu'au vin qui a beaucoup plus d'esprits que ces autres boissons. Enfin comme le vin sera plûtôt cuvé dans un chay chaud que dans un froid, où le dégagement des esprits n'est

n'eſt pas aidé par le mouvement que la chaleur leur donne ; ainſi le ſang boult plûtôt dans un corps qui a beaucoup de feu , que dans celuy qui n'en a preſque point. Et comme cette ébullition vigoureuſe eſt la principale cauſe de l'évacuation menſtruale, on conclud que les filles d'un temperamment ardent, ſe purgent plûtôt que celles à qui la Nature donne une chaleur fort moderée.

Mais parce que les corps les plus froids peuvent devenir chauds par les exercices violens du corps , ou de l'eſprit , & par la qualité des alimens dont ils ſe nourriſſent , il eſt certain que le genre de vie peut hâter ou retarder les ordinaires aux femmes. L'agitation du corps ébranlant toute la maſſe des humeurs , en excite les eſprits auparavant aſſoupis. Ces principes de mouvement en ayant eux-mêmes receu par ce ſecours exterieur , courent par tout le corps , & en remuent toutes les liqueurs pour les faire plûtôt fermenter. On ne braſſe la biere que pour donner le branle aux principes actifs qui la doivent faire boüillir. Le corps eſt une eſpece de braſſerie , où le ſang eſt battu & remué par l'exercice de tous les membres , afin que ſes eſprits en ſoient

plûtôt exaltez, pour en chasser comme par un souffle les impuretez dont ses pores se trouvent embarrassez, celuy des femmes fort agissantes étant mieux brassé, pour ainsi dire, commence plûtôt à s'épurer, & à jetter son écume par l'égout particulier à leur sexe. On remarque aussi que les Païsanes, dont la vie est une action continuelle, se purgent plûtôt que les femmes qui vivent dans les villes, où la delicatesse & l'oisiveté regnent le plus souvent. Il suit de ce principe que les Amazones, dont la vie étoit extrémement active, avoient leurs regles plûtôt que les autres femmes. L'exercice de l'esprit peut hâter cette évacuation aussi bien que celuy du corps, la Nature ayant mis une si étroite union entre ces deux parties de nous-mémes, que les grands mouvemens de l'une passent incontinent à l'autre. Déja l'extraordinaire activité de l'ame suppose dans le corps une grande quantité d'esprits, qui faisant aisement boüillonner le sang, le font écumer plûtôt par la fermentation & l'évacuation menstruale. De plus les pensées continuelles, ou les ardentes passions d'une ame toûjours occupée, mettent un si grand mouvement dans cette matiere subtile, qui leur sert

d'organe, qu'elle ne ſçauroit ſe mêler avec la maſſe des humeurs ſans y exciter quelque fermentation ſuivie ordinairement de la ſeparation des impuretez qui coulent tous les mois aux femmes. Les Saphos qui diſputent à nôtre ſexe le prix du bel eſprit, & de l'erudition, épurant leur ſang de bonne heure par cette évacuation hâtive, forment une plus grande quantité d'eſprit fort rafiné, & fleuriſſent de corps & d'eſprit beaucoup plûtôt que les autres perſonnes de leur ſexe. Mais entre ces heroïnes celles qui ont l'imagination fort vive, & ſouvent chatoüillée par les objets qui allument dans le cœur le feu de la galenterie, ont plûtôt leur printemps que les autres. Celles qui vivent dans le grand Monde, dans les converſations tendres, au bal, à la comedie, où chaque objet eſt une allumette, qui jette dans l'ame une flamme ſubtile, laquelle toute ſpirituelle qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'enflamer le corps, & de faire boüillir le ſang, pouſſent bien-tôt hors de leur ſein ces fleurs, qui ſont le preſage de leur fecondité. Les eſprits enflamez par une imagination échauffée, ſont comme les rayons du Soleil, qui rechauffant la terre au Printemps, & faiſant boüillonner dans ſon ſein la plus

subtile seve, l'en fait sortir en forme de fleurs. Les caresses des galans jettent dans leur imagination un feu qui se répand ensuite dans toute la masse de leur sang pour le faire mieux fermenter, & rendre plûtôt son écume par l'écoulement menstrual. Les coquettes qui ont l'imagination toûjours pleine d'idées lascives, & le sang toûjours boüillant par le feu de la concupiscence, se purgent aussi plûtôt que ces personnes chastes, qui cherchent dans la retraite un azyle à leur vertu. Ces Religieuses qui en sortant du monde ont été assez heureuses pour le chasser de leur esprit, ne se purgent pas si-tôt que les filles qui embrasent leur imagination par les charmes qu'elles trouvent dans le monde. Le sang des filles galantes est un moust qui boult bien-tôt, aidé par un feu exterieur qui le rechauffe dans un vaisseau dont la propre chaleur contribuë fort à cette ébullition ; & celuy des modestes & chastes est semblable au moust qui fermente tard, se trouvant dans un vaisseau froid, & plus propre à ralentir qu'à avancer sa fermentation. Cependant pour si froid que soit leur sang, il peut prendre feu par l'abus des ragouts, & des autres alimens chauds. Les épices sont com-

me autant de levains qu'on donne au sang pour en hâter la fermentation. Les principes actifs dont elles sont pleines, se joignans à ceux du sang, leur prêtent pour ainsi dire, main forte pour les tirer des prisons où les principes passifs les tenoient captifs. Ces moteurs ne sont pas plûtôt en liberté, qu'ils excitent un mouvement intestin dans toutes les parties de la liqueur, & cette ébullition en chasse tous les corps étrangers qui fournissent la matiere des mois. Les filles qui useroient de mets fort épicez, pourroient donc anticiper le terme que la Nature a marqué pour cette évacuation, en precipitant la fermentation qui la produit. Car puis-qu'elles peuvent restablir cette fermentation quand elle ne se fait pas assez bien dans la suppression des regles, pourquoy ne pourroient-ils pas la produire dans le sang avant le temps fixé par la loy naturelle? Si les humeurs d'une jeune fille ne conçoivent pas l'ébullition menstruale, c'est parce que les esprits & les sels qui la doivent exciter, sont demi noyez dans l'abondance du phlegme; & si l'usage excessif des esprits donne au sang une si grande quantité d'esprits & de sels, qu'ils l'emportent sur le phlegme, pourquoy ne boüillira-t'il

pas pour verser dans l'égout naturel ses superfluitez? Mettez dans le corps d'une fille au dessous de douze ans un levain suffisant pour la fermentation menstruale, & vous luy donnerez ses mois, comme si elle étoit à l'âge qui donne ce benefice au sexe. Le temps n'a d'autre vertu que celle des causes dont il est accompagné. Et comme une fille qui n'a pas dans son sang un levain suffisant, ne se purge pas à vingt ans, ainsi celle dont les esprits & les autres principes actifs sont assez dégagez pour faire un ferment assez fort, se purgera sans attendre le terme ordinaire.

L'air pouvant hâter la fermentation du sang, contribuë quelque-fois à cette anticipation. Un air chaud sans excez est plus propre à le faire boüillir que celuy où le froid l'emporte par-dessus son contraire. Les corps qui vivent dans un climat ardent sont comme les cuves qui sont dans un chay bien chaud, où le moust commence plûtôt à boüillir que dans ceux qui sont temperez ou froids. L'air est déja par luy-même un ferment universel qui aide toutes les fermentations dont il penetre le sujet; mais quand ses esprits & ses sels sont ébranlez par une forte chaleur du Soleil, ils sont

encore plus propres à donner le branle à ceux qui doivent faire fermenter le ſang, avec lequel il ſe mêle par la reſpiration, & par la tranſpiration. Je ne doute point que les femmes qui vivent dans les païs Meridionaux, ne commencent plûtôt à ſe purger que celles qui habitent dans le Septentrion. On remarque auſſi qu'elles ſont plûtôt fecondes dans la Zone torride que dans la glaciale. Or l'évacuation menſtruale doit étre un avant-coureur de la fecondité. Et puiſque le Portugal voit aſſez ſouvent des filles enceintes à l'âge de huit à neuf ans, elles ſe purgent ſans doute avant la douziéme année de leur âge.

CHAPITRE V.

Pourquoy les Filles ne ſe purgent pas tous les mois au deſſous de douze ans.

CEPENDANT les petites filles ne ſe purgent pas ordinairement au deſſous de douze ans dans ces climats temperez. Ne s'amaſſe-t'il pas dans la maſſe de leur

ſang aſſez d'impuretez pour cauſer la fermentation menſtruale ? Oüy ſans doute. Leurs levains ne ſont pas plus vigoureux que ceux des perſonnes qui ſont au deſſus de cet âge. Ils ſont au contraire affoiblis par l'abondance du phlegme qui ſe rencontre dans l'enfance, & par la gloutonnerie des enfans qui mangent tout ſans choix, & ſans diſcernement, & qui ſe rendent même les meilleurs alimens nuiſibles par la trop grande quantité qu'ils en prennent, quand ils ſont abandonnez à leur avidité. Pour répondre à cette difficulté, je remarque que ces impuretez dont la maſſe du ſang ſe charge, ne ſont que l'occaſion de ſes fermentations menſtruales, & que les eſprits en ſont la cauſe principale. On pourra voir cy-devant l'explication & la preuve de cette propoſition, ſans qu'il ſoit neceſſaire de la repeter icy. Quand donc les eſprits ſont accablez par les principes paſſifs noyez dans le phlegme, embarraſſez dans les parties terreſtres, ou dans les ſoufres groſſiers, ou fixez par quelque ſel acide, ils ſont preſque ſans action & ſans mouvement, ils n'ont pas la force de chaſſer les corps étrangers qui embarraſſent les pores du ſang, ni d'en agiter les parties pour faire

cette grande fermentation qui produit les fleurs des femmes. C'eſt l'état auquel ſe trouvent les eſprits dans le corps des petites filles. Ils ſont demi éteints dans le phlegme dont les jeunes corps ſont pleins : appeſantis par les parties groſſieres dont ils n'ont encore pû ſe débarraſſer, ils ont aſſez de peine à ſe mouvoir pour entretenir cette douce fermentation, dans laquelle la vie conſiſte : & demi fixez enfin par l'acide que les corruptions du lait dont ils ſe nourriſſoient dans la premiere enfance, ont fait abonder dans la maſſe du ſang, ils ſont incapables de ces mouvemens vigoureux qui chaſſent hors du corps les impuretez des humeurs. Le ſang des enfans eſt comme un mouſt, ou comme une biere qu'on vient de braſſer, & qui ne fermente pas encore, parce que ſes eſprits ſont encore comme captifs ſous le joug des parties groſſieres, ou des principes paſſifs, juſqu'à ce qu'ils ſe dégagent eux-mêmes par leur propre effort, ou qu'aidez par les principes actifs de quelque levain étranger, ou excitez par quelque chaleur exterieure, ils ſe mettent en liberté. L'eſprit du ſel dont les alimens ſont aſſaiſonnez, celuy du nitre qu'on reſpire avec l'air, & tous les principes actifs des plantes, & des

animaux qu'on mange, concourent à former un levain qui donne le branle aux esprits d'un jeune sang, pour leur faire secoüer le joug des principes passifs qui les tenoient comme captifs. Mais comme la Chymie nous apprend qu'une douce digestion, & des frequentes circulations aident beaucoup l'exaltation des principes actifs, aussi le sang est dans le corps animé comme dans un vaisseau Chymique, qui par sa chaleur moderée, en excite les esprits, operation que les Chymistes appellent digestion, ou dans les arteres, & dans les veines comme dans autant de vaisseaux circulatoires, où les principes actifs se dégagent insensiblement. Quand les Chymistes commencent quelque operation à laquelle le feu sert d'instrument, ils ne donnent au commencement qu'un petit degré de chaleur, qu'ils augmentent insensiblement. Ainsi le sage Auteur de la Chymie Naturelle ayant dessein de perfectionner nôtre sang dans le laboratoire de nôtre corps, n'y allume au commencement de nôtre vie qu'une petite chaleur, qui n'est pas d'abord capable de dégager les esprits. Mais cette chaleur croissant de jour en jour, donne enfin aux esprits le mouvement dont ils

ont besoin pour faire dans le sang de vigoureuses fermentations, qui en chassent tout ce qui ne luy est pas naturel. L'augmentation de cette chaleur qui a été cause du dégagement des esprits, & des sels volatiles, est elle-même un effet de ce dégagement. Cette exaltation est encore aidée par le battement de toutes les parties par où le sang passe. Il est battu dans la poitrine par le cœur, & par le poumon, comme par deux moulins qui le divisent, le subtilisent, & le rafinent par leur battement continuel. Il est encore battu dans tout le corps par le battement des arteres, par le pressement des muscles, & par le mouvement peristaltique de toutes les parties. Toutes ces operations chymiques & mechaniques, ne tendent qu'à la purification du sang par le dégagement des esprits qui doivent en étre la principale cause, en chassant les parties étrangeres qui les empêchoient de courir librement dans les pores du sang, & d'en animer parfaitement toute la masse. Alors les esprits libres & fort actifs, agitent toutes les humeurs, les font boüillir, écumer & verser leurs impuretez par les issuës qu'elles trouvent dans la matrice. Cette ébullition, & les causes qui l'excitent man-

quant aux petites filles, il faut qu'elles manquent aussi de ce benefice que les femmes ont tous les mois par le moyen de cette fermentation.

Mais comme la plus violente ébullition ne fait point sortir le vin ou la biere d'une barrique dont la bonde est fermée ; ainsi quand le sang des petites filles boüilliroit autant que celuy des femmes, il ne jetteroit pas son écume, parce que les issuës par où elle doit sortir sont fermées. Tout le corps de la matrice est si petit dans les filles qui sont au dessous de douze ans, que les Anatomistes ont quelque-fois assez de peine à la trouver. Si le tout est presque imperceptible, que doivent étre les parties ? Les veines & les arteres y sont comme des filets ; & ces conduits qui devroient mener le sang des arteres dans la cavité de la matrice, où l'on n'introduit qu'avec peine le bout d'un petit stilet, ne s'y voyent qu'avec un microscope. Cette partie n'est encore qu'une piece d'attente. Le temps de ses operations n'est pas encore venu. Ses tuyaux sont trop étroits pour servir d'égout à tout le corps, & sa cavité trop petite pour servir de logis au Roy des animaux. Il n'étoit pas necessaire d'arroser encore ce champ,

puis-qu'il ne ſçauroit étre fecond à cet âge. Mais quand les eſprits du ſang qui pouſſent continuellement les vaiſſeaux, qui les contiennent, par l'effort qu'ils font pour en ſortir; quand la chaleur du Bain-marie, que la veſcie luy forme par-deſſus, & le feu du fumier qu'a la matrice audeſſous d'elle, en auront dilaté les conduits, alors le ſang qui aura eu loiſir de dégager ſes principes actifs par la chaleur douce que la Chymie Naturelle allume dans les fourneaux du corps animé, par des frequentes circulations dans un grand nombre de ſerpentins, & par une infinité de diſtillations, de rectifications & de cohobations, jettera par cet égout dilaté les impuretez que les vigoureuſes fermentations en auront ſeparées. Et quand les premieres fermentations menſtruales trouveroient fermez ces conduits qui ſont deſtinez à mener ce ſang impur dans la cavité de la matrice, ils ſeront bientôt ouverts par l'effort que le ſang fera pour ſortir par là. On ſçait aſſez avec quelle facilité les liqueurs ſe font des routes, pour ſi peu qu'elles puiſſent s'inſinuer, ſur tout quand la chaleur les a renduës plus penetrantes. Or le ſang ſort alors tout boüillant des arteres. Quand il n'y trouveroit pas

des routes prêtes, il seroit capable de s'en faire, mais la Nature luy en a tracé un grand nombre dans la matrice. Elles ne sont qu'affaissées, il ne faut que les dilater. Un boyau fletri se dilate au moindre vent qu'on y souffle. Quand l'enfant naissant commence à respirer, l'air qui trouve l'extremité de ses bronches affaissée, parce qu'elle est membraneuse, ne laisse pas d'y glisser, & le sang qui passoit du ventricule droit au ventricule gauche du cœur dans le fœtus par le trou de Botal, sans passer par le poumon, dont les vaisseaux étoient affaissez, s'élance dans l'artere pulmonaire, dés que cette compression cesse; ainsi le sang menstrual coule dans les égouts de la matrice à la moindre ouverture qu'il y trouve. Et comme la terre ne porte ni fleurs ni fruit, si elle n'est arrosée; aussi la matrice comme un parterre naturel, ne pousse ses fleurs que quand elle a été baignée par cette rouge rosée. Enfin comme la terre ne porte guere de fruits qu'aprés avoir donné des fleurs, ainsi les fleurs de la femme sont les avant-coureuses ordinaires du fruit de ses entrailles. Il y a même de l'apparence que cet ordre naturel a donné le nom à cette évacuation, qui pourroit aussi l'avoir pris du

mot Latin, *Fluor*, qui signifie écoulement. Ces fleurs ne sont pas comme celles des arbres qui sont suivies de prés, & même souvent accompagnées de fruit, elles sont plûtôt comme celles qui naissans au commencement du Printemps, precedent de loin les premiers fruits, qui ne viennent que sur la fin de cette saison, la chaleur du Soleil n'étant pas encore assez forte pour faire sublimer cette abondance de seve qui est necessaire à la production du fruit. Ainsi les jeunes filles ne sont pas capables de porter du fruit dés qu'elles ont leurs premieres fleurs. Le sang qui est comme la seve que fournit le champ de la matrice, n'y coule pas encore en assez grande quantité pour former le fruit qu'on nomme * l'Embryon, parce qu'il se nourrit par un espece d'arrosement. La chaleur qui doit pousser cette seve est encore trop foible pour l'y faire couler en assez grande abondance. L'entrée du Printemps tient encore de l'Hyver; le Soleil n'envoye à la terre que peu de rayons encore demi éteints par les humiditez excessives de l'air. Le sein de la terre est encore fermé. Les esprits qu'elle contient trouvans ses conduits bouchez, ne peuvent pas se sublimer pour la vegetation;

* βρυειν, Arroser.

ou la production des plantes. Mais les rayons du Soleil qui devient plus vigoureux, secondant par dehors les vains efforts que ces esprits faisoient pour sortir, ouvrent les pores de la terre, dans lesquels l'air entre chargé de l'esprit du nitre, & de tous ceux qui s'y subliment des corps terrestres. Tous ces furets parcourent les recoins les plus secrets, en ouvrent bien les conduits, & donnent une libre issuë à la seve, qui monte dans les tuyaux des plantes, comme dans autant de vaisseaux sublimatoires. Et parce que cette ouverture de la terre se fait dans le mois d'Avril, les Latins l'ont appellé, *Aprilis vel Aperilis*, du verbe Aperire, qui signifie ouvrir. La premiere enfance est comme le mois de Mars, où le sein de la Nature est encore fermé. Les esprits du cœur & du cerveau, sont comme les rayons du Soleil & de la Lune, qui devroient échauffer & ouvrir les conduits de la matrice comme les pores du champ naturel, pour y faire couler la seve du sang menstrual. Mais les esprits affoiblis par le phlegme excessif de l'enfance, ne peuvent produire qu'une petite chaleur, qui n'est pas capable d'ouvrir suffisamment les routes de la matrice. Quand le Soleil du

Petit-

Petit-Monde, le cœur ou le cerveau a déseché par la flamme déliée, mais vigoureuse de ses esprits, l'excez du phlegme qui l'éteignoit presque auparavant, ses rayons penetrant le corps de la matrice, dilatent ses tuyaux, où le sang coule ensuite par son propre penchant par l'impulsion du cœur, qui le chasse comme un piston, & par la fermentation que ces esprits vigoureux luy causent. C'est alors comme l'Avril de l'adolescence. L'esprit s'ouvre aussi bien que le corps. Il naît des fleurs dans l'un & dans l'autre. Les premieres qui y paroissent sont comme les violetes, & ces autres fleurs qui sont les premieres productions du Printemps. La diversité des climats répond à la difference des temperamens qui avancent ou reculent la naissance des fleurs dans le Petit-monde, aussi bien que dans le grand. On en voit même qui semblent braver l'Hyver. L'amendier n'attend pas que l'air se soit fort échauffé pour y exposer ses fleurs, parce que les principes qui composent sa premiere seve sont si volatiles, qu'ils n'ont besoin que d'un degré de chaleur pour se sublimer. Ainsi certaines filles fleurissent dés qu'elles sentent les moindres approches du Printemps de l'adolescence. Leur sang soit

ſubtil & vigoureux par l'abondance des eſprits, & des ſels volatiles, dont il eſt plein, s'inſinuë dans les routes de la matrice, quelques étroites qu'elles puiſſent étre. Enfin il y a une eſpece de fleur qu'on nomme Perceneige, parce qu'elle naît malgré la froideur de la neige qui couvre la plante par laquelle elle eſt produite. C'eſt l'emblême de cette petite fille qui a donné occaſion à cette diſſertation par les fleurs qu'elle a euës depuis la cinquiéme année de ſon âge, juſqu'à la ſeptiéme, la froideur ni l'humidité de la premiere enfance, n'ayant pû les empêcher de naître. Ce cas eſt aſſez particulier pour meriter que nous y arrêtions quelque temps nôtre meditation.

CHAPITRE VI.

Pourquoy une Fille de cinq ans s'eſt purgée par la matrice juſqu'à la ſeptiéme année de ſon âge.

LA Nature anticipe quelque-fois ſes mouvemens. Nôtre païs dont le Prin-

temps ne commence qu'au mois de Mars, voit quelque-fois naître des violettes au mois de Fevrier, parce que les causes de ces agreables productions n'agissent pas si lentement que dans les auttes années. L'Hyver moins rude qu'à l'ordinaire, a moins engourdy ou fixé les principes de la vegetation. Le sein de la terre moins fermé que les autres années, n'attend pas le mois de Mars ou d'Avril à s'ouvrir pour leur donner une libre issuë, afin qu'ils puissent monter & se sublimer, comme on parle, jusqu'au sommet des plantes. Et le Soleil qui comme un feu celeste penetre les entrailles de la terre, pour y faire mieux boüillir & fermenter les sucs vegetaux qu'il y rencontre, a la principale part à leur fermentation, à leur sublimation, & à l'ouverture prematurée de cette terre qui se couvre de fleurs. S'il peut chasser de nôtre air avant le mois de Mars ces sels congelans, qui ralentissent fort l'esprit des animaux & des vegetaux, & qui serrans la surface de la terre, ferment la porte à toutes les productions qui pourroient en sortir, il ramene avant le temps la belle saison, qui pousse des fleurs au mois où les plantes qui les doivent porter commençoient à peine à poindre les autres années.

La foibleſſe & l'embarras des eſprits avec la petiteſſe des conduits où le ſang menſtrual doit couler, font que les petites filles n'ont pas ce que les femmes ont accoûtumé d'avoir tous les mois. Mais s'il ſe trouve une fille au deſſous de douze ans dont les eſprits ſoient aſſez dégagez & vigoureux pour exciter cette fermentation du ſang, qui le fait repandre par les arteres de la matrice, & dont les conduits naturels ſoient aſſez ouverts pour le laiſſer couler, cette évacuation n'attendra pas le terme ordinaire. Il eſt naturel à une liqueur de ſortir par la premiere iſſuë qu'elle rencontre, & de ſurmonter même les petits obſtacles qu'elle y trouve quand elle eſt émuë. C'eſt le cas de cette petite fille qui fournit le ſujet de ce diſcours. Son ſang boüillant vigoureuſement dans ſes veines, & dans ſes arteres, a trouvé les conduits de la matrice aſſez ouverts pour luy donner paſſage. La tenſion de ſes veines, la douleur de tête, l'inſomnie, la rougeur de ſon viſage, la chaleur extraordinaire de tout ſon corps, l'émotion de ſon pouls, & la ſoif qui précedoient cette évacuation, marquoient aſſez la violente fermentation de ſes humeurs, & l'agitation de ſes eſprits. Et comme une

liqueur qui boult, ou qui fermente pousse beaucoup plus de vapeurs que quand elle est calme, ainsi le sang de cette enfant fumant extraordinairement pendant son ébullition, avoit besoin d'une abondante transpiration, dont la suppression causée par un air froid, qu'on nomme le serain, ne pouvoit qu'incommoder beaucoup cette fille. Son sang rarefié par cette excessive ébullition, enfloit ses vaisseaux, & causoit la douleur de tête par la tension violente de ceux des meninges, où sa chaleur excessive le faisoit sublimer. La rapidité avec laquelle il entroit dans le cerveau, troubloit le calme où les esprits doivent étre pour faire le sommeil, leur agitation les faisant autrement couler dans les organes des sens dont l'exercice fait la veille. Outre que la masse des humeurs, & celle des esprits sont comme deux mers qui se font part mutuellement de leurs agitations par mille canaux de communication, qui joignent les veines & les arteres avec les nerfs. Par où l'on peut encore comprendre la cause de ses inquietudes qui dépendoient de l'émotion generale de ses esprits. Tant que ceux-cy sont dans l'agitation, ils ne font que courir de muscle en muscle. Une liqueur émeuë

ne peut pas demeurer dans ſon baſſin. Elle coule inceſſamment dans les canaux qui aboutiſſent à ſon reſervoir. L'eſprit animal eſt comme cette liqueur, la tête comme ſon reſervoir, les nerfs comme les canaux, & les muſcles comme ces machines hydrauliques qui doivent en étre meuës. La chaleur du lit augmentant le mouvement des eſprits, rendoit les inquietudes de cette fille plus grandes la nuit que le jour. Son ſang donnoit ſa couleur au viſage, qu'il inondoit par ſon ébullition & ſon épanchement. La rougeur même de cette humeur augmentée par la chaleur qui la rarefioit, devoit rendre le teint de cette fille plus vermeil qu'à l'ordinaire. Quand le ſang ſort des veines, il eſt toûjours rouge, parce qu'il eſt chaud. Il eſt même certaines fermentations qui rehauſſent ſa couleur d'écarlate. Celuy qu'on tire aux enfans qui couvent la petite verolle, ou la rougeole, eſt extraordinairement vermeil. J'en ay veu ſortir de tres-beau du corps d'un enfant à qui la rougeole ſortit incontinent aprés la ſeignée, quoy-que celuy qu'on luy avoit tiré le jour precedent n'eût pas couleur de ſang.

La chaleur qui rehauſſoit la rougeur du

ſang & du viſage en cette fille, & qui ſe repandoit par tout ſon corps, étoit un effet de l'extraordinaire fermentation que nous ſuppoſons dans ſes humeurs. Comme cette qualité ne conſiſte que dans un mouvement circulaire & rapide, il eſt impoſſible qu'elle ne ſuive une ébullition violente. L'agitation extraordinaire des parties dans une liqueur qui fermente, ſaute aux yeux de tous ceux qui la regardent; & la détermination de leur mouvement en rond, ſuit naturellement des obſtacles qu'elles trouvent de tous côtez, quand elles commencent à ſe mouvoir plus rapidement qu'à l'ordinaire. Pour prouver que la fermentation peut étre la cauſe de la chaleur, nous n'avons pas beſoin d'aller dans les laboratoires de Chymie, où l'on voit tous les jours mille exemples de cette verité. Chacun peut s'en convaincre par l'ardeur qu'on ſent dans les tonneaux où le vin & la biere boüillent. Et ſi ces liqueurs ne peuvent ſe fermenter ſans qu'il s'allume quelque chaleur dans leur ſein; que doit-ce étre du ſang qui contient ſans comparaiſon plus qu'elles d'eſprits, de ſels volatiles, & de ſoufres, veritables principes de la chaleur, parce qu'ils ſont ſuſceptibles d'un mouvement plus ra-

pide ? Un Soleil fort chaud augmentant leur agitation en cette enfant, augmentoit à même-temps l'ardeur & l'ébullition des humeurs, avec les incommoditez que cette excessive fermentation causoit à cette fille ; aussi quand elle avoit ses regles, elle n'alloit jamais au Soleil impunement. Enfin ces sels volatiles & sulfurez, se sublimans par la chaleur des entrailles vers l'estomach, l'œsophage & la bouche y causoient cette piqueure à l'occasion de laquelle nôtre ame a cette sensation, qu'on appelle soif. Et comme ils sont fort propres à mortifier l'acide qui fait l'appetit, ils ne manquoient pas de donner un grand dégout à cette fille.

Son alteration, sa chaleur excessive, la rougeur de son visage, son insomnie, sa migraine & la tension de tous ses vaisseaux, sont autant d'effets & de preuves de cette fermentation qui cause les mois des femmes. La seconde cause de cette évacuation periodique, ou l'ouverture qu'elle suppose dans les conduits de la matrice, ne manquoit pas non plus à cette petite fille, puisqu'on ne peut pas douter que le sang n'en soit sorty tous les mois pendant un an & demy. Quand on voit couler l'eau d'une fontaine, on peut asseurer que ses canaux

sont

ſont ouverts. Nous ſçavons donc que les humeurs de cette petite fille fermentoient extraordinairement une fois le mois, & que les tuyaux de ſa matrice étoient plus larges que ceux des autres filles de ſon âge. Cherchons les cauſes de cette grande fermentation, & de cette dilatation extraordinaire, qui n'ont pas attendu le terme que la Nature leur a marqué.

Pour ce qui regarde la fermentation, on en peut trouver les cauſes dans le temperament, & dans la maniere de vivre de cette fille qui a beaucoup de feu, & qui aime extremement les alimens épicez & ſalez.

Quoy-que la chaleur ne ſoit pas la principale cauſe de la fermentation, il eſt pourtant certain qu'elle l'aide extremement. Quand l'experience ne nous auroit pas apris cette verité, la raiſon nous en convaincroit ſuffiſamment. La fermentation & la chaleur n'étans l'une & l'autre qu'un mouvement de parties, il eſt aiſé de comprendre qu'elles ſe donnent un mutuel ſecours. En ſorte que ſi la fermentation produit quelque-fois la chaleur, celle-cy produit à ſon tour la fermentation, la fille reproduiſant en quelque façon ſa mere ſans miracle.

Le temperament ardent de cette fille doit donc faire trouver moins étrange cette fermentation hâtive, qui luy donne l'évacuation des femmes avant le temps. Les Portugaises, les Espagnoles, les Italienes, les Indienes, se purgent plûtôt que les Angloises, Hollandoises, Danoises, Françoises. Et les esprits & les sels volatiles du sang de cette fille extraordinairement agitez par cette chaleur, ont eu assez de force pour en ébranler toute la masse, & pour en chasser les impuretez, qui bouchant leurs chemins, ou les pores du sang, s'opposoient à la liberté de leur course. On a remarqué cy-devant que le moust boüilloit beaucoup plûtôt, & plus vigoureusement dans un chay chaud que dans un froid, la chaleur exterieure servant d'éperon à ses esprits engourdis, ou embarrassez dans les principes passifs. Le corps de cette fille étoit comme un poële dont la forte chaleur a bien-tôt donné le premier branle aux esprits de son sang, pour hâter l'exaltation de ses principes actifs, qui sont les auteurs des fermentations par lesquelles le sang des femmes se purifie. Mais le principe de cette exaltation hâtive, ne vient pas toûjours de dehors, l'abondance des esprits, & des

fels volatiles l'avance encore mieux que la chaleur exterieure. Il eſt vray que la vigueur de ces principes n'eſt pas bien diſtinguée de la chaleur que nous attribuons au temperament de cette fille, puis-qu'ils ſont eux-mêmes les principales cauſes de cette chaleur. La vivacité de cette enfant, le brillant de ſes yeux, ſon extréme ſenſibilité, ſon agilité, & la facilité avec laquelle elle comprend les choſes, marquent aſſez une grande quantité d'eſprits, & de ſel volatile, le dégagement, & l'exaltation de ces principes actifs. Des liqueurs qu'on met dans un vaiſſeau circulatoire pour les y perfectionner par une douce digeſtion, & par une lente circulation, les unes ont beſoin de plus de temps que les autres pour parvenir au point de perfection qu'on veut leur donner. Et cette difference vient ou des principes actifs qui doivent étre la principale cauſe de leur exaltation, ou des principes paſſifs qui s'y oppoſent par l'embarras de leurs parties groſſieres. Quand l'eſprit, le ſel & le ſoufre ont plus de force pour ſe dégager que le phlegme, ou la tête-morte n'en ont pour les retenir, alors cette exaltation ſe fait. Mais ſi les principes paſſifs l'emportent ſur les actifs par leur quan-

tité, ou par l'embarras de leurs parties, l'exâltation s'en fera plus tard, & la liqueur qu'on prepare aura besoin d'un plus grand nombre de circulations. Les humeurs roulent dans le corps animé comme dans un vaisseau circulatoire pour exalter leurs esprits, & leurs sels volatiles, ou pour les dégager des passifs & grossiers qui leur servent d'entraves. Le sang de quelques-uns est si chargé de phlegme, & de parties terrestres, qu'à peine leurs esprits peuvent exciter cette fermentation qui entretient la vie. Si c'est un homme, cette mauvaise disposition de son sang ne paroîtra que par la lenteur de ses mouvemens, & de ses pensées : mais si c'est une femme, on en trouve encore une marque dans la tardiveté de ses mois, qui sont produits par le dégagement des esprits. Cette exaltation a besoin d'un plus grand nombre de circulations. Les fonctions qui en dépendent sont comme ces fruits tardifs, qui ayans besoin d'une fort longue coction ou digestion pour l'exaltation de leurs principes, dans laquelle consiste leur maturité, ne viennent que dans la derniere saison. Mais on peut comparer aux fruits hâtifs ces fonctions qui devancent le terme que la Nature leur a prescrit.

Il est certaines personnes dont le sang contient si peu de tête-morte, & si peu de phlegme, que les esprits, & les sels volatiles s'en dégagent au premier effort. Il n'a pas besoin de circuler si long-temps pour élever ses principes actifs à ce degré d'exaltation, ou de rafinement qui les rend capables des principales fonctions ausquelles la Nature les a destinez. Cet état des esprits se connoît dans un homme par l'agilité de son corps, & par la vivacité de son esprit. Mais dans la femme on peut joindre à ces marques, l'anticipation de ses regles, qui sont causées par une vigoureuse fermentation du sang, qu'une exaltation prématurée de ses principes actifs a causée. On observe aussi que les jeunes filles qui ont beaucoup de feu, se purgent plûtôt que celles qui ont beaucoup de phlegme, ou qui sont naturellement froides. Celle dont on explique icy l'accident, étoit de ce premier ordre. Son sang naturellement petillant a bien-tôt exalté ses esprits, & ses sels volatiles, dont il étoit plein. Une circulation de cinq ans a suffi pour cette exaltation, pour laquelle une de douze suffit à peine dans les autres.

Mais elle aidoit cette fermentation de

son sang, & l'exaltation de ses principes par des levains exterieurs. L'esprit du sel qu'elle aimoit beaucoup, & les sels volatiles, des épices dont elle usoit volontiers; étoit comme des troupes auxiliaires qui venoient au secours des principes actifs, que les passifs tenoient captifs dans son sang au commencement de sa vie. Quand elle prenoit des alimens trop salez, elle faisoit comme ceux qui mettent du sel dans la cuve pour faire plûtôt fermenter le vin, en aidant par là le dégagement de ses esprits. Mais l'usage qu'elle faisoit des épices secondoit encore l'effet de l'esprit du sel. L'experience nous apprend en effet que leurs sels volatiles sont un bon remede contre la suppression des mois, en mortifiant l'acide qui la produit par la coagulation du sang. Les esprits de cette fille fortifiez par celuy du sel, & par les sels volatiles des aromates, ne manquoient pas d'exciter une vigoureuse fermentation, dés que la masse du sang se trouvoit chargée de corps étrangers que la nourriture d'un mois y apportoit. Alors toutes les humeurs s'enflant, avoient peine à se contenir dans les vaisseaux, qui les repandoient dans la matrice, où plusieurs causes leur avoient ouvert des issuës.

Le sang même allant souvent hurter pour ainsi dire à la porte des vaisseaux, contribuoit à l'ouvrir. Si une chaussée est enfin enfoncée par un torrent impetueux qui la bat continuellement, & qui redouble de temps en temps ses efforts ; à plus forte raison s'ouvrira une sous-pape, ou un tuyau qui n'est qu'affaissé. Le torrent de la circulation bat continuellement l'orifice de ces tuyaux, qui doivent potter le sang dans la cavité de la matrice. Mais il leur fait une violence extraordinaire, lorsque les humeurs émeuës, & gonflées par la fermentation menstruale, cherchent une issuë dans la matrice, où leur propre poids les entraîne. Il suffit donc d'avoir prouvé que cette fermentation se passoit dans le corps de cette enfant, pour conclure qu'une telle ébullition a quelque part à l'ouverture des conduits matricaux.

Elle n'y contribuë pas seulement par l'impulsion violente qu'elle faisoit à l'orifice des tuyaux, mais encore par la chaleur qu'elle allumoit dans les entrailles de cette fille. Tout le monde sçait que la chaleur ouvre les corps les plus serrez. Comme il étoit important que les cribles, ou les filtres par lesquels la Nature separe quel-

que liqueur, demeuraſſent toûjours ouverts dans nôtre corps pour recevoir les liqueurs qui doivent y paſſer, la Nature a pris ſoin de les fomenter par une eſpece de Bain-marie, afin de les tenir ouverts par la chaleur de cette fomentation. Le cerveau eſt le filtre de l'eſprit animal, le foye eſt le crible de la bile, la rate d'un ſel fixe, qui donne quelque conſiſtance au ſang, les reins de la ſeroſité, la matrice du ſang menſtrual. Et toutes ces parties ont un grand nombre de vaiſſeaux pleins de ſang, dont la douce chaleur tient leurs tuyaux ouverts. Or la chaleur des entrailles étoit plus grande en cette fille que dans les autres enfans de ſon âge. Car elle avoit beaucoup augmenté ſon grand feu naturel par l'uſage frequent du ſel, & des épices. De plus les ſels acres, ou les alkalis volatiles des aromates mortifians les acides qui donnent l'épaiſſeur au ſang, l'avoit rendu ſi ſubtil, qu'il auroit pû ſortir par des iſſuës encore moins ouvertes que celles de cette jeune matrice. L'aloé plein d'un ſel acre, cauſe le même épanchement. C'eſt pourquoy les Medecins en défendent l'uſage à tous ceux qui ſont ſujets à quelque perte de ſang; & ſur tout aux hemorrhoïdes, où le ſang eſt porté

par

par sa propre pesanteur. Enfin l'alkali des cantarides encore plus violent, fait pisser le sang à ceux qui sont assez temeraires pour en prendre par la bouche. Les humeurs de cette enfant étant donc pleines de ces esprits, & de ces sels violens que le sel, & les épices leur fournissoient, ce n'est pas merveille qu'elles ayent ouvert avant le temps la porte que la Nature sembloit leur tenir encore fermée. Mais ces alimens epicez & salez contribuoient à cette ouverture, non seulement par les levains vifs qu'ils fournissoient au sang pour le faire fermenter extraordinairement, mais encore par le marc de leurs excremens, qui tenant beaucoup de leurs principes, & de leur chaleur, formoient audessous de la matrice comme un feu de fumier, qui n'aidoit pas peu l'ouverture de cette partie. Celle cy, sur tout quand elle a conceu, est comme ce vaisseau que les Chymistes mettent dans le fumier pour exciter par sa douce chaleur la digestion, la fermentation, ou la vegetation des matieres, qu'ils y ont mises, & la fable d'Orion qu'on feint avoir été formé dans une outre-mise en digestion dans le fumier, aprés que Jupiter ou Mercure y eurent uriné, n'est que l'histoire Enigma-

tique de la generation de l'animal. Chacun en voit assez les rapports, sans qu'on les luy fasse toucher au doigt, la pudeur se contente de les indiquer sans les presser davantage. La matrice est cette bouteille renversée, & plongée dans le fumier, où Salmeut dit que l'enfant se forme. Le feu de fumier gui vient du rectum, se trouvant plus fort dans les entrailles de cette fille, a causé des esprits, & des sels aromatiques que le marc des alimens y avoit entraînez, a pû sans doute hâter l'ouverture des tuyaux qui sont dans la matrice de cette fille. On a dit cy-devant que la chaleur du Printemps ouvroit le sein de la terre, dont les pores étoient fermez pendant l'Hyver, afin qu'à la faveur de cette ouverture les rosées fecondes de la belle saison la puissent aisement penetrer pour la rendre grosse, par maniere de dire, le Ciel étant comme le mâle, & la Terre comme la femelle. Et c'est-ce que les Poëtes ont voulu representer par les amours de Jupiter & de Cerez, designans la terre par cette Deesse, & l'air par ce Dieu, selon ce passage d'Horace, *Jacet sub Jovo frigido venator.* Et selon cette expression commune parmi les Latins, *Sub dio pernoctari*, Coucher à la belle étoi-

le; Ζευς Διος, étant le nom Grec de Jupiter. En quelque temps de l'année que cette cause agisse, elle produit son effet. Par un déreglement des saisons on voit quelque-fois le Printemps prendre la place de l'Hyver. Alors la terre pousse son germe, l'herbe croit, les fleurs s'épanoüissent, quoy-qu'il semble que ce n'en soit pas encore le temps. Ainsi quoy-que la cinquiéme année des filles ne soit pas la saison de leurs fleurs, toutes les causes qui les font éclorre s'étant trouvées dans le corps de celle qui nous à fourny le sujet que nous avons en main, elles n'ont pas manqué de produire leur effet avant le temps. Les saisons du Petit-monde se peuvent dérégler aussi bien que celles du grand, les principes de leur ordre étant sujets à de grandes varietez. Le champ de la matrice dans cette enfant ayant eu son printemps plûtôt que celuy des autres filles, ouvrit aussi son sein beaucoup plûtôt. Il a receu dans ses pores la rosée menstruale, qu'on en a veu couler une fois en trente jours pendant dix-huit mois. On pretend que le nitre de l'air penetrant la terre au Printemps est la principale clef qui ouvre son sein. Ce sel se trouve en abondance dans les excremens de

tous les animaux ; & comme on a remarqué que l'esprit de nitre versé sur le sel commun, le convertit en salpetre, principalement quand cette conversion est aidée par quelque lente digestion ou circulation, ainsi le sel marin, dont les alimens sont assaisonnez, se change dans nôtre corps en nitre par l'esprit nitreux que nous recevons de l'air, & de la boisson. Et ce changement est favorisé par la circulation que ce mélange de nitre, & de sel commun, subit dans le laboratoire de la Chymie Naturelle. Il ne faut pas douter que ce nitre ne fasse le même effet dans le Petit-monde que dans le grand, qu'il n'en ouvre les conduits, & qu'il ne contribuë à sa fecondité. S'il s'y trouve en une quantité suffisante même dans l'enfance, il ouvrira les tuyaux de la matrice, & fera couler les mois même à l'âge de cinq ans. L'enfant dont nous parlons mettant dans son corps beaucoup de sel, avoit fait dans ses entrailles comme une mine de nitre qui dilatoit suffisamment les vaisseaux de la matrice pour en faire couler le sang tous les mois.

La largeur ou l'ouverture de ces conduits pourroit même étre en partie naturelle. Il est certain que les tuyaux sont plus

larges dans les perſonnes qui ont naturellement plus de feu. L'abondance de leurs eſprits qui font des efforts continuels pour ſortir de leur priſon, pouſſant vigoureuſement les côtez des vaiſſeaux, les doit neceſſairement dilater; & les vigoureuſes fermentations qu'ils excitent ayans beſoin d'un plus grand eſpace, ont leur part à cette dilatation. Si les vaiſſeaux dans leſquels le vin nouveau boult, ſe pouvoient dilater, ils ne creveroient pas. Cette enfant qui donne occaſion à ce traité, avoit naturellement beaucoup de feu, ſes eſprits abondans & forts, avoient beaucoup ouvert tous les tuyaux de ſon corps; tellement que le ſang menſtrual fermentant en elle avant le temps, n'avoit pas trouvé une grande reſiſtance, quand il s'eſt preſenté pour ſortir par là.

L'iſſuë n'étoit pourtant pas aſſez libre quand le ſang de cette fille commença à fermenter extraordinairement une fois le mois, auſſi ſes vaiſſeaux combles par la rarefaction, & l'élevation que cette fermentation cauſoit à ſon ſang, ne pouvant ſe deſemplir encore par la matrice fermée, verſoit en diverſes parties du corps qui devenoient enflées ou douloureuſes. Une

partie de ses impuretez se repandoit encore dans l'estomach, dont le levain étoit si gâté par ce mélange, que cette fille n'avoit nul appetit quand ce regorgement se faisoit. Lors-qu'un torrent trouve bouchées les issuës par lesquelles il doit se décharger, il refluë dans ses canaux. Il en pousse tous les côtez, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le foible de son canal, ou faisant brêche, il repand ses eaux hors de son lit. Le torrent du sang enflant extraordinairement ses ondes, alloit faire son principal effort contre la matrice, où sa pesanteur & son penchant naturel le portoient, comme vers le fons du vaisseau qui le contient. Il battoit de ses flots les digues qu'il y rencontroit, & qu'il ne pouvoit pas d'abord enfonser, ou pour mieux dire, ouvrir les sous-papes qui s'opposoient à son écoulement. *Gutta cavat lapidem non bis sed sæpe cadendo.*

L'onde se fait une route
En s'efforçant d'en chercher,
L'eau qui tombe goute à goute,
Crûse le plus dur rocher.

Ainsi le sang n'ouvrit pas les pores, ou les sous-papes de la matrice pour y avoir hurté une ou deux fois, mais à force de les battre, & de les pousser à diverses reprises.

Et comme quand les digues qui retenoient le torrent, sont enfonsées, ou les écluses ouvertes, les eaux qui sortant de leur lit, avoient inondé divers endroits, rentrent dans leur canal : aussi quand les sous-papes de la matrice furent ouvertes, le sang qui prit son cours par là, cessa d'inonder les parties, qui s'en enfloient de temps en temps, & la douleur que son acreté leur causoit en piquotant leurs membranes, leurs tendons, ou leurs nerfs, s'appaisoient à même-temps. En un mot, comme la plenitude de ses vaisseaux, & la fermentation violente de son sang étoient la source de tous les symptomes que cette fille souffroit, l'évacuation menstruale étoit son naturel remede. Si le vin boult trop dans une barrique, percez-là, & vous calmez son ébullirion. Car outre que l'experience montre qu'on interrompt une fermentation en imprimant un autre mouvement à la liqueur qui fermente; de plus il y a de l'apparence qu'une partie des esprits les plus fougueux, qui faisoient la fermentation, sortent par l'issuë qu'on leur fait. D'où il paroît combien peu de raison ont quelques-uns de soûtenir que la seignée est inutile à l'extinction de la fievre. Ce vaisseau dans

lequel le vin ou la biere boüillent, eſt l'emblême du corps de cette fille. La Nature ouvrant une iſſuë au ſang dans la matrice, fait la même choſe que celuy qui perce ce vaiſſeau pour en calmer l'ébullition. Il eſt remarquable qu'on eſt obligé de laiſſer quelque temps ouvertes les barriques où la biere fermente, de peur qu'elles ne crevent. J'en ay veu dans les ruës de Londres pouſſer comme un jet de biere par la bonde ouverte, les ſecouſſes du chariot qui les portoit augmentant la fermentation de cette liqueur. Et cependant le vin beaucoup plus fort que la biere, n'a pas de ſi grandes ébullitions. On peut fermer les barriques dans leſquelles il fermente, & ſi l'on laiſſe la bonde ouverte, il ne la ſurmonte guere. Cela vient de ce que la biere a plus d'impuretez que le vin. Les eſprits de la premiere rrouvant plus d'obſtacles dans leur chemin, en deviennent plus impetueux. Un torrent gêné par diverſes digues en devient plus rapide & plus violent. Le ſang de la femme eſt comme la biere, & celuy de l'homme comme le vin. Quoy-que le premier ait moins d'eſprit que le ſecond, il a pourtant de fermentations plus violentes, & la Nature craignant que le vaiſſeau qui la
contient

contient ne crevât pendant ces grandes ébullitions, y a laissé comme une bonde ouverte, qui n'a pas été necessaire au sang de l'homme, parce qu'il boult avec plus de moderation.

Comment cette Fille a cessé de se purger.

MAIS quand cette ouverture a été faite dans la matrice de cette petite fille, comment s'est-elle refermée ? Ou pourquoy le sang n'a-t'il pas continué d'en couler tous les mois ? On n'a pas peine à comprendre pourquoy les vieilles femmes ne se purgent pas. Leurs esprits presque éteints par le phlegme, ne peuvent pas exciter ces vigoureuses fermentations qui causent cette purgation. Les conduits de leur matrice rafroidie s'affaissent, n'étant plus dilatez par la chaleur des entrailles. En hyver la terre refermant son sein, n'en laisse plus sortir la seve. La vieillesse est l'hyver de nôtre âge. Quand elle rafroidit un corps, ses tuyaux autre fois ouverts par la chaleur de la jeunesse, se referment, & ne laissent plus couler le sang menstrual. Mais c'est une espece de prodige que la Nature referme son sein au printemps. Une fontaine

tarit ou parce que les eaux luy manquent ; ou parce que ses canaux sont bouchez ou affaissez. Laquelle de ces deux causes arrête le cours de cette source naturelle dans cette petite fille ? L'une & l'autre. On peut dire que la liqueur qui doit en couler, luy manque quand elle ne s'éleve pas jusqu'à ce point de rarefaction ou d'ébullition, qui la peut faire couler par ses canaux ; comme on peut dire que les eaux manquent à certaines fontaines, qui ayant communication avec la mer, sont pourtant à une telle hauteur, qu'elles ne coulent que pendant les plus grandes marées, les ondes de la mer n'y pouvant parvenir que lors-qu'elles sont dans leur plus haute élevation. Ainsi les grandes fermentations ayant cessé à sept ans dans le corps de cette fille, son sang a pû aisement se contenir dans ses vaisseaux ; & les conduits de sa matrice n'étant plus dilatez par le ruisseau de sang qui y couloit auparavant tous les mois, se sont affaissez d'eux-mêmes.

Ces fermentations ont cessé par la soubstraction des levains qui les excitoient. On luy a retranché l'usage du sel & des épices, & par l'usage de quelques remedes humectans & rafraichissans, on a temperé le feu

de ses entrailles qui favorisoient ces ébullitions violentes. Au lieu des esprits, des sels volatiles, & des alkalis acres qui dominant dans la masse du sang, le rendoient fort subtil & fort penetrant, maintenant le phlegme tient le dessus ; & quelques acides dont elle a usé émoussans ces alkalis qui dissolvoient trop son sang, ont donné à la masse de ses humeurs la consistance qu'elle doit avoir à son âge. Enfin les fermentations précedentes ayant épuré la masse du sang de ces corps étrangers qui la faisoient boüillir, le calme a succedé à la tempête ; ainsi quand quelque évacuation naturelle ou artificielle, a chassé du corps ce mauvais levain qui causoit la fievre intermitente, les accez ne retournent plus. L'accident de cette fille étoit comme un accez qui ne revenoit qu'une fois le mois pour les raisons cy-dessus alleguées. Une crise naturelle & reïterée de trente en trente jours pendant un an & demy, l'a parfaitement guerie. On a veu des hommes qui ne manquoient jamais d'étre malades, si leur sang ne s'épuroit tous les mois par quelque évacuation extraordinaire. Et parce que ce sang qui sortoit par la matrice de cette fille marquoit une extréme corruption par sa

noirceur, & par sa mauvaise odeur, il y à de l'apparence qu'elle n'eût pas été propre à concevoir, quoy-qu'elle eût cette marque que les femmes doivent avoir pour en être capables. Son âge n'auroit pas été le plus grand empêchement, puis-qu'une fille de Paris qui n'étoit guere plus âgée qu'elle, se trouva grosse des œuvres d'un garçon de même âge. Et le Journal d'Allemagne parle d'une petite fille qui nâquit enceinte, comme les souris qui sortent grosses du ventre de leur mere ; s'il en faut croire les Naturalistes. Dans les climats chauds comme dans les Indes, & plus prés de nous en Portugal, les filles se marient à huit ou neuf ans, parce que les hommes n'en font point de cas quand elles ont passé cet âge. Mais l'impureté de la matrice avoit rendu cette fille incapable de concevoir alors. On voit beaucoup de femmes steriles par cette seule cause, la semence tombant dans leur matrice comme dans une cloaque qui la corrompt. C'est pourquoy il est fort rare qu'une femme conçoive quand elle a ses mois actuellement, ou tant qu'elle a des fleurs blanches.

CHAPITRE VII.

Pourquoy les vieilles ne se purgent pas.

LA vieillesse supprime ou ralentit toutes les évacuations qui dépendent de la vigueur des esprits extremement affoiblis dans cet âge par l'abondance du phlegme, où ils sont demi noyez. Cependant on a déja veu qu'ils sont la principale cause qui separe du sang la matiere des excremens. En sorte que si les vieilles ne se purgent pas, il ne faut pas imputer cette suppression au défaut de la matiere, mais à la foiblesse de la cause qui devoit la separer d'avec le bon sang. On dit que quand une mine vieillit, la matiere des mineraux, ou des metaux, est tellement confonduë avec celle des scories, que la separation en est presque impossible, parce que l'esprit mineral qui devoit la commencer, s'y trouve en petite quantité, & dans une extréme foiblesse. Or l'Art ne peut ordinairement rien où la Nature manque. Il peut bien aider les operations qu'elle a déja commencées & avancées, mais il

ne ſçauroit jamais en faire la fonction entiere, ni même la plus grande partie. Car ſi elle ſe contente de donner la premiere ébauche à ſon ouvrage, l'Art n'y mettra jamais la derniere main, les attributs & les operations de Dieu, qui eſt l'Auteur de la Nature, étant incommunicables à l'homme qui a inventé l'Art. Qu'on ne s'étonne donc pas ſi la Nature foible par la vieilleſſe, ceſſe de faire les ſeparations qu'elle a accoûtumé de faire pour preparer la matiere de ſes productions, ou pour les conſerver dans leur état naturel.

Pour entretenir l'œconomie, ou la ſtructure qu'elle a miſe dans la plante, elle épure la ſeve par la fermentation que l'eſprit vegetal y excite, pour chaſſer vers les émonctoires accidentels & naturels, les impuretez qui pourroient boucher les tuyaux où elle coule, ou rompre par leur impetuoſité, ou par leur corroſion la tiſſure naturelle des parties. Mais cet écoulement ne continuë que pendant la jeuneſſe de la plante, tant que ſes eſprits ſont aſſez forts pour faire fermenter vigoureuſement la ſeve, & pour en chaſſer les corps qui ne ſont pas propres à la compoſition de la plante. Dés qu'ils ſont diſſipez ou ſubju-

guez par le ſel fixe, ou demi éteints dans l'excez du phlegme, ils ne peuvent plus exciter dans les ſucs vegetaux cette fermentation qui les purifie par la ſeparation des excremens qu'on voyoit autre fois couler par des fontaines que la Nature, ou le hazard leur avoient ouvertes. Car un coup donné ſans deſſein à un arbre, luy fait quelque-fois une eſpece de cautere, par où ſes mauvaiſes humeurs s'écoulent. Quelle que que ſoit la cauſe qui ouvre ces ſources, on les voit tarir d'ordinaire dans la vieilleſſe de la plante. La ſuppreſſion de ces écoulemens ſe remarque principalement dans le Noyer, l'Ormeau & le Chene. On voit fort peu d'arbres dans ces eſpeces qui ne ſe purgent par quelque iſſuë, & qui ne ceſſent de ſe purger dans leur vieilleſſe, où la ſeve n'eſt plus animée par un eſprit vigoureux, qui comme un vent impetueux, en balie toutes les ordures.

L'eſprit qui fait vivre l'animal ſe ſentant auſſi de la foibleſſe que la vieilleſſe luy cauſe, laiſſe de même dans un vieux corps quantité d'impuretez, qu'il n'en a pû chaſſer par des foibles fermentations. Diſſipé par les courſes de l'animal, & par la largeur extraordinaire que la vieilleſſe met dans ſes

pores, captif dans les prisons du sel fixe, & de la tête-morte, & noyé dans l'abondance du phlegme, à peine a-t'il de mouvement pour luy, bien loin d'en pouvoir donner assez aux excremens qui se trouvent mêlez avec le sang, pour les en faire sortir. Je parle des excremens qui sont confondus avec la masse des humeurs. Car pour ceux qui se forment dans l'estomach, & dans les boyaux, la quantité en semble croître au lieu de diminuer. Mais cette évacuation abondante marque plûtôt la foiblesse que la force des esprits, qui sont le principal levain des alimens. En effet si les vieilles vont plus souvent à la selle que les jeunes gens, ces évacuations frequentes ne doivent étre imputées ni à la force des esprits qui separent le pur d'avec l'impur, ni à la vigueur des visceres qui poussent les excremens en bas par leurs contractions fortes. Mais en voicy la veritable source. Les levains usez d'un vieux estomach, demy morts faute d'esprit qui doit les animer, ne divisent qu'imparfaitement les alimens. Au lieu d'une creme coulante, & propre à se filtrer par les petites glandes des intestins, & à passer par les tuyaux deliez des veines lactées, il ne s'en forme qu'une boulie épaisse, qui ne

pouvant

pouvant paſſer par ces couloirs preſque inſenſibles par leur petiteſſe, eſt entraînée vers le dos par ſa propre peſanteur, & par le penchant du lieu, qui de plus eſt rendu fort gliſſant par le phlegme dont la vieilleſſe eſt inondée. En ſorte que cette évacuation a plûtôt ſa ſource dans l'eſtomac que dans la maſſe du ſang, qui étant plus impure qne dans la jeuneſſe, pourroit bien fournir une abondante matiere à cet écoulement, ſi l'agent qui l'en doit ſeparer, je veux dire l'eſprit avoit aſſez de force pour l'en détacher & chaſſer. Quand il avoit toute la vigueur de la jeuneſſe, il purifioit de temps en temps toute la maſſe des humeurs par des fermentations periodiques qui étoient ſuivies de la precipitation des excremens, & de leur ſortie par quelque émonctoire. S'ils ſe rendoient dans les boyaux, ils faiſoient un flux de ventre: s'ils prenoient la route des reins, des ureteres, & de la veſcie, ils excitoient un flux d'urine. Et la détermination de ces évacuations dépend ou de la nature des excremens, ou de la diſpoſition des émonctoires. Si c'étoient des ſels acres & fixes fondus dans le phlegme, & que les canaux des reins fuſſent bien ouverts, la criſe ſe faiſoit plûtôt

par les urines que par les selles. Si les impuretez consistoient en soufres grossiers qui ne se filtrent que par le foye, & que les routes qui menent au ventre fussent plus libres que celles qui tendent aux autres égouts, l'évacuation se faisoit par le dos. Enfin si la masse du sang se trouvoit fort chargée de parties terrestres, & de sels fort fixes, qui pour leur grossiereté ne sortoient pas aisement par les autres issuës, elle se déchargeoit par les hemorrhoïdes, elle se renouvelloit par là, & rajeunissoit pour ainsi dire, comme l'aigle. C'est ainsi que la mer du Petit-monde jette de temps en temps ses ordures & son écume, tant que les esprits qui l'émeuvent sont assez vigoureux pour la faire boüillonner. Mais quand ce vent ne souffle plus, ou ne souffle que foiblement pour sous-lever ses flots, elle ne pousse plus sur le rivage les impuretez qu'elle a dans son sein. Tout ce qu'un vieux sang a d'impur y demeure, pour n'en pouvoir étre separé par ses foibles esprits. Aussi les vieillards n'ont guere de ces benefices qui leur épargnoient quantité de maladies dans leur jeunesse. L'un se plaint de la suppression de ses hemorrhoïdes, par où son sang jettoit hors du corps la semence de divers maux.

L'autre trouve à dire un flux d'urine qui entraînoit hors du ſang pluſieurs ſels lixiviaux qui l'avoient fait fermenter avec violence. Quelques-uns enfin regrettent une liberté de ventre, qui leur ſurvenant de temps en temps, tiroit de leur corps un méchant levain, qui eût corrompu toute la maſſe des humeurs. Eſt-il vray-ſemblable qu'un vieux corps dont les levains ſont amortis, & les eſprits fort foibles, faſſe des coctions plus parfaites que lors-qu'il avoit toute ſa vigueur ? Ce paradoxe ſeroit pourtant veritable, s'il ne ſe formoit pas dans leur corps une aſſez grande quantité d'excremens pour entretenir ces évacuations periodiques. Il s'en fait beaucoup plus qu'auparavant, mais ils demeurent embarraſſez dans la maſſe des humeurs, d'où les eſprits n'ont pas la force de les chaſſer.

Cette ſuppreſſion des évacuations periodiques eſt plus ſenſible dans le ſexe feminin, qui nettoye tous les mois ſes humeurs par un benefice reglé. Les cauſes qui la produiſent s'y rencontrent même plus aiſement. La premiere eſt la foibleſſe des eſprits, qui ne peuvent pas exciter dans le ſang des fermentations aſſez fortes pour en chaſſer tous les corps étrangers qui le ren-

dent impur. Et qui ne ſçait que les eſprits du ſexe ſont beaucoup moins vigoureux étans affoiblis par l'excez du phlegme, qui comme une eau éteint la flamme des eſprits? Et comme la vieilleſſe des femmes augmente beaucoup la quantité de cette eau, qui ſera ſurpris que les eſprits preſque éteints ne puiſſent pas faire boüillir le ſang pour en ſeparer ces impuretez qui ſortoient tous les mois par la matrice? L'hyver arrête preſque tous les mouvemens de la Nature dans le grand monde, en appeſantiſſant, & engourdiſſant l'eſprit univerſel qui les produit. Et la vieilleſſe, qui eſt l'hyver du petit monde, ne ralentiroit pas les operations que la Nature y fait? La maſſe des humeurs dans les femmes vieilles eſt comme une mer morte qui n'a ni flux ni reflux, la cauſe qui la faiſoit autres fois boüillonner, ſe trouvant dans une extréme foibleſſe; auſſi n'écume-t'elle plus pour jetter hors de ſon ſein tout ce qu'elle y a d'impur. Il y a pourtant cette difference entre la mer du grand monde & celle du petit, que la premiére eſt plus agitée en hyver qu'en eſté; & la ſeconde eſt plus émeuë en eſté qu'en hyver. La raiſon de cette difference conſiſte en ce que les vents du grand monde

ſoufflent plus en hyver qu'en eſté, & ceux du petit ſont plus forts en eſté qu'en hyver. Les eſprits qui agitent la mer rouge du ſang en ſoufflant par toute ſa maſſe, ſont les vents du petit monde, ſelon la comparaiſon que l'Ecriture ſainte en fait, le vent ſouffle où il veut, dit-elle, il en eſt de même de l'eſprit. Or ces eſprits ſont beaucoup plus vigoureux dans la jeuneſſe que dans la vieilleſſe. Les rayons du Soleil ſont preſque éteints en hyver par les humiditez exceſſives de l'air. Les eſprits animaux ſont de même amortis dans le phlegme dont un vieux corps eſt plein. Ils ne ſont donc pas plus capables de faire leurs fonctions dans le corps d'une vieille, qu'un homme noyé de produire les actions de la vie. La ſeparation & l'évacuation des impuretez menſtruales eſt une de leurs operations. La ſuppreſſion de ce benefice doit donc accompagner neceſſairement la vieilleſſe, & l'experience eſt d'accord avec nôtre raiſonnement.

Mais les eſprits des vieilles femmes ne ſont pas ſeulement affoiblis par l'excez du phlegme, ils ſont encore amortis par le ſel fixe, qui prédomine dans leur ſang. En ſorte qu'ils n'ont pas plus de force pour re-

muer la masse du sang, & pour exciter la fermentation qui cause l'évacuation menstruale, que des captifs qui ont les fers aux piez n'en ont pour s'en débarrasser. Les sels fixes n'ôtent pas seulement aux esprits la vertu de faire boüillir le sang, mais encore ils l'épaississent tellement, qu'à peine peut-il passer par le filtre de la matrice. Et les parties terrestres, dont le sang des vieilles est à même-temps chargé, augmentent encore cette difficulté, en rendant l'humeur beaucoup plus grossiere encore. Quand la liqueur qui coule dans des canaux est trouble & bourbeuse, le ruisseau court risque de s'arrêter, le limon qu'il laisse dans ses tuyaux luy bouchant le passage, & la fontaine qui en tire sa source tarit infailliblement. C'est le cas d'une vieille matrice, dans les vaisseaux de laquelle il ne roule qu'un sang épais & grossier, qui y laissant sa lie, en ferme la cavité; tellement que la matiere des mois ne peut plus couler par ces routes fermées.

Mais quand les canaux du ruisseau menstrual ne se boucheroient, ni ne s'assableroient par les ordures que le sang grossier des vieilles femmes y laisse en passant, ils arrêteroient encore cet écoulement en s'af-

faiſſant, parce qu'ils ne ſont pas d'une matiere ſolide à demeurer ouverts, ſi l'abondance des eſprits n'entretient cette ouverture pendant que le ruiſſeau n'y coule plus. Or la diſette des eſprits fait la principale cauſe de la vieilleſſe. Quelle merveille eſt-ce donc que le ſang ne coule plus par des vaiſſeaux affaiſſez ou bouchez dans les vieilles femmes ?

Quelques-uns pretendent même que quand les tuyaux particulierement deſtinez à l'évacuation menſtruale demeureroient parfaitement libres dans la vieilleſſe, les mois ne laiſſeroient pas de s'arrêter à cet âge qui n'a pas aſſez de ſang pour fournir la matiere de cette évacuation, qui n'eſt qu'un remede à la plenitude. Il eſt vray que les vieillards font moins de ſang que les jeunes gens, parce que les foibles levains des premiers ne font que des coctions imparfaites, d'où il ſe tire plus d'excremens que de bonnes humeurs. Le chyle qui coule d'un vieux eſtomach eſt ſi mal digeré, & ſi groſſier, que la dixiéme partie peut à peine paſſer par le filtre des glandes inteſtinales, pour aller augmenter la maſſe du ſang. Si donc une fontaine ne tarit pas ſeulement quand ſes canaux ſont bouchez,

mais principalement lorſque la ſource eſt épuiſée, les mois des vieilles femmes ne s'arrêtent pas ſeulement parce que les tuyaux par où ils devroient couler ſont bouchez, mais encore parce que la matiere leur manque. Ariſtote dit que la largeur exceſſive des pores cauſant une grande diſſipation de ſubſtance contribuë à cette diſette. On a pourtant lieu de croire que cette derniere cauſe de ſuppreſſion arrive rarement aux femmes. Car outre que l'impureté du ſang, laquelle croit dans la vieilleſſe au lieu de diminuer, cauſe les mois plûtôt que l'abondance de cette humeur, on auroit bien de la peine à ſe perſuader qu'il n'y ait pas aſſez de ſang dans les vieilles femmes pour fournir matiere à leurs mois. Elles n'en ont que trop de celuy qui doit couler par là, mais les parties qui le contiennent ont de la peine à s'en décharger. La Nature leur a donné un mouvement periſtaltique, ou la vertu de ſe ſerrer de temps en temps pour chaſſer les excremens qui les embarraſſent, mais les fibres uſées ou relachées d'une vieille matrice n'ont pas la force de faire ces contractions. Si l'abondance du phlegme étoit auſſi neceſſaire à la viguecur de ces mouvemens que celle des eſprits,

esprits, les vieilles femmes s'en acquitteroient mieux que les jeunes. Mais cette humidité excessive qui accompagne la vieillesse ne sert qu'à relacher les fibres de la matrice à leur ôter la force de se ramasser, & à ralentir le ressort liquide & solide du mouvement peristaltique necessaire à l'expulsion des mois comme des autres excremens.

Toutes ces causes de suppression dont on vient de faire le dénombrement, se rencontrent ordinairement à l'âge de cinquante à cinquante-cinq ans, où les femmes cessent aussi d'ordinaire de se purger. Alors leur sang froid faute d'esprits, ne boult plus assez vigoureusement pour écumer par la matrice. L'excez du phlegme a presque éteint l'esprit, qui doit être la principale cause de son ébullition, & de la separation des impuretez qui sortent par les mois. L'abondance des sels coagulans, & de la tête-morte, l'embarrasse tellement, qu'il a peine à se remuer, & rend le sang si grossier, qu'il ne peut pas passer par les tuyaux destinez à son évacuation. Il auroit besoin d'être poussé par une vigoureuse contraction des fibres, mais elles sont relachées par une excessive humidité & l'esprit, le

ressort qui les doit faire joüer commence à leur manquer à l'âge de cinquante à cinquante-cinq ans.

Ceux qui sont entêtez du *Numero, Deus impare gaudet*, trouveront une cause de cette suppression dans le nombre impair des dixaines. Mais on doit renvoyer à l'Ecole de Pythagore l'erreur qui attribuë cette vertu imaginaire aux nombres. En effet quelle apparence que le même nombre impair, qui fait couler les mois aux femmes selon la pretention de ses partisans, les arrêtât aussi, & que la même cause physique qui soûleve les flots de la mer, les abaisse de même, *Summus arbiter Adriæ seu tollere seu ponere vult freta.* Il n'y a que les causes morales qui soient indifferentes ou libres pour produire des effets directement contraires l'un à l'autre. Cependant si l'on en croit ces Messieurs, le nombre impair excite l'évacuation menstruale à quatorze ans, & la fait cesser à cinquante.

Le terme de cette suppression n'est pas fixe non plus que celuy de l'évacuation: car comme on voit des femmes qui se purgent avant l'âge de quatorze ans, aussi s'en trouve-t'il beaucoup qui se purgent aprés la cinquantiéme année, parce qu'elles ont

encore dans leur corps les causes de cette évacuation ; sçavoir des esprits vigoureux qui purifient tous les mois leur sang par de bonnes fermentations, & une chaleur forte qui tient les conduits de la matrice assez ouverts pour cette évacuation. Ce sont de bons corps qui ne vieillissent presque jamais, ou qui du moins ont dans leur vieillesse même la vigueur de la jeunesse. Une forte constitution entretenuë par des exercices moderez, & par la sobrieté, qui non seulement ne charge pas le corps de trop d'alimens, mais qui de plus ne luy en donne que de bons, leur tient lieu de jeunesse. Il est des païs qui joüissent d'un printemps perpetuel, mais cet avantage n'est pas commun à beaucoup de peuples, ni la jeunesse perpetuelle à beaucoup de personnes. Les Poëtes qui étoient les Theologiens du Paganisme, en ont fait une Divinité, pour nous apprendre que cet attribut est tellement propre à Dieu, qu'il est incommunicable à la creature,

Tempus edax rerum tuque invidiosa vetustas
Omnia destruitis.

In viris prima senectutis præda memoria est.

On pourroit ajoûter à cette ſentence de l'Orateur Romain, *In fœminis verò menſtrua.* En effet la premiere perte que la vieil eſſe cauſe aux femmes, eſt celle de leurs ordinaires.

On n'eſt pas ſurpris de ce que les vieilles femmes ne ſe purgent pas, mais de ce qu'elles ne ſont pas incommodées de cette ſuppreſſion, qui cauſe aux jeunes femmes une infinité de maux. Il n'eſt pas vray pourtant que les femmes avancées en âge ne reçoivent aucune incommodité de la ceſſation de leurs regles. Mais il eſt bien certain qu'elles en ſouffrent beaucoup moins que les jeunes. Comme la vieilleſſe n'a pas beaucoup de ſang, elle a tres-peu de ſuperfluitez qui doivent étre jettées dehors tous les mois. Elle peut donc mieux que la jeuneſſe ſanguine, ſe paſſer de cette ſeignée que la Nature luy fait tous les mois pour remedier à ſa plenitude. De plus le ſang menſtrual des vieilles femmes fermentant avec moins d'impetuoſité, les échauffe moins, & ne met pas les vaiſſeaux dans leſquels il boult, en ſi grand danger de rupture. Les barriques où la piquette cuve, ne courent jamais tant de riſque de crever que celles où le vin pur fermente avec vio-

lence. Le ſang phlegmatique des vieilles eſt comme un vin affoibly par l'eau, & celuy des jeunes eſt ſemblable au vin pur & genereux, dont les fermentations ſont beaucoup plus fortes. De plus le vin vieux ne boult plus avec tant de violence que le nouveau. Le ſang des vieilles femmes eſt un vin vieux, & celuy des jeunes un vin nouveau. La retention des mois n'enferme dans le corps des vieilles femmes qu'une petite quantité de ſang impur, au lieu qu'elle arrête dans celuy des jeunes une grande abondance d'impuretez menſtruales, & un puiſſant levain qui fait lever toute la maſſe des humeurs pour les corrompre. Elle enferme le loup dans la bergerie pour devorer, dit un Ancien, toutes les brebis, c'eſt à dire, les bonnes humeurs.

On voit pourtant des jeunes femmes qui ne ſont jamais malades de cette ſuppreſſion. Il s'en trouve même quelques-unes qui ſe paſſent impunement toute leur vie de cette évacuation. Leur ſang parfaitement pur n'a pas beſoin de fermenter extraordinairement pour ſe décharger de ſes impuretez. C'eſt un vin qui étant dans ſa boite dés le commencement, ne doit pas boüillir beaucoup pour ſe purifier. Mais comme il y a tres-peu de

femmes dont le sang ait ce degré de pureté; aussi n'en voit-on guere qui ne soient fort incommodées du refus que la Nature leur a fait du benefice qu'elle accorde aux autres personnes de leur sexe. Les vieilles femmes même sont souvent malades par la cessation de leurs mois, quoy-qu'ils ne s'arrêtent qu'au temps marqué par la Nature. Leur sang ne peut pas quitter d'abord ces ébullitions menstruales, ausquelles il étoit auparavant accoûtumé : en sorte que boüillonnant de temps en temps, & trouvant fermée la porte par où il avoit accoûtumé de se décharger des impuretez qui luy causent ce desordre, il fait irruption tantôt sur une partie & tantôt sur l'autre,

Circum claustra fremens magno cum tormine ventris.

Le ventre, & sur tout la matrice, est bien la partie qui en souffre le plus, parce que c'est là que l'ébullition menstruale commence, & que le principal ferment qui l'excite reside ordinairement. Mais parce que cette fermentation violente se repand ensuite par toute la masse des humeurs, & dans tout le corps, il n'est point de partie qui n'en puisse étre incommodée, si quelque foiblesse accidentelle ou naturelle l'ex-

pose à la violence du torrent qui la bat, & qui l'inonde même souvent, ayant surmonté la foible resistance que la structure de la partie luy fait. Mais ce desordre n'arrive d'ordinaire que dans les premieres années de cette suppression. Le sang perd insensiblement la coûtume de ces ébullitions periodiques, ou pour mieux dire, la Nature hors de combat cesse de faire ces efforts impuissans pour la purification du sang. Les levains qui font cette fermentation sont usez ou épuisez, les esprits qui les devroient animer sont dans une foiblesse extréme. Enfin le calme qui succede à la tempête qu'ils faisoient lever dans le sang, est semblable à celuy qu'on remarque dans les malades qui sont prés de la mort. Bonace pire que l'orage, guerison plus funeste que le mal même!

Mais la suppression des mois dans la vieillesse, est-elle un mal sans remede? Et ne pourroit-on pas procurer aux vieilles femmes une guerison meilleure que celle qu'elles doivent à leur infirmité en leur rendant ce qu'elles ont perdu? Les mineraux, & les metaux se vivifient. La plus-part des vegetaux reprennent à chaque printemps une nouvelle jeunesse. Les Au-

teurs sacrez & prophanes parlent du rajeunissement de l'aigle. Enfin le serpent le plus vil de tous les animaux auroit-il plus d'avantage que l'homme, qui en est le Roy ? Il se renouvelle tous les ans en quittant sa vieille peau, & la nature humaine sera seule incapable de renouvellement ? Plempius fait bien mention d'un Marchand Anglois, à qui les cheveux, & les dens renâquirent dans la centiéme année de son âge. Et Sennert rapporte plusieurs exemples de personnes qui ont rajeuny par leur propre vigueur. Mais il ne s'en trouve point qui doivent au secours de l'Art ce retour de jeunesse. Le secret de Medée n'est que dans la fable. L'Art peut bien aider la Nature, & la guerir de ses petites foiblesses; mais il ne peut pas la ressusciter. Cette resurrection seroit une seconde creation, qui ne peut étre que l'ouvrage de la Divinité. L'esprit de ces vieillards qu'on a veus rajeunir, étoit pour ainsi dire, couvert de parties grossieres, mais il n'étoit pas encore mort. Il étoit comme le Soleil caché sous un nuage, ou couvert d'un éclipse. Cet astre peut revenir sans miracle de cette obscurité, mais s'il étoit une fois éteint, il ne pourroit étre rallumé par les forces

de

de la Nature. Ainſi l'eſprit vigoureüx qui fait la jeuneſſe peut bien ſe développer des parties embarraſſantes, dont il étoit preſque accablé. Mais il ne ſçauroit renaître naturellement dans un corps vieux, où l'on peut dire qu'il eſt mort. La vieilleſſe eſt l'Averne des Poëtes, d'où l'on ne remonte jamais. C'eſt la caverne du vieux Lyon, de laquelle aucun animal ne revient;

Veſtigia nulla retrorſum.

Quand l'hyver a glacé nos guerets
Le printemps vient reprendre ſa place;
Mais, helas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

Mais ſi la jeuneſſe conſiſte dans l'abondance & la vigueur des eſprits, ne pourroit-on pas en augmenter la quantité dans les vieillards qui en manquent, ou les tirer de l'embarras où le ſel fixe, & les parties terreſtres les tiennent? Pour donner à un vieux ſang l'eſprit qu'il a perdu, il ſemble qu'on n'auroit qu'à nourrir le vieillard qu'on voudroit rajeunir, d'alimens fort ſpiriteux, & à ranimer ſes humeurs par l'uſage frequent de quelques eſprits innocens. Il pourroit mortifier les ſels fixes qui tiennent ſes eſprits captifs en mettant dans ſon corps quantité de ſels volatiles, & délivrer les

principes actifs de l'oppreſſion où les parties terreſtres les mettent en n'uſant que de mets delicats qui n'ayent que peu ou point de tête-morte. Tout ce qu'on vient de dire eſt vray-ſemblable. Mais il en eſt du rajeuniſſement comme de la Pierre Philoſophale. On en conçoit la poſſibilité, mais perſonne ne la ſçait executer. Les eſprits des vieillards ſont éteints dans le phlegme. On n'a, dit-on, qu'à déſecher. Mais comment? On ne manque pas à la verité de remedes deſſiccatifs. Mais l'experience a fait voir qu'ils ſont tous courts pour épuiſer ce marets. Outre que quand vous l'auriez déſeché, vous ne tiendriez encore rien, ſi vous ne pouvez rallumer l'eſprit que l'excez du phlegme a éteint. Et c'eſt ce qu'on ne ſçauroit faire. Aprés qu'on a fait évaporer juſqu'à ſiccité l'eau dans laquelle on a éteint un flambeau, trouve-t'on la flamme qu'on y a éteinte? Quand on aura donc diſſipé l'exceſſive humidité d'un vieux ſang, on n'y trouve pas non plus l'eſprit que l'excez du phlegme a éteint. Au contraire, s'il en reſte quelque peu qui ne ſoit pas entierement amorty par le phlegme, il eſt à craindre qu'il le ſuivra dans ſon évaporation. Ainſi voit-on que l'eſprit des liqueurs qu'on

fait évaporer, prend l'essor aprés le phlegme. Mais ne pourroit-on pas mettre quelqu'autre esprit à sa place, puis-qu'on ne peut pas arrêter ou rajeunir celuy-là ? L'esprit de vin, ou quelqu'autre encore plus innocent, ne pourroit-il pas faire la fonction de l'esprit vital dont l'animal est animé ? L'esprit de vin ne peut qu'animer la vigne, & non pas l'animal. La grande difference qui se trouve entre l'esprit vegetal & l'esprit animal, ne permet pas à l'un d'étre le vicaire de l'autre. Il est vray que quand on a pris d'esprit de vin, on se sent plus vigoureux, & comme ranimé, parce qu'il met en plus grand mouvement l'esprit qui nous est naturel. D'où il paroît qu'un esprit étranger peut bien exciter celuy qui nous anime, mais il ne peut pas suppléer à son défaut. Mais si l'esprit vegetal ne peut pas étre le lieutenant de celuy auquel nous devons la vie, celuy qui fait vivre les autres animaux ayant plus de conformité avec le nôtre, ne pourroit-il pas tenir son lieu, & faire sa fonction en entrant dans nôtre corps ? Point du tout. Il est vray que l'esprit qui fait battre le cœur des animaux, est moins different de celuy qui nous anime que l'esprit des vegetaux. C'est

pourquoy la viande nous nourrit, & nous fortifie mieux que les herbes. Mais il s'en faut beaucoup qu'il ne ſoit tout-à-fait le même. Chaque eſpece de plante & d'animal a ſon eſprit particulier, auquel elle doit ſa détermination ; tellement que l'eſprit de l'une ne peut jamais étre celuy de l'autre, ni tenir ſa place. Et quand l'eſprit des animaux pourroit prendre la place, & faire la fonction de celuy par qui l'homme vit, on ſeroit encore aſſez en peine de le bien tirer des corps où il ſe trouve engagé. Les foibles levains que les viandes trouvent dans un vieillard, ſuffiroient-ils pour ce dégagement ? On auroit peine à le croire. Il faudroit donc ſeparer cet eſprit par artifice. Mais il eſt ſi ſubtil, qu'il échappe aux artiſtes les plus adroits, & les plus ſoigneus. On ne ſçauroit ni comment le garder, ni comment le donner, ſujet à ſe diſſiper au moindre air qu'on luy donne, & à s'envoler au moindre degré de chaleur. Ce qu'on montre ordinairement pour l'eſprit volatile de l'animal, n'eſt que le ſel volatile diſſout dans un phlegme aſſez délié ; & ce qu'on baille pour ſon eſprit fixe, eſt ſon ſel fixe fondu dans la même eau.

Puis-qu'il eſt impoſſible à l'animal de

rajeunir en recevant dans son sang un esprit qui repare la perte de celuy qui faisoit sa jeunesse, on doit conclurre qu'il n'est pas non plus possible de rendre aux vieilles femmes cette évacuation, qui est une compagne inseparable de la jeunesse. On a beau dire qu'on pourroit subtiliser le sang grossier des vieilles femmes pour le rendre plus coulant. La grossiereté de cette humeur n'est pas la seule cause qui l'empêche de couler tous les mois par la matrice. Il n'est pas moins inutile de dire qu'on peut mortifier par des puissans alkalis ce sel acide, qui coagulant le sang des vieilles, fait mille obstructions dans leur matrice. Encore un coup, ce n'est ni la seule, ni la principale cause de cette suppression. On avoüe même qu'on a le moyen de mortifier les sels fixes qui ont subjugué leurs esprits. L'usage des sels volatiles seroit un remede infaillible à ce mal, s'il n'y en avoit pas d'autre qui arrêtât le mois des vieilles femmes. Le mal incurable qui cause cette suppression, est l'extinction de l'esprit qui doit exciter la fermentation menstruale. Or on a veu cy-devant que rien ne pouvoit suppléer à son défaut, & que la perte en étoit par consequent irreparable. La captivité de

cet eſprit, & ſon embarras dans les parties terreſtres, ne ſont pas des maux incurables, parce qu'ils ſuppoſent toûjours la preſence de cet eſprit, qui eſt l'auteur de la jeuneſſe, & des operations qui diſtinguent cet âge des autres. Mais l'extinction, ou la diſſipation de cet eſprit, eſt un mal ſans remede, parce qu'on ne peut ni rappeller cet eſprit, ni en mettre un autre à ſa place. On peut mettre un captif en liberté, mais non pas reſſuſciter un mort. Il faut étre JESUS pour reſſuſciter le Lazare.

CHAPITRE VIII.

Pourquoy les Femmes ſe purgent tous les mois, raiſon de ce retour periodique.

LE nom de cete évacuation en marque le retour periodique; on luy donne le nom de mois, parce qu'elle revient ordinairement tous les mois. La conformité de ce periode avec celuy que la Lune obſerve, en parcourant le Zodiaque, avoit fait penſer aux Anciens que cet aſtre pouvoit étre la principale cauſe de cet accident. Mais

l'abus que le peuple fait de cette raiſon de la concomitance, devroit l'avoir renduë ſuſpecte aux Philoſophes. Quelques Harangeres de la place Maubert faiſant des regrets ſur la mort de la Reyne Mere, diſoient que l'Eclipſe qui arriva en même-temps, étoit entré par la fenêtre de ſa chambre, & l'avoit tuée dans ſon lit. Pourquoy ces bonnes femmes imputoient-elles la mort de cette grande Princeſſe à l'Eclipſe? Sans doute parce qu'il parût lorſqu'elle mourut. Ne voila pas la raiſon de la concomitance? Elle eſt aſſez bonne pour les eſprits foibles, qui n'ayant pas aſſez de penetration pour parvenir à la connoiſſance des cauſes cachées, en attribuent ſouvent les effets à celles qui leur ſont connuës, quoy-qu'elles n'y ayent aucune part. Mais cette naïveté n'eſt pas ſupportable en ces perſonnes qui font profeſſion de connoître les veritables cauſes des Phœnomenes qu'on remarque dans la Nature. Cependant la principale raiſon qu'ils ont d'attribuer les regles des femmes au retour de la Lune, eſt à peu-prés de cette force. Mais pour leur rendre juſtice, il faut avoüer qu'ils appuyent leur hypotheſe ſur d'autres fondemens qui ne paroiſſent pas plus for-

mes. Ils ont peut-étre fenty la foibleffe de la premiere raifon, puis-qu'ils en appellent d'autres à fon fecours. On va voir fi elles font plus folides. L'empire qu'a la Lune fur les corps humides, eft leur plus fort retranchement. Il eft fenfible, dit-on, dans le flux & reflux de la mer, & dans le changement que les differens états de la Lune caufent aux huitres, & aux moëles des os. La feve même en qualité de corps humide, eft fort fujette à la domination de cet aftre, puis-qu'elle eft déterminée à fe repandre en feüilles, ou en fruits, par le phafe où la Lune fe trouve lorfque l'arbre eft mondé. Mais les obfervations fur lefquelles l'opinion commune eft fondée font combatuës, & détruites par d'autres obfervations plus exactes. Ce font des faits fur lefquels chacun peut aifement s'éclaircir. Tout le monde peut obferver fi les huitres font plus groffes, & fi les os font plus pleins de moële, quand la Lune eft pleine. Je n'ay pas grande foy pour cette raifon d'analogie; la Lune eft pleine, donc les huitres, & les os le font. Si l'empire de la Lune fur les corps humides n'a pas d'autres fondemens que ceux qu'on vient d'examiner, qui eft ce qui luy voudroit attribuer les ordinaires des

femmes sur un principe si douteux ? Mais si cette planete domine sur la mer du grand monde, pourquoy n'aura-t'elle pas le même pouvoir sur celle du petit ? Il y a bien des choses à dire à ce raisonnement. Premierement on a déja declaré le peu de cas qu'on faisoit de ces raisons d'analogie, ou de rapport. En second lieu, si la Lune a quelque pouvoir sur les eaux de la mer, elle ne le doit pas à leur humidité. Sur ce titre elle pourroit étendre son empire sur toutes les eaux. Celles des ruisseaux, des rivieres, des fontaines, des lacs, &c. sont-elles moins humides que celles de l'Ocean ? D'où vient donc que celles-là ne sont pas sujettes à la Lune, aussi bien que celles-cy ? 3. De plus, si la vertu qu'a la Lune de faire boüillir le sang des femmes une fois le mois, dependoit de son humidité, celuy des hommes ne devroit pas étre exempt de cette ébullition menstruale. Il est moins humide à la verité que celuy des femmes. Mais le plus & le moins ne pourroient tout au plus que mettre quelque difference dans cette fermentation periodique. Tout ce qu'on en pourroit conclurre, seroit que le sang des hommes devroit moins boüillir que celuy des femmes de trente en trente

jours. Mais ne ſe trouve-t'il pas beaucoup d'hommes ſans comparaiſon plus humides que les femmes ? Si l'on compare une femme du Midy avec un homme du Septentrion, ou une femme qui vit dans la Zone torride avec un homme qui ait paſſé toute ſa vie dans la Zone glaciale, croit-on de bonne foy que le ſexe maſculin ait moins d'humidité dans ce cas que le feminin ? Mais ſans comparer climat à climat, ne trouve-t'on pas dans un même païs des femmes qui ont moins de phlegme que les hommes du même lieu ? Les exemples en ſont frequens. Julie & Fauſtine avoient ſans doute plus de feu que Caton & Seneque. Il faloit donc que la Lune fit plus d'effet ſur le ſang de ces hommes que ſur celuy de ces femmes, ou la raiſon qu'on prend de l'humidité ſera vaine. Cependant les Partiſans de cette hypotheſe ne ſe ſont jamais aviſez d'aſſujettir le ſexe maſculin à l'empire de la Lune, & l'homme n'eſt pas ſujet à cette évacuation qui revient regulierement tous les mois aux femmes. Enfin ſi la même raiſon qui met la mer du grand monde ſous la domination de la Lune, y met auſſi celle du petit, d'où vient qu'il n'y a que la moins conſiderable partie de

cette mer qui en ressente l'influence ? Pourquoy le sang de l'homme n'en sera-t'il pas émeu ? Je veux que celuy de la femme soit comme l'Ocean dont les marées sont plus grandes, il faudroit du moins que le sang de l'homme fût comme la mer Mediterranée, où ces agitations sont à la verité moins violentes, mais fort sensibles pourtant. Il est au contraire comme la mer Morte, à laquelle la Lune ne donne aucun mouvement. J'avoüe qu'il ne faut pas trop presser les comparaisons, & qu'elles cessent d'étre justes dés qu'elles sortent du rapport, ou de l'égard qui en est le fondement. Mais à s'en tenir dans les justes bornes de l'analogie, il faudroit que le sang de l'homme boüillit extraordinairement à chaque retour de Lune, aussi bien que celuy de la femme. Et quand les jours de la purgation sont passez, la Lune n'a-t'elle pas le même ascendant sur les humeurs de la femme le reste du mois ? Mais si cela est, d'où vient qu'elles n'en sont pas émeuës jusqu'au retour de la prochaine Lune ? Cet astre meut tous les jours la mer du grand monde, pourquoy n'agite-t'elle celle du petit qu'une fois le mois ? Quelle est la cause de cette difference ? Et comme les ma-

rées font plus grandes dans les Equinoxes ; & dans les Quadratures, ou dans la pleine Lune, les émotions menftruales ne devroient-elles pas recevoir un accroiffement confiderable de ces circonftances de temps, où la Lune agit avec plus de vigueur qu'auparavant ? Mais perfonne ne s'eft avifé d'obferver ces differences. On les a remarquées dans le grand monde, & l'on ne s'en feroit pas aperceu dans le petit, à la contemplation duquel on avoit fans comparaifon plus d'intereft, & dont les phœnomenes fe font fentir aux obfervateurs malgré eux, parce qu'ils fe paffent dans leur corps même. En effet ces differens états de la Lune devroient mettre une grande difference entre les effets qu'on luy fait produire fur le fang des femmes. N'eft-il pas bien vray-femblable que la Lune doit agir moins fortement dans fes conjonctions, où fa vertu eft toute engloutie par la proximité du Soleil ? Et cependant on fuppofe que fes influences font alors plus vigoureufes, puis-qu'on pretend qu'elles donnent les purgations aux vieilles femmes, dont le fang a moins de difpofition à ces ébulitions, puis-qu'il eft plus froid, plus pefant & plus groffier. Il eft pourtant meu

par la vieille Lune, c'est à dire, par ses plus foibles influences, selon l'axiome de l'Ecole,

Luna vetus vetulas, juvenes nova Luna repurgat.

On eût dit que quand il n'y avoit point de Lune, il ne devoit pas y avoir d'évacuation menstruale, puis-qu'en excluant la cause, on excluoit necessairement l'effet; ou du moins que celle qui demandoit une cause moins puissante, arriveroit alors. Mais on est tout surpris de voir que les personnes les plus difficiles à se purger, se purgent lorsque la cause de leurs purgations est dans une grande foiblesse. Ces Messieurs nous prêtent leurs propres armes pour les battre. Car ils supposent eux-méme contre la raison & l'experience, que les vieilles femmes ont ce benefice dans la vieille Lune. Et nous tirons avantage de leur supposition. Ce systeme est mal concerté. S'ils avoient bien suivy leur hypothese, ils devoient dire au contraire,

Luna vetus juvenes, vetulas nova Luna repurgat.

En effet les foibles influences de la vieille Lune suffisoient pour faire fermenter le sang des jeunes femmes, qui a déja beau-

coup de diſpoſition à la fermentation par l'abondance de ſes eſprits. Et celuy des vieilles femmes n'ayant qu'un foible levain pour cette ébullition, avoit beſoin de tout le ſecours que luy pouvoient donner les plus vigoureuſes influences de la Lune. Mais la verité eſt, qu'on ſuppoſoit faux, & qu'on concluoit mal en purgeant les vieilles femmes ſous la vieille Lune, & les jeunes ſous la nouvelle. Il eſt des jeunes femmes qui ſont reglées ſous la vieille Lune, & des vieilles qui ſe purgent ſous la nouvelle. Mais aprés avoir poſé ce faux principe, il en faloit du moins conclurre que les influences de la Lune n'avoient pas beaucoup de part à ce benefice, puis-qu'il gardoit ſi peu la proportion qui devroit étre entre cette cauſe & un tel effet. Mais le préjugé de l'analogie impoſoit à la raiſon. La Lune étoit vieille, elle devoit donc purger les vieilles femmes. Et le rapport qu'on trouvoit entre la Lune nouvelle & une jeune femme, luy donnoit une vertu particuliere ſur ſes humeurs. On ſe contentoit de peu, quand on ſe payoit de ces raiſons. Mais qu'y faire, il faloit bien les prendre pour argent contant, puis-qu'on n'en donnoit point d'autres.

On consentira, dit-on, qu'on nous ôte ces méchantes raisons, pourveu qu'on nous en donne de plus solides. Quelle peut donc étre la cause de ce retour periodique des mois, si ce n'est la Lune qui garde à peuprés le même periode? Il faut satisfaire à cette question avec toute la netteté que l'obscurité de la matiere le pourra permettre.

Les femmes se purgent de trente en trente jours, parce qu'il faut ordinairement cet espace de temps à la masse du sang pour se charger de la quantité d'impuretez necessaire pour exciter la grande ébullition qui precede cette évacuation. C'est comme un accez de fievre qui revient tous les mois. Quand les levains de nôtre corps sont tellement gâtez, que presque tous les alimens qui y entrent, se corrompent, & ne servent qu'à fournir à la masse du sang une grande quantité de ces impuretez qui luy causent ces violentes ébullitions, elles reviennent fort souvent. On a l'accez tous les jours, si dans quelques heures par la corruption des alimens qu'on prend, il peut s'amasser dans nos humeurs assez de corps étrangers pour y faire lever cette tempête. Par cette explication de la fievre quo-

tidienne, ou double tierce, on comprend assez que selon qu'il faudra plus ou moins de temps pour faire cet amas, on aura la fievre double, ou simple tierce, la double, ou la simple quarte. Mais les levains que la Nature a mis dans le corps des femmes étant sans comparaison meilleurs que ceux des febricitains, les alimens qui en sont dissouts fournissent un chyle beaucoup moins mauvais, & plus propre à se convertir en sang, n'y ayant par maniere de dire, qu'un trentiéme de ces impuretez, qui ne pouvant bien s'ajuster avec le sang, font une espece de combat à sa rencontre, aussi faut il ordinairement trente jours pour amasser cette quantité qui suffit à l'ébullition menstruale. La difference des levains, du temperament, de la maniere de vivre, des alimens, & de plusieurs autres circonstances, qu'on ne veut pas parcourir, de peur d'étre long, mettant une grande varieté dans les coctions des alimens; & pouvant hâter ou retarder cet amas suffisant de levain, peut aussi avancer ou reculer les regles des femmes. Mais comme les jeunes femmes, qui digerent sans doute mieux que les vieilles, & qui ne devroient pas par consequent amasser si tôt ces cru-

ditez

ditez fermentatives, ne laiſſent pas pourtant de ſe purger plus ſouvent qu'elles, il faut conclurre que quand les eſprits ſont plus vigoureux pour faire la ſeparation de ces corps éterogenes, les femmes les vuident plûtôt & plus ſouvent. Il eſt vray que quand les vieilles ſont prêtes à perdre ce benefice, elles l'ont ſouvent exceſſif, comme une chandele prête à s'éteindre, jette de plus grands éclats. Mais cela vient de ce que les canaux d'une vieille matrice ſe trouvant affaiſſez, ne laiſſent jamais bien ſortir toutes les impuretez qui devroient ſe vuider tous les mois; en ſorte qu'il ſe forme inſenſiblement un amas, qui s'échauffant, & devenant acre par un ſejour exceſſif, irrite beaucoup les vaiſſeaux de la matrice, & cauſe une grande perte de ſang, quoy-que la fermentation menſtruale ſoit plus foible dans les corps vieux que dans les jeunes.



CHAPITRE IX.

Pourquoy les Femmes ieunes sont quelque-fois dereglées.

MAIS si quelque cause affoiblit les esprits dans le corps des jeunes femmes, si elle épaissit ou coagule le sang, ou bouche les canaux de la matrice par où il dévoit jetter ses impuretez, elle arrêtera l'évacuation des mois. Un effet est suspendu ou parce que la cause manque, ou parce qu'elle est foible, ou parce qu'ellé est empêchée d'agir. L'esprit qui doit exciter la fermentation menstruale est tantôt en trop petite quantité, tantôt dans une grande foiblesse, & quelque-fois dans un embarras qui l'empêche d'agir. On remarque ordinairement ces trois états dans la plus-part des liqueurs qui se boivent, & sur tout dans le vin. Il s'en trouve qui ne rend que tres-peu d'esprit, d'autre qui en donne assez, mais l'esprit qui s'en tire n'a guere plus de force que le vin genereux:

& d'autre enfin qui fournit un esprit fort vigoureux, qui n'en sort que par un grand feu, & aprés une longue digestion ou distillation, parce que les principes passifs qui le tiennent en captivité, ne lachent pas aisement prise. Si l'on distilloit le sang des femmes qui ont perdu leurs mois, on y observeroit les mêmes differences. L'un ne rendroit que peu d'esprits, l'autre n'en donneroit que de foible, & le dernier ne le laisseroit aller qu'avec peine embarrassé des sels fixes, ou des parties terrestres qui luy servent d'entraves. La disette d'esprits est accidentelle ou naturelle. Il y a des femmes qui manquent d'esprits, parce que la Nature n'en a guere mis dans le premier sang qu'elle fit rouler dans leur corps. Et comme ce premier a été le levain de celuy qui s'est formé dans la suite, il est impossible que ce dernier ne tienne beaucoup de celuy qui luy a servy de ferment. Mais il y a d'autres femmes dont le sang étoit naturellement vigoureux & plein d'esprits, qui ne laissent pas de tomber par accident dans cette disette. Les exercices violens, les continuelles occupations, les longues veilles, les passions fortes, mettent cette matiere subtile dans un si grand mouve-

ment, qu'elle s'envoleroit hors du corps quand elle ne feroit pas consumée à force de couler dans les organes du mouvement, ou du sentiment. Cette disposition ne laissant pas dans la masse des humeurs une assez grande quantité d'esprits pour produire la fermentation menstruale, & pour chasser hors du sang les corps étrangers qui l'embarrassent, il faut que les femmes cessent de se purger.

Mais quand leur sang auroit une assez grande quantité d'esprits pour fermenter vigoureusement tous les mois, cette fermentation ne se fairoit pas encore bien, si les esprits sont embarrassez dans les parties grossieres & terrestres, dans lesquelles ils perdent tout leur mouvement. Et comment donneroient-ils à la masse du sang le mouvement qu'ils n'ont pas eux-même? Ce sont des coureurs ausquels l'on a mis des entraves, des ouvriers qui ne peuvent remuer ni piez ni mains; en un mot des mobiles sans mouvement. Il n'y a pourtant que le premier Moteur qui meuve sans se mouvoir. Les esprits ne font fermenter le sang qu'en communicant leur mouvement à toutes ses parties. Mais ils sont bien en peine de leur en faire part,

quand ils l'ont eux-même perdu dans l'embarras des parties grossieres qui s'amassent dans le sang par l'abus des alimens qui en sont pleins, ou qui gagnent le dessus aux esprits par une chaleur excessive, qui dissipant les parties les plus subtiles du sang, ne luy laisse que les plus grossieres, qui s'y trouvent quelque-fois en si grande quantité naturellement, qu'elles n'ont pas besoin du secours des causes precedentes pour produire le mauvais effet qu'on leur attribuë icy. De là vient que les personnes melancholiques sont fort sujettes à la suppression des mois. Les femmes Hectiques, Cachectiques, Hydropiques, Scorbutiques n'en ont pas non plus ordinairement. Une fievre lente consumant les parties déliées du sang, ne luy laisse que les plus pesantes pour servir d'entraves aux esprits auteurs de toutes les bonnes fermentations. Cette mauvaise disposition que les Medecins nomment Cakexie, n'est autre chose qu'une abondance de mauvaises humeurs qui pechent plus en grossiereté qu'en aucune autre qualité. Et le sang des hydropiques & scorbotiques, est ordinairement si grossier, qu'il a peine à couler. C'est plûtôt la lie, le marc, ou le limon du sang.

que le sang même. En sorte que sa seule grossiereté l'empêcheroit de couler par les canaux particuliers à la matrice, quand les sels fixes dont il est plein n'empêcheroient pas la fermentation menstruale, en ôtant le mouvement aux esprits qui la doivent produire.

Quand le sel fixe a gagné le dessus à l'esprit du vin, on n'y remarque plus cette fermentation qui tend à sa purification; aussi quand les esprits du sang sont subjuguez par le sel, ils ne peuvent plus exciter dans celuy des femmes cette ébullition qui le devroit épurer tous les mois. Il est comme un vinaigre qui ne boult plus. L'esprit qui y reste est tellement fixé, qu'il est incapable de faire le moindre effort pour ébranler la masse des humeurs. Il n'est pas à la verité tout-à-fait mort, puisque la Chymie artificielle & naturelle le tirent quelque-fois de cette captivité, mais il est comme un homme qui est en pamoison, ou comme celuy qu'on a si étroitement lié, qu'il ne peut remuer ni pié ni pate. C'est l'état où se trouvent les esprits des femmes fort valetudinaires, qui languissent dans la pulmonie, ou quelqu'autre ulcere interne. Quel moyen que leurs esprits demi morts

puissent donner au sang la fermentation menstruale, qui demande toute leur vigueur ? Et quelle apparence qu'un sang gluant & coagulé puisse couler de luy même dans les tuyaux de la matrice, où il auroit assez de peine à passer avec le secours des esprits, s'il pouvoit étre à même-temps épais & spiriteux ? Si les sels fixes qui empêchent la fermentation du sang sont alkalis, il s'en fait un marc sans grumaux ; mais s'ils sont acides, ils rendent le sang non seulement épais, mais encore grumelé. Et les caillaux qui s'y forment sont autant de bouchons qui ferment les canaux par où le sang doit couler tous les mois aux femmes. L'acide fixe est aussi la cause la plus ordinaire de la suppression des regles.

Si une femme qui se purge use trop de choses aigres, ses regles ne manquent jamais de s'arréter. L'acide excessif coagule le sang comme le lait, & y produit des grumaux, qui s'arrêtans dans les canaux de la matrice, en bouchent tellement la cavité, que les impuretez menstruales n'y peuvent plus passer. Mais quand il laisseroit les tuyaux tout-à-fait ouverts, les mois n'y couleroient pas encore ; premierement parce que l'acide trop fort appesantit telle-

ment les esprits, qu'ils ne peuvent plus continuer la fermentation menstruale qu'ils avoient commencée, ni chasser du sang ses impuretez. En deuxiéme lieu, le sang devient si épais, qu'il ne trouve plus dans la matrice d'issuë assez large pour sortir. Ces mauvais effets de l'acide exalté font toucher au doigt la raison pour laquelle il est si mauvais aux femmes, qui se purgent actuellement, de boire à la glace. L'acide nitreux qui abonde dans la boisson glacée ne manque jamais de coaguler le sang, d'empêcher la separation de ses impuretez, & d'en suspendre l'évacuation en serrant & bouchant les canaux de la matrice. En effet on ne sçauroit mêler avec le sang l'esprit de nitre sans le cailler dans un instant, & même sans luy donner une consistance solide. Si les Anatomistes en syringuent quelque-fois dans les vaisseaux, le sang qui y couloit auparavant s'arrête incontinent, & fait comme un arbrisseau de coral rouge, dont les gros vaisseaux font le tronc, & leurs productions les branches. Aprés cette observation on ne doit pas demander pourquoy le froid est si nuisible aux femmes qui souffrent l'évacuation particuliere à leur sexe, puisque la cause de cette sen-

sation

ſation conſiſte dans un eſprit acide, qui fait dans le ſang les funeſtes effets dont on vient de parler. Mais un froid qui ſaiſit ſubitement un corps échauffé, les produit encore mieux. Pour cailler promptement le lait, on n'y met l'aigre qu'aprés l'avoir un peu échauffé, afin que ce corps coagulant penetre mieux la liqueur dont les pores ſont plus ouverts par la chaleur. Auſſi quand le ſang d'une femme qui ſe purge eſt échauffé, il ſe coagule plûtôt. Il boult déja par la fermentation menſtruale. Mais ſi quelque exercice violent en augmente la chaleur & l'ouverture de ſes pores, la penetration du froid, ou du ſel coagulant, en eſt encore plus facile. De là vient qu'un verre d'eau frêche ne manque jamais d'arrêter les mois à une femme qui s'eſt échauffée à courir. Le froid qui entre par le bas eſt encore plus à craindre, parce qu'il va coaguler le ſang dans le lieu même où l'évacuation ſe fait; & qui pis eſt, quand il eſt déja extravaſé, & dans une diſpoſition prochaine à ſa corruption. De là vient que le froid des piés même fait grand mal aux perſonnes qui ſont dans l'état dont il s'agit icy. Ces parties ſont déja fort nerveuſes, & par conſequent tres-ſenſibles, mais elles

ont de plus une étroite communion de nerfs avec la matrice, qui pour cette raison en sent d'abord les incommoditez. Le froid qui luy vient de là, coagule son sang, serre & bouche ses tuyaux, & supprime enfin l'évacuation qu'elle avoit tous les mois. Mais comment produit-il ces effets? En fortifiant l'acide qu'il trouve dans les humeurs. Comment est-ce que le froid exalte cet acide? En se joignant à luy par conformité de Nature; car le froid n'est autre chose qu'un sel, ou un esprit acide.

Toutes les choses froides contiennent donc quelque acide capable d'épaissir le sang, & de suspendre l'évacuation qui s'en doit faire tous les mois par la matrice. Mais le lait qui a une grande disposition à s'aigrir, est encore plus propre à produire cet effet. On en doit aussi deffendre l'usage aux femmes pendant qu'elles ont ce benefice, sous peine d'étre exposées à toutes les incommoditez que leur cause la suppression de leurs ordinaires. L'acide qui s'exalte dans cette douce liqueur se mêlant avec le sang, & parvenant avec luy jusqu'à la matrice, y produiroit luy seul tous les effets ordinaires à ce principe, quand il n'y trouveroit pas un autre acide auquel il se joint

pour une plus grande efficace.

Si l'acide exalté est la cause la plus ordinaire qui supprime les mois, tout ce qui peut en procurer l'exaltation doit contribuer à cette suppression. L'humeur craintive suppose un sang acide comme celuy des melancholiques, qui pour cette raison sont ordinairement timides : aussi est-elle plus sujette à cet accident que les autres temperamens. La crainte excessive a quelque-fois causé une si grande coagulation au sang, que les caillaux s'arrêtant dans les ventricules du cœur, ont arrêté tout court la circulation & la vie. Pendant cette passion la rate se serrant, exprime dans la masse du sang un suc aigre, qui est la cause de cette coagulation, dont les grumaux s'embarrassent dans les tuyaux matricaux qui en sont bouchez.

L'amour excessif fait le même effet, parce qu'il est inseparable de la crainte. *Res est solliciti plena timoris amor.* Il fait de plus une si grande dissipation d'esprits par les mouvemens continuels du corps, & de l'ame, que l'acide, qu'on peut nommer leur antagoniste, ne manque jamais de prendre le dessus. Enfin le vin devient aigre à force de boüillir, parce que son

esprit se perd par son agitation trop grande ; & le sang des amoureux boüillant continuellement, ne deviendra-t'il pas acide ? On ne voit aussi guere de filles tourmentées par cette passion, qui ne soient mal reglées. Les Anciens ont reconnu la part qu'elle avoit à cette suppression, quand ils ont nommé la fievre qui la suit ordinairement, *Febris amatoria*, Πύρετος ἐρότικος, Une fievre d'amour.

Cette violente passion est encore accompagnée le plus souvent de tristesse qui contribuë aussi beaucoup à l'exaltation de l'acide, ou qui le suppose dans l'excez, puisque les personnes dans lesquelles il abonde, comme les melancholiques, ont un penchant naturel à la tristesse. Cette sombre passion ne manque guere aussi de déregler les ordinaires des femmes. Elle est comme une extinction de l'esprit qui tenoit en bride l'acide. Car ces deux principes sont tellement opposez, qu'il est impossible qu'ils regnent tous deux à la fois dans nos humeurs. Mais lorsque l'un a du dessous, l'autre prend d'abord le dessus. Ils sont comme les deux bassins d'une balance, dont l'un ne sçauroit s'élever sans que l'autre s'abaisse. Le vin s'aigrit dés qu'il a per-

du l'eſprit. Que l'acide tienne le haut bout dans la triſteſſe, on n'en peut pas douter, quand on ſçait que le ſuc aigre de la melancholie en eſt la cauſe. L'excez de cette paſſion cauſant la ſuppreſſion des regles, prouve donc clairement que l'acide en eſt la plus ordinaire cauſe.

La même verité ſe peut confirmer par les effets qui ſuivent la ſuppreſſion. Les perſonnes qui en ſont incommodées pâliſſent, parce que le ſang qui donne la couleur vermeille au viſage, la perduë luy-même. Cet éclat de pourpre dépend de la rarefaction du ſang que l'acide exceſſif coagule ou condenſe. Verſez de l'eſprit de nitre, ou de vitriol ſur le plus beau ſang du monde, il perdra d'abord ſa rougeur. Ajoûtez-y l'eſprit de ſel ammoniac, qui le rarefie en mortifiant ces acides, vous luy rendrez ſa premiere couleur. Mais le ſang épaiſſi par les acides, devroit plûtôt donner au viſage ſa lividité que la pâleur. Il le fairoit auſſi, s'il y étoit en aſſez grande quantité. Mais ſa lenteur qui l'arrête preſque tout en dedans, ne luy permet pas de ſe repandre vers les extremitez.

Sa peſanteur cauſe une autre incommodité aux filles qui ont les pâles couleurs,

Elles se plaignent d'une grande lassitude qui dépend de cette lenteur du sang. Car elle est cause qu'il ne se repand pas en assez grande quantité dans les muscles exterieurs pour les faire joüer par l'explosion qu'il y souffre à la rencontre de l'esprit animal, qui ne s'y trouve pas non plus en suffisante quantité, parce qu'un sang acide n'en donne que tres-peu, comme le vinaigre ne rend que peu ou point d'esprit, & avec une peine extréme. Quand même il y auroit assez de sang & d'esprit dans les muscles pour faire cette explosion, l'acidité du sang l'empêcheroit encore, puisque pour empêcher celle de la poudre à canon, & celle de la poudre fulminante, on n'a qu'à y mettre une quantité considerable de vitriol, ou de quelqu'autre sel fort acide.

Ce défaut d'explosion dans le muscle du cœur en déregle aussi le mouvement. Il semble pourtant qu'il ne devroit luy causer qu'une langueur, ou une diminution de mouvement. Mais la palpitation du cœur n'en est quelque-fois que le tremblement qu'on voit d'ordinaire arriver aux parties foibles, sur tout quand elles sont chargées de quelque fardeau qu'elles ne peuvent pas bien porter ou secoüer. C'est

le cas où se trouve le cœur des femmes malades par la suppression des mois. Il est embarrassé d'un sang pesant, épais & quelque-fois caillé, qu'il ne chasse qu'à peine de ses ventricules. Et l'acide excessif qui appesantit le fardeau, en causant cette coagulation au sang, diminuë d'un autre côté les forces necessaires pour le secoüer, en empêchant l'explosion du suc nerveux, & du suc arteriel, qui se doit faire pour cet effet dans les fibres du cœur.

Le même acide qui cause la palpitation au cœur en condensant le sang dans ses cavitez, doit à plus forte raison donner la courte haleine aux filles qui ne se purgent pas. Appesanty, ralenty par ce sel coagulant, il a bien plus de peine à se tirer du labirinte que ses vaisseaux forment dans le poumon, qu'à sortir des ventricules du cœur, qui n'opposent à sa sortie presque aucun obstacle. Le sang s'arrêtant dans le principal organe de la respiration, le doit rendre fort pesant, quand sa plenitude excessive luy permettroit de se bien serrer, pour chasser par ses tuyaux cartilagineux, qu'on nomme bronches, l'air déja trop échauffé, & par la veine pulmonaire, le sang qui l'accable en y croupissant. Il a

bien encore plus de peine à se mouvoir quand quelque cause détourne ailleurs l'esprit, le seul ressort qui le meut. Cette diversion arrive dans les exercices violens, pendant lesquels les esprits sont déterminez à couler dans les muscles exterieurs; en sorte que quand il ne s'en feroit aucune dissipation, il n'en resteroit pas assez en dedans pour entretenir le mouvement des visceres qui se trouvent chargez d'un sang pesant & grossier, qu'ils ne font rouler qu'avec beaucoup de peine. Quand on marche, les esprits qui pendant le repos avoient coulé dans le cœur & le poumon, vont en foule dans les muscles des jambes & des cuisses : & comme pour monter il faut faire un plus grand effort, qui consume une plus grande quantité d'esprits, aussi les filles qui ont les pâles couleurs, ne peuvent pas marcher long-temps sans se mettre hors d'haleine; mais elles sont encore plus ésoufflées quand elles montent, que quand elles vont dans un chemin uny. Elles ont peu d'esprits, & elles auroient besoin d'une grande quantité pour donner aux visceres la force de faire rouler un sang épaissi par l'acide trop exalté.

L'abondance des urines que ces malades rendent,

rendent, eſt encore une preuve de l'exaltation de ce ſel, qui fait ſur le ſang le même effet que ſur le lait. Verſez un acide, le jus de citron ou le vinaigre ſur cette douce liqueur, vous la verrez bien-tôt épaiſſir par la coagulation qui ſera bien-tôt ſuivie de la precipitation, ou de la ſeparation du petit lait. La même choſe arrive au ſang quand les ſels acides y dominent. Il devient d'abord épais, & rend bien-tôt aprés ſes ſeroſitez, qui répondent parfaitement bien au petit lait, & qui fourniſſent la matiere des urines. Ce que cette évacuation gagne, une autre le perd. Les ſelles diminuent à proportion que la quantité des urines croît. Le même ſel acide qui fait la precipitation des ſeroſitez, coagulant & durciſſant les gros excremens dans les boyaux où il coule avec le ſuc du pancreas, cauſe à ces filles une grande conſtipation. Il mortifie même les alkalis de la bile, qui faiſoient auparavant un clyſtere naturel, non ſeulement en obligeant par leur irritation les boyaux à ſe ſerrer pour ſe décharger de ces ſuperfluitez; mais encore en détrempant celles que leur dureté arrêtoit dans le ventre. Mais la bile coagulée elle-même par l'excez des acides, n'a garde de

deſtruire la coagulation qu'ils ont cauſée aux autres excremens.

Cette coagulation eſt ordinairement precedée de quelque violente fermentation, de laquelle partent quantité de vapeurs qui tiennent fort du principe qui les excite. Voila la matiere des rapports aigres que les filles pâles ont. Les eſprits, ou les ſels acides font boüillir de temps en temps dans l'eſtomach, dans les boyaux, & dans les hypochondres toutes les humeurs qu'ils y rencontrent. Le pot boult quelque-fois ſi fort, qu'il en verſe. Ces malades ſont auſſi fort ſujettes à vomir; & ce qu'elles jettent par la bouche eſt aigre, parce que la fermentation qui fait monter cette humeur juſqu'à la bouche, eſt cauſée par des eſprits de même ſaveur. De cette violente ébullition s'élevent quantité de vents, qui courant ça & là dans les entrailles, y font d'ordinaire un grand bruit. Et s'ils ne trouvent pas d'iſſuë, ils cauſent infailliblement au ventre une grande tenſion augmentée encore par la rarefaction que toutes les humeurs reçoivent de leur ébullition.

Quand tout cet orage eſt paſſé, la preſence des acides qui l'ont excité, ſe fait encore appercevoir par la dépravation du

goût. Lorſque ce ſel eſt dans les juſtes bornes de la mediocrité, il n'excite qu'un appetit naturel & raiſonnable; mais quand il eſt gâté luy même ou par l'excez, ou par le mêlange de quelque corps étranger qui l'altere, il donne un appetit déreglé. Ses piqueures impriment à l'eſtomach des mouvemens extraordinaires qui donnent à l'ame des deſirs ridicules pour des choſes plus capables de détruire le corps que de le nourrir. Tous ces effets ſurprenans étant cauſez ordinairement par l'acide, on a ſujet de croire qu'il regne dans les filles qui ne ſe purgent pas, puis-qu'elles les ſentent preſque tous pendant cette ſuppreſſion.

Les remedes qui la gueriſſent fourniſſent une nouvelle preuve à cette opinion. L'acier eſt le plus commun, & le meilleur. C'eſt un puiſſant alkali, qui abſorbant les acides, ou qui les mortifiant, diſſout les coagulations, & ouvre les obſtructions qu'ils avoient cauſées. Les ſels des épices auſquels on attribuë la même vertu, ſont encore d'une nature alkalie. Verſez ſur eux & ſur l'acier quelque liqueur acide, & vous les verrez d'abord fermenter, d'où l'on conclud qu'ils doivent étre d'une nature contraire à l'acide, & que la maxime,

Contraria, contrariis curantur, a plûtôt lieu que, *Similia ſimilibus*, dans la gueriſon qu'ils procurent aux filles pâles par la ſuppreſſion de leurs mois.

Il eſt vray que ce mal n'eſt pas toûjours cauſé par les acides qui bouchent les canaux de la matrice avec les grumaux qu'ils font dans le ſang. Si ces tuyaux que la Nature a particulierement deſtinez à mener dans la cavité de la matrice les impuretez menſtruales, manquent, comme il eſt quelque-fois arrivé, quel moyen que les femmes ſe purgent? Les eaux d'une fontaine coulent-elles, ſi elles n'ont une iſſuë? Si le canal n'eſt que bouché, on peut l'ouvrir, & donner cours aux eaux qui y ſont arrêtées. On fait la même choſe quand on débouche les canaux de la matrice, en enfonſant les obſtructions, qui comme autant de digues, empêchoient le ſang menſtrual de couler. Si les tuyaux manquent, on en peut bien faire à une fontaine, mais non pas à une femme. Voila pourquoy la ſuppreſſion qui depend de ce défaut, eſt entierement ſans remede, auſſi bien que celle qu'une cicatrice cauſe en bouchant l'orifice externe des tuyaux, qui verſent le ſang dans la cavité de la matrice: ſuppreſ-

ſion qui ſuit ſouvent un ulcere, une bleſſure, ou quelque enfantement difficile, qui font à la matrice une brêche qui ne peut étre fermée que par un cicatrice.

Quand la matrice aura tous ſes tuyaux, & qu'ils ne ſeront bouchez ni par obſtruction, ni par cicatrice, elle ne ſe purgera pas encore, ſi ces canaux ſont trop petits pour recevoir ce ſang groſſier qui fait la matiere des mois. Les femmes trop graſſes qui n'ont que des vaiſſeaux fort étroits, ſont ſujettes à cette ſuppreſſion. Et quand le ſang des petites filles boüilliroit aſſez fortement pour jetter tous les mois ſon écume, elles n'auroient pas pourtant leurs mois pour la même raiſon. Les vaiſſeaux de ces jeunes creatures peuvent s'élargir, & donner à cet excrement liquide un paſſage libre; mais ſi ceux des femmes ſont encore ſi étroits, qu'ils ne puiſſent luy donner une iſſuë, elles n'auront jamais cette évacuation particuliere à leur ſexe, parce que les parties du corps ne croiſſent plus aprés un certain âge.

Si les tuyaux de la matrice n'étoient qu'affaiſſez, ou comprimez, on pourroit encore eſperer leur ouverture. Les tuyaux de la matrice ne peuvent s'affaiſſer qu'à

faute de ſang qui y coule. Et le ſang n'y coule pas ou pour n'étre pas en aſſez grande quantité, ou pour étre détourné ailleurs, en ſorte que s'il s'en fait enſuite une plus grande quantité, ou que la cauſe qui le déroboit à la matrice ceſſe d'agir, les ordinaires reviendront aux femmes.

Le ſerrement que le froid cauſe quelque-fois aux vaiſſeaux de la matrice, eſt une eſpece d'affaiſſement, qui cauſe auſſi la ſuppreſſion des mois, on a veu cy-deſſus qu'il y pouvoit encore contribuer par la coagulation qu'il cauſe aux humeurs. Mais il eſt certain que la contraction qu'il cauſe aux vaiſſeaux, y peut avoir beaucoup de part. Il eſt naturel à toutes nos parties de ſe ſerrer par le ſentiment du froid; mais les internes qui en ſont plus vivement frappées pour y étre moins accoûtumées, ſe ſerrent encore davantage comme pour en fuir l'impreſſion.

Deux cauſes contraires produiſent quelque-fois un même effet. Le relachement de la matrice ſuſpend les regles des femmes, auſſi bien que le reſſerrement. La nature de cet excrement, qui par ſa liquidité doit étre tout diſpoſé à ſortir de luy-même, & le penchant du lieu où il coule, ſem-

blent rendre inutile le ſecours de quelque troiſiéme cauſe qui en aide l'évacuation. Cependant il eſt certain que le mouvement periſtaltique des fibres dont la matrice eſt tiſſuë, eſt fort neceſſaire pour chaſſer les impuretez que le ruiſſeau de la circulation y laiſſe, & celles que la maſſe du ſang y jette quand elle s'épure par la fermentation menſtruale. Le chyle n'eſt pas moins coulant que le ſang menſtrual, & ſe trouve dans le même penchant que luy, il eſt pourtant pouſſé vers les inteſtins par la contraction des fibres circulaires. Quand ce ſecours luy manque; il croupit dans ce viſcere, qui s'en ſent fort appeſanty & languiſſant. Auſſi quand le ſang menſtrual n'eſt plus chaſſé par la contraction des fibres relachées dans la matrice, il a de la peine à ſortir malgré ſa liquidité, & le penchant du lieu. C'eſt la cauſe de la ſuppreſſion à laquelle les femmes trop humides ſont quelque-fois ſujettes. L'excez du phlegme y peut bien contribuer en empêchant la fermentation qui cauſe les purgations, mais le relachement & la foibleſſe qu'il met dans les fibres de la matrice, y ont aſſeurement quelque part. De là vient que les remedes aſtringens reüſſiſſent quelque-fois

mieux contre ce mal que les aperitifs. Hipocrate ordonne dans ce cas une ptisane avec le coriandre, qui a la vertu de serrer les visceres relachez.

En vain la matrice reprendra sa vigueur pour pousser hors de son sein les excremens qui l'embarrassent, ils ne sortiront pas encore, si les tuyaux qui les doivent mener dehors sont pressez par quelque corps étranger, par des schirres, ou par des carnositez. Celles-cy doivent étre d'une grande étenduë pour causer une suppression entiere, si elles sont dans le corps de la matrice, au lieu que des excrescences mediocres qui croissent dans le col, suffisent pour cet effet. Elles forment comme un bouchon qui ferme le goulet de cette bouteille renversée.

Ce n'est pas merveille qu'une bouteille fermée ne verse pas la liqueur qu'elle contient, quoy-qu'elle soit renversée, mais il est surprenant qu'elle ne verse quand elle est ouverte & renversée, & que la liqueur qu'elle contient est de plus dans un grand mouvement. Cependant il arrive quelque chose d'approchant dans le petit monde. La bouteille renversée est la matrice de la femme, dont le corps est en haut, & le

col

col en bas. Le goulet ouvert eſt le col de la matrice, qu'on ſuppoſe libre de tout embarras. La liqueur émûë eſt le ſang agité par la fermentation menſtruale. Il ne ſort pourtant pas quand ces impuretez qui doivent paſſer par le couloir de la matrice ne peuvent ni ſe détacher, ni ſe ſeparer de la maſſe du ſang, ou parce que cette ſeparation demande un ſel precipitant qui manque, ou parce que les eſprits n'ont pas aſſez de force pour les pouſſer hors du labirinte des pores, où elles ſont extraordinairement engagées. Alors le ſang des femmes peut boüillir vigoureuſement, les canaux de la matrice auroient beau étre bien ouverts, les mois ne couleroient pas pourtant, parce que la matiere eſt arrétée dans la maſſe du ſang, qui n'a pas ſa tiſſure aſſez ouverte pour laiſſer ſortir cet excrement.

Enfin les mois peuvent manquer aux femmes quand les humeurs n'auront pas cette diſpoſition, ſi quelque cauſe en détourne la matiere ailleurs, ſoit que le ſang ſorte du corps par quelqu'autre endroit, ſoit qu'il y demeure, mais qu'il ſoit dérobé à la matrice par quelqu'autre partie. On ne s'étonnera pas qu'une grande perte de ſang par les hemorrhoïdes, par le nez,

par le vomiſſement, ou par quelque bleſſure, empêche les mois de couler. Un ruiſſeau, ou une fontaine n'ont garde de couler quand leur ſource eſt tarie. Il eſt vray que l'écoulement des mois n'eſt que comme ces fontaines, qui ayant communication avec la mer, ne coulent que quand ſes ondes ſont à une certaine hauteur. Lorſque la mer ſe repand vers le Septentrion, pouſſée par les vents qui y amoncelent ſes eaux, ou extravaſée par quelque nouvelle brêche qu'elle fait aux bords de ſon grand baſſin, ou qu'elle y trouve faite, il n'y a point de marées dans le Midy, ou bien elles y ſont fort petites. Ainſi quand la mer du petit monde repand ſes ondes par quelque ouverture extraordinaire de ſes canaux, ſes marées ſont fort petites dans les lieux où elles avoient accoûtumé de ſe faire principalement ſentir. Et pour parler ſans figure, les mois manquent aux femmes quand le ſang qui en fourniſſoit la matiere eſt verſé par quelqu'autre endroit que par la matrice, vers laquelle il avoit auparavant ſon principal courant, & où il jettoit ſon écume pendant ſes grandes agitations.

Il ceſſe auſſi quelque-fois de couler par la matrice, quoy-qu'il n'ait pas été repandu

ſous la forme du ſang, mais ſous quelque autre forme. Une purgation exceſſive, des ſueurs abondantes, ou quelqu'autre excentration du ſang, qui pouſſe ſes impuretez vers la peau ſous la forme de puſtules, toutes ces évacuations peuvent dérober la matiere aux ordinaires des femmes. Une femme les perdit pour ſix mois pour avoir pris un purgatif trop violent. Les Angloiſes ne ſe purgent pas pendant ces ſueurs qui ſont une maladie particuliere à leur païs. Enfin quand les femmes ont la petite verole ou la rougeole, elles n'ont point leurs purgations, & cette ſuppreſſion qui dure quelque mois aprés leur gueriſon, fait voir qu'on ne doit pas l'imputer ſeulement à la violente fievre qui accompagne ces maux, quoy-qu'elle produiſe le même effet dans les autres maladies de leur ſexe. D'où l'on peut tirer une nouvelle preuve de la verité qu'on avance icy. Car d'où vient que la fievre arrête les mois des femmes? Croit-on que l'empêchement qu'elle apporte à la ſeparation des impuretez menſtruales en ſoit la ſeule cauſe? Il y a grande apparence que l'abondante tranſpiration qu'elle excite, entraîne vers la circonference ce qui devroit ſortir par la matrice. Un même

mobile ne peut pas tendre à même-temps vers deux lieux opposez. Quand le sang a pris la pente vers les mamelles, il perd la coûtume de couler vers la matrice. C'est pourquoy les bonnes nourrices ne se purgent pas. D'où l'on peut conclurre que l'impureté du sang n'est pas la seule cause de l'évacuation menstruale, & que la plenitude des vaisseaux y contribuë aussi; autrement la perte qui s'en fait par le sein, ne la supprimeroit pas, ne diminuant pas l'impureté, mais la quantité du sang. Si l'attraction a quelque part à cette détermination du sang vers les mamelles, on la doit attribuer plûtôt à l'enfant, qui succe, qu'à la mamelle même, dans laquelle il n'y a point d'autre disposition qui l'y fasse couler en plus grande quantité, que la dilatation de ses conduits extraordinairement ouverts par l'inspiration de l'esprit genital. On ne s'est pas encore avisé de dire que les ouvertures par où l'eau, ou quelqu'autre liqueur enfermée s'échappe, ayent une vertu magnetique pour les attirer. Et pourquoy veut-on que les mamelles attirent le sang quand il entre en foule dans leurs tuyaux plus larges qu'à l'ordinaire?

Tout ce qui fait quelque ouverture ex-

traordinaire dans quelque partie du corps ; déterminant le sang à y couler en plus grande quantité, le peut détourner de la matrice, & dérober la matiere à ce benefice qu'elle doit avoir tous les mois. Il s'arréte aussi quelque-fois à l'occasion d'un coup receu, d'une douleur violente, ou d'une forte friction qu'on fait dans quelque partie éloignée de la matrice, toutes ces causes déterminant le torrent du sang à prendre une route opposée à celle qu'il tenoit auparavant. Un coup fait une brêche insensible ou sensible, en ouvrant la tissure des fibres. Une douleur cruelle suppose dans le membre qui la souffre, une grande solution de continuité, c'est à dire, une large brêche, par laquelle le sang se jette en changeant la détermination de son mouvement. La chaleur d'une ventouse, ou celle qu'allument les grandes frictions, dilatent les conduits, où les humeurs coulent ensuite par leur propre penchant, quittant le train qu'elles avoient autres fois pris vers une partie qui leur presente une ouverture moins libre. Qu'est-il besoin d'avoir recours à une attraction imaginaire, lors-qu'on trouve une autre cause manifeste de l'effet qu'on luy veut attribuer ?

Quel attrait peut avoir un coup, ou une douleur pour attirer les humeurs ? Ces accidens ne feroient-ils pas plus propre à les chasser ? Les esprits, dit-on, courant en foule au secours de la partie affligée, déterminent le sang à y couler. Mais on ne prend pas garde qu'on fait une cause morale d'une cause physique, en supposant que les esprits ont quelque connoissance du besoin que ces parties ont de leur secours. Toute cette détermination des esprits, & des humeurs qui se détournent d'une partie pour aller vers l'autre, depend d'une disposition purement mechanique, dont on a donné l'explication cy-dessus.

Cependant on a cru que les parties les plus vigoureuses déroboient aux autres par leur forte attraction, le sang qui les doit arroser. Et quand les Anciens expliquoient la privation des mois dans les jeunes filles, ils n'oublioient jamais de mettre au nombre de ses causes la vigueur excessive de la faculté attractrice, qui soustrayoit à la matrice le sang qu'elle devoit verser tous les mois pour l'employer à l'accroissement des parties. Mais outre que le sang menstrual est trop impur pour étre employé à cet usage, le défaut de fermentation, & la pe-

titesse des conduits que ces petites creatures ont dans la matrice, étoient des causes assez évidentes, & suffisantes de cette suppression. Supposons pour un moment, avec la permission de ces Messieurs, que l'attraction qu'ils donnent à chaque membre d'un jeune corps, ne produise pas son effet; le sang sortira-t'il pourtant par une matrice dont tous les canaux sont fermez? Quand on voit le tuyau d'une fontaine bouché, va-t'on chercher d'autre cause de ce qu'elle a cessé de couler? S'amuse-t'on à supposer que ses eaux ont été détournées ailleurs par quelqu'autre cause qui les attire?

Enfin s'il y a un sel precipitant qui contribuë à cette séparation, son défaut causera la suppression des regles.



CHAPITRE X.

Pourquoy les Femmes perdent trop.

APRÈS avoir veu les causes de la suppression des mois, on n'aura pas peine à trouver celles de leur excez. Une fermentation violente du sang le fait quelquefois repandre à gros boüillons. On voit souvent dans les laboratoires de Chymie qu'une liqueur qui boult trop, sort toute du vaisseau qui la contenoit. Il n'est pas necessaire de s'étendre sur les causes de cette ébullition excessive. On les peut assez comprendre par celles qu'on a données à la fermentation en general. On n'a qu'à leur supposer une force extraordinaire.

Tout ce qui est capable de faire boüillir le sang excessivement, peut donc contribuer à l'excez de l'évacuation menstruale. Un temperament de feu y est aussi plus sujet que celuy où le phlegme regne; de là vient que les jeunes femmes y tombent plûtôt que les vieilles.

Le feu naturel qui fait boüillir excessivement

ment les humeurs, est souvent augmenté par celuy du climat. C'est pourquoy l'Italie & l'Espagne, où les femmes respirent un air fort chaud, sont plus incommodées de ce mal, que la France & l'Angleterre, où les boüillons excessifs du sang sont abbatus par un air temperé qui se mêle avec luy dans le poumon.

On peut bien moderer l'excez de la chaleur dans les climats ardens par des liqueurs, ou par d'autres alimens qui rafraichissent. Mais si l'on ajoûte au feu du temperament celuy des mets chauds, ou des boissons ardentes, le sang boüillant avec excez, versera encore en plus grande abondance. Les femmes qui aiment les ragouts, les épices, ou la sucrerie, courent aussi plus de risque de perdre leur sang, que celles qui ne prenent que d'alimens froids ou temperez.

Les humeurs ne boüillent quelque-fois qu'avec moderation, & cependant elles se repandent à gros boüillons hors des vaisseaux, quand elles sont trop subtiles, ou trop acres, trop dissoutes, ou trop coulantes par quelqu'autre cause. L'abondance des esprits dans un sang qui n'a que peu d'excremens, le rend subtil sans le faire

boüillir. On voit un embléme de cette verité dans les vins clairets qui sont dans leur boite. Cette liqueur s'échappe alors par les moindres routes qu'elle rencontre. Aussi l'usage excessif de l'aloé, qui donne au sang une extréme subtilité, rendit Calvin fort sujet à l'excez des hemorrhoïdes.

Il est rare que cette grande subtilité ne soit accompagnée de quelque acreté qui contribuë ordinairement à l'excez des mois par l'irritation qu'elle cause aux vaisseaux. Il est naturel à toutes les parties de se serrer quand elles sont vivement piquées. Il faut donc que les veines, & les arteres irritées par les sels acres, expriment par leur contraction le sang qu'elles contiennent. Cette acreté suit d'ordinaire l'exaltation du sel, dont les pointes se sont aiguisées par le choc mutuel que leurs parties ont souffert pendant des fermentations violentes.

Ces lancettes bien affilées découpent si bien la tissure du sang, en rompant les parties rameuses du souffre, que cette humeur en devient extremement dissoute & coulante. Alors elle s'enfuit par la moindre ouverture qu'elle rencontre. Cette dissolution excessive se remarque principalement dans les fievres malignes, où la perte excessive

du ſang par la matrice eſt aſſez ordinaire, ſelon la remarque de Paracelſe, qui pour reſſerrer la tiſſure du ſang, ordonne des aſtringens dans ce cas. On ne peut arrêter qu'avec peine le ſang diſſout par la malignité. De là vient qu'on ordonne de ne pas faire de grandes ouvertures en ſeignant, ou appliquant des ventouſes, quand on ſoupçonne qu'il y a du venin. J'ay veu des perſonnes qui perdoient tout leur ſang par la piqueure qu'on leur avoit faite au bras, ou aux épaules pendant une fievre maligne.

Mais ſuppoſez une bonne conſiſtance dans le ſang, des ſels doux, & une fermentation fort moderée, encore ſortira-t'il en trop grande quantité, ſi les vaiſſeaux de la matrice ne le peuvent pas bien contenir. Si une ébullition violente en a fait crever quelqu'un, ſi des ſels acres l'ont percé, s'il eſt trop ouvert vers la cavité de la matrice; comment peut-il empécher le ſang de s'extravaſer par la nouvelle brêche, fût-il enſuite le plus calme, le plus doux, & le plus épais? La rupture des vaiſſeaux, par l'excez de la fermentation, & la perte qui en depend, arrive plûtôt aux jeunes perſonnes qu'aux vieilles, parce que la jeu-

nesse a plus d'esprits que la vieillesse. Mais l'hemoragie qui suit la corrosion, est plus ordinaire aux vieilles femmes qu'aux jeunes, parce que les sels fixes qui sont corrosifs, sont plus exaltez dans la vieillesse, qui manque d'esprits, que dans la jeunesse, qui en a beaucoup. Aussi les ulceres de la matrice, qui sont ordinairement accompagnez de la perte du sang, se trouvent plûtôt dans les vieilles, que dans les jeunes femmes. Celles-cy sont en recompense plus exposées à la perte que cause l'ouverture de l'orifice qui regarde la cavité de la matrice. Ce déchirement qu'un enfantement violent y fait, ouvre ordinairement une large brêche au sang, qui s'y repand souvent à gros boüillons. La perte excessive du sang, est aussi l'une des suites les plus ordinaires des couches. Elle accompagne encore plus souvent une blessure, parce qu'elle fait une plus grande laceration que l'enfantement naturel, étant plus aisé de faire tomber le fruit meur, qui suit sans peine la main qui le cueille, que de separer de l'arbre celuy qui n'est pas encore dans sa maturité.

Quand la perte excessive qui suit cette grande ouverture des vaisseaux, a mis dans

une extréme foiblesse le levain du sang, qui est le sang même, celuy-cy n'étant pas capable de changer en sa nature le nouveau chyle qui s'y mêle de temps en temps, il ne s'en fait qu'un sang fort. sereux, & tres-propre à suinter par la moindre issuë qu'il trouve à l'orifice des vaisseaux. De cette source coule un ruisseau de sang blanchâtre, qu'on nomme la perte pâle, bien differente de la blanche qui depend ordinairement de l'impureté du sang, & quelque-fois de l'ulcere de la matrice.

De quelque cause que la perte du sang depende, elle ne peut étre que funeste, puis-qu'elle repand le tresor de la vie, ou le Nectar des mortels. Elle jette les femmes dans une grande langueur, en ôtant aux esprits la matiere, d'où la Chymie Naturelle les tire par distillation. Elle dérobe à tous les visceres le secours que leurs levains tirent du sang, qui est le ferment universel du petit monde. L'estomach privé de son ferment, ne sent plus cette piqueure qu'on nomme la faim; & s'il prend d'alimens sans appetit, il ne sçauroit les diviser faute de menstruë. Le cœur & le poumon sont deux moulins à vent, & à eau, la perte du sang les prive de l'un & de l'autre

de ces mobiles, le ruiſſeau de la circulation eſt trop foible pour les mouvoir, & le vent des eſprits ne ſouffle plus que foiblement ſûr ces viſceres. Les muſcles exterieurs ſont des machines ſans reſſort, puis-qu'elles n'ont plus la juſte quantité d'eſprits qui les faiſoit joüer. La tête qui en étoit le premier mobile, eſt attaquée par un vertige, parce que les eſprits privez du ſecours qu'ils recevoient auparavant du ſang, entrent dans un grand deſordre, comme la flamme d'une chandelle, qui ſe met à trembler quand elle eſt prête à s'éteindre, ne recevant plus de nouveaux écoulemens de la chandelle. Le phlegme commence à l'emporter ſur l'eſprit qui en eſt éteint. Le cerveau s'en inonde, & l'aſſoupiſſement, l'apoplexie, ou la paralyſie, ſont les ſuites ordinaires de cette inondation. Mais comme on ne paſſe pas tout d'un coup du jour à la nuit, auſſi les perſonnes dont les eſprits ſont fort affoiblis par une grande perte de ſang, ne tombent pas incontinent dans l'apoplexie. L'éblouïſſement des yeux, la dureté de l'ouye, & la foibleſſe de tous les autres ſens, dont les organes ne reçoivent pas une ſuffiſante quantité d'eſprits, ſont comme un crepuſcule qui precede la nuit

de l'apoplexie. Au lieu de l'esprit qui devroit couler du cerveau, il n'en descend que du phlegme, qui distille par les yeux, & par les narines. Le cerveau qui se debonde alors, est comme une cruche renversée qui verse son eau sur le feu vital du poumon, & du cœur, afin de l'éteindre. On voit aussi la plufpart des femmes qui ont perdu leur sang par la matrice, mourir par un débordement de cerveau. Je croy bien que toute la matiere du catharre suffocant, ne descend pas de la tête, & que les glandes dont la surface interne de l'âpre artere est parsemée, en fournissent la plus grande partie, mais on ne peut pas nier qu'il n'en coule aussi du cerveau par les nerfs olfactoires, dont la cavité est fort sensible, & l'épiglotte ne ferme pas si exactement l'âpre artere, quand on est couché sur le dos, comme les apoplectiques, ou les autres malades fort foibles, qu'elle n'y laisse couler goute à goute le phlegme qui vient des parties superieures.

Avant que les parties vitales soient accablées par ce déluge, elles souffrent plusieurs autres symptomes. Le moulin du cœur, qui ne peut plus aller faute d'eau, s'arrête, & ne bat qu'avec langueur. Voila

la pamoiſon. Le petit filet de ſang qui y coule n'a pas aſſez de force pour le mouvoir, quand il fermenteroit vigoureuſement, malgré l'excez du phlegme qui noye ſes eſprits. Cette foibleſſe eſt ſuivie d'un tremblement de ce muſcle. C'eſt la palpitation. Le ſang croupiſſant dans le poumon, pour n'étre pas aſſez fortement pouſſé par le foible reſſort du cœur, y fait l'oppreſſion, ou la courte haleine.

Si le cœur ne peut pas faire rouler le ſang dans le poumon ſon proche voiſin, comment étendra-t'il ſon impulſion juſqu'aux extremitez du corps pour empêcher les humeurs d'y croupir. Les piés & les mains des femmes qui perdent leur ſang, commencent auſſi bien-tôt à s'enfler par le ſejour qu'y font les humeurs, & ſur tout les plus peſantes, comme les ſeroſitez, qui n'étant plus pouſſées aſſez vigoureuſement par le cœur pour continuer leur mouvement en ligne droite, ſe repandent vers les côtez, ſuintans à travers les pores des vaiſſeaux. La même reſudation ſe faiſant par tout le corps, forme une hydropiſie univerſelle, qu'on nomme Leucophlegmatie. Mais comme le ventre ſe remplit tous les jours par les alimens qu'un foible levain

change

change en eau plûtôt qu'en bon ſang, il ne manque pas auſſi de s'élever avant que la tumeur ait gagné tout le reſte de corps. En un mot, le ſang eſt le levain du ſang. Une grande perte n'en laiſſe pas aſſez dans le corps pour ſervir de levain au nouveau chyle. La proportion qui doit étre entre l'agent & le ſujet qui reçoit ſon action, ne ſe trouve pas entre le ſang & la crême qui ſe forme des alimens fondus dans l'eſtomach. Celle-cy l'emportant en quantité proportionnelle ſur celuy-là, n'a garde de ſe changer en ſa nature, elle eſt plus propre à luy donner la ſienne, qu'à recevoir celle du ſang, puiſque le plus fort fait la loy au plus foible. Il ne ſe fait donc dans ces corps vuides de ſang, qu'une humeur qui tient plus du chyle que du ſang même. Ce n'eſt preſque qu'une ſeroſité, qui s'échapant par les pores des vaiſſeaux, ſe repand dans les chairs qu'elle rend bouffies; mais elle ſe jette principalement dans les cavitez où les humeurs, & les vaiſſeaux ſont en plus grande abondance. Et de toutes les cavitez, le ventre eſt ordinairement le premier à ſe remplir, parce que le poids des humeurs les entraîne en bas. Pour la mê-

me raison cet étang se forme plûtôt dans la poitrine que dans le cerveau. Mais la disposition particuliere du cerveau l'emporte quelque-fois sur la generale, pour déterminer les serositez du sang à l'inonder plûtôt que la poitrine, ni le ventre.

FIN.

A

MONSEIGNEUR

LE GOUX DE LA BERCHERE

CHEVALIER,

SEIGNEUR DUDIT LIEU, Marquis de Dinteville & de Santenay, Comte de la Rochepot, Baron de Toisy, Conseiller du Roy en ses Conseils, Me. des Requêtes ordinaire de son Hôtel, Intendant de Justice & Police en la Generalité de Montauban.



ONSEIGNEUR,

La grace que VÔTRE GRANDEUR *vient de me faire, meritant toute la reconnoissance dont je suis capable, je souhaite que ce Livre que je prens la liberté de Vous*

dedier, en soit un monument public, qui la fasse connoître même à la derniere Posterité. Dans cette veuë je m'estimerois fort heureux de pouvoir dire avec Horace,

Exegi monumentum ære perennius.

Du moins il ne tiendra pas à moy, que les siecles les plus reculés, n'apprennent l'obligation que je Vous ay, & le juste ressentiment qu'elle a produit dans mon cœur. Mais comme ma bonne intention ne suffit pas, pour donner à mon Ouvrage cette durée, qui pourroit rendre ma reconnoissance immortelle, j'espere que Vôtre bonté, MONSEIGNEUR, me sçaura bon gré de mes foibles efforts. La même impuissance qui m'empêche de les pousser plus loin, ne me permet pas d'entreprendre icy Vôtre Panegyrique. Ie Vous asseure, MONSEINEUR, que je ne perdrois pas une si belle occasion, si mes forces répondoient à mon inclination. Et je n'aurois pas besoin d'aller chercher la matiere de cet Eloge, dans la vie de ces Hommes illustres, qui Vous ont laissé avec leur Nom & leur sang, ces vertus sublimes, qui justifierent

le choix que le plus Grand des Roys en avoit fait pour les mettre à la tête de deux Parlemens celebres. Ie ne parlerois pas non-plus de ce grand Prelat, que ſon merite éclatant vient d'élever à l'Archevêché d'Aix, quoi que la Nature & l'amitié Vous ayent ſi parfaitement unis, qu'on peut Vous regarder, comme une même Perſonne. La droiture de Vôtre eſprit & de Vôtre cœur, l'étenduë de Vos connoiſſances, la prudence & l'adreſſe avec laquelle Vous traittés les plus importantes affaires, le ſoin que Vous prenés de proteger l'innocence, & de punir le crime le plus favoriſé, le zele & la diligence que Vous avés toûjours fait paroître, dans tout ce qui regarde le ſervice de Sa Majeſté, fourniroient le ſujet des plus beaux Panegyriques. Enfin le choix que nôtre Invincible Monarque a fait de VÔTRE GRANDEUR, *pour gouverner cette Province, fairoit luy ſeul Vôtre Eloge, en marquant que ce Grand Roy, qui a le diſcernement ſi juſte, a trouvé dans Vôtre* ILLUSTRE PERSONNE, *les glorieux talens qui peuvent ſoûtenir une ſi grande Charge. Mais je renonce à la qualité*

de Vôtre Panegyriste, qui demande beaucoup de sublimité dans les pensées, & de politesse dans l'expreßion, je la cede non à un plus zelé mais à un plus habile; & je m'estime assez honoré de VÔTRE GRANDEUR, *si Vous me faites la grace de me croire,*

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, tres-obeïssant, & tres-obligé Serviteur.

DUNCAN.



PREFACE.



OUT ce qu'on voit dans le monde a ſon commencement, ſon progrés & ſa décadence. Quand une choſe eſt montée à ſon plus haut point de perfectiõ,elle commence à deſcendre vers ſa fin par diverſes viciſcitudes. La matiere eſt dans un mouvement perpetuel qui la fait paſſer d'une forme à l'autre. Elle eſt Element aujourd'huy, demain elle ſera corps mixte. C'eſt le Protée des Poëtes qui devient ſucceſſivement feu, air, eau, terre, & qui paroit tantoſt ſous la forme du mineral, tan-

ẽ

toſt ſous celle du vegetal, & quelque fois ſous celle de l'animal. Elle eſt jaune dans l'or, blanche dans l'argent, bluë ou verte dans le vitriol, rouge dans le cinabre, noire dans le marbre de cette couleur, tranſparente dans le verre & dans le cryſtal, opaque dans la plûpart des corps, lumineuſe dans le Soleil & les Eſtoiles fixes, brillante dans les pierres précieuſes, obſcure dans les cailloux. Icy elle couvre la terre d'un tapis vert, s'élevant en petites pointes vertes qu'on nomme gazon. Là montant un peu plus haut, elle forme une tige, & des rameaux couverts ſucceſſivement de feüilles, de fleurs & de ſemences. En un autre endroit elle pouſſe un arbriſſeau, ailleurs un grand arbre ſelon les divers degrés de force qu'elle a pour s'élever. Les feüilles, les fleurs & les fruits ne ſont qu'une même matiere ſous differentes figures & ſous

divers noms. Elle change encore de l'un & de l'autre en paſſant des vegetaux dans les animaux qui s'en nourriſſent ; & montant enfin des animaux dans l'homme qui mange leur chair, elle arrive à ſon apogée, c'eſt à dire, au plus haut degré de dignité, dont elle ſoit capable. Que ce ſeroit un beau ſpectacle de pouvoir contempler d'une ſeule veuë toutes les metamorphoſes par leſquelles la matiere a roulé, depuis qu'elle eſt ſortie des mains de ſon Createur, & celles qu'elle doit ſouffrir juſqu'à la fin des ſiecles. Que le theatre du monde viſible, eſt magnifique & merveilleux ! Que ſes décorations ſont charmantes par leur infinie varieté, par leur regularité incomparable, & par leur beauté qui eſt au deſſus de toute expreſſion !

Dieu pouvoit bien fixer ſes creatures dans l'état où ſa main immortelle les mit au moment de la crea-

tion ; il luy étoit facile de tenir les parties de la matiere dans la ſituation qu'il leur avoit donnée, & d'arréter par ce moyen l'inconſtance qui la fait paſſer ſans-ceſſe d'un genre à l'autre, par pluſieurs eſpeces, & par une infinité d'individus. Mais il eût privé ſon Ouvrage d'une grande beauté, qui conſiſte dans la varieté, ſeule capable de remedier à l'ennuy que la contemplation des mêmes objets cauſe infailliblement à l'homme. C'eſt pourquoy la figure du monde paſſe ou change ſelon le ſtile du S. Eſprit. L'Opera le plus beau perdroit bien-toſt ſon agrement, s'il gardoit toûjours la même décoration, quoy qu'on n'y demeure que quelques heures. Et le moyen que l'homme qui paſſe un grand nombre d'années à la contemplation du theatre du monde ne s'ennuyât, ſi la ſcene ne changeoit de temps en temps ?

Ce changement ne ſert pas ſeu-

lement à donner du plaiſir à l'homme qui en eſt le ſpectateur, il ſert encore à montrer le pouvoir & la magnificence de cet Eſtre Adorable qui le produit. Car la manifeſtation de ſes vertus immortelles, eſt le principal but qu'il s'eſt propoſé dans la creation du monde. Il eſt plus glorieux à Dieu de faire un monde nouveau à chaque revolution de ſiecle, que de conſerver ſimplement les individus dont il compoſa le monde ancien, parce que la conſervation coûtant moins que la production, elle étoit moins propre à faire voir la puiſſance de l'Eſtre Souverain. Et la diverſité faiſant la principale partie de la magnificence, il paroitroit moins riche & moins grand, s'il ſe fut contenté de ſes premieres productions.

Il eût paru, dit-on, plus grand & plus magnifique, s'il eût creé d'abord tous les individus, qu'il a reſolu de produire dans toute l'étenduë des ſie-

cles. Il se fut montré tout entier, pour ainsi dire, & n'eût pas laissé croire aux prophanes qu'il avoit besoin de reprendre haleine, par maniere de dire, pour achever ses productions. Esprit temeraire, dont la raison n'est que folie devant celuy qui te l'a donnée, la liberté souveraine de Dieu, te devroit faire adorer avec un silence respectueux, les profondeurs impenetrables de sa Sagesse éternelle. La Majesté divine, rendra-t'elle raison de sa conduite à un ver de terre? Et le pot dira-t'il au potier, pourquoi m'as-tu fait ainsi? C'est dommage que ce Cõseiller presomptueux ne se soit creé luy-même avant la creation du monde, pour en prescrire la maniere à la Sagesse-même & pour luy donner un avis, dont l'execution auroit donné un plus grand éclat à la gloire du Createur.

Mais admirons l'infinie bonté de Dieu, qui bien loin de punir nôtre

temerité, s'abaisse icy jusqu'à raisonner avec nous en faisant comprendre à nôtre foible raison qu'il est plus digne de la Sagesse divine, de n'avoir pas creé tous les individus à la fois. 1. Un fleuve rapide est plus agreable à voir qu'un étang, où les eaux croupissent. La suite des siecles où une generation fait place à l'autre, comme des ondes qui s'entresuivent, fait aussi un spectacle plus beau que si le monde étoit tout d'une piece jusqu'à la fin. Le temps qui en mesure la durée, est un fleuve majestueux qui roule ses ondes à travers une infinité de changemens, qui luy donnent beaucoup de grace, jusqu'à ce qu'il se jette dans l'occean de l'Eternité. 2. Dieu donne de temps en temps une nouvelle face à l'Univers, il le rajeunit, pour ainsi dire, afin qu'il soit un embléme de son Auteur qui ne vieillit jamais. 3. Tout le monde est la maison de Dieu, qui ne fait que changer

de domeſtiques, quand il fait naître de nouveaux hommes pour prendre la place de ceux qui meurent. Et n'eſt-il pas de ſa grandeur & de ſa juſtice de n'avoir pas toûjours les mêmes perſonnes à ſon ſervice, ſur tout depuis que leur ingratitude & leur deſobeiſſance les a rendus tout à fait indignes de ſon ſupport?

4. Mais ne voit-on pas mourir auſſi ceux qui tachent de luy rendre une obeïſſance exacte? On en tombe d'accord. Mais quoy que leur obeïſſance fort imparfaite ne les rende pas dignes de la vie, leur mort n'eſt pas tant la peine de leurs pechez, que la délivrance des maux qu'ils ſouffrent dans ce triſte ſejour. Et c'eſt la quatriéme raiſon pour laquelle Dieu n'a pas voulu creér tous les hommes à la fois. Car ayant reſolu dans ſon Conſeil Eternel de conſerver ce monde pluſieurs ſiecles, il auroit laiſſé trop long-temps ſes Elûs dans la ſouf-

france

ſtance, ſi elle eût duré autant que le monde. Et comme ſa tendreſſe paternelle ne pouvoit pas differer juſqu'au dernier ſiecle la délivrance des bons, ſa juſtice n'auroit ſçû non plus ſouffrir ſi long-temps l'impunité des méchants.

5. Si ſa miſericorde & ſa juſtice n'ont pas permis qu'il fit tous les hommes contemporains d'Adam & d'Eve, l'amour qu'il a pour l'union & la paix, vouloit qu'il les fit naître les uns des autres & par conſequent les uns aprés les autres & qu'il joignit le premier ſiecle avec le dernier par la chaîne des generations où chaque lignée fait ſon chaînon. Par ce moyen il a lié toutes les parties du Genre-humain avec un nœud de tendreſſe, les faiſant regarder comme fils d'un même Pere, branches d'un même tronc, ruiſſeaux d'une même ſource. Moïſe ne trouva pas de meilleure raiſon pour porter les Iſraëli-

tes à la paix, que celle-cy, *ne sçavés-vous pas quevous êtes freres.* Les premiers individus sont comme le tronc de ce grand arbre qui a étendu ses branches par tout le monde, & dans tous les siecles. Le sang d'Adam a coulé jusques à nous par le canal de la generation, & le même ruisseau doit couler dans toute l'étenduë des siecles jusques aux veines des derniers hõmes. N'est-ce pas une merveille toute divine de voir sortir d'une si petite source, que le cœur d'Adam, une infinité de ruisseaux, qui se sont répandus sur toute la terre, & de les voir rouler jusques au dernier temps par des canaux d'argile? Quel plaisir à les suivre de la veuë de l'esprit dans tous les détours, qu'ils parcourent, de generation en generation? Avec qu'elle admiration ne voit-on pas partager le premier ruisseau en plusieurs autres qui coulerent d'abord dans les premieres fa-

milles du monde, & qui ſe ſont encore multipliés juſques à l'Infini, & ſe rejoindre par la transfuſion du mariage & des aliances ? Si tous les hommes euſſent été formés à la fois, cette ſource feconde de merveilles n'eut pas été ouverte. Cette mer de ſang qui a inondé tout le monde n'eut été qu'une mer morte, ſans flux & ſans mouvement. N'y a-t-il pas plus de plaiſir à la voir deſcendre de ſiecle en ſiecle & de lignée en lignée comme par une caſquade continuelle dépuis ſon premier baſſin qui fut le corps d'Adam juſques aux derniers c'eſt à dire, juſques aux corps de ceux qui feront la clôture des ſiecles? Dieu pouvoit ſans doute la creér toute à la fois, mais n'eſt-il pas plus merveilleux de voir naître une mer d'un petit ruiſſeau, que de voir ſortir d'une mer une infinité de ruiſſeaux? On eſt dans une ſurpriſe agreable quand-on voit une vaſte foreſt, qu'on

dit être venuë d'un seul arbre, les multiplications surprenantes ayant beaucoup de charme pour nôtre esprit. Mais qu'est-ce que de cette multiplication en comparaison de celle d'un seul homme en ce nombre infini d'hommes dont tout le monde est peuplé ? Quelle merveille que le vigneron celeste ait tiré d'un seul sep cette grande vigne qui couvre tout le monde de ses pampres ? Avec quelle sagesse & merveilleux succés l'a-t-il provignée d'un bout de l'Univers à l'autre ? Et quel soin n'a-t-il pas pris d'anter un sep sur l'autre, par les alliances, afin de resserrer les nœuds dont la Nature les a liés ? C'est à dire, qu'il a reüni les familles par le mariage pour redoubler la liaison qui devoit être entre-elles. La societé est redevable à l'ordre de la generation de tous ces liens qui font son plus solide fondement. Il valoit donc mieux pour la gloire du

Createur & pour le bien de la creature que tous les hômes ne naquissent pas à même-temps qu'Adam, mais que celuy-cy portât dans ses reins tout le Genre-humain en petit, afin que le dernier homme qui naîtra se trouvât dans le premier, par une merveille tout à fait étonnante, & que l'esprit puisse remonter de la fin du monde jusqu'au commencement par l'échelle genealogique qui joint ces deux extremités.

6. Dans cet enchaînement de productions qui se tiennent d'un bout à l'autre, on voit de plus la Divinité toûjours agissante, occupée à produire des nouveaux hommes, pour remplir les vuides que la mort fait dans la societé; des bêtes & des plantes nouvelles, pour la conservation de leur espece à laquelle, le même ennemi fait tous les jours quelque bréche; & enfin de nouveaux mineraux & metaux dont la solidité

n'eſt pas à l'épreuve du temps; & toutes ces productions pour la commodité de l'homme au ſervice duquel l'infinie bonté de leur Createur les a deſtinées. En ce ſens auſſi-bien qu'en pluſieurs autres Nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt diſoit que ſon Pere travailloit ou agiſſoit continuellement. En effet, une action continuelle ciet mieux à l'Agent Souverain, que le repos oiſeux dans lequel quelques Philoſophes ont voulu le mettre. Il eſt bien ſans mouvement, quoy qu'il le donne à tout ce qui ſe meut, mais il n'eſt pas ſans action quand il fait agir toutes les creatures, qui ſans ſon concours continuel tomberoient toutes dans l'inaction, au même moment qu'il le ſuſpendroit. Deſorte que toutes les creatures pourroient dire dans un ſens Phyſique ce que l'Apôtre dit dans un ſens moral, *nous cooperons avec Dieu.* Il eſt vray que quand l'Autheur de

toutes choſes eut produit en une fois tous les individus que ſa Sageſſe a trouvé bon de partager en pluſieurs generations, il n'eut pourtant pas été dans un repos oiſeux, pouvant s'occuper à la conſervation & conduite de ſes creatures. Mais il eut mis fin à la plus importante de ſes actions, & l'idée qui comprend le plus d'action eſt la plus convenable à cette eſſence ſouverainement active, à laquelle toutes les autres doivent leur action & leur mouvement. Il faloit donc pour la mettre dans nôtre eſprit, que Dieu ſe preſentât à nous non ſeulement comme ancien Createur de toutes les eſpeces, que ſa main Toute-puiſſante tira du neant au commencement du monde, & comme veillant & agiſſant pour leur entretien, mais encore comme nouveau Createur de tous les individus, qui compoſent ſucceſſivement chaque generation.

9. Car on peut dire que la generation est une espece de creation, la matiere ou le fruit, sur lequel la premiere travaille, n'ayant que peu ou point de disposition à la forme qui s'y produit. Dieu voulant conserver parmi les hommes, la memoire de ce grand évenement, dans lequel tout se fit de rien, il ne s'est pas contenté de la tradition, ni de la revelation, qui n'étoient pas de la portée de tout le monde, il l'a voulu peindre dans le livre de la Nature où tout le monde lit, en y établissant l'ordre de la generation, qui en est un monument & un memorial autentique. En effet, un homme qui remonte vers la source du Genre-humain, par l'échele des generations, & qui n'en trouve point sur son chemin, qui n'ait pris naissance de quelque autre, jusqu'à ce que son esprit las d'une si longue course, s'arréte en Adam, à qui l'Histoire ne donne

d'autre Pere que Dieu, rencontre enfin le commencement & la source de tous les mortels, & la racine de ce grand arbre genealogique, qui a repandu ses branches dans tous les temps & dans tous les lieux. Sa raison luy dicte que comme il n'y peut avoir rien d'infini que Dieu, le Genre humain doit avoir un commencement, ou un chef, par lequel on commence à conter l'ordre des generations. Et que comme il a esté un temps, auquel il n'y avoit point d'hommes dans le monde, & qu'il y en a presentement, il faut pouvoir assigner un temps, auquel il a commencé à y en avoir. Laissons aller les Preadamites audelà de cette borne, ils n'y trouveront que confusion & que precipices, où le bon sens & la raison se perdent. Mais si l'Histoire Sainte ne metoit en Adam l'époque par laquelle on doit commencer la Chronologie du Genre-humain, on

pourroit laiſſer ces eſprits forts dans leur erreur, ſans perdre la principale preuve, ſur laquelle on fonde la creation de l'Homme. Car ſi les hommes d'aujourd'huy n'ont pas eſté de tout temps, Adam ou le premier homme, quel qu'il ait eſté, qui étoit de même nature qu'eux, puis qu'il étoit leur pere, ne l'avoit pas eſté non plus. Il avoit donc commencé d'être par l'ordre de la creation qui le tira du neant, & non pas par l'ordre de la generation, qui ſuppoſeroit qu'il ſeroit le premier, & qu'il ne le ſeroit pas. Il le ſeroit ſelon l'hypoteſe, il ne le ſeroit pas, parce que celuy qui l'auroit engendré, auroit eſté plûtoſt que luy. Quand donc Dieu nous met devant les yeux un enfant naiſſant, il nous dit: *Souvien-toy que le premier homme ayant la même nature que celuy que tu vois naitre, a eu ſon commencement auſſi-bien que ſa fin.*

10. L'ordre de la generation ſert encore à nous faire ſouvenir de nôtre mortalité, comme de nôtre naiſſance, de nôtre fin, auſſi-bien que de nôtre origine. En effet, c'eſt une maxime du bon ſens, confirmée par l'experience, que tout ce qui a un commencement doit avoir une fin. Et nous ne manquons jamais de nous en faire l'application pour ſi peu de reflexion que nous faſſions ſur nous-méme, à la veuë de cette creature qui vient d'être miſe au jour, & ſur tout ſur la conformité de ſa nature avec la nôtre. Un enfant qui vient de naitre eſt donc comme un meſſager que Dieu envoye à ſon pere pour l'avertir qu'il doit dans quelque-tems quitter la place que ſon fils vient occuper. Sa Juſtice feroit de ce monde un vaſte & affreux deſert en moins d'un ſiecle, ſi ſa Sageſſe n'avoit ſçû le repeupler par la generation, en tirant des victimes immolées à ſa

vengeance autant de nouveaux habitans qui rempliſſent les vuides que la mort feroit dans l'Univers. Sa juſte ſeverité ayant reſolu la perte des individus criminels, & ſa miſericorde, l'immortalité de l'eſpece, afin qu'elle fût un monument éternel de ſa gloire & de ſa puiſſance, il a falu que ſa Sageſſe trouvât un expedient pour accorder ces deux decrets également immüables quoyque contradictoires en apparence. L'eſpece ne ſubſiſtant que dans les individus, ne ſembloit-il pas que la ruine de tous les particuliers entraînoit infailliblement celle de la communauté? Sans doute, & l'on n'avoit qu'à faire l'Epitaphe de tout le Genre-humain, ſi la Sageſſe divine n'eût pourvû à la conſervation de l'eſpece par le changement de ces individus qu'elle a livrés à ſa juſtice en d'autres individus qu'elle met en leur place. L'aſſemblage de tous les hom-

mes qui ſont nés & naîtront dans la ſuite des ſiecles, eſt comme une nombreuſe armée, attaquée par un terrible ennemi qui s'appelle la Mort. Chaque generation forme un gros bataillon. La mort n'a pas enlevé le premier bataillon ou la premiere generation, que le ſecond a déja pris ſa place, & ce train de guerre que la Geneſe établit parmi les mortels doit durer autant que le monde. Mais la mort de ceux qui compoſeront le dernier bataillon ou la derniere generation ſeroit l'entiere defaite du Genre-humain, ſi la reſurrection ne luy rendoit tout ce que la mort luy auroit ôté. En attendant cette derniere reparation, la generation remplit les breches que la mort fait tous les jours au Genre-humain. Les enfans qui naiſſent tous les jours, ſont comme des troupes auxiliaires que Dieu envoye au ſecours de l'eſpece, de peur qu'elle ne ſoit entierement engloutie par la mort.

11. Il est vray que pour sa conservation Dieu n'auroit qu'à ôter à la mort la force qu'il luy a donnée, ou à donner aux hommes celle de luy resister éternellement, pour arrêter tout court ses funestes progrés. Et ce grand exploit ne luy coûteroit qu'une parole. Car tout le Genre-humain en corps, peut tenir à Dieu le même langage que le Centenier adressoit au Sauveur du monde, Seigneur, *Tu n'as qu'à dire la parole & t'on serviteur sera gueri.* Pour parler sans figure, Dieu n'auroit qu'à vouloir conserver la vie à tous les animaux dont le monde est presentement peuplé, & cette volonté seule desarmeroit la mort. Dieu n'auroit qu'à mettre la paix entre les principes du corps animé, puis que leur combat est la principale cause de sa perte, & à ôter aux agens exterieurs le pouvoir qu'ils ont de luy nuire. Mais sa justice demande la punition

de l'homme criminel. Elle a donc besoin d'un executeur & la mort en fait l'office. Le Souverain Juge ne veut pas congedier encore ce triste ministre de sa juste vangeance. Ses executions dureront autant que le monde, parce que la fin du peché sur la terre sera celle de l'Univers. De-là vient que l'Ecriture sainte dit que le dernier ennemi qui sera détruit c'est la mort. Le monde n'auroit pas besoin de bourreau, s'il étoit entieremẽt sans crime. De peur donc que l'executeur de la haute justice ne depeuplât entierement le monde criminel, il a falu le repeupler continuellement par le moyen de la generation, qui luy envoye comme des colonies nouvelles.

12. La generation n'est donc qu'un remede à la mortalité & celle-ci qu'un effet du peché. Mais si le premier Pere des hommes n'eût jamais perdu l'innocence, n'eût-il jamais perdu

la vie? N'avoit-il pas dans ſon ſein le même combat que nous ſentons dans le nôtre entre les principes qui nous compoſent? Et ce combat n'auroit il pas enfin produit la deſtruction de ſon ſujet, ſans que le peché s'en fut melé? Toutes les parties d'Adam innocent n'étoient-elles pas ſujettes aux mêmes mouvemens que les parties d'Adam criminel? N'étoient-elles donc pas dans le même danger de diviſion, & cette diviſion ne fait-elle pas la diſſolution & la perte du ſujet? Qui dit matiere, dit un tout compoſé de pluſieurs parties qui non ſeulement peuvent être diviſées, mais qui de plus ont un penchant à cette diviſion, puis qu'elles ſont naturellement capables & même fort ſuſceptibles de mouvement. Le corps d'Adam innocent n'étoit-il pas matiere auſſi-bien que celuy d'Adam pecheur? Et les corps exterieurs n'avoient-ils pas le même pouvoir de le

détruire

détruire avant, qu'aprés le peché? Cette rebellion a-t'elle donné au feu la force de le brûler, à l'Esté la chaleur qui le consume, à l'Hyver la froideur qui éteint ses esprits & glace ses humeurs, & enfin aux poisons leur vertu funeste? Il est vray qu'Adam innocent étoit mortel par sa disposition naturelle. Non seulement il étoit composé de parties qui pouvoient être separées, puis que leur existence ne dépendoit pas de leur union, mais il portoit dans son sein les semences de la mort, des principes qui par leur nature contraire étoient toûjours prests au combat & à la separation. Mais dans l'état d'innocence Dieu qui donne & ôte le mouvement à la matiere, eût tenu ses parties dans le repos & la situation, d'où dépendoit la conservation du tout. La matiere de nos corps aprés la resurrection ne devra qu'à ce principe son incorruptibilité. Dieu

qui avoit mis les parties qui compoſoient le corps d'Adam, dans un certain arrengement, duquel ſa conſervation dépendoit, ne pouvoit-il pas les y conſerver éternellement? Ne pouvoit-il pas les arrêter dans le penchant qu'elles ont à la ſeparation, en ſuſpendant où leur refuſant le mouvement qui la cauſe? Il le pouvoit ſans doute & l'eût fait infailliblement ſelon ſa promeſſe, ſi le premier homme ſe fut aquité de la condition ſous laquelle Dieu luy faiſoit eſperer l'immortalité. Car en menaçant de la mort ſa deſobeiſſance, il promet tacitement une vie éternelle à ſon obeiſſance. Il eût éloigné de ſon corps tous ceux qui pouvoient le détruire; & par ce moyen il eût pourvû à ſa ſeureté ſans ôter au poiſon ſa vertu mortelle, laiſſant au feu la force qu'il a de le conſumer, à l'Eſté ſes ardeurs,& à l'Hyver ſa froideur rigoureuſe. En ſuppoſant que

pour la conſervation de l'homme innocent, Dieu n'avoit qu'à refuſer à la matiere qui compoſoit ſon corps le mouvement neceſſaire à la ſeparation ou diſſolution de ſes parties, qui tendent naturellement à cette diviſion, on inſinuë aſſez que pour la deſtruction de l'homme pecheur Dieu n'a eû qu'à l'abandonner au penchant qu'il a naturellement vers ſa ruine, qu'à lâcher, pour ainſi dire, la bride aux principes contraires dont ſon corps eſt compoſé, & qu'à ne plus retenir les corps ennemis dont le ſien eſt environné. Auſſi Dieu qui n'eſt pas moins veritable dans ſes menaces que dans ſes promeſſes, ne manque pas de faire ſouffrir à Adam & ſa poſterité la peine dont-il avoit menacé ſa rebellion, en ces termes, *quand tu pecheras tu mourras*. Sa juſtice alloit convertir tout le monde en une vaſte ſolitude, ſi ſa Sageſſe pouſſée par ſa bonté inéfable & par

l'interêt de ſa gloire, n'eût trouvé le moyen de reparer le Genre humain par la generation. Toutes les creatures à la ſolde du Roy des Roys, déclarerent la guerre à l'homme criminel, pour venger leur Createur de l'outrage qu'il luy avoit fait, en violant ſa défenſe. Les animaux autre-fois ſoûmis à ſes ordres ne reconnoiſſoient plus leur Monarque, leur obeiſſance étant inſeparable de celle qu'il devoit à Dieu. Les plantes & les mineraux deſtinez à la conſervation de l'homme innocent, contribuent par mille qualités funeſtes à la perte de l'homme criminel. En un mot ſa rebellion a ſoûlevé & armé contre luy toute la Nature.

12. Ses deſcendans ayant participé à ſon crime, il étoit bien juſte qu'ils euſſent part à ſa punition. Mais les bêtes & les plantes qui n'avoient aucune part à ſon peché en devoient-elles partager la peine? Si la mort

n'eſt que la ſuite du peché, les bêtes & les plantes incapables de pecher n'y devoient pas étre ſujetes, & la generation qui n'eſt qu'un remede à la mortalité, ne leur eût pas eſté neceſſaire. L'experience montre pourtant que l'animal & la plante meurent auſſi-bien que l'homme. Le même mal demande le même remede. La mortalité qui rendoit la generation neceſſaire à la conſervation de l'eſpece humaine, la rend donc encore neceſſaire à celle de la bête & de la plante. On convient du mal & de la neceſſité du remede, mais on a quelque doute ſur la cauſe du mal, ou ſur le motif qui porte Dieu à la deſtruction de ces creatures innocentes. On n'ignore pas non plus la liberté ſouveraine avec laquelle Dieu diſpoſe de ſes ouvrages. Mais comme il a voulu luy-même en renfermer l'uſage dans les bornes de ſa Juſtice & de ſa clemence, on a de la

peine à comprendre pourquoy Dieu inflige la peine du peché, aux creatures qui ne pechent pas. Mais cette difficulté s'évanoüit, quand on fait reflexion que Dieu regarde ces creatures comme un bien appartenant à l'homme, par le don qu'il luy en avoit fait. Il punit l'homme criminel par la destruction de la bête & de la plante, qui pouvoient luy donner quelque secours. La mort est donc toûjours une suite du peché dans l'animal & dans le vegetal, aussibien que dans l'homme. Le venin du serpent ancien se répandant du premier homme non seulement sur toute la masse du Genre-humain, mais sur tout ce qui a quelque relation avec luy, a infecté toute la Nature. De là vient que les Ecrivains sacrés, disent que la desobeissance d'Adam assujettit toutes choses à la vanité, & que toutes les creatures gemissent du mal qu'elle leur a fait. On ne parle

icy de ce mal univerſel que par rapport au remede que la Sageſſe divine y a apporté, c'eſt à dire, à l'occaſion de la generation, qui doit reparer les bréches, que la fatalité commune à toutes les creatures y fait tous les jours.

13. La generation n'eſt donc pas un bien abſolu, puis qu'elle ſuppoſe un mal, comme tout remede ſuppoſe une maladie. On peut même dire que l'eſpece en profite plus que l'individu, puis que la production d'une choſe eſt toujours la deſtruction d'une autre. Cependant chaque particulier raiſonnable en peut tirer cette reflexion tres-utile, pourquoy faut-il qu'il naiſſe tous les jours de nouveaux individus? Parce qu'il en meurt tous les jours. Je ne ſeray donc pas exempt de cette fatalité, puis que je ſuis de même nature que ceux que je vois tomber autour de moy. Au lieu que ſi tous les hommes euſſent été creés à

la fois, le long ſejour qu'ils euſſent deû faire ſur la terre pour la peupler juſqu'au dernier jour, leur eût aiſemēt perſuadé, qu'ils étoient immortels. Et comme nôtre eſprit ne ſçauroit ſeparer l'idée d'une perſonne immortelle, d'avec celle d'une perſonne divine, chaque homme qui n'a que trop de penchant â ſe flater, eut eu de luy même l'opinion que les Flateurs d'Alexandre luy inſpirerent. La naiſſance de nos ſemblables eſt un preſervatif contre ce dereglement d'eſprit, puis qu'elle nous fait ſouvenir de la mort, dont la penſée eſt tres-utile à nôtre regeneration & ſalut.

14 Enfin il faloit qu'une generation fit place à l'autre, parce que la terre ne ſeroit pas aſſez grande pour contenir tous les animaux qui ſont nés ou doivent naitre depuis le commencement juſqu'à la fin du monde. Du moins y ſeroient-ils bien à l'étroit, & s'incommoderoient beau-

coup

coup les uns les autres. Il eſt vray que Dieu pouvoit faire plus vaſte cette maiſon ſublunaire, afin qu'elle les pût loger tous commodement, mais les raiſons precedentes font voir que cette conduite eût eſté moins digne de ſa Sageſſe infinie.

On n'a pas deſſein de rapporter tous les motifs qui ont porté Dieu à établir dans le monde l'ordre de la generation. Il ne ſeroit pas poſſible, ſa Sageſſe ayant des profondeurs inacceſſibles à l'eſprit humain. Elle ſe laiſſe pourtant aſſez voir, pour nous faire avoüer qu'elle eſt infiniment digne de nôtre admiration & de nos adorations. Mais cette conſideration eſt plus de la Metaphyſique, ou de la Theologie, que de la Phyſique, qui fournit le ſujet de ce Livre. Il ſuffit au Phyſicien de connoître l'ordre établi dans la Nature, ſans qu'il ſoit obligé de chercher les raiſons qu'a ſon Autheur de l'avoir établi. A l'égard du

ſujet particulier qu'on traite icy, c'eſt aſſez au Phyſicien de ſçavoir qu'il a plû à Dieu de conſerver les eſpeces par le moyen de la generation, il ſe contente de rechercher comment & par quelles loix il a executé ce deſein. C'eſt à cette recherche qu'on s'attache dans cette Ouvrage. On explique la conception, la formation & la naiſſance de l'animal, par les loix de la Mecanique & de la Chymie, qui en donnent des raiſons incomparablement plus claires & plus ſatisfaiſantes que celles que l'Echole a tirées de ſes Facultez. On en laiſſe le jugement au Lecteur que les preocupations n'auront pas aveuglé.

Quoy qu'on commence cette explication par l'œuf, duquel ſelon * Hipocrate toutes choſes tirent leur origine, on ne tombe pas dans le vice qu'Horace reproche à un Autheur, en ces mots, *orditur ab ovo*, pour dire qu'il prenoit la choſe de

* πάντα, ἐκ τῶν ὠῶν

trop haut. S'agissant icy d'un composé Physique & de sa composition méme, on ne pouvoit se dispenser d'en toucher les principes, la matiere & la forme. On en examine la matiere dans le Chapitre des œufs, & la forme dans la suite de l'Ouvrage. Au reste l'Hypotese des œufs est solidement fondée sur les experiences de Mrs Hervée, Graef & Needam. On n'a pas jugé necessaire de les rapporter icy, parce que leurs Livres sont entre les mains des Physiciens, ausquels cet Ouvrage est destiné.

SI la chaste Nature est jamais en colere
Contre cette indiscretion
Qui découvre tout son mystere,
DUNCAN *a merité son indignation,*
La retraite la plus obscure
Que puisse trouver la Nature
Ne pouvant éviter sa penetration.

S. M.

La Nature mysterieuse
Avoit caché la verité
Sous un voile d'obscurité
Contre nôtre humeur curieuse.
Mais DUNCAN *tire le rideau,*
Pour nous faire admirer ce qu'elle a de de plus beau.

L. D. D. N.

TROISIE'ME PARTIE DE LA CHYMIE NATURELLE, OU L'EXPICATION CHYMIQUE ET MECHANIQUE DE LA FORMATION & de la Naiſſance de l'Enfant.

CHAPITRE PREMIER.

Le deſſein & la diviſion de cet Ouvrage.



ON ne ſçauroit voir un bel Ouvrage ſans ſouhaiter en même-temps d'en connoître l'Auteur, la matiere & le lieu où il a eſté fait. Auſſi le Phyſicien admirant la beauté de la machine animée, deſire incontinent de ſçavoir dequoy, par qui, & où elle a eſté formée. Pour ſatisfaire

à ce raisonnable desir, on expliquera dans les trois articles suivans la matiere, la cause efficiente & le lieu natal du Fœtus.

ARTICLE PREMIER.

De la matiere du Fœtus.

ON trouve dans les entrailles de toutes les femelles certains petits corps, à qui la figure ronde, & la vertu qu'on leur attribuë de contenir le germe du Fœtus, ont donné le nom d'œufs. Au mois de Septembre dernier, une femme de Brest en Alemagne se croyant grosse de sept mois, accoucha d'un plein plat d'œufs, qui étoient attachez les-uns aux autres par de petits filets comme une grape de raisin. Si bien que l'œuf qui parmi les Egyptiens étoit l'Hieroglyfe du grand monde, pourroit encore l'être du petit, ou de l'animal naissant. La Nature qui se plaît aux abregez y a mis l'animal en petit & comme en mignature. Un excellent Microscope a fait voir dans la plûpart des semences la figure des plantes qui les ont produites. La graine de l'absinte, par exemple, contient la racine, la tige, les branches & les rameaux de cette plante.

Qui le croiroit, tout un noyer dont le volume occupe un si grand espace, quand il est parvenu à sa derniere grandeur, est renfermé dans la coque d'une noix. Cependant les abregez merveilleux que l'Art nous donne, rendent moins incroyables ceux qu'on attribuë maintenant à la Nature. Plus un Ouvrier est adroit, & moins de volume il donne à son ouvrage quand il se pique de le faire petit. Si l'adresse humaine a sçû produire ces Abregez, qui passent pour des fables dans l'esprit de ceux qui ne les ont point vûs, la Sagesse de Dieu qui surpasse infiniment celle de l'Homme, de quoi ne sera-t'elle pas capable? Nous n'oserions dire à la plûpart des gens que l'Iliade d'Homere ait esté renfermée autrefois dans la coque d'une noix. de peur de passer pour ridicules dans leur esprit. Ainsi quand on dit que toutes les parties de l'animal sont resserrées dans ce petit abregé qu'on nomme l'œuf, on est taxé de credulité, par ceux que la preocupation engage dans le party contraire, ou qui veulent accommoder la Nature à leur maniere de concevoir, en soutenant tacitement que Dieu ne sçauroit faire ce que l'homme ne peut pas comprendre. Mais quand on ne mesure pas le pouvoir de Dieu à la foiblesse de l'esprit humain, qui trouve des mysteres dans la na-

ture auſſi bien que dans la grace, on ne trouve pas impoſſible que toutes les parties de l'animal ſoient reſſerrées dans un ſi petit eſpece. Avant la découverte du Microſcope on ſe ſeroit moqué d'un homme, qui auroit dit ſerieuſement, ce qu'on peut voir aujourd'uy dans la ſemence des plantes, & l'on peut eſperer que la poſterité donnant un nouveau degré de perfection à ſon Microſcope, découvrira dans l'œuf la ſtructure du Fœtus. Ses parties n'y ſont pas ſeulement d'une extreme petiteſſe, mais elles y ſont toutes affaiſſées, ou pliées. Un linge fin, qui déplié occupe une grande étenduë ſe reduit à un tres-petit volume, quand il eſt proprement plié. Le corps de l'animal eſt composé d'un grand nombre de membranes qui ſont comme autant de toiles que la nature plie avec une adreſſe infinie. Tout le reſte n'eſt qu'un aſſemblage d'une infinité de tuyaux, qui ſont tous affaiſſés, par où ils perdent leur largeur, & pour ce qui regarde leur longueur, ils peuvent être pliés comme ces lanternes de papier, dont la longueur ſe reduit preſqu'à rien. Les chairs des muſcles ſont toutes compoſées de fibres, qui ſont autant de petits conduits capables de cet affaiſſement & de ce racourciſſement. Les glandes n'étoient au commencement que des petits ſacs membraneux dont

les pores ſont tellement figurez qu'ils ne recevront en ſuite que ces parties de ſang qui ſont propres à compoſer leur chair glanduleuſe. Et tous ces petits ſacs ſont encore pliés & affaiſſés. Les os même ne ſont dans cet abregé que comme des tuyaux membraneux que leur perioſte forme, l'eſpace que l'os doit remplir dēmeurant vuide, juſqu'à ce que les pores du perioſte y ayent introduit ces ſels, ou cette matiere terreſtre qui les doit compoſer. Cela poſé l'on aura moins de peine à comprendre comment la ſolidité des os leur a pû permettre de ſe plier dans cet abregé de l'animal. Enfin ſi l'on ôte par la penſée au corps animé toute l'étenduë qu'occupent ſes cavités, qu'on ſuppoſe affaiſſées dans l'œuf, on la reduira à un tres-petit volume. Mais ſur tout ſi l'on tombe ingenuement d'accord que l'adreſſe qu'a la Nature pour abreger ſes ouvrages, eſt beaucoup au-deſſus de nôtre expreſſion & même de nôtre penſée, la difficulté qu'on trouve à concevoir comment toutes les parties de l'animal peuvent être renfermées dans un ſi petit eſpace, ne ſera pas une raiſon ſuffiſante pour rejetter cette opinion. C'eſt donc ce petit corps rond qui fait la principale matiere de l'animal, mais ſes tuyanx auparavant affaiſſez, s'ouvrans en ſuite par un corps ſubtil qui les dilate en les parcourant, re-

çoivent une nouvelle matiere par laquelle cet animal en mignature se nourrit & croit. Mais parce que ce suc qui s'insinuë dans les canaux de l'embryon racourci n'est pas different de son aliment, dont nous aurons occasion de parler ailleurs, nous renvoyons cette matiere à son lieu, pour dire nôtre sentiment sur cet esprit qui luy a ouvert les conduits du Fœtus encore insensible dans lequel il a coulé. Cette matiere subtile qui ouvre & qui dilate les canaux du Fœtus, qui déplie toutes ses parties, & leur donne un plus grand volume qu'elles n'avoient au paravant, est la cause efficiente de la formation du Fœtus, de laquelle on a promis de parler dans le second Article de cette Section.

ARTICLE II.

De la cause efficiente du Fœtus.

CET esprit qui fait cette ouverture, dont on vient de parler, n'est que la partie la plus subtile, & la plus active de la semence masculine, qui laissant son corps ou sa partie grossiere dans les pores de la matri-

ce, ou elle s'imbibe comme l'eau dans une terre ſeiche, envoye ſon eſprit ou ſa portion la plus vive & la plus penetrante juſques a ces ovaires qu'on nomme les teſticules, pour inſpirer ou rendre feconds les œufs qu'ils contiennent. Il entre donc dans le corps du teſticule par les larges pores de la membrane qui l'environne, il penetre cet œuf qu'il trouve le plus propre a le recevoir, il s'inſinuë dans ſes conduits les plus étroits, il les dilate inſenſiblement pour leur faire recevoir le ſuc qui doit donner à l'œuf l'accroiſſement & la maturité.

Mais parce que cet eſprit avoit beſoin d'une etréme ſubtilité pour entrer dans les conduits imperceptibles du Fœtus racourci dans l'œuf, la Nature a pris un ſoin merveilleux de le rectifier & de le ſubtiliſer. Premierement le ſang duquel il doit être tiré n'eſt pas pris d'une veine, mais d'une artere, & le ſang arteriel tout petillant d'eſprits eſt comme un vin genereux, au lieu que le ſang des veines eſt ſemblable à ce vin qui n'a que fort peu d'eſprit. Ce n'eſt pas aſſez à la Nature de prendre plûtôt le ſang arteriel que le veneux pour en diſtiller l'eſprit genital, elle le puiſe de la plus groſſe artere nommée l'Aorte qui le reçoit tout boüillant lors qu'il ne fait que de ſortir de

la chaudiere du cœur : non contente d'avoir choisi le sang le plus vif & le plus subtil pour en former l'esprit qui doit rendre la femme feconde, pour le *subtiliser encore d'avantage, elle entortille *l'artere qui le porte, en un serpentin merveilleux, ou le sang circule par mille détours pour exalter & degager d'avantage son esprit. Ce degagement ou cette exaltation seroit inutile si l'esprit débarrassé de ses entraves ne trouuoit à l'entrée du testicule un * crible particulier qui le recevant luy seul le separe des autres parties du sang par une espece de filtration. La Nature n'étant pas encore satisfaite de la subtilité qu'elle donne à ce mercure en le passant par ce filtre membraneux & glanduleux, le fait encore circuler long-temps dans ce tuyau dont l'entortillement forme une espece de peloton qu'on nomme le testicule. Ce canal est d'une substance spongieuse & grasse pour mieux épurer l'esprit qui doit y passer, une éponge huileuse étant le meilleur filtre qu'on puisse choisir pour dephlegmer un esprit. La cavité de ce conduit est imperceptible afin qu'il ne reçoive que l'esprit le plus delié. Il forme comme un labyrinte par une infinité de détours non seulement afin que par une longue & lente circulation cet esprit se perfectionne

*Alkooliser.

*Spermatique.

*Epididyme.

fectionne & se subtilise en quittant le phlegme qui ne peut pas le suivre dans tous ces détours, mais encore afin, qu'il n'y ait que l'esprit le plus vigoureux qui le puisse parcourir, l'autre n'étant pas capable d'un si grand mouvement. C'est pour la même raison que ce vaisseau circulatoire est d'une longueur surprenante, qui ne paroit que quand on a devidé le peloton qu'il forme par son entortillement. Mais parce que la chaleur augmentant le mouvement des corps pourroit donner au phlegme la force de parcourir le serpentin artificiel & de parvenir jusqu'au * recipient, les Chymistes font passer ce canal entortillé par l'eau d'un refrigeratoire qui moderant la chaleur que la liqueur distilée a prise dans la chaudiere, ôte au phlegme le secours qu'il auroit pû recevoir d'une chaleur plus forte, & l'oblige à s'arrêter en laissant aller l'esprit tout pur à qui seul il reste assez de force pour continuer son mouvement. L'Autheur de la Chymie naturelle s'est servi de la même mechanique, quand il a suspendu en l'air les testicules du masle, afin que cette liqueur invisible tenant lieu de refrigeratoire, au serpentin naturel ou l'esprit genital circule, il n'y eut que l'esprit le plus pur & le plus subtil, qui conservât assez de mouvement pour en parcou-

* C'est le vaisseau qui reçoit la liqueur distilée.

rir tous les détours aprés ce rafroidiſſement exterieur. Enfin comme la Chymie joint quelque fois deux vaiſſeaux circulatoires, qu'elle nomme Pelicans, afin que la liqueur qu'elle veut perfectionner par la circulation paſſant pluſieurs fois de l'un dans l'autre acquiere le dernier degré de perfection; ainſi l'on pourroit penſer que la Nature a mis deux teſticules l'un auprés de l'autre, comme deux Pelicans naturels, de l'un deſquels l'eſprit genital paſſe dans l'autre pour y circuler encore de nouveau. Ce ſeroit une belle raiſon de leur voiſinage & de leur duplicité, s'il ſe trouvoit entre eux quelque canal de communication qui peut ſervir d'inſtrument à cette transfuſion. Il eſt plus vray ſemblable que les teſticules n'ont été multipliez qu'afin que l'un venant à manquer, l'autre peut ſupléer à ſon défaut, ſans que leur multiplicité contribuë à la ſubtiliſation de l'eſprit genital.

Aprés que la Nature a donné, pour ainſi dire, des ailes à ce Mercure, il faut qu'elle luy dõne des entraves, de peur qu'il ne prenne l'eſſor aprés ſon degagemẽt qui le rend ſi volatile. Il faloit l'incorporer avec une liqueur plus épaiſſe non ſeulement pour en empécher la diſſipation mais encore pour l'arrêter quelque temps dans les reſervoirs de la ſemence.

Quand une liqueur doit inceſſament couler, elle n'a pas beſoin de baſſin pour la garder, mais quand elle ne doit couler qu'à certain temps on luy fait des reſervoirs qui la contiennent juſqu'à ce qu'on en ouvre l'écluſe, ou que les eaux ſurmontans les bords du reſervoir ſe répandent hors de leur baſſin. C'eſt ce que la Nature à fait à l'égard de l'eſprit genital. Il n'étoit pas a propos qu'il ſortit deſqu'il ſeroit formé, Dieu luy fait des reſervoirs dans ces ſacs membraneux, qu'on nomme veſicules ſeminaires, ou dans les Paraſtates qu'il a placées pour cette raiſon à la racine de la verge, au deſſus des teſticules d'où l'eſprit genital doit monter. Mais les pores de ces petites veſcies laiſſeroient ſans doute échaper cette matiere ſubtile, ſi la Nature ne l'incorporoit avec quelque liqueur qui eut plus de corps qu'elle. Les veſicules ſeminaires, ſont auſſi comme deux recipiens adoptez à deux * filtres glanduleux par ou paſſe un ſuc gluant ou comme une gelée qui va ſe rendre auſſi dans ces reſervoirs membraneux, ou l'eſprit genital eſt reſervé. C'eſt comme le marc ou le corps de la ſemence & la partie ſubtile qui monte du teſticule en eſt comme l'ame & le principe de la fecondité. Les gelées ſont ordinairement formées par des ſels vo-

* Les glãdes Proſtates.

latiles auxquels les esprits s'unissent aisement, c'est pourquoy la Nature fait dans les parastates une gelée propre a retenir l'esprit genital par la proportion ou la sympathie qui se trouve entre cet esprit & les sels volatiles dont elle est pleine. Une liqueur maigre eût esté moins propre à le garder qu'une grasse & visqueuse, qui l'embarrasse aisement dans ses parties rameuses, c'est la cause finale de ce glu qu'on remarque dans la semence, & l'abondance du sel volatile & du souffre en est la cause efficiente. Pour être pleinement convaincu que le gros de la semence est de la Nature des gelées il faut remarquer que comme les gelées elle devient transparente en se rafroidissant, au lieu qu'elle étoit opaque lors qu'elle étoit encore chaude. La blancheur de la semence chaude dependant de ses sels volatiles & sulphurez que l'esprit genital semblable à celuy de sel ou de nitre a blanchis par une legere acidité, confirme cette conjecture. Quoy qu'il en soit la Nature ne pouvoit rien faire de plus propre pour empêcher cet esprit de s'envoler, que de l'incorporer avec la gelée de la semence. L'un & l'autre sont comme un excellent elixir que la Nature à preparé dans les vaisseaux de la generation par une douce & longue digestion & par

une circulation ſouvent reïterée dans les ſerpentins des teſticules.

Comme elle ne l'a pas fait pour le laiſſer toûjours croupir dans ſes reſervoirs, elle leur a donné la force de ſe ſerrer par leurs fibres muſculeuſes pour chaſſer la liqueur qu'ils contiennent. Les trois membranes dont le teſticule eſt revêtu contribuent bien à cette contraction & à l'expulſion de la ſemence, mais le Scrotum tiſſu de fibres charnuës & muſculeuſes qui ſont par tout le principal inſtrument du mouvement, y a ſans contredit la principale part. Toutes enſemble défendent l'eſprit genital de la froideur exterieure qui pourroit l'engourdir ou l'éteindre. Ceux qui ſçavent que les veſicules ſeminaires & les glandes paraſtates ont a peu prés les mêmes fibres que celles auſquelles on vient d'attribuer la contraction du teſticule, ne doutent pas qu'elles ne ſoient capables de la même fonction. Dans toutes ces parties les fibres joüent ou ſe ſerrent quand elles ſont gonfleés par les eſprits, qui coulent dans leur cavité par leur propre mouvement, ou par l'irritation qu'une ſemence acre & boüillante cauſe à ces parties, ou par la determination de quelque penſée laſcive.

Les eſprits n'aident pas la ſortie de la ſe-

mence par cette contraction seulement, mais encore par l'ébullition & par l'élevation qu'ils luy causent. Une liqueur qui boult beaucoup, surmonte ordinairement les bords du vaisseau qui la contient. La Nature qui vouloit arréter quelque temps la semence dans ces reservoirs, en avoit bien fait les issuës étroites, & les avoit méme munies de petits * muscles circulaires, comme de courroyes qui ferment une bourse, mais l'effort que l'impulsion ou l'ébullition de la semence font de temps-en-temps contre ces soupapes, ne manque pas de les ouvrir. Alors la semence poussée par le resserrement prompt des parties qui la contiennent, s'élance dans l'uretre, comme dans le tuyau de la syringue naturelle, par laquelle elle doit être portée dans le moule du Fœtus. Les testicules & les vessies seminaires qui la chassent par leur contraction, font l'office du piston qui pousse la liqueur hors de la syringue artificielle.

* De sphyncteres.

Celle-cy ne seroit pas en état de faire aucune injection, si son tuyau ne pouvoit par sa molesse étre introduit dans le vaisseau qui la doit recevoir: Aussi l'Autheur de la Mechanique naturelle a donné quelque roideur au tuyau de la syringue qui doit faire l'injection de la semence masculine dans la

matrice. Pour cet effet il a voulu que la * partie qui doit faire cette fonction, fut composée d'une substance caverneuse & spongieuse, qui se roidit de temps-en-temps par la tension que luy cause une grande ebullition ou gonflement du sang qu'elle contient. A l'occasion d'une pensée lascive, les humeurs & les esprits sont determinez à couler dans l'instrument de la generation. Ces deux liqueurs ne sçauroient déja se méler sans quelque combat, quoi que l'une ait esté tirée de l'autre, mais la fermentation que leur mélange cause au sang est augmentée, par un troisiéme suc que l'une & l'autre rencontrent dans ce corps caverneux dont nous avons déja parlé. C'est une humeur qui par sa couleur noirâtre, & par son acidité a du rapport avec la melancholie, qu'on sçait être tres-propre à de grandes fermentations. On n'examine pas si cet acide combatant avec les sels alkalis du sang ou du suc nerveux est la principale cause de cette ébullition qui gonfle la verge. On se contente de remarquer un double effet de cette fermentation, sçavoir le gonflement du membre & la blancheur qu'elle cause au sang qui la souffre.

*Le membre viril.

Ce seroit en vain que la rarefaction du sang auroit causé la tension du membre, si

cette humeur ne s'y arrêtoit pour en continuer le gonflement aussi long-temps qu'il est necessaire. Aussi la compression que les muscles erecteurs gonflez par les esprits qu'ils reçoivent alors en foule, causent à la veine, l'empêche de recevoir aussi-tôt le sang que l'artere à versé dans ce corps caverneux. Mais la partie plus subtile blanchie par l'acide de ce suc noirâtre autant que par la rarefaction qui la convertit presque en écume, * se filtre à travers les glandes dont toute l'uretre est parsemée, & penetre jusques a la cavité de ce conduit.

Alors l'ebullition des humeurs, & la compression de la veine cessant, le sang y coule & ne gonfle plus la partie où il étoit auparavant arrêté. Quand on a veû la blancheur que les acides donnent au laict de souffre, au laict virginal, liqueur fort sulphurée, & à ces poudres precipitées que les Chymistes nomment des magisteres, on ne doute pas que le suc acide que le sang rencontre dans cette partie qui fait le masle, ne soit capable de le blanchir en precipitant les souffres dont il est plein. L'esprit genital méme montant à méme temps des testicules dans l'uretre, & s'y mélant avec ce magistere ou ce precipité du sang, en peut augmenter la blancheur, s'il est à peu prés

* D'où Venus qui represente l'amour a pris son nom. d'Aφρο-δίτη, ou de fille de l'écume.

de la

de la nature de l'esprit de sel ou de nitre, comme on a sujet de le conjecturer. En effet ces deux sels entrant dans nôtre corps par la nourriture & par la respiration, la Chymie Naturelle ne manque pas d'en tirer l'esprit, & de le rafiner même par une infinité de filtrations & de circulations.

C'est cet esprit qui souflant sur le corps d'un œuf le rend à même temps fecond, en faisant éclorre en suite un corps à peu prés semblable à celuy duquel il est sorti. L'esprit de nitre versé sur une matiere que les Chymistes appellent tête-morte, en fait un sel sembable à celuy duquel on l'a tiré. Le mouvement qu'il donne aux parties de cette terre les met dans un certain arrangement dans lequel consiste la nature du sel qui s'en forme. L'esprit genital doit exciter dans les parties de l'œuf un mouvement qui change leur situation & leur fait prendre celle qu'elles doivent avoir pour composer le Fœtus. Et comme un esprit Chymique n'a pas besoin d'intelligence pour ranger les parties de la tête-morte dont il forme le sel qui l'a produit; ainsi l'esprit genital peut sans connoissance disposer les parties d'un œuf à composer un corps semblable à celuy duquel il est distillé. L'idée qui dirige son mouvement n'est pas en luy, mais

dans le premier Moteur qui luy donna cette impreſſion en la creant. L'expreſſion ou l'execution de cette idée dépend de la figure ou du degré de mouvement, ou de la determination qu'ont les parties de cet eſprit, qui pourroit bien avoir quelqu'autre façon d'être dans laquelle conſiſte principalement ſa vertu formatrice, quoy que cette maniere d'être ne ſoit pas encore connuë. Peut-eſtre que les pores des parties où cet eſprit eſt filtré ſont tellement diſpoſez qu'ils ne reçoivent que ces parties du ſang qui ſont propres à compoſer la machine animée. Peut-être que ces parties qui doivent entrer dans ce bâtiment ont eſté taillées au commencement du monde par le grand Architecte de l'Univers, & qu'elles doivent garder juſqu'à la fin du monde la figure qu'elles en ont receuë. Peut-être au contraire qu'une matiere indifferente rencontre dans les parties de la generation certains moules qui luy donnent la figure qu'elle doit avoir, pour compoſer les membres de l'animal. Quoy qu'il en ſoit, on eſt convaincu que la figure & le mouvement des parties, ont beaucoup de part aux Metamorphoſes que la Nature fait tous les jours. La figure fait beaucoup pour unir & pour ajuſter les parteis enſemble, mais le mouvement tient le principal rang entre les

causes des transmutations. Chaque corps a son espece & son degré de mouvement essentiel, quand deux sont joints ensemble, celuy dont les parties ont moins de mouvement, prend la nature de l'autre, s'il en peut estre penetré jusqu'aux plus profonds & secrets recoins, la figure est alors comme la clef & le mouvement comme la main de l'introducteur qui la pousse. Cette penetration intime demandant une matiere subtile & vigoureuse fait assez comprendre, pourquoy les esprits sont plus propres que les autres corps à produire les metamorphoses de la generation. L'esprit viril déterminé par la figure & par son mouvement primitif, ayant penetré l'œuf jusques à la derniere division de ses elemens, leur donne ce degré de mouvement specifique, qui met ses parparties dans cet arrangement, duquel resulte la figure du Fœtus. Est-ce qu'il a pris la figure du corps qui le contenoit, cõme une matiere prend celle du moule où l'on la jette? Est-ce que cet Esprit à force de rouler dans l'œil, par exemple, s'est conformé à cette partie? On sçait bien qu'une liqueur prend toûjours la figure du vaisseau qui la contient, mais on voit aussi qu'elle la perd aussi-tost qu'elle en est sortie. Sur cet exemple on comprend aisement que l'esprit se conforme à la figure

de la partie qu'il anime, pendant qu'il y demeure. Mais comment la conserve-t'il lors qu'il en est dehors ? Comme un certain nõbre d'esprits qui pourroient avoir esté moulez dans une partie, pour garder la figure qu'ils y ont prise, devroient garder le méme arrangement, que leur mouvement continuel ne leur permet pas non plus que les diverses filtrations par lesquelles ils passent, il est plus raisonnable de faire consister la disposition qu'ils ont à composer, ou former une certaine partie, dans leur figure & dans leur mouvement. Et parce que l'experience nous aprend que certaines pensées de nôtre ame sont jointes à certains mouvemens de nôtre corps, cette espece de mouvement que les esprits doivent avoir pour donner aux parties de l'œuf l'arrangement qui forme la figure du Fœtus, pourroit bien estre en partie l'effet ou la suite de cette idée, qu'on a de chaque partie qui compose le Corps humain. Si les esprits frapez par un objet surprenant s'y moulent & en prennent la figure qu'ils vont imprimer sur le corps tendre du Fœtus, comme un cachet sur la cire, pourquoy les mémes esprits meus ou rangez d'une certaine maniere pour representer à l'ame chaque membre du corps, ne pourront-ils pas en aller impri-

mer la figure ſur l'œuf encore mol? Cela n'eſt pas impoſſible. Du moins cet exemple eſt une preuve invincible de la vertu que les eſprits ont de donner une figure au corps, ou de changer celle qu'il avoit déja. Il paroit encore de la que l'ame qui produit cette idée à l'ocaſion de laquelle les eſprits prenent ce mouvement propre à former le Fœtus, à quelque fois beaucoup de part à la formation du corps. Mais par ce que l'eſprit du nitre ou de quelque autre ſel ſans le ſecours d'aucune idée ni d'aucune penſée; forme d'une matiere indeterminée un mineral de même nature que celuy duquel on l'a tiré, on a ſujet de conjećturer que cette eſpece ou ce degré de mouvement neceſſaire à l'eſprit pour former l'enfant, luy doit étre eſſentiel ou naturel & non pas étranger ou ſeulement imprimé par l'ame. En effet on voit un grand nombre de perſonnes qui n'ont pas l'idée de la moitié des parties qui compoſent le corps, n'étre pas moins propres à la generatiõ que les plus habiles Anatomiſtes, qui s'en ſont imprimé la figure dans l'eſprit à force de les voir ſouvent. Les gens d'eſprit & d'un profond ſçavoir ſont méme plus ſujets à la ſterilité que les fols & les ignorans, les familles nombreuſes des Payſans ſont une preuve de cette verité.

Mais quoy que ces raisons & cet exemple prouvent que l'esprit genital ne doit pas à l'idée ce mouvement specifique qui donne aux parties de l'œuf l'arrengement qu'elles doivent avoir pour former le Fœtus, on ne doit pas douter qu'il ne soit fortifié par quelque pensée de l'ame. On ne veut pas plûtôt mouvoir le bras, que les esprits commencent ce mouvement qui les porte dans les muscles de cette partie ; & pourquoy la volonté qu'on a d'engendrer ne pourroit-elle pas donner aux esprits non seulement ce branle qui les fait couler dans les organes de la generation, mais encore ce mouvement particulier qui contribuë tant à la formation de l'embryon ? La peine qu'on trouve à comprendre comment un mouvement peut produire un si bel ouvrage n'est pas une demonstration de son insuffisance, puis que la foiblesse de nôtre conception n'est pas une bonne preuve de l'impuissance d'une telle cause. On ne conçoit pas non plus comment le mouvement de l'esprit de nitre par exemple, peut donner aux parties du sujet indifferent qui le reçoit, cette situation dans laquelle consiste la nature du salpétre, cependant cette formation où transmutation n'en est pas moins réelle pour n'être pas encore comprise. Il suffit que nous ayõs

une preuve incontestable de la vertu qu'à l'esprit de donner une certaine figure à la matiere du Fœtus, quoy que la maniere de cette configuration nous passe. C'est un Architecte qui bâtit sans sçavoir ce qu'il fait, il observe les loix de la plus reguliere Architecture sans les entendre, il execute les regles de la plus fine mechanique sans les avoir jamais comprises. Architecte intelligent qui guides cet Architecte aveugle, que les profondeurs de ta Sagesse sont incomprehensibles ! Il est sans doute plus merveilleux & plus glorieux à Dieu de donner aux parties de la matiere ce mouvement qui peût les figurer & les placer comme elles doivent étre figurées & placées pour composer le logis de l'ame, que s'il étoit tous les jours occupé à les tailler, à les mouvoir & à les ranger luy-méme. Qu'elle admiration n'auroit-on pas pour un Architecte qui sçauroit donner aux materiaux un mouvement par lequel ils se figureroient & se rangeroient eux-mémes sans qu'il y mit la main ? Ce seroit un agreable spectacle de voir les pierres d'un bâtiment meuës par un vent prendre la figure & la place qu'elles doivent avoir pour le composer. Les parties de l'œuf sont comme ces pierres & l'esprit genital comme ce vent qui les figureroit & qui les rangeroit.

Cette premiere delineation des parties que cet eſprit trace dans l'œuf eſt comme le premier deſſein & le crayon du Fœtus deſſiné dans cet abregé de l'animal. Il faut executer le deſſein, étoffer ce crayon, & rendre viſibles ces parties que leur petiteſſe déroboit à la veuë. C'eſt ce que l'eſprit animal fait en étendant & developant ces parties affaiſſées ou pliées dans l'œuf. Qui prendra ſoin de diſſequer une féve y trouvera la racine, la tige & les feüilles méme de la plante qui l'a produite. L'eſprit qui ſort de la terre entrant dans le corps de ce legume s'inſinuë d'abord dans cette partie qui répond à la racine. Il paſſe de là dans la tige, enſuite dans les feüilles pliées les unes ſur les autres. Il dilate le tuyau de la racine & de la tige & deplie les feüilles. Toutes ces parties occupant un plus grand eſpace qu'auparavant ouvrent le corps de la ſemence & commencent à paroître au dehors ſous la forme du germe. L'eſprit vegetal dilatant ces conduits de la petite plante ouvre la porte à la ſeuë qui y coule pour la nourriture & l'accroiſſement de cette plante en mignature. La méme choſe arrive à l'œuf. Comme la féve il contient en petit la production qui doit en ſortir. Comme la féve il eſt jetté dans le ſein de la matrice

matrice qui repreſente la terre comme la ſéve il reçoit un eſprit qui dilate les tuyaux de ſes veines, de ſes arteres & de ſes autres vaiſſeaux afin qu'ils reçoivent le ſuc qui doit nourrir & augmenter l'embryon, il deplie ſes membranes & ſes autres parties affaiſſées ou pliées. Mais parce que les cauſes qui aydent cette vegetation ou cette formation ſont attachées la plûpart aux parties ou cette operation ſe fait, pour en bien voir les progrés on va parcourir dans l'article ſuivant les lieux de la formation & la part que chacun d'eux y peut avoir.

ARTICLE. III.

Sur le lieu natal du Fœtus.

LE teſticule de la Femme, la trompe de Fallope, & la matrice ſont les trois parties qui peuvent paſſer pour le lieu natal du Fœtus, la premiere forme l'œuf, la ſeconde le reçoit pour le mener dans la cavité de la matrice, & celle-cy le couve en le ſerrant dans ſon ſein. On va voir dans cet article I. comment l'œuf n'aît, croît & meurit dans le teſticule, II. comment

il s'en detache & sort quand il est meur, III. comment il entre en ce canal qu'on nomme la corne de la matrice où la trompe de Fallope, par où il descend dans la cavité de la matrice. IIII. Enfin on examinera ce qui luy arrive dans cette outre ou la Nature le couve.

L'œuf n'étoit au commencement qu'une petite bube ou sac membraneux, dont les pores ne reçoivent de la masse du sang, que ces parties qui sont propres à former son corps. Les plis & les rides de ce sac affaissé le rendent si petit, qu'il est imperceptible dans le testicule des petites filles. Qui voudra donc voir ces corps qui contiennent le germe de l'animal, les doit chercher dans les femelles qui sont dans un aage meur. On ne trouve point d'œufs dans le ventre des poules trop jeunes, ils y sont pourtant, mais leur petitesse les rend invisibles. La Nature travaille avec tant d'adresse que des plus petits commencemens elle fait ses plus grands & ses plus beaux ouvrages. Il semble même qu'elle prend soin de nous en cacher les rudimens par leur extréme delicatesse, elle se couvre pour ne se laisser voir qu'à ceux qui la cherchent avec beaucoup d'application. Qui verroit le testicule d'une enfant ne diroit jamais que cette partie dût

être la premiere ſource du Fœtus. A peine y remarque t'on ces bubes membraneuſes qui ſont le cõmencement de l'œuf, à moins que l'œil ſoit aydé d'un bon Microſcope. Mais par le ſecours de cet inſtrument merveilleux on découvre que l'ovaire d'une jeune femelle n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage de ces petits ſacs membraneux, qui s'abreuvans du ſang que l'artere ſpermatique y porte, ſe gonflent inſenſiblement & ſe convertiſſent en œufs. La petiteſſe de leurs pores ne leur permettant de recevoir au commencement qu'une tres petite quantité de ſuc qui les doit enfler en le nourriſſnat rend leur accroiſſement fort lent. Ces fruits qui demeurẽt ſur l'arbre l'Hyver ne croiſſẽt guere dans cette ſaiſon, non ſeulement parce que la chaleur du Soleil n'eſt pas alors aſſez forte pour y faire monter la ſeve, mais encore parce que leurs pores ſerrés par le froid ne la reçoivent qu'avec peine. La chaleur des jeunes femelles eſt ſi petite, & ſi foible qu'elle ne fait pas une grande ouverture dans les pores de l'œuf, qui d'ailleurs ne ſçauroit d'abord recevoir une grãde quantité de ſuc nourriſſant, le conduit étant tres petit au commencement. Mais la chaleur naturelle croiſſant avec l'aage élargit les pores de l'œuf, ouvre l'entrée à la ma-

tiere de son accroissement, & le rend sensible sans Microscope. Ainsi les soleils vigoureux du printemps agitent l'esprit de la terre, ouvrent le corps des semences pour leur faire recevoir cette matiere deliée avec la seve qui les nourrit & les fait croître. Quand les œufs ont atteint ce degré de grandeur qui les rend visibles, le testicule est comme cette partie de la poule où l'on voit un amas de petits corps ronds, ou d'œufs sans coque. Dans l'un & dans l'autre on remarque à peu prés la structure d'un raisin. Les œufs en sont comme les grains, qui tiennent à la grape par des petits ligamens semblables aux pedicules de ces grains. Chaque pedicule est un tuyau particulier qui porte la seve ou le suc nourrissant au grain, & la queuë ou la côte du raisin est comme le canal commun qui se distribuë en plusieurs autres particuliers à chaque grain. La même mechanique se trouve dans le testicule. Le faisseau des vaisseaux spermatiques forme la queuë ou la côte du raisin, les ramifications de ce faisseau sont les pedicules des grains, & cōme la grape envoye un pedicule à chaque grain ainsi le faisseau donne un rameau à chaque œuf. L'artere luy porte le suc duquel il se nourrit, mais parce que tout celuy qui y aborde n'est pas propre à le nourrir, la veine prend

ce ſang ſuperflu pour le ramener au cœur. Le nerf luy porte l'eſprit pour l'animer & pour donner à ſon aliment la vigueur & le mouvement neceſſaire pour penetrer dans les plus ſecrets recoins, afin qu'aucune partie ne manque de nourriture. Quand cet eſprit ou ce ſuc nerveux à fait l'office de vehilcule en cõduiſãt le ſuc nutritif juſqu'aux parties qui doivent en profiter, il entre dans le vaiſſeau Lymphatique qui le porte dans la veine cave pour être diſtillé derechef dans le cerveau, où il eſt rapporté par la circulation. On voit par là pourquoy la Nature donne quatre vaiſſeaux à ce petit corps qu'on nomme l'œuf. Comme Dieu ne fait rien en vain, auſſi ne veut-t'il rien perdre de ce qui reſte aprés que ſon ouvrage eſt achevé. Pour cette raiſon il ne donne pas ſeulement aux parties des canaux qui leur portent ce qui les nourrit & les anime mais il leur en fait auſſi d'autres qui rapportent aux ſources les liqueurs qui reſtent aprés qu'elles en ont été comme raſſaſiées.

Au bout de ces rameaux que le faiſſeau ſpermatique pouſſe, ſe forme l'œuf comme le fruit au boutdes branches. Il s'y nourrit, il y croit, il y meurit à peu-prés en la méme maniere. La maturité du fruit ne conſiſte

pas seulement dans la plenitude & l'abondance de la seve, d'où depend sa grosseur, mais encore dans l'exaltation ou le dégagement des esprits qui sont dans ce suc bien cuit & bien digeré par la chaleur du Soleil. Ainsi la grandeur de l'œuf n'en fait pas la maturité, mais plûtôt le developement des esprits qui étendent ses parties, qui dilatent ses conduits pour leur faire recevoir une plus grande quantité de suc nourrissant, & les mettent en état de profiter de l'esprit genital qui le doit rendre fecond par une espece d'inspiration. Cependant la grosseur de l'œuf se rencontrant d'ordinaire avec l'exaltation de ses principes actifs, qui rendent l'œuf meur, on peut la prendre pour une marque de leur maturité de même que dans le fruit.

Elle peut même contribuer au détachement & à la sortie de l'œuf hors du testicule. Le fruit parfaitement meur tombe de luy-même entraîné par son propre poids. Sa cheute est quelque fois aydée par les secousses qu'un vent ou quelque autre cause donnent à l'arbre. L'esprit du male s'élançant avec rapidité de la matrice dans le testicule par les trompes de Fallope fait en quelque façon l'office du vent, & le male qui cause de grands mouvements à toutes ces parties est comme la personne qui secouë l'arbre.

A l'occaſion de cette penſée qui precede ou qui accompagne le myſtere de Venus les eſprits courent en foule dans la matrice, dans ſes cornes, & dans les deux ovaires de la femme, & leur cauſent une grande agitation ſuivie de plaiſir. Ce muſcle circulaire dans lequel chaque œuf eſt enchaſſé comme dans une niche, ou comme le gland dans ſon écuelle, ſerre ſes fibres qui chaſſent l'œuf par une eſpece d'expreſſion.

Mais comment peut-t'il ſortir du teſticule qui n'a point diſſuë ? A-t'on trouvé quelque canal qui le conduiſit de cet ovaire dans la corne de la matrice ? Point du tout. Mais la membrane dont le teſticule eſt revêtu, ſe trouve ſi poreuſe, qu'elle laiſſeroit aiſément paſſer un corps encore plus gros que l'œuf, qui tombe du teſticule dans la trompe de Fallope. Ajoûtez à la largeur naturelle de ſes pores la dilatation que leur cauſe l'œuf en y paſſant, & vous comprendrez aſſez comment il en a peu ſortir. Toutes les parties membraneuſes ſont capables d'une diſtenſion qui paſſe nôtre imagination. Quand on a veu la petiteſſe de la matrice dans une enfant on ne peut aſſez s'étonner de la grandeur que la dilatation luy donne dans une femme groſſe. A voir le cul d'une poule, d'une oye, ou d'une autruche on

ne diroit jamais qu'un corps aussi gros, que l'œuf qu'elles font, y peut passer. Et pour ne sortir pas de nôtre sujet qui jugeroit qu'un gros enfant peut jamais naître par le col de la matrice, qui paroit extrémement étroit ? Enfin certains testicules qu'on a trouvez d'une grandeur monstreuse dans le corps des femmes, ont bien fait voir de qu'elle distension leur membrane étoit capable, & si ses pores paroissent encore larges aprés la mort, dont la froideur, affaisse & serre tous les conduits de l'animal, que doivent-t'ils être pendant la vie, ou la chaleur & les esprits tiennent toutes les routes du corps ouvertes ? Mais sur tout qu'elle largeur ne doivent-t'ils pas avoir dans le plaisir de Venus, qui attire dans les instrumens de la generation une abondance extraordinaire d'esprits allumans un agreable feu dans ces parties, & dilatans toutes les issuës qu'elles peuvent avoir ?

Mais comme la bonne Physique ne se contente pas de probabilités, on ne croiroit pas encore que la membrane du testicule peut donner à l'œuf une assez large issuë, si le grand trou qu'on a trouvé dans cette tunique à qnelques femmes qui moururent & furent ouvertes bien-tôt aprés avoir conçû, permettoit d'en douter. On

rencontre

rencontre dans la corne de leur matrice un corps rond qui fait le commencement du Fœtus. On cherche d'où il peut être venu, on le compare avec les autres corps ronds qu'on trouve encore dans le testicule, & l'on les trouve parfaitement semblables, d'où l'on commence à soubçonner, que celuy qu'on a rencontré dans la corne de la matrice est descendu du testicule. Mais le large trou qu'on y trouve encore ouvert marquant l'issuë par laquelle il étoit tombé dans la trompe de Fallope change cette conjecture en preuve, pour ne pas dire, en demonstration. M. de S. Maurice Medecin cherchant d'où pouvoit être tombé le Fœtus qu'il a depuis peu trouvé dans le flanc de Madame de Ste. Mere, a veu le testicule, de cette femme tout ouvert. Il n'est donc pas besoin de rapporter icy le témoignage de la plûpart des femmes qui dans le moment de la conception sentent que quelque corps s'est détaché prés des reins où les testicules sont situés. Quand on a des preuves convainquantes, on fait tort à sa cause en se servant de celles qui peuvent être éludées.

Au contraire on en met la verité dans une plus grande évidence, quand on prévient les difficultés qu'elle peut trouver dans les esprits. Il s'en presente deux principales

contre le sentiment qu'on a dessein d'établir presentement. Est-t'il possible, dit-on, que ce grand élargissement de pores qu'on suppose dans la membrane du testicule ne luy causât aucune douleur? L'extréme sensibilité des parties membraneuses augmente la difficulté. Mais on n'en sera pas embarrassé si l'on considere que cette ouverture des pores est naturelle & non pas violente. L'œuf qui sort du testicule ne fait pas le trou, mais l'ouvre & pour parler avec l'école, il ne fait pas une solution de continvité, mais une dilatation d'une issuë affaissée. Et s'il y avoit quelque violence dans cette distention, elle seroit addoucie par la l'enteur du mouvement qui fait sortir l'œuf du testicule, ou engloutie par le plaisir que donnent à la femme les mouvement vigoureux des esprits dans ces parties.

Quand l'œuf pourroit sortir & même sans douleur on ne comprend pas comment il peut tomber dans la trompe de Fallope, qui s'en trouve assés éloignée. Il est vray qu'on avoit au commencemẽt quelque peine à le concevoir par la situation de ces parties.

Mais il n'étoit pas plus aisé d'expliquer comment les œufs d'une poule se détachans de cette partie dans laquelle ils forment l'image d'un raisin, pouvoient parvenir à

l'ovaire, qui non seulement en est separé par une distance considerable, mais que sa situation même semble rendre incapable de les recevoir. On ne pouvoit pourtant pas douter que les œufs n'y passassent en quittant leur premiere origine ; Ainsi quand on ne pourroit pas rendre raison du passage de l'œuf dans l'une des trompes, ce ne seroit pas une preuve suffisante de sa supposition ou de sa fausseté. Mais comme l'Elephant avance sa trompe pour prendre ce qu'on luy presente, de mesme la matrice étend les siennes pour aller recevoir l'œuf prest à tomber du testicule. Ces cornes de la matrice sont comme celles du limaçon, qui s'alongent ou se racourcissent selon le besoin. Elles s'étendent par le moyen de leurs fibres droites, qui tendent d'un bout à l'autre, & qui joüans par le ressort de l'esprit qui les anime avancent la trompe vers le testicule. Elles se racourcissent par leur propre vertu de ressort. Il est naturel à châque corps de retourner à son étenduë ordinaire, lors que la cause qui l'étendoit extraordinairement, cesse d'operer. Ces fibres muës par les esprits que l'accouplement y attire approchent la trompe du testicule, pour gober l'œuf qui doit en tomber. Elle si applique même par son extremité dilatée en forme de pavillon d'u-

ne trompete ; * C'est aussi le nom que Fallope qui la découvrit le premier, luy donna pour cette raison, quoy que son action semble luy rendre plus propre celuy de trompe, la fonction de celle-cy, de méme que celle des cornes de la matrice, consistant à s'avancer pour prendre quelque chose.

* Tubæ Fallopianæ.

La mechanique de ces parties auroit bien fait conjecturer qu'elles étoient capables de cette extension qui les applique aux testicules, mais on ne se paye pas des conjectures, on veut des demonstrations oculaires. On en peut aussi donner une à ceux qui n'en veulent croire que les yeux. Car on a trouvé le bout de la trompe appliquée au testicule dans une femme qui fut ouverte bientôt aprés avoir conçû ; c'étoit comme une main que la matrice avançoit pour prendre l'œuf qui tomboit de l'ovaire.

Si les fibres droites de cette trompe sont paralytiques, elle ne sçauroit s'étendre pour recevoir l'œuf, qui par ce defaut tombe dans la cavité des flancs, au lieu d'entrer dans ces trompes qui doivẽt le mener dans la matrice. Pour cette raison on a quelques fois trouvé des enfans bien formez hors de la matrice & dans la cavité de l'abdomen. Une femme de Toulouse y en a porté un pendant vingt-cinq ans, parce qu'il ne trouvoit point d'if-

ſuë par laquelle il peut naître. Et l'illuſtre Abbé de Laroque nous a communiqué depuis peu l'obſervation d'un Medecin curieux, qui faiſant ouvrir le corps de Madame de Ste. Mere a trouvé dans la cavité du flanc un enfant parfaitement bien formé. L'ovaire des poules ne pouvant non plus s'avancer quelques fois vers le raiſin, pour en recevoir les œufs qui ſe détachent, les laiſſe auſſi ſouvent tomber dans la cavité du ventre, où ſe pourriſſans ils corrompent les entrailles de ces bêtes, & leur cauſent enfin la mort. J'ay moy-même ouvert le corps d'une oye qui mourut par cette méme cauſe. Je trouvay dans ſon ventre hors de l'ovaire & du raiſin, pluſieurs œufs qui s'étoient corrompus, pour ne pouvoir entrer dans l'ovaire, qui ne s'étoit pas aſſez avancé pour les prendre, ou qui n'étoit pas aſſez ouvert.

Quand l'ovaire de la femme & de la béte fait ſa fonction, ce deſordre n'arrive pas, il s'avance comme pour aller au devant de l'œuf, il ouvre ſon pavillon pour le mieux gober. La trompe de la femme ſe ſerrant alors par ces fibres circulaires le chaſſe & le fait deſcendre dans la cavité de la matrice à la faveur du penchant & de l'humidité que pluſieurs glandes de la trompe y verſent pour rendre le paſſage gliſſant. Si quelque

paralyſie empéche ſes fibres circulaires d'agir, ſi la cavité de la trompe eſt trop étroite pour laiſſer paſſer l'œuf, ou que la ſechereſſe de cette partie rende le paſſage difficile, l'œuf s'arréte dans cette corne de la matrice, il s'y nourrit, il y croit, il y meurit, il y germe, en un mot il s'y forme un Fœtus comme dans la matrice. Les obſervations de plusieurs curieux ont mis cette verité hors de doute. D'où l'on peut conclurre que la vertu par laquelle la matrice aide la formation du Fœtus, luy eſt commune avec pluſieurs parties, qui ne pouvant pas le rendre aprés l'avoir formé, ne peuvent pas bien paſſer pour vicaires de ce moule où les enfans ſe jettent. Auſſi la Nature a ſi bien diſpoſé la mechanique de toutes ces parties, qu'elle mene ordinairement l'œuf dans le ſein de la matrice qui le doit couver. Les teſticules ſont ſituez plus haut que les cornes de la matrice, & celle-cy ſe ttouve plus baſſe que ces trompes, afin que l'œuf y puiſſe deſcendre par un penchant continuel, ſans s'arréter dans ces parties qui n'ont point d'iſſuë pour laiſſer ſortir l'enfant qui s'en doit éclorre.

L'œuf n'eſt pas plûtôt tombé dans le creux de la matrice, que ſa cheute determine les eſprits à couler en foule dans les fibres circulaires qui ſont deſtinées à la ſerrer, par cette

diſpoſition mechanique, la matrice ſe ramaſſe comme pour embraſſer, pour mieux échauffer & couver cet œuf, qui pourroit ſortir par l'orifice, ſi la contraction de ſes fibres circulaires ne le fermoit à même-temps avec tant d'exactitude, qu'on ne ſçauroit y faire entrer la tête d'une épingle. Quoy que la cheute de l'œuf dans la matrice contribuë à ſon reſſerrement, il eſt fort vrayſemblable que le plaiſir ou le chatoüillement que les femelles ſentent dans cette partie pendant l'accouplement en eſt la principale cauſe. En effet, il eſt naturel à toutes les parties de ſe ſerrer quand on les chatoüille, le plaiſir exceſſif qu'elles ont alors tenant beaucoup de l'irritation. Un eſtomach vigoureux & plein d'eſprits ſe ramaſſe dés qu'il a receu les alimens, qui par le plaiſir qu'ils luy cauſent attirent encore plus d'eſprits dans les fibres qui font ſa contraction. Et comme pour faire la digeſtion il n'eſt point de pire diſpoſition dans ce viſcere que le relachement de ſes fibres, il n'eſt point auſſi de plus grand ni de plus ordinaire obſtacle à la conception que l'impuiſſance de la matrice à ſe ſerrer.

Si la deſcente de l'œuf dans ce ſac membraneux étoit la ſeule cauſe de cette contraction on auroit peine à dire pourquoy les filles ne concevroient pas ſans connoiſſance

d'homme. Car comme les poules font des œufs sans avoir esté couvertes du coq, ainsi les filles en rendent mesme dans leur virginité. D'où vient donc que leur matrice ne se serre pas pour les arrêter, dés qu'ils sont tombés des testicules dans sa cavité, & que la conception & le pucelage sont incompatibles ? Cette partie a-t-elle une intelligence qui luy fasse discerner les œufs feconds de ceux qui ne le sont pas ? On comprend bien que de ceux qui n'ont pas reçû l'inspiration de l'esprit genital, un enfant ne sçauroit s'en éclorre, quoy qu'ils fussent couvez neuf mois dans la matrice, la principale cause de la formation du Fœtus leur manquant. C'est le privilege de la Bien-heureuse Marie de pouvoir estre Vierge & Mere tout ensemble.

Quoy que les œufs d'une jeune poule qui n'a jamais connu de coq, soient long-temps couvez, on n'en verra jamais éclorre des poussins, parce que l'esprit qui doit être le principal autheur de leur formation, ne leur est pas naturel, mais emprunté. Les materiaux sans Architecte ne suffisent pas pour bâtir une maison. On ne comprend pas avec la même facilité pourquoy les œufs qui sont dans les ovaires de la femme ne deviennent pas feconds tous à la fois, pourquoy l'œuf qui n'est pas meur ou fecond ne

s'arréte

s'arrête pas ordinairement dans la matrice, ou pourquoy celle-cy ne se serre pas pour l'y retenir, si la presence de l'œuf suffit pour la conception? La premiere difficulté naît de l'exemple des poules, des oyes & des autres femelles qu'il suffit d'amener une fois ou deux au mâle pour rendre feconds tous les œufs qu'elles sçauroient pondre dans toute l'année. Au lieu que de tous ceux que la femme porte dans les ovaires il n'en est ordinairement qu'un qui reçoive par un seul accouplement le principe de la fecondité. On a déja posé que si les œufs ne sont pas meurs ils ne sçauroient recevoir l'esprit genital pour en profiter. Or les testicules de la femme n'en ont d'ordinaire qu'un qui soit meur, leur petitesse ne permettant pas à plusieurs à la fois de parvenir à la grandeur que leur maturité suppose, mais puis qu'ils ne laissent pas de se détacher des ovaires & de descendre même dans la matrice, quoy qu'ils soient encore steriles, d'où vient qu'ils ne s'y arrêtent pas, aussi bien que les feconds. Est-ce que l'œuf fecond gros de l'esprit genital trouve l'orifice de la matrice trop étroit pour en sortir? Il est vray que le fruit meur est ordinairement plus gros que celuy qui n'est pas meur. Mais on a bien de la peine à croire que la grosseur de l'œuf

qui ne fait que de tomber du testicule l'empêche de passer par l'orifice de la matrice, quand on sçait de quelle petitesse il est dans son origine ; si ce n'est que le sejour qu'il pourroit avoir fait dans l'une des trompes luy ait donné cette grandeur, avant qu'il soit parvenu à la matrice. L'accroissement que quelques œufs ont pris dans ces cornes de la matrice rendroit cette opinion vray semblable, si la plûpart des observations sur lesquelles elle est fondée ne faisoient voir que l'œuf ne croit dans la trompe que quand il y prend racine, pour ainsi dire, qu'il y pousse son germe, & s'y couve parfaitement, jusqu'à ce que le Fœtus est prest à s'en éclorre. Il n'est pas comme une boule de neige qui croît en roulant, quoy qu'elle ne s'y arrête pas. La grosseur de l'œuf n'est donc ni la seule ni la principale cause qui l'arréte dans la matrice, mais plûtôt le resserrement que les femmes témoignent avoir senti dans cette partie au moment de la conception. Il n'est pas mal-aisé de comprendre pourquoy cette contraction de la matrice se rencontre presque toûjours avec la fecondité de l'œuf qu'elle serre, la méme cause qui fait serrer ce viscere rendant l'œuf à méme-temps fecond, où l'esprit genital le penetrant au moment que cette bourse

eſt determinée à ſe fermer par le chaütoillement que luy cauſe le plaiſir de Venus.

Mais quoy qu'elle ne ſe ſerre preſque jamais à faux, ou ſans qu'elle ait un œuf fecond dans ſon ſein, il arrive pourtant quelque fois qu'une imagination échauffée & laſcive, qui ſe repreſente vivement les objets qui l'enflamment, obligeant la matrice à faire une contraction forte & conſtante, luy fait quelque fois retenir un œuf ſterile, que le chatoüillement artificiel ou naturel a fait deſcendre dans ſa cavité. Et comme une poule couve les œufs ſteriles auſſi bien que les feconds, quand elle a cette fievre, qui la determine à cette action, ainſi la matrice exceſſivement échauffée couve quelque fois les œufs qui n'ont point de germe de même que ceux qui en ont.

L'eſprit genital du maſle ou la principale cauſe de la formation du Fœtus ne ſe trouvant pas dans ce corps que la matrice couve il ne ſçauroit s'en former un enfant, mais cet œuf ne laiſſant pas de ſe nourrir du ſang que la femme ceſſe de vuider tous les mois, il s'en fait une maſſe informe qu'on nomme mole. Ainſi le grain qu'on jette dans le ſein de la terre s'enfle beaucoup, quoy qu'il n'ait pas de germe pour naître. Il peut bien arriver quelque fois que l'eſprit geni-

tal n'ayant pas aſſez de force pour achever ſon ouvrage, le laiſſe imparfait, & l'œuf que la matrice contient eſt alors comme ces grains, dont l'eſprit n'ayant pas aſſez de ce mouvement ſpecifique qui le determine à former l'eſpece qui les a produits, degenerent en une autre eſpece. Le laboureur voit ſouvent naître de l'orge ou de l'yvroye du blé qu'il a ſemé. Et comme on remarque que certaines terres contribuent beaucoup à faire degenerer la ſemence qu'on y jette, un champ que j'ay veu ne rendant preſque jamais que de l'orge pour le froment qu'il reçoit; de même la matrice pourroit bien avoir quelque part à ce dereglement, en changeant par une diſpoſition ſecrete cette determination qui rend l'eſprit genital propre à former une eſpece plûtôt qu'nn autre. Enfin ſans œuf & ſans eſprit genital il pourroit ſe former une mole par l'abondance d'un ſang pur & bien animé par un grand nombre d'eſprits, qui tiendroient un peu de l'acide pour le cailler & luy donner la conſiſtence qu'on trouve dans cette maſſe. C'eſt bien icy qu'auroit lieu cette coagulation ſous laquelle on conçoit ordinairement la formation du Fœtus, ſans que l'eſprit genital du maſle ſervit de levain au ſang menſtrual pour le coaguler, ſelon

l'idée que Job donne de sa formation, quand il dit que Dieu forma son corps comme un fromage. Mais comme la cause de ces trois especes de mole est differente, leur structure l'est aussi. Celle qui se forme d'un œuf inspiré par l'esprit genital à beaucoup de traces de formation, des veines, des arteres & d'autres vaisseaux; mais celle qui naît d'un sang menstrual caillé par quelque esprit acide, n'en a point du tout: La troisiéme qui prend son origine d'un œuf entierement sterile, tient le milieu entre ces deux. Elle a plus de marques de formation que celle qu'on suppose produite par le sang caillé, mais elle en a moins que celle qui vient d'un œuf imparfaitement inspiré par l'esprit viril.

C'est de la foiblesse de cet esprit que viennent la plûpart des monstres. Si quelque cause luy peut ôter cette espece ou cette détermination de mouvement, qui luy fait tracer la figure d'un enfant dans l'œuf, & la changer en celle qui peut imprimer la forme de quelqu'autre animal, une femme se verra mere d'une bête. L'experience n'a que trop prouvé que l'imagination a cette force. Elle peut imprimer à l'esprit genital qui travaille déja dans la matrice un mouvement tout different de celuy qu'il avoit au commencemẽt,

& luy faire produire un ouvrage bien different de celuy qu'il auroit produit, s'il n'eût esté interrompu. Si cette nouvelle impression est si forte ou si contraire à la premiere, qu'elle n'en garde rien du tout, ce qui en naîtra n'aura pas la moindre ressemblance avec l'homme : mais quand elle ne l'a changée qu'en partie, il en resulte une détermination moyenne, qui produit un ambigu tenant des deux especes. S'il étoit possible, par exemple, qu'une femme indigne de porter ce nom conçût une passion brutale pour un Bœuf, comme on le feint de Pasiphaé, ou pour un Cheval, son imagination frapée par l'image de ces animaux, pourroit donner à l'esprit viril qu'elle auroit conçû, cette détermination de mouvement qui peut ranger les parties d'un œuf en la maniere qu'elles doivent estre rangées pour la figure d'un Minotaure ou d'un Centaure : Mais comme la détermination de mouvement que la Nature donne à l'esprit formateur, est ordinairement constante, il ne faut pas moins qu'une imagination extrêmement forte pour la chãger ou la détruire. Il faut que les esprits ayent esté meus par quelque passion violente pour donner à l'esprit genital une impression contraire à celle qu'il a reçûë de la Nature, ou pour changer l'arrangement qu'il a déja

donné aux parties du Fœtus. De-là vient que les marques que l'imagination de la mere met sur le corps de l'enfant, portent ordinairement la figure de ce qu'elle aimoit, ou de ce qu'elle desiroit fortement, ou de ce qui l'a fort épouvantée pendant sa grossesse. Il semble que les esprits prennent la figure de l'objet qui frape l'imagination qui excite une grande passion, pour l'aller imprimer sur le tendre corps du Fœtus, comme la lumiere se moule sur les objets qui se presentent, & les va peindre sur la retine, soit que la vertu qu'ont ces esprits de tracer une certaine figure consiste dans un certain arrangement, ou dans quelque détermination de mouvement. Les esprits sont comme le cachet & le Fœtus comme la cire, l'imagination ou la passion qui l'echauffe faisant l'office de la main qui pousse le cachet pour en imprimer la figure. Que si les esprits sont capables de prendre l'image de tous les objets qui se presentent à l'imagination, & de l'aller imprimer sur le Fœtus, lors qu'ils sont poussez par une grande passion, à plus forte raison pourront-ils prendre celle des parens & l'aller peindre sur la table rase du Fœtus, cette determination que l'imagination leur donne ne faisant que fortifier celle que l'esprit viril à déja receuë dans le moule du-

quel il est sorti. Car quoy que toutes les parties qui composent l'esprit genital ne gardent pas hors du mâle le méme arrangement qu'elles avoient dedans, pour pouvoir dire qu'ils s'y sont proprement moulez, il est pourtant vray-semblable qu'elles y ont pris une certaine determination de mouvement qui leur dure aprés qu'elles en sont sorties, & qui les rend capables de disposer les parties de l'œuf à former une figure à peu prés semblable à celle des parens. Comme il n'est rien de plus present à l'imagination de la mere que sa propre image, il semble que les esprits s'en devroient toûjours charger pour l'aller imprimer sur le corps du Fœtus & le rendre toûjours semblable à la mere. Mais il arrive souvent que l'esprit genital, qui tient le premier rang entre les causes de la formation, ayant plus de mouvement que les esprits modifiés par l'imagination de la mere, ni reçoit pas la determination qu'ils lui donneroient, s'il étoit plus foible, mais gardant celle qu'il a reçûë dans le corps du Pere, il range les parties de l'œuf en telle maniere qu'il en resulte une figure à peu prés semblable à celle du mary. L'imagination fait quelque fois l'office de peintre, les esprits qu'elle modifie sont comme le pinceau, la surface du Fœtus comme la toile sur laquelle

quelle il couche les couleurs, & les parties superficielles que ces esprits disposent en un certain sens sont comme les couleurs qui font paroître une certaine figure. Mais comme l'imagination des femmes est souvent dereglée, Dieu n'a pas voulu laisser à sa disposition la formation de l'enfant, ou la determination de l'esprit qui luy doit donner la forme, cette determination qu'a l'esprit viril dés le commencement étant souvent à l'épreuve de l'imagination la plus forte, ou resistant aux plus puissantes impressions que la pensée de la femme s'efforce de luy donner.

Quand les esprits modifiés par l'imagination feminine predominent, l'enfant qui se forme, est semblable à la mere, mais quand l'esprit viril l'emporte sur eux, ou que sa determination engloutit la leur, l'enfant ressemble à son pere. D'où l'on pourroit peut être tirer la raison de ce que les garçons tiennent fort de leurs meres & les filles de leurs peres, si l'observation est veritable. Car le témoignage de la plûpart des femmes s'accordant en ce qu'elles prenent plus de plaisir quand elles conçoivent un garçon, que quand elles conçoivent une fille, on a sujet de conjecturer que leur imagination échauffée par le plaisir donne

aux esprits de plus fortes impressions ou modifications, qui detruisent la determination de l'esprit masculin; au lieu que quand elles conçoivent une fille, leur imagination moins frapée par un moindre chatoüillement ne donne aux esprits qu'une foible modification qui ne peut pas changer celle que l'esprit viril a receuë en se formanr. Par où l'on suppose avec assez de vray-semblablance que l'esprit du mâle tend à donner au Fœtus la ressemblance du pere, au lieu que les esprits modifiés par l'imagination de la femme sont determinés à copier la mere sur l'enfant.

Il est remarquable que l'imagination feminine peut reïterer ses modifications pendant neuf mois, ou par toute la grossesse, au lieu que l'esprit viril, cesse d'operer dés qu'il a tiré le dernier trait de la formation, c'est à dire, quarante jours aprés la conception si c'est un garçon, & quelques jours plus tard, si c'est une fille; C'est pourqouy les enfans ressemblent plus ordinairement aux meres qu'aux peres, à quoy peut encore contribuer la vivacité de l'imagination feminine, dont la cause consiste dans un cerveau fort tendre, qui reçoit aisement les impressions, dans l'abondance de l'esprit qui n'est pas dissipé par des profondes

meditations ou par des occupations serieuses & penibles comme celles des hommes ; & dans un esprit vuide de ce grand nombre d'objets dont celuy de l'homme se charge.

Les personnes jeunes en qui l'imagination est vigoureuse par les mêmes raisons, & l'esprit genital assez fort pour surmonter les obstacles qui le pourroient empécher de tracer la figure à laquelle il est determiné, engendrent aussi des enfants qui leur ressemblent fort ; au lieu que ceux des vieillards en qui le feu de l'imagination est presque ëteint, & l'esprit formateur fort affoibli par la froideur du corps qui l'a produit, ne leur sont guere semblables.

L'une & l'autre de ces causes qui font la ressemblance des enfans avec leurs parens se trouvans fortes en ceux qui mettent des bâtards au monde, il s'ensuit que les fruits illegitimes ont ordinairement plus de raport à ceux qui leur ont donné la naissance, & l'experience s'accorde ave ce raisonnement. On ne voit guere que les personnes d'un grand feu tomber dans ce dereglement, & c'est cette chaleur d'âge ou de temperament, qui rend l'imagination vive & l'esprit genital vigoureux ; & comme les enfans tiennent beaucoup de l'ëtat où les Parens se trouvoient quand ils les ont engen-

drés, ces fils de l'amour criminel sont ordinairement heritiers de ce feu qui causa le peché de leurs autheurs & qui leur rend l'esprit vif & fort éveillé.

Puisque l'imagination de la femme peut imprimer sur l'enfant l'image de l'objet qu'elle se represente fortement, la ressemblance de l'enfant avec celuy qui devroit en être le Pere n'est pas toûjours une preuve de la fidelité conjugale, la mere criminelle ayant peu penser dans le peché méme à son mari qu'elle trahïssoit ou dans la crainte d'en étre surprise, ou dans le remors de la conscience qui luy reproche sa perfidie. Quand méme ces passions ne donneroient pas à son imagination ce grand branle qui la determine à modifier les esprits d'une maniere propre à rendre le Fœtus semblable à l'époux, la presence continuelle de celuy-cy est comme un modele sur lequel les esprits se moulent, pour ainsi dire, & dont ils tirent la copie, pour l'aller peindre sur ce tendre sujet. Uune femme de qualité qui regardoit souvent le portrait d'un Negre parfaitement bien fait, qu'elle avoit dans sa ruelle, fit un enfant qui n'étoit qu'une copie de ce portrait dont l'original n'avoit rien contribué à sa production. Il faudroit donc que les femmes grosses prissent soin de ne

voir que de belles perſonnes, & de ne preſenter à leur imagination que de beaux patrons à copier.

Mais ſi la veuë a tant de part à la reſſemblance des enfans avec leurs originaux ; d'où vient qu'ils ſont plûtôt ſemblables à leurs ayeuls ou biſayeuls, que leurs parens n'ont ſouvent jamais vû, qu'à leurs parens meſme, d'où vient que la reſſemblance va plûtôt en remontant qu'en deſcendant ? Pour ſatisfaire à cette queſtion, on doit remarquer. 1°. Que cette détermination de l'eſprit genital qui donne au Fœtus une certaine figure, luy eſt naturelle le plus ſouvent, ſans aucune dépendance de l'imagination. 2°. Que la preſence ſenſible d'un objet ne contribuë à la copie que l'imagination en tire ſur l'enfant, qu'entant quelle frape beaucoup l'imagination, & modifie les eſprits en un certain ſens. Or un objet abſent aux yeux peut être preſent à quelqu'autre ſens ; on peut ſouvent entendre parler d'une perſonne abſente, mais qu'on a vûë autre-fois en original ou en portrait ; & quand l'idée de cette perſonne n'entreroit plus dans l'eſprit par l'organe d'aucun ſens, ne peut-elle pas eſtre preſente à l'ame, ſi la memoire l'a cherement conſervée. Or l'amour & la reconnoiſſance impriment profondement dans la memoire des enfans bien

nez l'image de ceux qui leur ont donné la vie : C'eſt tout ce qui leur reſte dans ce monde de ces perſonnes qui leur étoient ſi cheres, ils tâchent de reparer la perte qu'ils ont faite de leur preſence corporelle en les tenant toûjours preſens à leur eſprit. Leur imagination toute penetrée de cet objet venerable imprime aux eſprits cette détermination de mouvement, qui donne aux petits-fils la figure des grands-peres, qui les aiment auſſi plus tendrement qu'ils n'aiment leurs propres fils à cauſe de cette reſſemblance, en ſorte que ſi celle-cy va quelque fois en remontant, l'amour paternel va d'ordinaire en deſcendant.

L'eſprit genital qui forme l'enfant à l'image de ſes Parens, n'agiſſant que par le mouvement, trouve dans la matrice une chaleur qui le fortifie pour luy faire ſurmonter tous les obſtacles qui s'oppoſent à ſon operation. Il eſt mis comme en digeſtion dans cette partie, afin qu'il ſe degage, s'exalte & donne aux parties du Fœtus la ſituation & la figure qu'elles doivent avoir. Quand la ſemence eſt jettée dans le ſein de la terre elle contient déja le germe de la plante qui doit en naître ; mais l'eſprit ſoûterrain & celuy de l'air la penetrant developent ce germe dont les parties ſont comme affaiſſées

ou pliées; ainsi quand l'œuf est semé dans le champ de la matrice, il a déja le principe de la formation, l'esprit masculin qui doit dilater toutes les parties du Fœtus que la Nature à racourci dans l'œuf. La matrice ne fait qu'exciter par sa chaleur & par sa douce fomentation ce Mercure, qui n'est pas encore assés débarrassé & fournir comme la terre une espece de seve ou de suc qui doit nourrir au commencement l'embryon comme une plante. Car comme le grain de la semence n'est pas plûtôt dans la terre, qu'il commence à s'enfler de la seve qu'il boit; ainsi dés que l'œuf est dans la matrice, il s'attache à quelque endroit de la cavité par un glu qu'il a pris dans la trompe, il se gonfle de l'humeur qu'il reçoit de la matrice. La graine soule du suc soûterrain pousse d'abord une partie par laquelle elle tient à la terre, & en prend sa nourriture, en un mot la radicule qu'elle contenoit déja se convertit en une racine, qu'elle jette comme une trompe pour aller chercher son aliment, ou comme une petite pompe qui doit élever la seve des entrailles de la terre dans la plante. Le corps qui cache le germe de l'animal s'attache d'abord à la matrice, il y jette une racine, ou le cordon des vaisseaux ombilicaux, par

lequel il se nourrit d'abord : Ses ramifications comme autant de petites racines sont plantées dans une masse de chair qui tient le milieu entre la matrice & l'enfant, comme dans un fonds gras, qui luy fournit la seve dont cettte plante animale se nourrit; Car l'ẽbryõ est une espece de zoophyte bien plus admirable que la sensitive, qui donne tant d'admiration à ceux qui la voyent pour la premiere fois. On conçoit sa vegetation en deux manieres, les uns supposent que la semence du mâle imbibée dans l'éponge de la matrice, comme dans une terre fort ouverte, y germe, jette ses racines dans le placenta, qui s'y forme d'abord, & pousse le cordon des vaisseaux ombilicaux comme la tige de cette plante au bout de laquelle l'embryon se forme comme un fruit. Les autres regardant l'œuf comme le grain qu'on seme supposent avec plus de vraysemblance que cette racine qu'on nomme le faisseau des vaisseaux ombilicaux, parce qu'elle tient par un bout au nombril de l'enfant, est poussée par l'œuf même. Car comme la semence des plantes contient la racine en petit, & la pousse insensiblement dans le sein de la terre, pour recevoir par ce tuyau avancé, la nourriture qui l'a fait croître, de même l'œuf de l'animal porte en

racourci le cordon des vaiſſeaux umbilicaux, qui croiſſant par la dilatation & l'extenſion que l'eſprit genital luy cauſe, s'avance comme une racine dans le corps de la matrice, pour en tirer le ſuc qui doit nourrir ce zoophyte qu'on nomme l'embryon.

Cette maſſe de chair qu'on appelle placenta ſe forme ordinairement à cet endroit de la matrice où cette racine ſe plante, parce que la ſemence maſculine qui s'eſt imbibée en cet endroit, & qui contribuë à la formation de l'arrierefaix, fait comme un glu qui colle l'œuf à la matrice. Là le ſang menſtrual retenu depuis la conception ſe mélant avec cette partie groſſiere de la ſemence, fait une eſpece de caillau, par la vertu qu'a cette gelée genitale de le coaguler. Il garde ſa couleur rouge aprés ſa coagulation, parce que la ſemence ne s'y trouve pas en aſſez grande quantité pour luy donner ſa blancheur, à peu-prés comme le lait qui ne change pas de couleur, aprés avoir eſté caillé. Et comme celuy cy ne fait pas toûjours une maſſe unie en ſe coagulant, mais ſe tourne ou ſe ramaſſe en pluſieurs grumaux, par la diſtribution inégale du levain qui le coagule, ainſi ce caillau qu'on nomme arrierefaix, n'eſt pas égal par tout,

mais composé de divers grumaux qui sont autant de glandes, où la nourriture du Fœtus se filtre. Cette chair glanduleuse est comme enracinée dans les pores de la matrice, parce que la semence masculine dont elle s'est formée en partie, s'y étant imbibée, cette masse a dû prendre là son commencement & sa racine.

L'arrierefaix devoit toucher immediatement la matrice, pour en recevoir le suc nutritif qu'il doit preparer au Fœtus, car comme la seve n'entre dans le vegetal raccourci dans la graine qu'aprés avoir esté filtrée à travers la peau & la substance de la graine, de méme le suc nourrissant ne passe de la mere dans le Fœtus abregé dans l'œuf que quand il est épuré par la filtration qui s'en fait dans les glandes du placenta. Ces deux plaques qui composent le corps du grain ne sont pas seulement comme deux filtres qui rafinent la seve, mais comme deux vaisseaux dans lesquels elle se cuit par une lente digestion; ainsi les glandes de l'arrierefaix ne sont pas seulement comme autant de couloirs où passe la nourriture de l'enfant, elles sont encore comme autant de bouteilles, où le suc nutritif se digere & se cuit, pour donner moins de peine aux foibles levains du Fœtus. C'est dans ces petits reservoirs que les vaisseaux

ombilicaux puiſent les humeurs qu'ils menent au Fœtus qui s'en nourrit. L'artere ombilicale eſt proprement ſa nourrice, puis que c'eſt elle qui luy porte le ſang. Elle eſt l'inſtrument ou le canal par lequel ſe fait une transfuſion naturelle du corps de la mere dans celuy de l'enfant. Le ſang porté juſqu'au nombril de celui-cy, ſe filtre encore par le nœud qu'il y rencontre, & s'inſinuë dans une veine qu'il trouve audeſſous, & qui le doit porter juſqu'à la partie concave du foye, où ſe filtrant encore, & paſſant à la partie convexe du même viſcere, il entre dans ce large vaiſſeau qu'on nomme la veine cave, à cauſe de ſa grande cavité, par où il coule dans le cœur. Celui-cy comme une machine hydraulique le pouſſe dans toutes les parties qui doivent en être arroſées & nourries. Mais parce que le paſſage étroit, ou l'anaſtomoſe de l'artere ombilicale, avec le vaiſſeau qui doit en recevoir le ſang par dedans, ou ſous le nombril, ne permet qu'au ſang le plus pur & le plus ſubtil de paſſer, la Nature a mis dans le cordon umbilical une veine pour rapporter dans le corps de la mere le ſuperflu, pour l'y perfectionner par des nouvelles digeſtions, filtrations ou circulations. Car le corps de la mere & celuy de l'enfant, ſont

comme ces vaiſſeaux circulatoires que la Chymie joint par des canaux de communication, pour faire circuler de l'un dans l'autre, la liqueur qu'elle veut preparer. Au commencement les viſceres du Fœtus étoient comme des vaiſſeaux ſans efficace, n'ayans pas encore reçû du ſang, les fermens qui doivent prepaper les humeurs, ou du moins n'en ayans pas encore la juſte quantité. Tout ce qu'ils peuvẽt faire, c'eſt de recevoir le ſang, & de luy donner paſſage aprés l'avoir gardé quelque temps en digeſtion, ce ne ſont tout au plus que des inſtrumens paſſifs, qui ne contribuẽt preſque rien à la preparation des humeurs, ny à la nourriture ou à l'accroiſſement de l'embryon. Le ſuc nutritif ſe prepare & ſe cuit dans le corps de la mere, la Chymie Naturelle l'y digere, l'y filtre, l'y fait circuler & luy donne le dernier degré de perfection, avant de le transfuſer dans le corps du Fœtus, où elle ne travaille pas encore, parce que ce laboratoire n'eſt pas achevé; ſi les vaiſſeaux & les fourneaux dont elle ſe ſert y ſont, elle n'y trouve pas les fermens dont elle a beſoin, à peine le feu de ſes fourneaux eſt-il encore allumé, l'eſprit qui fait la chaleur naturelle, n'étant pas encore bien dégagé, ni les filtres qui le doivent ſeparer de ſes entraves, tout-à-fait

achevez. Le ſang ne s'y pouvant pas bien ſpiritualiſer faute de chaleur, ni l'eſprit aiſement filtrer faute de cribles, c'eſt fort à propos que la Nature a mis un nerf dans le cordon ombilical, afin que ce canal de communication transfusât l'eſprit du corps de la mere dans celuy de l'enfant, qui ſans ce ſecours ſeroit fort mal animé dans les premiers jours de ſa vie. Et parce que le vaiſſeau lymphatique eſt au nerf, ce qu'eſt le la veine à l'artere, il falloit que le cordon en eût un, puis qu'il avoit un nerf. Et comme on a raiſon de croire que deux Mers qui ſont jointes par quelques détroits, ſe communiquent leurs agitations; ainſi la maſſe des humeurs & des eſprits de la mere, ſe trouvant jointe avec celle de l'enfant, par ces canaux de communication, qui lient le corps de la mere avec celuy de l'enfant, il y a de l'apparence que les mouvemens qui s'excitent dans les humeurs & dans les eſprits de la mere, paſſent dans les humeurs & dans l'eſprit de l'enfant, & que le nerf ombelical eſt le milieu par lequel les eſprits modifiez par l'imagination de la mere, vont imprimer des marques ſur le corps du Fœtus.

C'eſt par ce tuyau que la flame ſubtile de la vie allume le feu vital dans le corps de l'enfant. L'eſprit viril qui travaille ſecrettemẽt

dans le Fœtus, eſt comme la ſemence de ce feu, ou comme un feu caché qui a beſoin d'eſtre ſouflé ; celuy qui s'allume dans la poudre y eſtoit contenu mais embarraſſé, l'étincelle qui l'embraſe ne fait que l'exciter; le feu de la vie eſt déja dans l'œuf méme, dés que l'eſprit viril l'a penetré, mais il a beſoin d'être excité. L'eſprit animal qui coule de la mere dans l'enfant par le nerf du cordon, eſt comme le vent qui le ſoufle pour l'allumer, & le ſang que l'artere ombilicale luy porte, eſt comme l'huile qui fait vivre la flame de la lampe animée. Cette colomne d'eſprits qui eſt contenuë dans le nerf ombilical, peut être encore regardée comme la meche, le long de laquelle le feu vital paſſe de la mere dans l'enfant; c'eſt par là que la Chymie-Naturelle commence d'allumer ſon feu dans les fourneaux de ce nouveau laboratoire où elle doit d'orénavant travailler pour y preparer l'elixir de la vie : De ſorte, que comme un feu en allume un autre, ainſi la flame ſubtile dans laquelle la vie des parens conſiſte, en excite une autre qui fait la vie de l'enfant. Celle-cy n'eſt au commencement qu'une petite bougie qui s'allume à un flambeau : La mere ne fournit pas ſeulement cette liqueur ſulphurée qui doit entretenir le feu de la vie dans le Fœtus, c'eſt à dire, le ſang, mais elle four-

nit encore la premiere étincelle, ou l'esprit animal qui excite dans l'embryon, ce feu secret qu'il a reçû du mâle pour en estre animé.

Avec ce secours l'esprit masculin, comme une flame subtile parcourt tous les canaux qu'il trouve dans le Fœtus abregé, il les dilate, pour leur faire recevoir cette huile rouge dont le feu vital s'entretient, & la nourriture qu'ils doivent porter à châque partie, il déplie toutes les parties affaissées ou pliées, & circulant par tous ces canaux qu'il a ouverts luy-même, il se rend à leur concours general, je veux dire, au cœur, qui paroît au commencement sous la forme d'un petit point rouge, où le battement est fort sensible. Ce mouvement s'y fait à peu prés de la mesme maniere que dans le cœur parfait, ses fibres pour estre invisibles par leur petitesse n'en sont pas imaginaires.

Cependant cet esprit genital qui fait toutes ces fonctions, n'a pas plûtôt developé les parties de l'embryon qu'elles commencent à recevoir du sang, qui est comme un ferment universel, le levain particulier qu'elles doivent avoir pour preparer les humeurs. Le cerveau se charge d'une grande quantité de sel volatile qui spiritualise le sang, & le dispose à se mieux filtrer par les glandes de

la partie cendrée. Cet esprit distilé dans la tête se répand par tout le corps par les canaux des nerfs, les muscles qui le reçoivent dans leurs fibres commencent à joüer par ce ressort, en un mot l'enfant se meut, à 40. jours, si c'est un garçon, parce que l'esprit formateur ayant alors beaucoup de force, n'a pas besoin d'un plus long-temps pour achever son ouvrage ; si c'est une fille, elle commence plus tard à se mouvoir, l'esprit ou l'architecte qui bâtit la machine de son corps se trouvant foible ne peut pas y mettre la derniere main en si peu de temps.

Cet esprit qui descend du cerveau dans les muscles pour faire le mouvement, coule aussi dans l'estomach pour servir de dissolvant aux alîmens, ou pour agiter & animer le levain ou le sel acide, qui pour leur division passe du sang dans la cavité de ce viscere en se filtrant par les glandes dont sa membrane interne est toute parsemée. Et comme un Chymiste ne met un menstruë dans un vaisseau que quand il y veut mettre la matiere qu'il a dessein d'y dissoudre, aussi la Nature n'a pas plûtôt formé dans l'estomach le diviseur des alîmens, qu'elle y fait descendre la matiere qui doit en estre dissoute. Ces muscles qui forment les lévres, recevant aussi-bien que les autres l'esprit

l'esprit animal qui les fait joüer, ouvrent la bouche du Fœtus pour y laisser entrer une *gelée dans laquelle l'embryon nage au commencement comme le poussin dans le blanc de l'œuf.

* *Herue colliquamentum.*

Un estomach foible qui ne peut pas diviser les alimens solides, a besoin d'une nourriture aisée à fondre comme la gelée, & l'estomach tendre de l'enfant qui n'est pas encore né n'en sçauroit digerer d'autre.

Cette gelée est tirée du sang de la mere par diverses filtrations. Le sang que les vaisseaux de la matrice portent à l'arrierefaix, ne peut pas tout être coulé par les glandes qui composent cette masse, elles ne laissent passer que la partie la plus pure, & comme la crême du sang qui par la consistence de gelée qu'elle prend, marque une grande abondance de sel volatile. Avant que cette humeur se filtre, elle se cuit & se digere dans l'arrierefaix, dont les glandes ne sont pas seulement des filtres, mais encore comme autant de vaisseaux de digestion, où la Chymie Naturelle prepare la nourriture de l'enfant. En sorte que le placenta peut être regardé comme un second estomach qui prepare l'aliment à celuy de l'enfant pour en soulager la foiblesse.

La Nature non contente d'avoir cuit dans

l'arrierefaix, & filtré par ses glandes le suc qui doit nourrir le Fœtus, le coule encore à travers les deux tuniques qui l'environnent, dont l'une s'appelle Amnios, parce qu'elle envelope tout, & l'autre Chorion, parce qu'elle renferme ce petit espace où l'embryon est logé. L'une & l'autre étoient les envelopes de l'œuf, dans celuy des oiseaux, la premiere est representée par la coque, & la seconde par cette tunique dont la coque est interieurement tapissée. Avant que cette premiere couverture de l'œuf eût acquis dans la carriere de l'ovaire la dureté qu'on y remarque, elle servoit aussi bien que la seconde à filtrer la nourriture de l'œuf; & l'Amnios & le Chorion rendent le méme office premierement à l'œuf qu'elles envelopoient, en suite à l'embryon qui s'y forme.

Le suc nutritif preparé par cette premiere digestion dans l'arrierefaix, & par diverses filtrations dans l'arrierefaix & dans les membranes dont le Fœtus est environné, tombe enfin dans la cavité du Chorion, où l'enfant est logé. Les parties qui le preparent n'ayans pas au commencement des conduits fort larges, n'en laissent passer qu'une petite quantité, aussi ne trouve-t'on pas beaucoup de cette gelée au Chorion dans les premiers jours de la formation. Mais ces

filtres s'ouvrans & se perfectionans dans la suite en filtrent une plus grande quantité. L'on en trouve aussi beaucoup dans le Chorion, au milieu de la grossesse. Il étoit bien juste que le petit embryon qui ne vient que d'être formé, n'eût pas une aussi grande quantité de pâture que le Fœtus déja grand, la quantité de la nourriture devant être proportionnée à la grandeur du corps qui doit en être nourri. Cependant quand l'enfant est parfait & prest à naître, on ne trouve presque plus de cette gelée dans le Chorion; cette petite creature ayant achevé ses provisions est obligée de sortir. La faim chasse le loup du bois. Le poussin n'a pas plûtôt épuisé le blanc d'œuf qui luy sert de nourriture avant sa naissance, qu'il commence à casser avec le bec la coque qui l'enferme. Lors qu'il est encore fort petit, il y a beaucoup de blanc dans l'œuf, mais il n'y en a point du tout, quand le poulet est prest à s'éclorre. Il sort avec le jaune de l'œuf, auquel il est attaché, comme l'enfant à l'arrierefaix. Celui-cy se forme plûtôt que le Fœtus, aussi le jaune de l'œuf est fait avant que le germe paroisse dans l'œuf sous la forme d'un petit grain de grêle. Ce n'est pas merveille qu'il soit produit avant le blanc, à la production duquel il doit servir d'instrument.

Car comme cette gelée de laquelle l'enfant se nourrit, se forme par la filtration du sang à travers le couloir du placenta; ainsi le blanc de l'œuf qui doit être la pâture du poussin qui n'est pas encore éclos, se filtre à travers le jaune. De-là vient que les petits œufs qui sont encore dans le raisin des poules n'ont pas encore le blanc, du moins qui paroisse. De méme l'œuf dont l'enfant se forme, n'a point de cette gelée qui nourrit le Fœtus, tant qu'il est dans le testicule, comme les petits œufs dans le raisin. Mais ceux-cy se détachans de leur origine ne sont pas plûtôt tombez dans l'ovaire, que leur jaune se nourrit de l'humidité grasse qu'il y rencontre, il la filtre à travers son corps glanduleux, qui la laisse ensuite sortir & se répandre tout au tour, c'est pourquoy le jaune est envelopé du blanc. Les deux membranes dont l'œuf est revétu dans sa source, servent à la premiere filtration de cette humeur, comme les peaux dont la semence des plantes est envelopée, servent à couler la seve, ou le suc que la terre donne à la nourriture & à l'accroissement de la petite plante. L'œuf de la femme n'est pas plustost descendu du testicule dans la matrice qu'il s'y nourrit & s'y gonfle bien-tôt, comme une graine jettée dans une terre grasse. Le sang de la

mere ſe filtre d'abord à travers les deux membranes de l'œuf; quand l'arrierefaix eſt formé, cette filtration eſt precedée par celle qui ſe fait dans les glandes de cette maſſe charnuë. Par l'une & par l'autre eſt formée & rafinée cette gelée qui ſe va rendre dans la vavité du Chorion, pour la nourriture & l'accroiſſement de l'hôte qu'elle y trouve. Comme la bouche de l'enfant & les autres parties qui doivent recevoir cette gelée, ne ſont pas d'abord formées, ou du moins aſſez parfaites pour la laiſſer entrer dans le corps du Fœtus en la ſubſtance duquel elle doit ſe changer, il s'en fait un amas conſiderable, comme celuy du blanc de l'œuf. La Nature fait là comme un magazin de proviſions pour l'enfant, le nourriſſant cependant, & l'animant par l'artere & par le nerf ombilical. Par où l'on peut rendre raiſon de ce que la gelée qui nourrit l'enfant, ſe trouve à proportion en plus grande quantité dans le commencement & dans le milieu de la groſſeſſe que ſur la fin. Il étoit bon que l'enfant trouvât une quantité conſiderable de cette gelée préte, quand il commence à ce nourrir par la bouche, parce que la filtration lente qui s'en fait à travers divers filtres, n'eût ſçû luy en fournir une aſſés grande quantité, pour ſatisfaire à ſon

avidité. C'eſt peut-être pour la méme raiſon que la Nature ne ceſſe pas de le nourrir par le nombril, quand elle commence à le nourrir par la bouche, l'une de ces voyes ſupleant au defaut ou à l'inſuffiſance de l'autre. Quoy que la foibleſſe des levains que cette gelée trouve dans les viſceres, ou dans les vaiſſeau de la Chymie Naturelle rende encore neceſſaire cette tranfuſion de ſang & d'eſprits qui ſe fait par le nombril de l'enfant. On a dit en general que le ſang eſt le levain du ſang, comme la pâte l'eſt à la pâte méme; mais cela ſe peut dire en plus forts termes du ſang de la mere, que la Chymie Naturelle transfuſe comme un levain vigoureux dans le corps de l'enfant, pour metamorphoſer en ſang cette gelée qu'il reçoit par la bouche. Comme elle ne trouve dans l'eſtomach qu'un levain fort impuiſſant, ſes principes actifs n'en ſont pas aſſez dégagés, & le ſang auquel elle va ſe mêler ſous la forme d'un lait qu'on nomme chyle n'eſt pas un ferment aſſez fort pour la convertir en ſa propre nature, s'il n'étoit aidé par le ſang que la mere prête à l'enfant. Les eſprits qui doivent operer cette converſion, ſont trop embarraſſez dans ce chyle & dans le ſang du Fœtus, ſi celuy de la mere ne l'animoit un peu. Ceux qui veulent hâter la fermentation & la purification du

mouſt ou ſa converſion en vin, y mettent un peu de vin genereux, qui par l'abondance de ſes eſprits, donne le branle à tous les principes actifs de cette liqueur, qui doit eſtre épurée par l'ebullition. Cette maſſe composée du chyle & du ſang dans le Fœtus, eſt comme un mouſt où les eſprits & les ſels volatiles ſont fort engagez dans les parties groſſieres, & le ſang que la mere y transfuſe, eſt comme ce vin plus fort, ou les autres levains qu'on y met pour en aider la fermentation & la purification.

On a meſme pretendu que ces humeurs qui ne pouvoient pas aſſez ſe cuire ou ſe digerer dans le corps de l'enfant pour la foibleſſe des levains ou de la chaleur naturelle, s'en retournoit dans le corps de la mere par une ſeconde transfuſion, pour y trouver des levains plus vigoureux & un feu plus fort. Cette circulation des humeurs du corps de la mere dans celuy de l'enfant, & du corps de l'enfant dans celuy de la mere, comme d'un Pelican dans l'autre, ne ſeroit pas inutile à leur purification ny à l'exaltation de leurs principes actifs, s'il étoit permis au ſang de refluer de l'embryon dans la mere : Mais les injections qu'on a fait dans la veine ombilicale de dedans en dehors n'ayant pas paſſé le nœud du nombril, & la valvule qu'on

y trouve ne s'ouvrant que de dehors en dedans ont fait voir que ce reflux est impossible. Il suffit donc que le sang passe de la mere dans l'enfant, sans qu'il retourne au corps duquel il estoit sorti, une longue circulation pouvant supléer au défaut des levains.

Et parce que la Chymie n'a pas de plus puissans fermens que les esprits ; on a grand sujet de croire que ceux de l'enfant sont fortifiez par l'esprit animal que le nerf ombilical leur porte. Les nerfs qui environnent en divers endroits les vaisseaux du sang, ne servent pas seulement à leur battement, mais encore à la fermentation de la liqueur qu'ils contiennent en y versant l'esprit comme un levain fort actif. Si le sang de l'homme fait avoit besoin de ce secours pour se bien épurer par l'ébullition ; ce ferment êtoit bien encore plus necessaire aux humeurs du Fœtus, où les esprits sont fort affoiblis par une grande abondance de flegme.

Quoy-que la gelée qui luy sert de nourriture ait esté tirée du sang & qu'elle ait conservé, peut-être, une disposition prochaine à reprendre sa premiere forme, neanmoins sa reduction en sang ne pouvoit être produite par les seuls levains de l'enfant. Cette metamorphose seroit encore plus difficile

ficile, si cette gelée n'étoit autre chose que le chyle de la mere digeré par quelques circulations, & filtré par le placenta & par les envelopes du Fœtus, comme il est assez vraysemblable; s'il est vray qu'on ait découvert quelques veines lâctées qui se vont inserer à la matrice. Comme je n'ay point vû ces vaisseaux qui portent le chyle à la partie où l'enfant se forme, je ne ferois point difficulté de le faire circuler avec le sang jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'arrierefaix, cette circulation servant à le digerer davantage & à dégager ses esprits.

Si les veines lâctées fournissent l'alîment du Fœtus; on peut dire qu'il se nourrit de lait aussi-bien dans le sein de sa mere, que quand il en est sorti. Il faut bien en effet, qu'il soit accoûtumé à cette nourriture même avãt sa naissance, puisqu'il ne fait nulle difficulté de la prendre des qu'il est né. La couleur & le goût de cette gelée que le Fœtus succe favorisent même cette opinion, puisqu'elle est blanche & douce à peu prés cõme le chyle. La Nature n'a pas voulu le nourrir de sang de peur de rendre l'homme sanguinaire, & les Juifs disent que Dieu se contrediroit, s'il luy permettoit par la loy naturelle l'usage du sang, qu'il luy défend par la loy écrite: Mais sans s'arrêter à ces vray-semblances

morales, il eſt certain que cette pâture que la Nature amaſſe au Fœtus dans le chorion n'a rien de commun avec le ſang par ſon goût ny par ſa couleur.

On ne peut pas douter que cette gelée ne ſoit deſtinée à nourrir l'enfant, puis qu'on en a trouvé dans ſa bouche, dans ſon eſtomach, & même dans ſes boyaux, obſervation qui prouve encore que l'enfant ne ſe nourrit pas ſeulement par le nombril dés que la bouche & l'eſtomach ſont en état de faire leur fonction. Et quand on n'auroit pas rencontré la gelée du chorion dans le corps de l'enfant, on conjectureroit ſon uſage de ſon agreable ſaveur, & de ſa conſiſtence, qui la rendent ſemblable à la boulie claire dont on repaît les enfans nez. Si la Nature ne fait rien en vain, à quel autre uſage a-t-elle deſtiné cette gelée qu'à la nourriture du Fœtus ? Pourquoy prend-elle le ſoin de l'épurer par tant de filtrations, & de la cuire par une douce digeſtion dans les glandes de l'arrierefaix & dans la cavité du chorion, ſi cette créme n'étoit qu'un excrement qui dût ſortir avec les eaux que la femme rend avant l'enfant ? Pourquoy l'a-t-elle miſe dans la cavité du chorion où l'enfant eſt placé, ſi ce n'eſt afin qu'il n'ait qu'à ouvrir la bouche pour la recevoir, comme

une perſonne plongée dans l'eau n'a qu'à l'ouvrir pour boire, ou comme le pouſſin qui nage dans le blanc de l'œuf n'a qu'à deſſerrer ſon bec pour s'en repaître ? Admirable ſageſſe, & bonté du Createur, qui fournit à ces tendres creatures la nourriture qu'elles ne peuvent aller chercher ! Ce n'eſt pas ſeulement la bouche de * l'enfant à la mammelle, qui louë la bonne & ſage Providence de Dieu, mais auſſi celle de l'enfant qui n'eſt pas encore né. Cette divine Mechanique par laquelle ſon aliment eſt apprêté & porté juſques à ſa bouche, eſt un eloge magnifique pour ſon Autheur. *Pſ. 8

Qu'on ceſſe donc de s'étonner qu'un enfant ſçache teter ou ſuccer au moment de ſa naiſſance, puis qu'il avoit déja fait cette fonction avant que de naître. On doit pourtant regarder cette preuve comme probable, & non pas comme une demonſtration, puis que l'enfant crie en naiſſant, quoy qu'il n'eût jamais crié dans le ventre de ſa mere. Ce marc qu'on trouve dans les boyaux du Fœtus, & à qui la couleur, la conſiſtence & l'odeur du marc qui reſte aprés la purification du pavot ont fait donner le nom de meconium, ne fait non plus qu'une probabilité, n'étant pas impoſſible qu'il ſe ſoit formé des impuretez que les humeurs du Fœtus envoyent au

ventre, comme à la cloaque de tout le corps, quoy qu'il ſoit plus vray-ſemblable que c'eſt le marc de cette gelée qui s'étant digerée dans l'eſtomach, s'eſt filtrée à travers les glandes des boyaux, y laiſſant cette partie groſſiere. C'eſt le but de toutes les filtrations de ſeparer le pur de l'impur, & c'eſt l'ordinaire de toutes les matieres qu'on diſtille, de laiſſer leur marc au fonds de la cornuë qui les contenoit. Or cette créme qui nourrit le Fœtus ſe diſtille dans le corps animé comme dans un alembic, mais cette preuve qui me vient preſentement dans l'eſprit me paroit convaincante. Si l'enfant ne ſucce pas cette gelée qu'on trouve dans le chorion, d'où vient que ſa quantité diminuë a proportion que l'enfant croit, ſi ce n'eſt parce qu'à meſure qu'il devient plus grand, il prend plus de cette nourriture, qu'il ne s'en peut amaſſer par la filtration lente qui la prepare? Si cette humeur n'étoit qu'un excrement ou de la mere ou de l'enfant, outre qu'on n'a pû determiner encore ni de quel des deux, ni de quelle partie il pourroit ſortir, n'y a-t-il pas de l'apparence que ſon amas devoit croître avec l'enfant? Car quand le Fœtus plus grand n'en rendroit pas une plus grande quantité qu'auparavant, l'accumulation qui s'en devroit faire n'ayant

point d'égout par lequel cet excrement pretendu s'écoulât, ne devroit-elle pas s'augmenter jusqu'au terme de la grossesse, au lieu de diminuer?

Mais on retorque l'argument, si cette humeur qu'on voit dans le chorion doit nourrir le Fœtus, ne devroit-elle pas aussi être en plus grande quantité dans les derniers mois de la grossesse, où le Fœtus plus grand a besoin de plus de nourriture? La Nature seroit-elle si liberale à l'embryon pour être avare à l'enfant parfait? C'est comme si l'on donnoit beaucoup à manger à une personne qu'on sçauroit n'être pas en état d'en profiter, & si l'on luy faisoit maigre chere, quand elle pourroit bien manger. On suppose faux, quand on insinuë que l'enfant n'a pas dequoy se bien nourrir dans les derniers mois de sa prison, la clemence du Souverain Juge nourrit liberalement ce prisonnier que sa justice détient pendant neuf mois, & quand les provisions qu'il luy avoit données manquent il le fait sortir à la redde. Sa sagesse & sa bonté mesurent si bien le temps qu'il y doit demeurer & la quantité des alimens dont il a besoin, qu'il en a toûjours assés jusqu'au jour de sa naissance. On ne peut pas dire qu'un prisonnier ait esté mal nourri, parce qu'il ne luy reste pas beaucoup de provi-

viſions au jour de ſon élargiſſement. Il ne ſuffit pas d'avoir juſtifié la ſageſſe & la bonté de Dieu du défaut qu'on luy ſembloit imputer pour n'avoir pas fourni à l'enfant de neuf mois autant de nourriture que quand il étoit moins âgé, il faut principalement rendre raiſon de ce que les filtres qui la coulent & la preparent n'en fourniſſent pas autant que l'enfant en conſume, afin que le magazin en ſoit toûjours plein. Et il ne ſert de rien de dire qu'il n'étoit pas neceſſaire d'en cuire où d'en filtrer d'avantage, l'enfant n'en ayant plus beſoin aprés neuf mois. On demande la cauſe efficiente de cette diminution & non pas la cauſe finale. Quoy que l'enfant mange plus dans les derniers mois de ſa detention que dans les premiers, ſes proviſions ne devroient pas diminuer, ſi les parties qui les luy preparent ou les luy portent, luy en donnoient autant à proportion qu'il en conſume. Il faut donc que l'arrierefaix ou les autres filtres en coulent moins à proportion dans les derniers mois que dans les precedens. Les conduits par leſquels cette filtration ſe fait s'affaiſſant inſenſiblement ne laiſſent paſſer qu'une fort petite quantité de ce ſuc qui nourrit l'enfant. Quand ce canal qui mene le ſang du ventricule droit au ven-

tricule gauche, du cœur n'eſt plus neceſſaire, le ſang allant circuler dans le poulmon pour parvenir du ventricule droit au ventricule gauche du cœur, ce tuyau s'affaiſſe & ſe bouche entierement. Quand l'enfant ne ſe nourrit plus par le nombril, la veine ombilicale qui menoit le ſang au foye du Fœtus, ſe flétrit & ſe ferme peu à peu. Enfin quand l'urine de l'enfant peut ſortir par l'egoût que la Nature luy fait dans les parties honteuſes, l'ouraque qui l'alloit repandre entre l'amnios & le chorion comme dans le pot de chambre du Fœtus, perd inſenſiblement ſa cavité. De méme quand l'enfant eſt preſt à ſe nourrir autrement que par cette gelée qu'il mange dans le chorion, l'arrierefaix & ces tuniques qui la filtroient deviennent incapables de cette fonction. Ce ſont des pieces qui ne ſervent plus de rien quand l'ouvrage, à la ſtructure duquel elles ſervoient, eſt achevé. Mais on ſouhaitte de ſçavoir la cauſe Phyſique qui rend ces parties incapables de cet uſage. Qu'eſt-ce qui rend les routes du placenta ſi petites que la gelée qui s'y couloit auparavant n'y puiſſe plus paſſer ? Ou qu'eſt-ce qui rend les pores du chorion ou de l'amnios ſi étroits, qu'elle ne s'y puiſſe plus filtrer ?

Pour ce qui regarde l'arrierefaix on pour-

roit bien supposer un grand nombre d'obstructions qui boucheroient les trous de son filtre, & le glu qu'on remarque dans ce suc nutritif qui y passe rendroit cette réponse assés vray-semblable. Mais on peut assigner une cause plus satisfaisante de son incapacité. L'enfant parvenu à une grandeur considerable presse tellement le placenta que ses conduits affaissés par cette compression, ne sçauroit laisser passer qu'une tres petite quantité de cette gelée. Les vaisseaux méme de la matrice pressés par la méme cause portent à ce couloir beaucoup moins de sang qu'auparavant, ensorte que les humeurs ne trouvant pas en bas un passage libre refluent en haut & s'en vont inonder les mammelles ou elles se convertissent en lait pour la nourriture de l'enfant né. La Nature ne luy fait pas voir le jour qu'elle ne luy ait preparé l'aliment dont il a besoin aprés la naissance. On voit là que l'arrierrefaix cesse de filtrer parce que la matiere luy manque & parce que ses routes sont affaissées.

A l'égard des membranes qui servent d'envelopes à l'enfant & de filtre à sa nourriture, leurs pores peuvent tellement se serrer, qu'ils ne laissent pas aisement passer le suc qui le doit nourrir; en effet, on remarque que l'amnios, sur tout, devient comme une toile

forte

forte & ſerrée dans les derniers mois de la groſſeſſe, pour pouvoir reſiſter aux mouvemens vigoureux que l'enfant parfait a de coûtume de faire. Quand l'œuf de la poule tombe dans l'ovaire les deux membranes qui l'envelopent, ſont propres à filtrer le ſuc qui ſe convertit en cette gelée qu'on nomme le blanc d'œuf, mais par ſucceſſion de temps ſa membrane ſuperieure, s'endurcit & ſe change en la coque, qui par ſa dureté devient incapable de paſſer cette humeur qui doit augmenter le blanc d'œuf, ou les proviſions que la Nature prepare pour la nourriture du pouſſin qu'elle fait demeurer quelque-temps dans la coque. Cette ſolide envelope étoit neceſſaire à ces œufs à qui la petiteſſe de l'ovaire ne permettoit pas d'y demeurer juſqu'à ce que le petit animal qu'ils contiennent en abregé, ſoit éclos,pour défendre leur tendre germe des injures externes; au lieu que ces œufs qui ſont couvez dans le corps même qui les produit, n'ayant leur germe expoſé à aucun danger, parce que la grandeur de la matrice leur permet d'y demeurer juſqu'à la parfaite formation du Fœtus, qu'ils contenoient en petit, n'avoient pas beſoin de cette défenſe. La Nature s'eſt contentée de les couvrir par deux membranes, dont la ſuperieure ſe nomme amnios, &

l'inferieure chorion. L'amnios répond à la coque de l'œuf, & le chorion a cette tunique, qui tapissant interieurement la coque, contient & le poussin & la gelée qui le nourrit : Aussi l'amnios s'endurcit, ou du moins se serre tellement que la matiere de cette créme, qu'on trouve dans le chorion, ne s'y peut plus filtrer. On a méme trouvé quelque-fois cette tunique endurcie comme une coque d'œuf, ailleurs que dans le Fœtus petrifié, dont quelques Autheurs font mention.

Si les membranes dont le Fœtus est envelopé, cessent en un certain temps de la grossesse de filtrer sa nourriture, les eaux impures qui flotent entre l'amnios & le chorion, ne rendent pas cette filtration impossible, puis-qu'elles ne s'y sont amassées que depuis que cete filtration a cessé. On insinuë cy-devant que cette inondation est causée par l'urine que l'ouraque du Fœtus a portée en cet endroit, & cet épanchement ne se fait que dans les derniers mois de la grossesse, les observateurs les plus exacts ne trouvans pas une goutte d'eau entre l'amnios & le chorion pendant les premiers mois. Cette gelée que l'enfant boit est mise dans son corps comme dans un alembic pour étre distillée, l'esprit doit en étre tiré dans le cerveau, mais

afin qu'il ſoit bien épuré le phlegme en doit être ſeparé premierement par une fermentation que les eſprits doivent exciter, & puis par une filtration qui s'en doit faire dans les reins. Au commencement les cauſes qui doivent dephlegmer le ſang du Fœtus, ne peuvent pas bien produire leur effet. Les eſprits ſont demy noyez dans l'abondance du phlegme, le feu qui doit pouſſer la diſtilation eſt fort foible, le filtre des reins eſt encore imparfait ou demy bouché, la matiere qui doit être diſtillée & déphlegmée dans l'alembic du corps animé n'eſt pas encore en grande quantité; en un mot, il ſe fait ſi peu d'urine que les baſſins des reins ſuffiroient pour la contenir, ſi ſa propre peſanteur & ſa liquidité ne l'entraînoient dans la veſcie. Celle-cy s'enfle inſenſiblement comme une outre ou comme une bouteille de cuir, pour en recevoir une plus grande quantité; mais parce qu'elle ne peut pas s'étendre à l'infini, & que la nouvelle urine qui ſeroit venuë l'auroit miſe en danger de crever, la Nature luy fait un égoût par lequel elle peut s'en décharger. C'eſt un canal membraneux, qui partant du fonds de la veſcie va ſortir par le nombril, & ſuivant le cordon dans lequel il s'enferme, il ſe va dégorger entre le chorion & l'amnios:

Mais parce que la vescie ne se remplit que fort lentement & fort tard, pour les raisons cy-dessus alléguées, elle ne se desemplit aussi par l'ouraque*, que sur la fin de la grossesse; en sorte que l'épanchement de cette urine n'empêcheroit pas la filtration du colliquamentum Heruei, qui ne se filtre que dans les premiers mois.

* Il prēd son nom du mot Grec ουρον qui signifie l'urine, qui y coule.

En vain la Nature auroit-elle pris soin de ne pas gâter cette gelée par le mélange de l'urine en en filtrant la quantité qui pouvoit suffire à la nourriture de l'enfant, avant que de permettre l'effusion de cet excrement entre les deux filtres membraneux qui la coulent, si elle n'eût empêché que l'urine ne fut sortie par l'uretre qui l'auroit répanduë dans la cavité du chorion, ou dans le magazin qui garde au Fœtus ses provisions, lesquelles en eussent été corrompuës. Tout mobile se mût par l'espace le plus libre, l'eau que la vescie du Fœtus contient trouvant plus de difficulté à sortir par le sphincter encore serré de l'uretre que par le tuyau de l'ouraque, coule plûtôt dans celui-cy que dans celle-là. Mais quand la ligature qu'on fait au cordon ombilical de l'enfant, a bouché le canal de l'ouraque, l'urine qui ne peut plus sortir par-là, fait effort pour glisser dans l'anneau du sphincter, qui serroit

l'uretre, elle le dilate bien-tôt & s'ouvre un libre paſſage, qui la mene hors du corps.

L'eau de la veſcie ne coulant donc plus dans l'ouraque, ce tuyau s'affaiſſe inſenſiblement, comme la veine ombilicale & le conduit de Botal, quand le ſang, qui tenoit ces canaux ouverts, ceſſe d'y paſſer. La poſture où l'enfant ſe trouve dans le ventre de ſa mere, où il eſt ramaſſé comme un peloton ou plié en cercle, preſſe tellement le poulmon que ſes vaiſſeaux affaiſſez par cette compreſſion ne peuvent pas recevoir le ſang qui ſort du cœur : Cependant il faut que cette humeur paſſe du ventricule droit au ventricule gauche, pour être perfectionnée par la circulation & diſtribuée à toutes les parties du corps, qui doivent s'en nourrir ou qui s'en ſervent à quelqu'autre uſage : Auſſi la Nature qui ne trouvoit pas encore à propos de faire circuler le ſang dans le poulmon luy forme un tuyau, qui par un chemin plus court le mene de la cavité droite du cœur à la gauche, & qui a pris le nom de l'anatomiſte Botal, qui le découvrit le premier. Il n'étoit pas à propos que tout le ſang du Fœtus paſſât par le poulmon, duquel il n'eût pû ſortir ſans le ſecours de la reſpiration impoſſible à cette petite creature. Le ſang

n'auroit ſçûſe tirer du poulmon, ſi ſon mouvemẽt n'étoit aidé par le battemẽt de ce viſcere, les canaux par leſquels il y doit rouler formant par une infinité de détours un labyrinte fort embarraſſant, & les veſicules ou cellules dont tout le poulmon eſt compoſé ne s'en pouvant décharger que par leur contraction : Et cependant il ne ſçauroit s'arrêter ou croupir ſans ſe corrompre bien-tôt. Or le Fœtus ne peut pas reſpirer, parce que l'air luy manque, & ce n'eſt que pour recevoir cette liqueur ſubtile que l'animal reſpire, c'eſt pourquoy la reſpiration ceſſe dans la machine pneumatique de l'illuſtre Monſieur Boyle, dés qu'on en a pompé l'air : Et quand la juſte quantité d'air ne manqueroit pas à l'enfant enfermé dans la matrice ; cet air ſeroit encore inutile à la reſpiration, puiſqu'il n'auroit pas la fraîcheur que l'animal cherche en reſpirant. On ne reſpire qu'avec peine dans une étuve ou dans quelqu'autre lieu trop chaud, le Fœtus eſt dans le ventre de ſa mere comme dans la machine pompée, ou comme dans un poële exceſſivement chaud, où il ne trouve preſque point d'air, & ce peu qu'il y rencontre n'eſt pas bon pour la reſpiration. De-là vient qu'on luy trouve le poulmon tout flétri & méme blanchâtre. Il eſt flétri, parce que tous ſes

conduits & toutes ses cellules sont affaissées, jusqu'à ce que l'air vienne les dilater. Un balon, où l'air n'est pas encore entré fait mille plis & mille rides, les souflets sont plats & ridez jusqu'à ce qu'on y fasse glisser l'air. Le poulmon du Fœtus n'est pas encore rouge, parce qu'il n'est pas inondé du sang qui luy donne cette couleur, en luy ôtant sa blancheur qui luy est commune avec tous les corps membraneux.

Il est remarquable que ce viscere ne commence à donner passage au ruisseau de la circulation, que quand il commence à recevoir l'air, & qu'il ne se mût que quand il a reçû l'un & l'autre.

L'air n'entre dans le poulmon, que quand ses veines, ses arteres & ses cellules sont pleines de sang, parce que ce n'est que pour le temperer & le charger de l'esprit vital que l'air glisse dans la poitrine. La chaleur du Fœtus étant encore fort petite n'avoit pas besoin de ce refrigeratoire. Tant que les Chymistes ne veulent donner qu'un petit feu à leurs fourneaux, ils en tiennent les regiſtres fermez; la Chymie-Naturelle ne voulant pas allumer une grande chaleur dans le corps du Fœtus, comme dans un fourneau neuf, qui ne peut pas suporter un grand feu, tient fermé le registre du poulmon, par où l'air

* Ce sōt les trous par où ils prennent l'air.

ou le vent soufle sur le feu de la vie. Mais comme le feu s'éteint dans un fourneau, dont tous les registres sont bouchez ; d'où vient qu'il se peut conserver dans le corps du Fœtus, qui est comme un fourneau sans registre ? Si le corps de l'enfant ne reçoit pas l'air immediatement par luy-même, il en reçoit par la bouche de sa mere autant qu'il luy en faut pour entretenir son feu vital, qui étant encore fort petit, n'a pas besoin d'une si grande quantité de pâture. Le corps de la mere & celuy de l'enfant doivent être regardez comme deux chambres du mesme fourneau, ou comme deux fourneaux qui reçoivent l'air par le même registre ; sçavoir par la bouche de la mere. L'artere ombilicale, qui porte au Fœtus l'air avec le sang, est comme ce canal qui conduit au fourneau de fonte, le vent ou l'air qu'il va prendre hors du laboratoire : D'où l'on ne doit pas pourtant conclurre, que comme le feu est plus grand dans le fourneau de fonte que dans les autres, ainsi la chaleur doive être plus forte dans le corps de l'enfant que dans celuy de la mere, parce que le tuyau qui porte l'air ou la pâture au feu vital de l'enfant, étant fort petit, n'y en porte qu'une fort petite quantité. Il faut moins d'air pour conserver la flame d'une bougie que pour celle

celle d'un flambeau;la vie de l'enfant eſt comme la bougie, & celle de la mere, comme le flambeau : Il faloit empêcher que le feu du Fœtus ne s'allumât davantage, non ſeulement, parce que le fourneau de ſon corps étant encore neuf n'en eût pû ſupporter la violence; mais encore, parce que l'enfant enfermé dans l'étuve de la matrice, n'auroit ſçû reſpirer pour prendre le rafraîchiſſement qu'une grande chaleur luy rendroit neceſſaire. Pour cette raiſon la Nature ne s'eſt pas contentée de moderer le feu de ſes eſprits par la petite quantité d'air qu'elle luy donne, & par l'abondance du phlegme, elle l'a encore mis comme dans un bain tiede en l'environnant des eaux que les femmes rendent avant de mettre l'enfant au jour. Elle le nourrit méme d'une eſpece de gelée, qui ſe formant principalement du chyle, où les principes actifs autheurs de la chaleur, ne ſont pas bien exaltez, peut-être regardée comme un boüillon rafraîchiſſant. Lors méme que l'enfant eſt né, & que la liberté qu'il a de reſpirer peut empêcher l'excés de ſa chaleur, la Nature le nourrit encore d'une liqueur rafraîchiſſante, c'eſt à dire, de lait, parce que la délicateſſe de ſon corps n'eſt pas encore à l'épreuve d'un grand feu.

Cependant, comme-il étoit à propos de l'augmenter pour la preparation ou pour la coction des humeurs que l'enfant ne reçoit plus toutes prêtes, & pour leur circulation, qui n'est plus aidée par les pistons qui sont dans le corps de la mere, la Nature commence à remuer les soufflets du poulmon dés que l'enfant est né, pour allumer & pour rendre plus clair le feu de la vie, lequel étoit auparavant fumeux. Et c'est encore un nouveau ressort que la Nature fait joüer pour la circulation du sang, ou comme un autre piston qui le pousse dans toutes les parties. Le battement du cœur & celuy des arteres suffisoit pour faire rouler les humeurs dans le Fœtus, parce qu'elles n'avoient pas un grand circuit à faire dans un si petit corps, & que la posture où l'enfant se trouve en facilite beaucoup la circulation, au lieu que la peine qu'a le sang de monter à la tête dans l'enfant né qu'on tient debout la rendoit plus difficile, & l'impulsion du nouveau piston encore plus necessaire : C'est pourquoy le ressort du poulmon se débande, pour ainsi dire, dés que l'enfant est venu au monde. Mais qu'est-ce qui le fait débander? On voit bien pourquoy il doit joüer, mais non pas ce qui le fait joüer en déterminant les esprits à couler dans les organes

qui le meuvent, ou le ſang dans ſes vaiſſeaux.

Pour ce qui regarde l'éjaculation du ſang dans l'artere du poulmon, il faut conſiderer que ce canal qui le porte du ventricule droit au ventricule gauche du cœur, s'étroiſſiſſant de jour en jour, parce qu'il ſe garnit de chair, enfin le ſang a plus de peine à paſſer par-là que dans les vaiſſeaux du poulmon, qui n'étant qu'affaiſſez par la compreſſion que la poſture contrainte du Fœtus leur cauſe, s'ouvrent aiſément d'eux-mémes, dés que l'enfant né n'eſt plus courbé en cercle. Et cette influence du ſang dans le poulmon détermine les eſprits à couler dans les organes qui meuvent ce viſcere, la chaleur qu'il luy cauſe dilatant les fibres, & ſur tout les charnuës, les diſpoſe à recevoir la liqueur ſubtile qui coule du cerveau par les nerfs. L'irritation ou le danger de ſuffocation que cette inondation cauſe à l'animal détermine encore les eſprits à venir en foule dans le poulmon, par ce penchant naturel qu'ils ont de courir à la partie irritée, à cauſe de l'ébranlement que l'irritation y cauſe. La communication qui ſe trouve entre les nerfs du poulmon & ceux des muſcles thoraciques par le moyen du tronc qui leur eſt commun fait, que les eſprits ne ſçauroient étre meus

dans les uns qu'ils ne le ſoient dans les autres, & que les muſcles thoraciques commencent à joüer dés que le poulmon commence à ſe remuer. Le ſang méme qui arrouſe les fibres muſculeuſes du poulmon, ayant quelque part à cette exploſion qui fait le mouvement, ainſi qu'on l'explique ailleurs, contribuë à mouvoir le poulmon qu'il inonde, & fait comprendre pourquoy cette inondation eſt d'abord ſuivie du battement de ce viſcere.

Cependant, comme ce canal qui menoit le ſang du ventricule droit au ventricule gauche du cœur, ne demeuroit ouvert que par le paſſage du ſang, auſſi-tôt que ce torrent eſt détourné, ce tuyau s'affaiſſe & ſe bouche entierement, en ſorte que le ſang ne peut plus paſſer que par le poulmon pour aller du ventricule droit au ventricule gauche. Dés que la ligature du cordon ombilical empéche les humeurs de couler dans la veine ombilicale, elle ſe ferme abſolument, & l'urine de l'enfant n'a pas plûtôt trouvé l'iſſuë de l'uretre où ſon propre poids & le penchant du lieu l'entraînent, que l'ouraque, par laquelle elle ſortoit auparavant acheve de ſe boucher : Ainſi le ruiſſeau de la circulation ne coulant plus par le conduit de Botal, ſon lit s'affaiſſe & ſe bouche, telle-

ment que le ſang eſt obligé d'aller faire le tour du poulmon, qui pour s'en décharger & l'empécher de croupir dans le labyrinte de ſes vaiſſeaux, eſt obligé de battre continuellement.

Par où l'on voit l'abſoluë neceſſité de la reſpiration qui n'eſt autre choſe que ce battement. Le ſang pouvant circuler dans l'enfant à naître ſans paſſer par le poulmon, il n'avoit donc pas beſoin de reſpirer : Mais, d'où vient un changement ſi prompt ? Il n'y a qu'un inſtant qu'il pouvoit ſe paſſer de la reſpiration, & dés le moment de ſa naiſſance, il ne ſçauroit l'interrompre une eſpace conſiderable de temps ſans courir riſque de ſa vie. Eſt-il vray-ſemblable que ce trou oval, qui mene dans le tuyau de Botal, ſe bouche dans un inſtant ? Et quand il ſe ſeroit entierement bouché, la chauſſée, qui a pû s'y faire en ſi peu de temps, ne ſeroit-elle pas enfonſée par le torrent de la circulation, qui la va choquer rudement ? ℟. Quand le trou oval ne ſeroit pas fermé, le ſang qui cherche une iſſuë, qu'il ne peut pas trouver dans le poulmon d'un enfant empéché de reſpirer, pourroit faire breche à la digue qui s'y ſeroit faite ; en un mot, quand la circulation ſe pourroit faire alors ſans le ſecours du poulmon, l'enfant ſeroit pourtant

en danger de s'étouffer, parce que le sang croupissant dans le poulmon, d'où la seule respiration le peut chasser, peseroit tellement sur le cœur, qu'il en empécheroit le battement, sans conter que le feu, qui brûle dans cette lampe naturelle, ne sçauroit vivre, dés que sa communication avec l'air est interrompuë.

Le feu ne s'éteint pas à la verité, dés qu'on cesse de le soufler, parce que l'air qui l'environne luy fournit une quantité suffisante de pâture, ainsi la flame de la vie qui brûle principalement dans le cœur comme dans une lampe soûterraine, ne s'étouffe pas dés que les souflets du poulmon s'arrétent, parce que les cellules de ce viscere membraneux contiennent toûjours assez d'air pour l'entretenir quelque-temps. Mais quand la matiere qui brûle fume beaucoup on ne sçauroit en conserver la flame qu'en écartant les fumées avec les souflets;le feu de l'animal né est dans cet état, la matiere qui le nourrit étant fort grasse ne peut étre que fort fumeuse, & les fumées qu'elle pousse étoufferoient bien-tôt le feu vital si les souflets du poulmon ne les dissipoient continuellement.

D'où vient que cette fumée n'éteignoit pas la flame de la vie dans le Fœtus, où le poulmon ne faisoit pas la fōction des souflets?

Je veux que l'air que la mere luy envoye avec le ſang ſuffiſe pour ſa nourriture ; mais pourquoy n'eſt-elle pas étouffée par les fuliginoſitez? ℞. Un petit feu ne pouſſe preſque point de fumée ; une liqueur qui n'eſt que tiede, n'envoye que peu ou point de vapeurs, le feu du Fœtus eſt fort foible, & ſon ſang eſt comme une liqueur tiede, de laquelle il ne monte preſque point de vapeurs, & le peu qui en part, ſe diſſipe aſſez par la tranſpiration inſenſible, ſi la cheminée de l'âpre artere & de la bouche eſt tout-à-fait fermée. Car quoy que ces parties ne ſervent pas encore à l'introduction de l'air dans la poitrine, elles pourroient bien déja donner paſſage aux fumées, qui s'élevant du ſang ont bien aſſez de mouvement pour monter d'elles-mémes à la bouche ou aux narines, quand elles ne ſeroient pas pouſſées par le mouvement periſtatique du poulmon, qui peut en étre irrité.

La foibleſſe du feu vital & la liberté qu'a le ſang de circuler ſans paſſer par le poulmon, empéchent donc que le défaut de reſpiration n'étouffe le Fœtus : En ſorte que ſi ces conditions ſe trouvoient dans un animal né, il pourroit vivre un eſpace conſiderable de temps ſans reſpirer : En effet, les canards & les plongeons, en qui le tuyau de Botal

ne se ferme jamais, & qui moderent leur chaleur par un bain continuel, demeurent long-temps sous l'eau sans respirer. Le trou oval introduisant le sang dans ce conduit qui joint les deux ventricules du cœur, n'a garde de se fermer dans ces animaux, qui l'ont fort calleux & souvent osseux. La Nature qui les destinoit à passer une partie de leur vie sous l'eau, n'a pas voulu boucher ce passage au sang, afin qu'il y peut passer, lors que le défaut de respiration l'empêcheroit d'aller circuler dans le poulmon; voicy la mechanique dont elle s'est servie pour cet effet. Quoy-que le sang de ces oiseaux passe en partie dans le poulmon, quand ils ont la respiration libre, il a pourtant continué de couler dans le conduit de Botal, toutes les fois qu'ils plongeoient, & leur instinct naturel les portant à nager continuellement, leur sang n'a jamais cessé de couler par le canal, qui le mene par un chemin tres-court du ventricule droit au ventricule gauche, de sorte que quand le trou oval auroit eu quelque disposition à se fermer, ce courant continuel l'auroit tenu toûjours ouvert.

Puisque la Nature où son adorable Auteur prend toûjours le chemin le plus court, pourquoy n'a-t-elle pas continué à faire passer par le tuyau de Botal le sang de tous les animaux,

animaux, auſſi-bien aprés qu'avant leur naiſſance, ſans le mener par ce long détour du poulmon ?

Le ſang de la plûpart des animaux devoit paſſer par le poulmon pour y être batu, ſubtiliſé & inſpiré par l'eſprit de l'air, qui le rend vital, pour pouſſer par la cheminée de l'âpre artere les fumées qui éteindroient ſon feu, & pour prendre de l'air la pâture qui l'allume & le rend clair de fumeux qu'il étoit auparavant. Le feu de tous les animaux n'avoit pas beſoin de ce ſecours, quand il eſt fort petit il ne fume que peu ou point,&n'a pas beſoin d'expiratiõ pour chaſſer les fumées, & comme cette partie de la reſpiration eſt la plus neceſſaire à l'animal, ſon feu courant plus de riſque d'être étouffé par les fuliginoſitez que par la privation de l'air, que l'inſpiration luy porte, quand l'animal qui n'a qu'un petit feu, ſe peut paſſer de l'expiration, il ſe paſſe encore mieux de l'inſpiration. On a vû des femmes vivre 24. heures ſans reſpirer, leur feu demi-éteint ne fumant preſque point, & n'ayant beſoin que d'une tres-petite quantité d'air qu'il trouvoit dans les veſcies du poulmon, leſquelles ne s'en vuident jamais entierement. Leur circulation ne s'arrêtoit pas non-plus, quoy-qu'elle fut fort lente, le piſton du cœur & des arteres,

& celuy du mouvement periſtaltique de toutes les parties, faiſant encore rouler le ſang, mais fort foiblement.

Si la foible machine d'un cœur malade eſt capable d'entretenir la circulation des humeurs ſans l'aide du poulmon, un cœur vigoureux comme celuy de ces hardis plongeurs, qui demeurent ſi long-temps ſous l'eau, ne pourroit-il pas faire circuler le ſang ſans le reſſort de la reſpiration? Il eſt vray que la poſture d'une perſonne couchée, comme l'étoient ces femmes dont on vient de parler, favoriſe beaucoup le mouvement des humeurs, qui n'ont qu'à couler dans un plan, & non pas à monter vers la tête malgré leur peſanteur, mais auſſi la force d'un cœur ſain & robuſte, ſurpaſſe tellement celle d'un cœur malade & demi-mort, comme on le ſuppoſe dans ces femmes pâmées, qu'on a bien de la peine à refuſer au cœur vigoureux la vertu qu'on eſt obligé d'accorder à ce cœur languiſſant. Il pourroit bien être arrivé que le trou oval ne ſe fermant jamais dans le cœur de ce fameux Cola, qui demeuroit impunément pluſieurs heures ſous l'eau, ſon ſang n'ayant pas beſoin de paſſer par le poulmon pour circuler, il n'auroit pas eu ſi grand beſoin de reſpiration; mais parce qu'on ne peut pas ouvrir ſon corps

pour voir si la Nature luy avoit conservé ce trou ouvert, & qu'on doit expliquer les choses avec aussi peu de suppositions qu'il est possible, si la force de son cœur & de ses autres visceres, qui faisoient circuler son sang, suffit pour entretenir sa circulation, il n'est pas besoin d'avoir recours à d'autres causes, qui pourroient être imaginaires.

Quoy-que le ressort qui fait rouler les humeurs dans le Fœtus ne soit pas si fort, il ne faut pas craindre qu'elles s'arrêtent ayant à parcourir un chemin beaucoup plus court & moins embarrassé. Quand-elles circuleroient dans le poulmon du Fœtus, elles auroient encore à faire un moindre tour, le corps de l'enfant qui n'est pas encore né, étant sans comparaison plus petit que celuy d'un homme fait : Mais l'enfant croissant tous les jours par la nouvelle nourriture qu'il reçoit, & par divers ressors qui étendent ses parties, le tour que le sang doit faire s'agrandit tellement, que le cœur seul auroit beaucoup de peine à le luy faire parcourir par son impulsion, si la Nature ne commençoit alors à pousser cette liqueur par la machine du poulmon, qui commence à battre dés que l'enfant est né.

Ces mêmes ressorts qui font rouler les humeurs dans la machine animée en agran-

diſſent le tour en étendant les parties du Fœtus. Les eſprits font circuler le ſang en le rendant plus coulant par l'agitation qu'ils cauſent à ſes parties, les eſprits ſont auſſi la principale cauſe qui fait croître l'enfant. Les viſceres qui battent ſont comme autant de reſſorts qui font & qui conſervent le mouvement de la circulation; ces mêmes machines contribuent beaucoup à l'accroiſſement du Fœtus.

L'eſprit genital étend le petit corps de l'embryon en ouvrant & dilatant ſes tuyaux affaiſſés, & depliant au commencement ſes parties envelopées les unes dans les autres. Le vent qu'on ſoufle dans un balon ou dans des boyaux flétris leur donne un plus grand volume. Une matiere auſſi remuante que l'eſprit genital ne peut pas demeurer enfermée dans les parties du Fœtus racourci dans l'œuf, ſans chercher des iſſuës & pouſſer tous les endroits qui ne pouvant lui en donner, ſont obligés de s'étendre pour ceder à ſon impulſion. Ainſi l'eſprit de la terre ou celuy qu'elle a pris de l'air entrãt dans le corps de la ſemence, qu'on y jette, & gliſſant dans les canaux de la plante abregeé, l'eſtend inſenſiblement en developant ſes parties affaiſſées les unes ſur les autres.

Cete diſtenſion que l'eſprit cauſe aux par-

ties qui le contiennent ne les fait pas ſeulement croître par elle-même mais encore en ouvrant la porte à la matiere de leur accroiſſement, car les conduits du Fœtus ne ſont pas plûtôt oüverts par cet eſprit, que le ſuc de la matrice y coule pour nourrir & augmenter ce petit corps, qui par ſa molleſſe cede facilement à l'impulſion de ce moteur qui l'étend. Il ne ſerviroit même de rien que la liqueur qui doit faire croître l'embryon eut coulé dans ſes premiers canaux, ſi l'eſprit qui l'a introduite en luy ouvrant le chemin, n'augmentoit ſon mouvement pour la faire penetrer dans les plus reculés recoins des parties qui s'en doivent nourrir, & ne luy donnoit la force de ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſent à ſon paſſage, de pouſſer par ſon courant & d'étendre même par cette impulſion les parties qu'elle va nourrir.

Si l'impulſion de cette lente circulation qui ſe fait au commencement dans l'embryon eſt capable d'étendre les parties de cette tendre creature, que doit-on penſer de la forte impulſion que cauſe à ces parties dans le Fœtus formé, le rapide torrent de la circulation, qui non ſeulement eſt pouſſé par des eſprits ſans comparaiſon plus forts & plus abondans, mais encore par le bat-

tement de plusieurs parties comme par autant de pistons. Quoy que les arteres qui battent par tout le corps contribuent beaucoup à cette impulsion & par consequent à l'accroissement, il est pourtant certain que le cœur du Fœtus y a la principale part. Il est le principal ressort qui pousse ce jet de sang jusques aux deux extremités du Fœtus. Et comme la hauteur d'un jet d'eau poussé par quelque machine est toûjours proportionnée à la force du ressort qui l'a fait monter, ainsi la distance à laquelle le cœur jette le sang, & la grandeur du Fœtus reglée par la longueur du jet ont de la proportion avec la vigueur de ce viscere.

Sa force dependant de sa bonne structure & de l'abondance des esprits, & l'une & l'autre étant l'ouvrage de l'esprit genital, on peut regarder celuy-cy comme la principale cause & la premiere source de la grandeur du Fœtus. Il est l'Autheur de cette bonne structure qui fait la force du cœur, puis qu'il est l'unique Architecte qui bâtit le logis de nôtre ame. Deplus il est la cause de cette abondance d'esprits qui rend le cœur vigoureux, parce qu'il est comme le premier levain de tous les esprits qui se forment en suite dans le corps du Fœtus.

La premiere fois que la seve ou le suc de

la terre penetre la semence des plantes elle y trouve l'esprit vegetal qui la faisant fermenter la dispose à se spiritualiser & à se sublimer dans le jet que le germe pousse, & cette seve animée par l'esprit vegetal peut encore servir de levain à d'autres, ainsi quand le sang de la mere coule au commencement dans l'œuf, il y trouve l'esprit viril qui le fait boüillonner, & par le mouvement qu'il luy donne le dispose à penetrer dans les plus secrets recoins aprés l'avoir comme spiritualisé, & ce sang inspiré par l'esprit genital peut encore servir de ferment à celuy qui vient en suite. En sorte que l'esprit fourni par le mâle est comme le pere de tous les autres.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'un pere robuste & grand engendre des enfans de sa constitution & de sa taille. Le méme Architecte qui bâtit le corps du pere, travaille à celuy de l'enfant. Pour avoir de beaux poulins on choisit de grands étalons ; & le rejetton monte ordinairement à la grandeur de l'arbre qui la produit, s'il demeure planté dans la méme terre ou dans une autre également bonne. L'esprit vegetal qui s'est sublimé à une certaine hauteur dans le premier arbre ayant le méme degré de force & de volatilité dans le second ne montera pas moins haut.

Mais comme la semence d'un grand ar-

bre jettée dans un méchant fonds qui ne fournit qu'une tres-petite quantité de seve n'en produira qu'un petit, la matiere ne pouvant pas s'étendre sans augmentation ou sans addition audelà d'un certain degré ; ainsi le germe d'un grand homme peut demeurer petit, si la matrice mal disposée ne luy donne pas assez de nourriture, ou ne luy en donne que de mauvaise. Les plantes deviennent fort grandes dans une bonne terre qui leur fournit beaucoup de bonne seve, celles-là même qui tirent leur origine de celles qui sont basses, s'élevent au dessus de celles qui les ont produites, quand elles rencontrent une meilleure nourrice. Un esprit vigoureux soit vegetal, soit genital, à qui la seve ou le suc nutritif manque, est un bon Architecte sans materiaux ; qui ne peut pas élever son ouvrage bien haut, le même esprit ayant beaucoup de nourriture pour la plante ou pour le Fœtus, est comme un habile Architecte, qui n'ayant pas moins de materiaux que de force & d'adresse pour les ranger, ne manque pas de faire un grand bâtiment.

Quelques fois l'abondance de la seve ne répondant pas à la volatilité de l'esprit vegetal, on ne trouvera point de proportion entre la longueur & la grosseur de l'arbre. Si la volatilité des principes l'emportent sur la quantité

quantité de la ſeve, l'arbre ſera beaucoup plus long que gros à proportion, tout le ſuc qui monte de la terre étant porté vers le ſommet par la force & l'abondance des principes volatiles & ne ſe détournant point vers les côtez. Au contraire, ſi l'abondance de la ſeve l'emporte ſur la volatilité, les arbres croiſſent plus en groſſeur qu'en longueur. Ils ſont longs & greles ſur les montagnes, où la ſeve eſt plus volatile qu'abondante, & courts mais gros dans les valons ou plaines, où la ſeve eſt plus abondante que volatile. On obſerve la même proportion dans l'animal. Quand ſon ſang eſt plus volatile qu'abondant, il a plus de taille que d'embonpoint, ſon eſprit tout de feu tendant toûjours à monter comme la flamme, & étandant les extremitez du corps par une forte impulſion. De-là vient que les perſonnes bilieuſes dont le ſang eſt fort volatile ſont ordinairement plus grandes que groſſes. Mais ſi le ſuc qui nourrit le Fœtus eſt plus abondant que volatil, l'enfant ſera plus gros que grand, ſes humeurs ayant plus de penchant à ſe répandre vers les côtez qu'à ſe ſublimer en haut. Pour cette raïſon les ſanguins ſont ordinairement gros mais petits.

L'abondance de la ſeve ni la force de l'eſprit vegetal ne ſçauroit faire beaucoup

croître un arbre en hauteur ni en grosseur, s'il n'avoit une espace libre pour s'étendre ; ni la vigueur de l'esprit genital, ni la grande quantité du suc nourrissant ne pourroient jamais rendre l'enfant fort grand ni fort gros, s'il est renfermé dans une petite matrice qui ne luy permet pas de croître beaucoup. Car quoy que la Nature ait fait cette partie membraneuse pour la rendre capable d'une grande distension, neantmoins elle ne sçauroit s'étendre au de-là d'un certain degré sans crever. La grandeur d'un ouvrage de fonte, est toûjours proportionnée à celle du moule où l'on la jette. D'un petit moule il n'en sçauroit sortir un grand ouvrage, ni d'une petite matrice un grand enfant. C'est pourquoy les petites femmes ne font que de petits enfans, leurs premiers nez trouvant le moule encore plus petit que les cadets naissent d'ordinaire plus menus. On remarque que les premiers œufs des poules sont extrémement petis. Les corps des grandes femmes au contraire, sont comme des grands moules, d'où l'on ne voit guere sortir que de grands enfans, si les autres causes de leur grandeur se rencontrent avec celle-cy. Mais comme on ne sçauroit former un grand corps dans le plus grand moule si l'on n'y jette une quantité suffisante de ma-

tiere, auſſi la plus grande matrice ne produira qu'un petit enfant, ſi la matiere dont il doit ſe former s'y trouve en trop petite quantité, ſi le mâle n'y verſe que peu de ſemence, l'eſprit viril qui doit étendre & developer le Fœtus abregé dans l'œuf ne s'y trouvant que dans une quantité proportionnée, aura beaucoup de peine à faire croître beaucoup le Fœtus. Et ſi la femelle ne fournit qu'un petit œuf, il n'en ſort que rarement un grand animal, le contenu ſe proportionnant d'ordinaire au contenant. Les filles qu'on marie trop jeunes, ou ne font point d'enfants ou n'en enfantent que de fort petits, parce que leurs œufs qui n'étoient pas encore meurs ſont ordinairement petits. On ne met guere couver les petits œufs d'une jeune poule, parce que l'experience a fait voir qu'il ne s'en ſçauroit éclorre que des poulets qui ſeront mepriſés pour leur petiteſſe. D'une graine trop petite ſelon ſon eſpece on n'en voit ſortir qu'une plante baſſe.

Cependant ſi cette graine tombe dans une terre meilleure que celle qui l'a portée, elle y pouſſera une plante plus grande que celle qui l'a produite ; & le petit œuf rencontrant une matiere bien conditionnée, de laquelle il tire abondance de ſuc bien nourriſſant, il s'en pourra former un grand Fœtus. On

ne peut pas dire la même chose de l'œuf à coque, parce que la femelle qui le couve ne donne aucune nourriture au pouſſin, qui n'en a point d'autre que le blanc de l'œuf, pendant qu'il demeure enfermé dans la coque. Il eſt pourtant rare qu'une femme ait ſes œufs fort petits, pendant qu'elle a la matrice & grande & vigoureuſe, mais il arrive bien ſouvent que le mâle ne verſe qu'une petite quantité de ſemence dans cette bonne terre. Il ne laiſſe pas pourtant de s'en former un grand Fœtus par l'abondance de la nourriture, qui doit avoir cependant quelque proportion avec la force de l'eſprit genital, qui doit en diſpoſer, pour la ſtructure de l'enfant, comme il s'en doit trouver entre le moteur & le mobile, le fardeau & celuy qui le porte, l'ouvrier & la matiere qu'il doit mettre en œuvre. Il faut alors que la vigueur de cet eſprit formateur, ſupplée au défaut de ſa quantité, les forces d'un moteur ou d'un agent ne devant pas ſe meſurer par ſa grandeur, mais par ſa bonne diſpoſition. Car ſi la quantité de la matiere ſurpaſſe de beaucoup la force de cet eſprit qui la doit mettre en œuvre, cette abondance ſera plûtôt nuiſible que utile, il ne s'en formera pas un plus grand corps. La grande quantité des materiaux eſt inutile, quand les manœuvres

n'ont pas la force de les remuër, & que l'Architecte ne peut pas les faire ranger chacun en ſa place. Mais parce que la force de l'eſprit genital n'eſt preſque jamais accablée par l'abondance de la nourriture, qui n'entre dans l'œuf qu'en une quantité proportionnée à l'ouverture qu'il fait dans ſes conduits, & qu'il proportionne d'ordinaire à ſon efficace, les hommes petits qui ont paſſion d'engendrer des fils grands, doivent ſe marier avec des femmes grandes & pleines d'un bon ſang, afin que leur eſprit genital trouvant une grande matiere, puiſſe déployer toutes ſes forces & produire un grand ouvrage.

Si la femelle aucontraire, ne fournit qu'un petit œuf ou qu'un peu de ſuc pour le nourrir, donnez à l'eſprit viril toute la force qu'il vous plaira, il n'en peut ſortir qu'un fort petit enfant. Le plus habile Architecte ne ſçauroit bâtir un palais des materiaux qui ſuffiroit à peine pour une cabane; & les plantes ne peuvent jamais devenir fort grandes dans une terre qui ne leur donne que peu de ſeve, ou qui n'en fournit que de méchante. Celle qui n'en donne pas aſſez, quoy que bonne, répond au corps de ces femmes qui n'ont que de bonnes humeurs, mais qui n'en ayant guere n'en peuvent donner qu'à proportion au Fœtus qui ſe forme

dans leur ſein ; & cette terre qui ne fournit que de mauvaiſe ſeve, eſt comme les femmes malades qui ne nourriſſent leur enfant que de méchant ſang. C'eſt pourquoy les petites femmes dont le corps contient une quantité d'humeurs proportionnées à leur taille, & les malades qui n'en ont que de corrompuës nourriſſent mal leurs Fœtus, & n'en enfantent que de petits. Et parce que la quantité & la qualité des alimens que les femmes prennent, ont quelque proportion avec celles des humeurs qui s'en forment, les femmes groſſes doivent avoir ſoin de prendre autant d'alimens qu'elles en peuvent digerer, afin que leur enfant ait la juſte quantité de nourriture dont il a beſoin pour vivre & pour croître, & de n'en choiſir que de bons, pour ne faire pas malade cette innocente creature ou pour ne retarder pas ſon accroiſſement en ne luy fourniſſant qu'une mechante pâture. Leur matrice eſt comme un champ qui n'a que peu de terre ou qui n'en a pas de bonne.

Quand il n'en a que deux ou trois doigts de profondeur, ce qu'on y ſeme, ny peut pas beaucoup croître, & il eſt remarquable que le Fœtus eſt plus ou moins gros à proportion que la matrice qui le porte eſt plus ou moins épaiſſe, cette épaiſſeur étant un

effet de l'abondance des humeurs qui la gonflent comme une éponge. Le Fœtus qui ne peut pas bien s'enraciner dans une matrice maigre, est comme la semence de la parabole qui perit, parce qu'elle n'entroit pas profondement en terre ; mais celle qui tomba en bonne terre est semblable à cet œuf qui rencontre une bonne matrice ; c'est ce qu'on peut appeller une terre grasse, qui soulant, pour ainsi dire, toutes les plantes qu'elle éleve, les fait croître extraordinairement. C'est pour cela qu'elles deviennent fort grandes dans les lieux enfoncez, sur le bord des ruisseaux ou des rivieres, où le suc de la terre est entrainé par son propre poids. La plante animale qu'on nomme l'embryon, croit aussi dans un lieu fort gras, où les humeurs de tout le corps descendent par leur propre pesenteur, car c'est pour cette raison que la matrice qui le produit est placée au fonds du ventre.

Mais comme la terre la plus grasse ne peut pas faire croitre beaucoup les plantes quand elles y sont en trop grande quantité, n'y ayant pas assez de seve pour toutes ; ainsi la plus vigoureuse matrice a peine à bien nourrir plus d'un embryon. C'est un fonds dans lequel il ne croit ordinairement qu'un zoophyte, ou s'il en porte plusieurs à la fois, ils

ont accoûtumé d'être petits, les uns dérobans la nourriture aux autres. En effet les gemeaux naissent ordinairement plus petits que les autres enfans. Les petits des bêtes sont dautant moins grands de naissance qu'ils sont en plus grand nombre. Les poissons qui portent une infinité d'œufs à la fois, les font d'une extréme petitesse. Les arbres font le fruit fort menu quand ils s'en chargent trop. Enfin on parle d'une femme qui fit à la fois beaucoup d'enfans non moins prodigieux par leur petisse que par leur nombre.

Afin donc que le Fœtus suffisemment nourri, puisse aquerir une juste grandeur, sans derober à la mere la nourrirure dont elle a besoin, la Nature a voulu que la femme n'en portât ordinairement qu'un à la fois, au lieu que la plûpart des bêtes en font plusieurs d'une ventrée, pour reparer par cette multiplicité la breche que leur courte vie fairoit à leur espece. Mais comme un habile semeur jette plus de semence dans un fonds gras, qui la peut bien nourrir, que dans un maigre ou mediocre qui n'a pas beaucoup de seve, ainsi la Nature met quelques fois couver deux ou trois œufs dans une matrice vigoureuse, qui peut les faire germer par une grande abondance d'esprits & de bon sang. Il est vray que la meilleure matrice ne fera

pas

pas plusieurs Fœtus d'un seul œuf, comme la bonne terre qui donne pour un grain cent, mais sa robuste constitution se rencontre ordinairement avec cette bonne disposition du corps qui fait meurir plusieurs œufs à la fois.

L'une & l'autre se trouve plûtôt dans la jeunesse que dans les autres âges, parce qu'elles dépendent de l'abondance des esprits & d'un bon sang, qualités qui semblent propres à ce printemps de la vie; aussi ces exemples extraordinaires de fecondité ne se voyent guere que dans les jeunes femmes. Leur chaleur vigoureuse peut exalter en même temps les principes actifs de plusieurs œufs, & leur temperament sanguin, fournir un bon suc qui les fasse meurir ensemble. On a bien remarqué que si l'on seme certaines graines en une certaine saison, elles multiplient plus qu'en un autre. Mais on ne peut pas dire qu'un œuf jetté dans la matrice en un certain âge plûtôt qu'en un autre porte plusieurs Fœtus, n'en pouvant jamais éclorre qu'un. On peut bien pourtant penser que l'esprit masculin semé dans la matrice à cet âge qui peut faire meurir plusieurs œufs à la fois, multiplie d'avantage, parce qu'il trouve plus de sujets prests à le recevoir pour devenir feconds.

Mais comme on voit quelque fois éclorre deux poussins d'un œuf double, qui a deux jaunes & deux blancs, pourquoy deux Fœtus ne pourroient-ils pas naître d'un même œuf de femme ? Et pourquoy suppose t'on que la pluralité des enfans marque infailliblement celle des œufs ?

Il n'est pas vray-semblable qu'un œuf aussi petit que celuy de la femme puisse contenir l'abregé de deux Fœtus. Mais parce que la peine que nous avons à concevoir une chose n'est pas une preuve suffisante de son impossibilité, il est important de remarquer qu'on a vû des gemeaux enfermés en des membranes differentes, ayant chacun son amnios & son chorion à part. Quelques femmes même aprés avoir mis au monde un enfant de neuf mois, ont rendu des Fœtus de deux ou de trois mois, envelopez dans des membranes separées. Cependant si elles peuvent couver des œufs doubles comme ceux des poules le font quelque-fois il n'est pas impossible qu'il sorte deux enfans d'un seul œuf. On feint qu'une Princesse de la Laconie conçût deux œufs de l'un desquels sortirent Pollux & Helene, & de l'autre Castor & Clytemnestre. Cette fable peut cacher une verité Physique. Quoy que l'œuf ordinaire soit

trop petit pour contènir deux Fœtus, il s'en peut quelque fois éclorre deux d'un ſeul œuf qui doit être alors d'une groſſeur extrordinaire, comme celuy des oyſeaux à deux fois la grandeur des autres, quand il contient un double germe, & les fruits gemeaux ſont le double plus gros que les ſimples. Ces enfans qui naiſſent attachez l'un à l'autre ſont venus d'un ſeul œuf, n'étant pas poſſible qu'ils euſſent pû ſe joindre, s'ils avoient été ſeparés par des envelopes differentes. On en voit même quelque fois pluſieurs tellement unis & confondus qu'on a peine à bien diſtinguer les parties de l'un d'avec celles de l'autre, comme dans la Diane des Tuilleries, ou pluſieurs perſonnages ont les membres tellement entrelaſſés qu'il eſt impoſſible d'en debroüiller le chaos. S'ils ſont joints par le dos, le tout monſtrueux qu'ils compoſent, à un viſage devãt & l'autre derriere comme on peignoit autre-fois Janus l'une des fauſſes Divinitez que les Payens adoroient. Cette jonction vient ordinairement de la petiteſſe de l'eſpace, qui ne leur permet pas de croître ſans s'appliquer l'un à l'autre, deux occupant l'eſpace qui ne ſeroit pas trop grand pour un. C'eſt ainſi que la proximité joint deux fruits gemeaux, qui pourtant étoient nés ſeparés. Mais on a vû

des poires gemelles d'une façon tout extraordinaire l'une sortant de l'autre, & celle de dessus ou la plus grosse semblant enfanter celle de dessous ou la plus petite. L'Allemagne qui a produit ce fruit merveilleux, a vû quelque chose de semblable dans une petite fille qui nâquit enceinte. Si cette double poire n'en avoit poussé une autre, que quand elle ût été grande, elle ût été l'embleme de toutes les meres, qui rendent leurs petits aprés les avoir formés & nourris dans leur sein. Mais parce que la fille étoit de même âge que la mere étant née â mêmetemps qu'elle, cette poire est plûtôt l'image de cette enfant qui nâquit grosse. Cette double creature se forme de deux œufs dont l'un étoit enfermé dans l'autre, comme la poire petite, qui sortoit de la grosse avoit été faite d'un germe envelopé dans celuy de la grande.

On ne voit pas la moindre vray-semblance à croire qu'un œuf ait pû meurir dans les testicules de ce Fœtus & s'en détacher pour étre couvé dans la matrice. Le petit monde à ses saisons reglées pour la maturité de ses fruits aussi-bien que le grand. Mais quand l'œuf auroit pû meurir & descendre dans la matrice par une anticipation inconçevable, quand même la

matrice de cette enfant auroit eu assez de chaleur pour le couver, on ne conçoit pas comment il a pû devenir fecond, n'ayant pû recevoir l'esprit genital ou viril, unique principe de sa fecondité. On a de l'horreur à supposer un inceste en disant qu'elle est devenuë grosse par le plaisir que son pere donnoit à sa mere, pendant qu'elle la portoit dans son sein, & par une superfetation extraordinaire & monstrueuse. Il est vray que plusieurs exemples ont fait voir que la femme aussi-bien que le liévre peut concevoir pendant sa grossesse, la matrice s'ouvrant quelquefois par un chatoüillement extraordinaire. C'est ainsi qu'on pourroit expliquer à la lettre ce que les Poëtes disent de Lede qu'ils supposent enceinte de Castor & de Clytemnestre par les œuvres de Tyndare, quand des amours de Jupiter elle conçut Helene & Pollux. Mais on ne peut pas bien comprendre comment la semence de l'homme à peu parvenir dans la matrice du Fœtus envelopé de plusieurs membranes, & des eaux, qui l'empéchent de se trop échauffer, sans rien dire de la petitesse du vulva, de son conduit affaissé, & de la cavité de la matrice presque imperceptible dans les enfans. La loy de la Nature aussi bien que celle de Möyse & celle de J. C.

ont voulu diſtinguer le pere du mari, le grand-pere du pere, au lieu que cette ſuppoſition feroit trouver dans la méme perſonne le mari, le pere, l'ayeul de cette enfant.

Il y a plus d'apparence à ſuppoſer que l'œuf duquel le ſecond Fœtus eſt formé, étoit contenu dans celuy duquel le premier eſt éclos, & que l'eſprit genital les a penetrés tous deux à la fois, lors qu'étans encore mols, ils étoient fort ſuſceptibles de cette penetration.

On peut rendre la méme raiſon pour la fecondité des ſouris qui naiſſent groſſes au rapport des Naturaliſtes.

Celle de cette femme Allemande, peut faire remarquer que les nations Septentrionnales ſont plus fecondes que les Meridionnales. Il eſt ſorti de temps en temps du Septentrion comme un deluge d'hommes qui a inondé preſque toute la terre. Les peuples dont le païs a eſté ravagé par les Gots & les Viſigots ne ſont que trop perſuadés de cette verité, & les colonies que les Septentrionnaux ont plantées preſque par tout le monde en ſont des témoins authentiques. Mais d'où peut venir cette merveilleuſe fecondité? La fraicheur de l'air ſeptentrionnal empéchant la diſſipation des eſprits dans l'un & dans l'autre ſexe, rend elle leurs corps plus feconds

comme elle les fait plus vigoureux ? Ou l'esprit denitre qui contribuë beaucoup à la fecondité du grand monde, abondant extraordinairement dans le Septentrion, auroit-il quelque part à celle du petit? Il est certain que les lievres, les lapins & les souris, qui mangent volontiers de la terre nitreuse, sont merveilleusement feconds, & le sel marin qui se change en nitre dans le corps des animaux, fait pondre aux poules un plus grand nombre d'œufs, si l'on en mêle avec ce que l'on leur fait manger. C'est ce que les Poëtes ont voulu representer en faisant naitre de la mer ou de l'eau salée Venus la mere de la fecondité. Et le * nom que les Latins donnent à cette inclination naturelle qu'a l'animal à sa multiplication, est pris de la même veuë. *Salacitas

Mais parce qu'il n'est rien de meilleur pour toutes les operations naturelles qu'une chaleur vigoureuse, qui ne passe pas pourtant les bornes d'une juste mediocrité, l'on a sujet de croire que ce climat qui peut tenir le corps dans ce temperemment salutaire, contribuë beaucoup à sa fecondité dans l'un & dans l'autre sexe.

Les animaux s'acouplent plus au Printemps qu'en Esté. L'Hyver avoit engourdi l'esprit genital, mais le Soleil du Printemps le rani-

me. On dit aussi que cet astre a quelque part à la production de l'homme, *Sol & homo generant hominem*. Quand les Poëtes feignent que Promethée anima le premier homme du feu qu'il prit au char de Phebus, ils insinuënt que le feu de la vie s'allume en partie au flambeau du Soleil, aussi bien que celuy des Vestales, ou celuy que les Levites gardoient dans le Sanctuaire.

Quoy que l'esprit viril ait besoin d'une chaleur assez forte pour se distiler, & se rectifier dans les vaisseaux destinez à sa preparation, il est si subtil, quand il est dans sa derniere perfection, qu'il se dissipe aisement, si la fraicheur exterieure de l'air ne luy ferme la porte des pores. Un corps fort ouvert par la chaleur du Soleil est un vaisseau percé qui ne peut pas contenir cette matiere subtile qu'on nomme esprit. Pour cette raison les Espagnols n'ont guere de familles nombreuses, & l'Espagne est mal peuplée, non seulement par la sortie des Mores qu'elle chassa, & par ce grand nombre de gens qu'elle envoye tous les ans au nouveau monde, mais encore par le peu de disposition que les hommes ont à la generation, à cause de la dissipation qu'une chaleur excessive cause à l'esprit genital. Mais outre cette perte d'esprits qui leur est commune avec les femmes, l'ardeur

deur immoderée de celles-cy contribua beaucoup à leur sterilité, la bonne disposition de la matrice consistant dans une juste temperature également éloignée des deux extremités.

Les Egyptiens qui font couver les œufs dans un four, ont remarqué qu'une chaleur excessive étoit fort contraire à la naissance des poussins. La moderée comme celle de la poule ou des autres femelles qui couvent leurs œufs, aydant le mouvement de l'esprit formateur & de l'humeur, qui doit nourrir le petit animal, pourroit bien favoriser sa formation & son accroissement, mais la chaleur violente imprimant un trop grand mouvement aux parties du Fœtus, en broüilleroit toute l'œconomie. La matrice de la femme est comme ce four où les Egyptiens mettent les œufs pour en faire éclorre les poussins, sa douce chaleur peut ayder la formation, l'accroissement & la perfection du Fœtus, mais son ardeur trop forte y peut apporter un grand obstacle. La Nature a bien pris soin d'arrêter quelque-temps les excremens au tour de la matrice, qui pour cette raison est placée entre la vescie & le rectum, afin que ce feu de fumier entretint la chaleur de ce fourneau naturel; Mais parce qu'en y croupissant trop long-

temps ils pourroient contracter une chaleur âcre, elle a tellement disposé la mechanique des parties, qui les contiennent, qu'elle les en chasse aprés un sejour suffisant. La Chymie artificielle n'a point de feu plus doux que celuy du Bain-Marie & celuy de fumier, la Chymie Naturelle n'en employe point d'autre non plus pour cette merveilleuse operation qui produit le chef-d'œuvre de la Nature. Elle a mis comme deux Bains-Marie au tour de la matrice dans laquelle il se doit former. Le grand nombre d'arteres & de veines dont tout ce viscere est arrosé, font comme le premier Bain-Marie, par la chaleur humide & douce du sang qu'elles contiennent, & que sa propre pesanteur entraîne vers le fonds du corps, où la matrice est située, afin que cette liqueur tiede ne manquât jamais au Bain-Marie de la generation. Le premier bain est aydé par un second que l'eau tiede de la vescie forme par dessus la matrice, & de peur que le feu ne luy manquât par dessous, la Nature a placé la matrice sur ce gros boyau, qui contient les excrements grossiers.

Ce viscere membraneux est comme l'Outre dans laquelle les Poëtes feignent qu'Orion fut formé. L'eau que les Dieux y mirent, répond à la liqueur que le mâle verse dans

la matrice. Ils ſuppoſent que cet Outre ayant reçû cette eau miraculeuſe, fut plongée dans le fumier, & la matrice, qui a conçû la ſemence du mâle & l'œuf de la femelle, eſt comme enfoncée dans le fumier des excrements. Tous les Fœtus ſont donc comme autant d'Orions formés d'une eſpece d'urine que les Grecs nomment, οὖρον, d'où le nom de cet enfant fabuleux tire ſon origine. Dans cette Hiſtoire Enigmatique de la generation, les Poëtes introduiſent Dieu comme le pere du Fœtus, parce que la maniere de ſa formation a quelque choſe de ſi ſecret & de ſi divin, que l'operation immediate de cette premiere cauſe, y eſt plus viſible que dans toutes les autres productions de la Nature; Outre que les merveilles qui éclatent dans cet ouvrage ſemblent ſurpaſſer les forces de la creature. Si c'étoit icy le lieu des reflexions morales, on pourroit remarquer que la fecondité eſt un don de Dieu, qui n'eſt pas moins Autheur de la Nature que de la Grace, & comme il peut rendre la jeuneſſe ſterile, il peut faire auſſi que la vielleſſe de Baucis, ou pour mieux dire, celle de Sara ſoit feconde. Mais revenons aux conſiderations Phyſiques, qui ſon plus propres à nôtre ſujet.

Cet Outre dans laquelle on feint qu'Orion

fut engendré, fut cachée dans le fumier, qui par sa douce chaleur ayda la vegetation du germe que les Dieux avoient cachés dans cette eau, qu'ils y mirent en digestion. Un Autheur un peu trop credule raporte que de la semence de l'homme infusée dans une fiole, qu'on avoit plongée dans le fumier chaud, se forma un enfant parfait. S'il avoit dessein de nous bailler ce recit pour une histoire veritable, on ne peut pas excuser sa credulité. Mais s'il ne l'eut proposée que comme une figure de ce qui se passe à la conception & à la formation de l'animal, on luy seroit obligé de la belle idée qu'il en donne. La bouteille est la matrice dans laquelle la semence du mâle est jettée & mise en infusion, le fumier où l'on place la bouteille, sont les excrements, sur lesquels la matrice est située. En sorte que le flux de ventre menace les femmes grosses de blessure, non seulement parce que l'âcreté des matieres qui l'excitent, cause à la matrice une cruelle irritation, mais encore parce qu'il derobe au fourneau de la generation la matiere qui doit entretenir son feu. Le fumier qui le conserve contribuë à la fecondité du petit monde aussi-bien qu'a celle du grand, mais d'une maniere un peu differente. Le fumier qu'on met dans les

champs rechauffant la terre peut bien aider la ſublimation des principes vegetatifs par la chaleur qu'il luy donne, mais ce n'eſt pas par cette qualité principalement qu'il rend un champ fecond, c'eſt plûtôt par l'abondance des eſprits & des ſels, qui s'étant volatiliſés dans le corps des animaux, d'où ils ſont ſortis, ſont fort propres à monter dans les vaiſſeaux ſublimatoires des vegetaux. Au lieu que le fumier que la Nature a mis ſous la matrice n'ayde la vegetation de la plante animale, qui s'y forme, qu'en mouvant par ſa chaleur l'eſprit genital qui l'a produit, & la ſeve ou le ſang qui la nourrit, ſans fournir aucune partie de la matiere qui la compoſe.

Tant que la chaleur de la matrice eſt vigoureuſe mais moderée, la Chymie Naturelle qui ne regle pas moins bien ſon feu que l'artificielle, y fait bien ſes operations, entre leſquelles la formation du Fœtus ſon chef-d'œuvre, tient ſans doute le premier rang. C'eſt le grand œuvre de la Chymie Naturelle, pour parler avec les curieux de cet Art, & cette production eſt autant au deſſus de la Chryſopée qu'une creature vivante l'eſt au deſſus du plus précieux metal. Mais comme toute la fineſſe de la Chymie curieuſe conſiſte à bien gouverner le feu, auſſi le

principal soin de la Chymie Naturelle dans la production de l'animal, est de donner à la matrice, où cette operation se fait, un juste degré de chaleur. Le trop ou le trop peu gâtent tout, la matrice des femmes trop chaude est comme un fourneau trop ardent, qui brûle la matiere qu'on y veut preparer. Celle des femmes froides par la petite quantité des esprits ou pour l'abondance du phleme, est comme un fourneau, où l'on n'allume pas une chaleur assés forte, & qui est encore plus inutile que celuy qui a un trop grand feu. On voit aussi plus de femmes phlegmatiques ou pituiteuses dans la sterilité que des femmes chaudes. Pour la même raison les deux extremités de la vie; la premiere, enfance & la derniere viellesse, sont incapables de fecondité. Le corps des enfans est comme un laboratoire où la Chymie Naturelle n'a pas encore assés allumé son feu, & celuy des viellards est un laboratoire où ce feu commence à s'éteindre. Mais le corps de la jeunesse est comme ce laboratoire qui a dans tous ses fourneaux un juste degré de feu.

Le même Autheur de la Chymie Naturelle travaillant dans le grand monde aussibien que dans le petit, observe, aussi dans la production des plantes, la même condui-

te que dans celle des animaux. Il ne met les ſemences dans le ſein de la terre qu'aprés l'avoir échauffée par les rayons du Soleil. Les hommes qu'il a inſtruits ne ſement guere qu'au Printemps & dans l'Automne, qui répondent à la jeuneſſe & à l'âge de conſiſtence; & comme on ſeme encore plus en Automne qu'au Printemps, auſſi l'âge de conſiſtence s'employe plus à la generation que la jeuneſſe qu'on paſſe le plus ſouvent dans le cœlibat, la ſageſſe Divine ayant voulu faire rencontrer la maturité du corps avec celle de l'eſprit, en mettant dans le même âge la diſpoſition qui peut rendre l'un & l'autre fecond, c'eſt à dire, une chaleur forte ſans excés.

Celle qui paſſe les bornes de la moderation, n'eſt pas ſeulement nuiſible aux productions de la Nature, par le mouvement violent qu'elle donnne à leur matiere pour en troubler l'arrengement, mais encore par la diſſipation de ces matieres même, & ſur tout de l'eſprit qui les doit ranger. On ne ſeme guere en Eſté, parce que la terre eſt trop chaude. Le grand mouvement que la chaleur exceſſive cauſeroit à l'eſprit vegetal, détruiroit la tendre ſtructure du germe. Mais la ſechereſſe que l'ardeur cauſe à la terre, eſt encore plus contraire à la vegeta-

tion, dont la principale cauſe conſiſte dans l'abondance d'un ſuc ſpiritueux, qu'on appelle ſeve, du mot Latin, *ſevi, ſerere*, parce que ſans elle toutes les ſemences ſont inutiles. Celle qui fut jettée dans un champ ſec & pierreux, ſelon la parabole Evangelique, fut entierement perduë. Une matrice trop ſeche eſt comme cette terre aride. Le zoophyte du Fœtus ny trouvant pas la ſeve ou le ſang dont il a beſoin pour ſa nourriture, ne peut que tomber en atrophie, & ſe ſecher.

Quelques fois il n'a que trop d'humidité vitieuſe, un deluge de phlegme éteint ſon feu vital, ou du moins ralentit beaucoup le mouvement de l'eſprit genital. C'eſt pourquoy les femmes trop humides ſont ſteriles on ne ſeme pas en Hyver ordinairement, de peur que l'abondance de la pluye éteignant l'eſprit du germe, n'empêche les ſemences de naître. Pour cette raiſon l'on ne ſeme pas dans le petit monde, pendant l'Hyver de la vielleſſe.

Mais comme il y a des terres qui même hors de l'Hyver, ſont tellement aqueuſes, qu'on perdroit la ſemence qu'on y jetteroit; On voit auſſi des femmes tellement humides avant la vielleſſe même, qu'elles éteignent le feu de l'eſprit genital, que le mâle leur donne. La plante animale n'eſt pas comme les

les plantes aquatiques qui ne ſçauroient croître que dans le ſein des eaux. Si Narciſſe ne vit preſentement, que dans les marets, depuis qu'il eſt metamorphoſé en plante marécageuſe, il mourut auſſi par les eaux, quand-il étoit encore homme, *Ut per quas periit vivere poſſit aquis.* Le Fœtus eſt bien comme un Narciſſe qui croît dans le ſein des eaux, ſi l'on a égard à celle dans laquelle il nage au commencement & à celle qui l'environne dans la ſuite, mais il eſt contraire à cette plante, en ce qu'il ne ſçauroit commencer à ſe former comme-elle dans un lieu marécageux, je veux dire, dans une matrice trop humide. Outre que l'eſprit genital qui fait icy la principale fonction, eſt fort afoibli par cette exceſſive humidité, la matrice relachée par la même cauſe ne peut pas ſerrer fortement, pour retenir l'œuf & la ſemence qui le rend fecond, ou le Fœtus qui s'en forme. Deplus celuy-cy ſe trouve dans un penchant fort gliſſant, par les glaires & les mucoſités dont ces graſſes matrices ſont interieurement enduites, & cependant il n'eſt pas fortement attaché, deſorte qu'il n'eſt pas plus aiſé d'arracher une plante d'une terre molle, que l'enfant d'une matrice trop humide. Les ligaments par leſquels il y tient

ſont ſi relachés, que le moindre mouvement de la mere ou du Fœtus ſuffit pour cette ſeparation.

La fœcondité de la matrice, de même que celle de la terre, demande donc un juſte temperament des quatres qualités qu'on nomme premieres. Et comme on pretend avoir remarqué dans la Botanique que ces plantes qu'on nomme mâles, parce qu'elles ont plus de cette vertu qu'on attribuë à leur eſpece, que celles qui portent le nom de femelles, croiſſent dans cette terre bien temperée, qui ſans contredit eſt la meilleure; Ainſi quelques Naturaliſtes ont crû qu'une matrice en qui les quatres qualités ſe trouvent dans un juſte milieu, étoit plus propre à la generation des mâles. Mais parce qu'on ne voit pas bien le raport qui eſt entre cette cauſe, & un tel effet, la plûpart des gens qui veulent voir la verité moins obſcurement & de plus prés ne ſeroient pas ſatiſfaits de cette explication des ſexes. On comprend bien qu'une bonne matrice aide mieux qu'une foible, l'action de l'eſprit genital, ſur qui roule toute la formation des parties; mais on n'entend pas comment cette force determine cet eſprit à former un garçon plûtôt qu'une fille. Je me ſuis informé de quelques curieux, ſi la ſemence de ces

plantes, qu'ils appellent mâles, jettée dans une terre mediocre ou mauvaise, degeneroit en celles qu'ils nomment femelles; Ils m'ont répondu que celles qui en naissoient gardoient toûjours l'espece & le sexe de celle qui avoit produit la semence, quelque terre qu'elle rencontrât. Elle contient donc le principe qui la determine à un sexe plûtôt qu'a l'autre, la terre n'est pas la cause de cette determination. L'œuf de l'animal est la semence, la matrice de la femelle est la terre, & le Fœtus qui sort de l'œuf, est la plante que la graine pousse. Chaque grain de semence cache dans son sein cet esprit specifique, qui determine le germe naissant à l'espece & méme au sexe qu'on y remarque; & chaque œuf de la femelle rendu fecond par le mâle, contient l'esprit ou le principe, qui determine cette matiere non seulement à l'espece des parents, mais même au sexe de l'un des deux. La determination du sexe masculin semble estre naturelle à l'esprit viril, qui a été comme moulé dans le corps du mâle, mais elle peut être changée en une autre par les esprits que l'imagination feminine modifie, ou par quelque autre disposirion qui n'est peut être pas moins réelle pour être plus secrete.

Cette opinion me paroît plus vray-sem-

blable que le *Mares à dextris fœminæ à ſiniſtris*, qu'on ne peut pas bien accorder avec la raiſon & l'experience, ſoit qu'on l'entende des ovaires de la femme, on des deux regions de la matrice ſeparés par une ligne qu'on ſuppoſe au milieu de ce viſcere, ou des teſticules du mâle. Le teſticule droit, dit-on, tire du foye qui ſe trouve du méme côté, une vigueur particuliere, qui le rend capable de fournir cette genereuſe ſemence, de laquelle les garçons ſe forment. Mais on ne fait pas reflexion qu'à ſuivre le cours de la circulation, le foye n'envoye rien aux parties droites, qui ne ſoit plûtôt paſſé par les gauches, le ſang qu'il a déchargé de la bile allant de ſa partie convexe dans le ventricule droit du cœur, par la veine cave, & de-là dans le poulmon, d'où il deſcend dans la cavité gauche du cœur, pour ſe répandre dans tout le corps par le moyen de la groſſe artere, qu'on nomme Aorte. Quel avantage tirent les parties droites de cette route que la circulation tient? Ne ſemble-t'il pas plûtôt que les gauches recevant par un plus court chemin le ſang arteriel, qui part tout boüillant du cœur, devroient en être plus vigoureuſes? Et ſi la rectitude de la ſituation pouvoit faire paſſer la vigueur d'un viſcere à toutes les parties qui ſont d'un

méme côté, l'advantage ne feroit-t'il pas pour le teſticule gauche ſitué vis à vis du cœur, ſelon l'opinion de ces Meſſieurs, qui font ſonner ſi haut le *Mares à dextris fœminæ à ſiniſtris.* Autant que la force du cœur eſt au deſſus de celle du foye, autant celle du teſticule gauche devroit ſurpaſſer celle du droit. Il auroit méme cet avantage par deſſus luy, que la droiture de la ſituation qu'on veut tant faire valoir, eſt jointe avec une veritable influence, qui ne peut jamais paſſer pour imaginaire dans l'eſprit des bons Philoſophes inſtruits par l'Anatomie. Ce qu'on vient de démontrer contre le teſticule gauche tombe encore ſur toutes les parties, en faveur deſquelles le *Mares à dextris* pourroit étre expliqué. On va voir que l'experience ne leur eſt pas plus favorable que la raiſon. Des hommes à qui l'on avoit extirpé le teſticule droit, ont engendré des garçons auſſi-bien que des filles. On oppoſera peut-étre l'experience à l'experience méme, certains Autheurs raportant que les animaux à qui l'on coupoit ou lioit le teſticule gauche, n'engendroient que des mâles. Mais ſans doûter de la bonne foy ou de l'exactitude de ces Autheurs, on pourroit dire que toute la vertu des deux teſticules ſe reüniſſant en un, il en ſortoit un

esprit genital extremement vigoureux, qui tendant naturelement à donner la forme de mâle à la matiere du Fœtus, resistoit facilement à toutes les impressions étrangeres qui pourroient changer sa détermination. Si l'on avoit retranché le testicule droit, le gauche qui eut resté, profitant des esprits de l'autre, & redoublant par là sa vertu, n'eût pas esté moins propre à la generation des mâles. Quand on perd un œil, celuy qui se conserve, droit ou gauche, n'importe pas, à la force de tous les deux.

L'experience n'est pas moins contraire à l'opinion de ceux qui veulent faire descendre les mâles de l'ovaire droit, & les femelles du gauche, puis que quelques meres de garçons se sont trouvées sans testicule droit, & que des femmes qui avoient enfanté des filles n'avoient pas de testicule gauche.

Enfin toutes les femmes grosses qui sentent leur enfant tantôt au côté gauche, & tantôt au côté droit, sont persuadées de la fausseté de cette opinion, qui loge les femelles à l'appartement gauche de la matrice, & les mâles au droit. On répondra peut-être que quoy que le Fœtus soit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, le cordon qui l'atache à l'arrierefaix, luy laissant la liberté de passer d'une place à l'autre, il est pourtant lié à l'un des côtés par cette bride,

par laquelle il tient au placenta, qui se forme au côté droit pour un mâle, selon l'Hypotese. Mais on souhaitteroit fort que cette proposition fût fondée sur quelques observations exactes, plûtôt que sur l'imagination de ceux qui l'avancent. Les remarques qu'on a faites sur ce sujet ne la favorisent pas. On trouve le placenta d'un garçon aussi-bien du côté gauche qu'au droit, & celuy d'une fille au côté droit de même qu'au côté gauche.

La determination du sexe ne dépend donc ny du côté droit ny du côté gauche, le lieu non plus que le temps & le nombre n'ayans d'autre efficace que celles des causes qui leur sont jointes, & que le peuple confond ordinairement avec eux, la distinction ne pouvant étre faite que par les sçavans. Ceux-cy même pour s'accommoder à la portée des ignorans, disent que le lieu natal conserve les choses qu'il a produites.

* Qu'il n'est rien de si dur * que le temps ne dissoude. *Scarron. * Virgile.

Tuque invidiosa vetustas,
Omnia destruitis.

Et que le nombre impair à une vertu toute particuliere, *Numero Deus impare gaudet.* C'est la Philosophie de Pythagore, dans laquelle Hypocrate semble avoir donné, quand il attacha la crise des maladies au nombre

ſeptenaire. On attribuë à la même imparité la naiſſance de l'enfant au ſeptiéme ou neufviéme-mois. Mais parce que ce ſiécle n'eſt pas ſi aiſé à ſatisfaire que les precedents, ou L'αὐτὸς ἔφα, faiſoit une raiſon invincible, on tachera de luy en donner de plus ſolides ſur la naiſſance de l'enfant au ſeptiéme ou au neufviéme-mois.

De la Naiſſance de l'Enfant.

CHaque production a beſoin d'un certain eſpace de temps. Il n'eſt que la premiere cauſe qui puiſſe achever ſes ouvrages dans un inſtant, quand il luy plaît, encore ne le fait-elle pas ordinairement. Pour garder quelque ordre dans la creatiõ, Dieu mit ſix jours à creér le monde, qu'il pouvoit auſſi-bien produire en un moment. Les cauſes ſecondes qui agiſſent ſous luy, n'ont pas aſſés de force, pour ſurmonter en un inſtant tous les obſtacles qui s'oppoſent à leur action, & pour mettre ſi-toſt la derniere main à leur ouvrage. L'eſprit vegetal qui forme & fait croitre le germe ne le produit audehors qu'aprés un certain temps, qu'il employe à étendre la petite plante, & à ſurmonter les difficultés qui reſiſtoient à ſa naiſſance, ou à ſa ſortie hors du ſein de la terre. Et comme dans chaque

espece de semence, cet esprit a un certain degré de force, qui le rend capable de produire le germe en moins de jours dans l'une que dans l'autre, aussi voit-on naître certaines plantes plûtost que d'autres, quoy qu'elles ayent esté semées toutes en méme-temps. Il en est de méme de l'esprit masculin qui produit le Fœtus. Il a besoin d'un certain temps pour achever, sa tache pour ranger ses materiaux, & pour donner la derniere forme à sa production. Ce temps dépend ordinairement de la proportion qui se se trouve entre la force de l'agent & les difficultés qu'il rencontre, & de la bonne ou mauvaise disposition des matieres qu'il doit ranger, ou des lieux où il agit. La difference de ces causes, fait celle des termes ausquels les animaux naissent en diverses especes.

Les plantes naissent plûtost que les animaux, non seulement parce que la structure de l'animal étant plus difficile que celle de la plante, à cause du grand nombre & de l'admirable varieté des parties qui le composent, l'esprit viril a une plus grande tache que le vegetal; mais encore, parce que celuy-cy trouve moins d'obstacles dans son chemin que celuy-là. Comme l'esprit animal beaucoup plus subtil que le vegetal, courroit à proportion plus de risque de se dissiper, la

Nature aussi luy donne plus d'entraves qui ralentissent son mouvement & son action. Au lieu que l'esprit des semences beaucoup plus dégagé s'exalte & se met en action, pour si peu qu'il soit excité. Les graines n'ont pas couvé cinq ou six jours dans le sein de la terre, que leur germe commence à poindre & à se faire voir au dehors, pendant que l'esprit qui forme l'animal ne met sa production au jour que dans un mois pour le plûtôt. Le temps que les semences passent dans la terre, répond à celuy de la grossesse, ou au sejour que l'animal fait dans la matrice, & quand le germe des semences commence à paroître sur la terre, il est comme l'enfant qui sort du ventre de sa mere.

Quand l'esprit vegetal a beaucoup de force pour former bien-tost la plante, ou pour surmonter les difficultés qui s'opposent à son action, quand une bonne terre fournit à la graine dans laquelle il travaille, beaucoup de bonne seve, & que rien n'empéche le germe de s'étendre, la plante naît en peu de temps; ainsi quand l'esprit genital est fort vigoureux pour venir bien-tost à bout des empéchemens qu'il rencontre dans son chemin pendant la formation du petit animal, & qu'une matrice bien conditionnée fournit à l'embryon abondance de bon suc, sans opposer

à ſon accroiſſement aucun obſtacle conſiderable, l'animal plûtoſt achevé, anticipe quelque fois le terme de ſa naiſſance. De-là vient que les enfans qui naiſſent à ſept mois ne courent pas la riſque des avortons, non plus que ceux qui attendent le terme ordinaire dans le ventre de leur mere.

On pretend ſans raiſon que ceux qui naiſſent dans le huitiéme mois ne vivent pas. S'ils peuvent ſortir impunement le ſeptiéme mois, pourquoy ne le peuvent-ils pas le huitiéme ? Si l'ouvrage peut être achevé à la ſeptiéme une, ne le ſera-t'il pas, à plus-forte raiſõ, dans la huitiéme ? Pour nier cette poſſibilité, il faut être bien entêté de la vertu imaginaire qu'on donne au nombre impair, ou preferer ſes prejugés à la plus droite raiſon. On a bien jugé que ce ſiecle éclairé qui ne ſoûmet pas aveuglement ſon eſprit à l'authorité des Anciens, ne ſeroit pas content de cette explication Pytagoricienne, quand on a taché de conſerver au ſeptiéme mois ſon privilege par une autre raiſon que par celle du nombre impair. Les grands, mais inutiles efforts que l'enfant fait, dit-t'on, dans le ſeptiéme mois, pour ſortir de ſa priſon ne luy laiſſent pas aſſez de force dans le huitiéme, pour paſſer le détroit par lequel il vient au monde. Perſonne ne peut mieux connoitre la foibleſſe de

cette raiſon que les femmes, qui ont fait beaucoup d'enfans. Toutes celles que j'ay interrogées ſur ce jujet, m'ont répondu qu'elles n'avoient point ſenti ces grands mouvemens qu'on fait faire au Fœtus dans le ſeptiéme mois de la groſſeſſe, plûtoſt que dans le huitiéme. Cette réponce eſt deciſive, l'enfant ne pouvant ſe remuër tant ſoit peu ſans que la mere s'en aperçoive.

Cependant ſi l'on pouvoit verifier par l'obſervation ordinaire, la prerogative qu'on donne au ſeptiéme mois par deſſus le huitiéme, elle ne ſeroit pas moins veritable pour être plus difficile à comprendre. Combien de phœnomenes rencontre-t'on dans la Nature, qui ne ſont pas moins reéls, quoy qu'on n'en puiſſe rendre aucune raiſon ſolide. On prie auſſi ces perſonnes dont on combat le ſentiment, de conſulter de bonne-foy l'experience qui ne leur eſt pas favorable. Elle leur apprendra que quoy que l'enfant naiſſe ordinairement au neuviéme mois, il peut venir au monde ſans danger au ſeptiéme mois & même dans le huitiéme. Quoy que chaque ſemence ait accoutumé de ne demeurer qu'un certain temps dans le ſein de la terre, on leur voit ſouvent anticiper ce terme, quand toutes les cauſes qui doivent pouſſer leur germe ſont bien diſpoſées, &

que leur action est aidée par une bonne saison. Ainsi quoy que chaque espece d'animal ait le terme de sa naissance marqué par la Nature, il ne laisse pas quelques fois de l'anticiper, quand la vertu extraordinaire des causes qui donnent la perfection à l'animal, n'attend pas le nombre des mois.

Ce ne sont aussi que les femmes jeunes & fortes qui produisent ces fruits hâtifs, celles que la vieillesse ou quelque autre indisposition affoiblit, ayant assés de peine à les faire meurir en neuf mois.

Quand le fruit est meur il tombe de luy-même, aussi quand l'enfant est parfait ou dans sa maturité, il se détache du corps de sa mere comme de l'arbre qui le porte. La pesanteur du fruit qui grossit à mesure qu'il meurit, l'entraîne en bas & le separe insensiblement de la branche, qui le soûtient; ainsi le poids du Fœtus déja grand peut avoir quelque part à sa separation d'avec la matrice. Mais comme la queuë du fruit meur ne recevant plus de nourriture de l'arbre, s'en détache si bien que le moindre mouvement l'en des-unit, de même le cordon & le placenta, qui sont à l'enfant ce que la queuë est au fruit, se fletrissant faute d'aliment, se détachent peu à peu de la matrice aux premieres secousses de l'enfant. En

effet l'atrophie eſt une eſpece de mortification qui ſepare inſenſiblement la partie morte de la vivante. Les ongles tombent d'eux-même lors qu'ils ſont morts, une eſquille où une partie corrompuë de l'os ſe détache peu à peu de la partie ſaine, & l'on a vû des parties gangrenées ſe des-unir d'avec les vivantes par la force de la Nature ou par le ſecours des remedes qui aydent cette des-union. Il eſt vray que l'arriere-faix n'eſt pas pourri quand-il ſe détache de la matrice, mais on a prouvé cy-devant qu'il étoit demi mortifié par le défaut de nourriture, & cette mortification commencée eſt la premiere cauſe de ſon détachement, achevé par les grands mouvemens de l'enfant & de la matrice, qui ſont la principale cauſe de l'enfantement.

Mais qu'eſt-ce qui fait faire ces grands mouvemens à l'enfant dans le neufviém mois plûtôt que dans un autre ?

Un ouvrage ne ſe tire du moule que quand-il eſt parfait. Un priſonnier ne ſort de priſon qu'au temps marqué par le juge, le petit animal eſt dans une matrice, comme dans une priſon, d'où il ne peut ſortir impunément qu'au terme preſcrit par le Souverain Juge. S'il l'anticipe, on peut dire qu'il a violé la priſon, & la peine que les

loix ordonnent à ce crime le ſuit infailliblement. Mais quand le temps de ſon élargiſſement eſt venu, il heurte à la porte de ſa priſon, il l'ouvre ou l'enfonce, & ſe met en liberté. Mais laiſſant ces cauſes morales aux Orateurs, on cherche les cauſes Phyſiques de ſa ſortie. On les fait conſiſter dans les mouvements extraordinaires de l'enfant & de la matrice, mais on demande la cauſe qui les excite.

L'enfant preſt à naître s'inquiéte, parce que la nourriture luy manque, parce qu'il a beſoin de la reſpiration, & parce qu'il ſe trouve fort à l'étroit dans le lieu qui l'enferme.

En effet on a déja remarqué que ſes proviſions ſont achvées au neufviéme mois. Le levain de ſon eſtomach ne trouvant pas d'autre ſujet ſur lequel il s'occupe, que les tuniques de ce viſcere extrémement ſenſible, les piquote & les irrite cruellement. Les eſprits qu'elles contiennent en abondance, étant fort ébranlés, vont courir par toute la machine du corps, ils en débandent pour ainſi dire, tous les reſſorts, en faiſant joüer les muſcles dans leſquels ils gliſſent. Leur mouvement rapide eſt encore augmenté par la chaleur que le june allume dans le corps, cette qualité dépendant uniquement

de l'exaltation des principes actifs qui n'ont eu que trop de loisir de se dégager par une longue circulation que le sang souffre dans un june excessif ,sans' être renouvellé ni rafraîchi par de nouveau chyle.

Cette augmentation de chaleur rendroit la respiration necessaire au Fœtus, quand la premiere éjaculation du sang dans le poulmon n'en augmenteroit pas la necessité. On a vû cy-dessus que le sang du Fœtus encore petit, passe du ventricule droit du cœur au ventricule gauche par un canal de communication, à qui l'Anatomiste Botal à laissé son nom, sans circuler par le poulmon. Mais parce que ce conduit s'affaisse peu à peu & que son entrée, qui a pris de sa figure le nom de trou oval, se trouve bouchée au neufviéme mois, le torrent de la circulation obligé de chercher une autre route, glisse dans les vaisseaux affaissés du poulmon. Cette liqueur s'engageant dans un labyrinte que les veines & les arteres y forment, auroit beaucoup de peine à en sortir, si le ressort de la respiration ne commençoit à joüer pour ayder son mouvement. Les esprits y courent en foule, determinés par l'irritation que la pesanteur de cette liqueur croupissante causeroit au poulmon. Mais l'effort que ce viscere fait pour hâter la circulation

circulation eſt fort impuiſſant ſans le ſecours de l'air, qui ſe mêlant avec le ſang le rend plus liquide & le fait plus aiſément couler dans les veines & dans les arteres. Le défaut de ce reſſort externe, où de l'air que l'enfant ne trouve pas dans la matrice, le jettant dans un grand danger de ſuffocation, luy fait faire les efforts extraordinaires qu'on remarque dans un animal qui ſe ſent étouffer. C'eſt une eſpece de mouvement convulſif, qui ne manque jamais d'accompagner ces inquietudes que la ſuffocation donne.

L'engorgement du poulmon qui menace le Fœtus de ce funeſte accident, ſe rencontre encore avec une autre cauſe qui ſeule rendroit la reſpiration de l'enfant, & par conſequent ſa naiſſance abſolument neceſſaire, c'eſt l'accroiſſement de ſa chaleur vitale, qui demande pour ſa pâture une quantité proportionnée d'air. Celuy que le Fœtus recevoit par la reſpiration de la mere qui luy en envoyoit un peu par l'artere ombilicale ſuffiſoit au commencement pour entretenir ſon petit feu. Mais quand l'enfant eſt devenu grand, le feu de ſa vie qui croit à proportion, a beſoin d'une plus grande quantité de pâture, ou ſon ſang d'un plus grand rafraîchiſſement, qui ne luy peut venir que de la

respiration. Les personnes qui se sont trouvées dans une étuve, ou dans une grotte trop chaude, ou dans quelqu'autre échauffement extraordinaire, sans pouvoir respirer, conçoivent mieux que nous les inquietudes de l'enfant qui se trouvant dans la même peine, fait des efforts surprenans pour en sortir.

La contrainte dans laquelle il est à cause du petit espace qui luy permet à peine de se remuër, n'est pas sans-doute un remede à ses inquietudes. Quand le Fœtus est devenu grand, il remplit si bien la matrice, qu'il n'a plus d'espace libre pour se mouvoir. Alors l'enfant & l'outre qui le contient s'incommodent mutuellement ; d'un côté la matrice ne pouvant plus ceder, empéche le Fœtus de croître, & méme de se mouvoir, & le géne cruellement ; de l'autre le Fœtus las de cette contrainte, fait de grands efforts pour s'en tirer, & donne divers coups à la matrice, qui entrant dans un mouvement convulsif, se ramasse & se serre pour chasser cet hoste incommode.

L'irritation causée par l'acreté que les eaux de l'enfant ont contractée par un long sejour dans la matrice, pourroit méme avoir quelque part à la contraction violente de ce viscere. Toute urine est acre, à cause des sels dont elle est chargée, c'est l'eau salée du pé-

tit monde, & comme celle-cy devient plus forte à mesure que ses parties douces se dissipent par une longue digestion sur le feu, ainsi l'urine devient presque rongeante, quand elle croupit long-temps dans le corps. On a montré cy-devant que cette eau qui flotte entre l'amnios & le chorion n'étoit autre chose que l'urine de l'enfant qui l'y a versée par l'ouraque. En croupissant là plusieurs mois, elle est devenuë comme une forte saumure qui piquotant rudement la matrice & sur tout les tuniques qui la contiennent, excite de grands mouvemens dans toutes ces parties, & principalement quand la rupture de l'amnios la laisse répandre dans la matrice. C'est comme une eau fort salée qui l'irritant vivement luy cause des épreintes semblables a celles que sent une personne à qui l'on donne un lavement avec beaucoup de sel. Alors là matrice & l'enfant se servent d'éperon mutuel; si la matrice pousse le Fœtus pour le faire sortir, le Fœtus à son tour irritant la matrice par ses mouvements violens, luy fait redoubler ses efforts. Et comme un estomach extraordinairemennt piquoté par les sels âcres d'un vomitif se serre, s'ouvre, & se renverse pour chasser la cause de son irritation; ainsi la matrice irritée par une eau salée & batuë

par l'enfant qui cherche son issuë, se ramasse, dilate son orifice & met au jour cette creature, qui l'incommodoit & qui s'ayde beaucoup elle-même quand-elle est vigoureuse. C'est un prisonnier qui n'attend pas toûjours que le geolier luy ouvre le guichet, & celuy-cy s'ouvre quelque fois de luy-même, comme celuy de la prison où Saint Paul étoit detenu, desque que le Souverain Juge a prononcé l'arrêt de son élargissement. Aussi-tôt que la matrice est ouverte l'enfant descendroit de luy-même par son propre poids, & par le penchant du lieu que les eaux ont rendu glissant, quand-il ne seroit pas poussé par la contraction de la partie qui le contient.

FIN.



TABLE

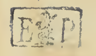
DES MATIERES de la ſeconde & troiſiéme partie de la CHYMIE NATURELLE.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, la seconde & troisiéme partie de la Chymie naturelle ; & l'explication Chymique & Mechanique de la formation de l'Animal, par *Daniel Duncan.* Fait à Paris ce 13. Octobre 1686. *BACHOT.*

TROISIEME PARTIE.

De la Chymie naturelle.





Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Fontainebleau le 24. jour d'Octobre 1686. Signé LE PETIT : Il est permis à LAURENT D'HOURY, Marchand Libraire, de faire imprimer, *La Seconde & Troisiéme partie de la Chymie Naturelle* ; *& l'Explication Chym. & Mechanique de la Formation de l'Animal*, en tels volumes, marge & caractere, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de dix années consecutives : Et défenses sont faites à tous autres de l'imprimer, sans le consentement exprés de l'Exposant ou de ses ayans cause, à peine de trois mil livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus au long porté par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 16. Novembre 1686. Signé ANGOT.

Ledit sieur D'HOURY a fait part du present Privilege, à DAN. HORTHEMELS.

